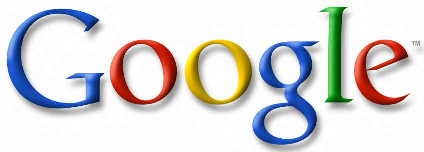
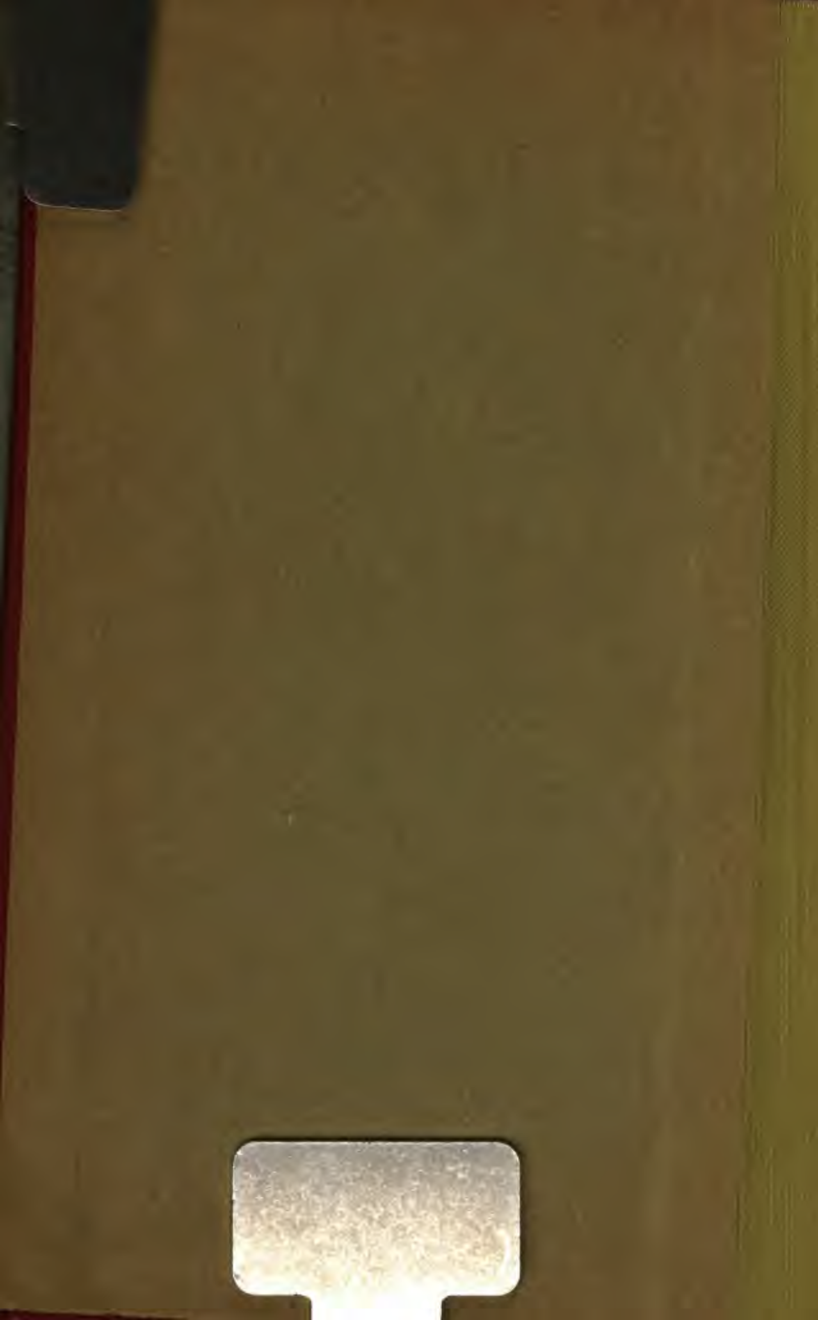
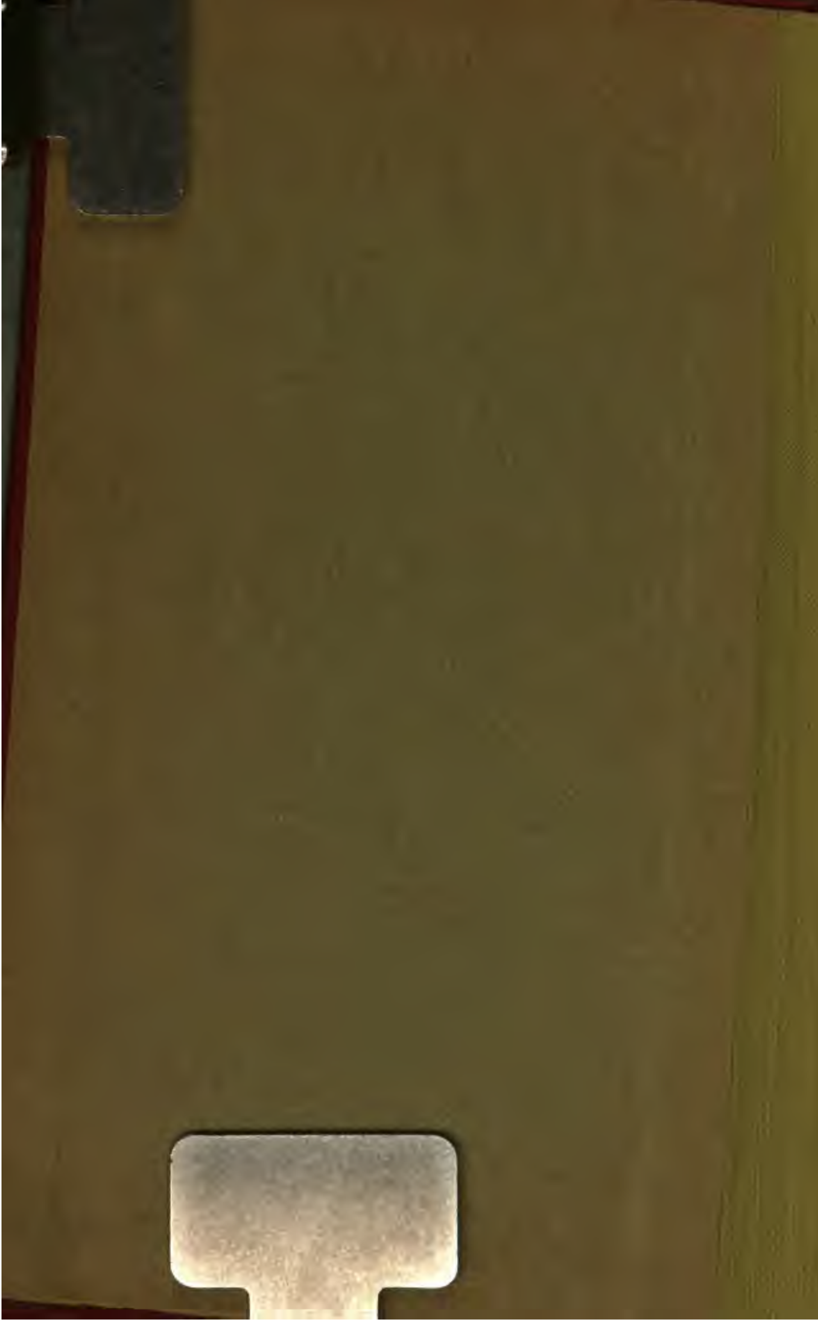
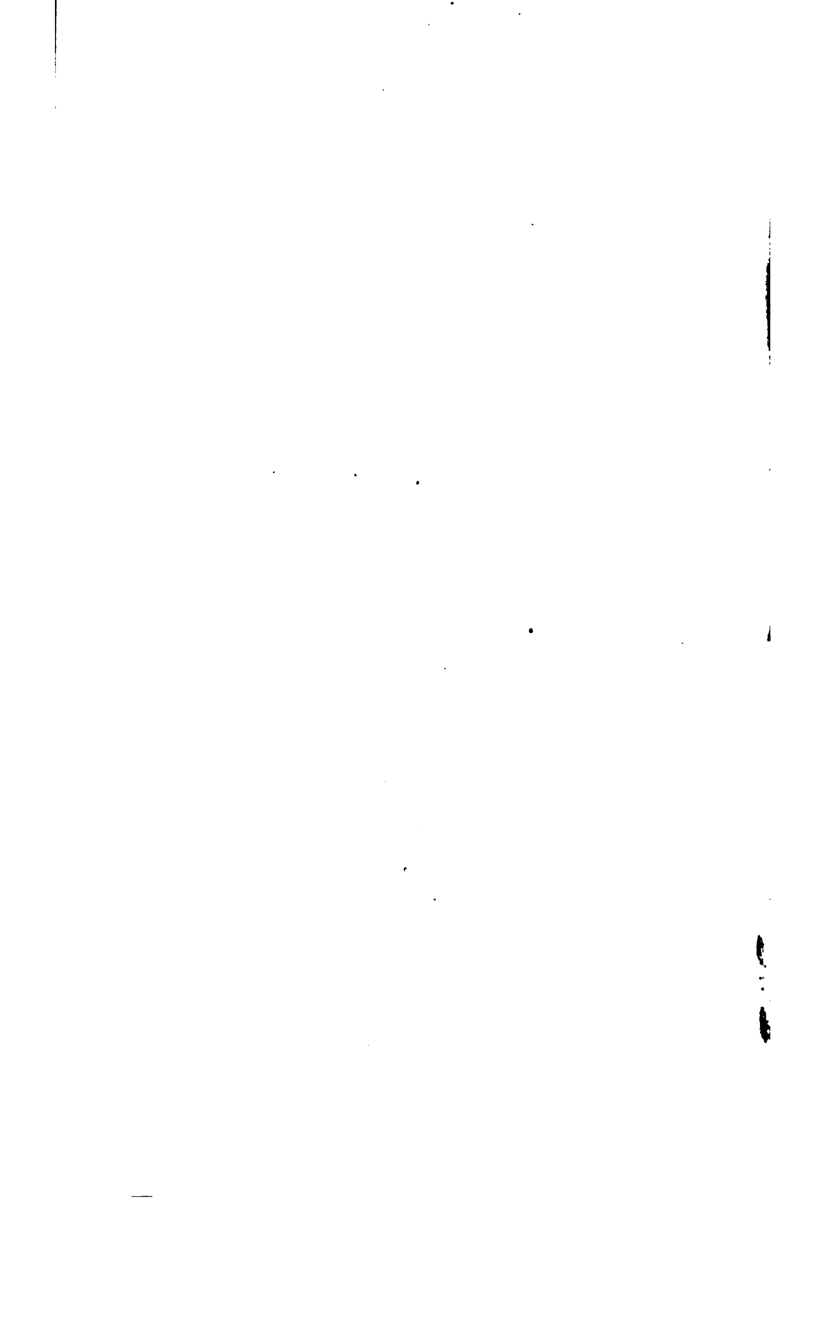








A
SINCÉRITÉ RELIGIEUSE
DE
HATÊAUBRIAND

PAR

M. l'abbé Georges BERTRIN

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—

1900

Name.

LA SINCÉRITÉ RELIGIEUSE
DE CHATEAUBRIAND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les grandes figures catholiques du temps présent, 4 vol. in-8° illustrés (Sanard, 174, rue Saint-Jacques, Paris).

La question homérique, in-12 (Poussielgue, rue Cassette, Paris).

LA

SINCÉRITÉ RELIGIEUSE

DE

CHATEAUBRIAND

PAR

M. l'abbé Georges BERTRIN

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres
Professeur à l'Institut catholique de Paris

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

—

1900

NOTA

Nous aurons l'occasion de citer, au cours de ce volume, beaucoup d'ouvrages dont Chateaubriand est le sujet. Les lecteurs, qui désireraient une bibliographie très étendue, la trouveront dans la brochure publiée par M. R. Kerviler sous le titre *Essai d'une biobibliographie de Chateaubriand* (Vannes, Lafolye, 1896, in-8°).

Pour les œuvres de Chateaubriand, les références du présent ouvrage renvoient à l'édition Garnier, 12 volumes in-8°, Paris, 1859-1861. A ces 12 volumes il faut ajouter les 6 volumes in-8° des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui, outre le numérotage de 13 à 18, ont un numérotage spécial de 1 à 6. C'est à ce dernier que nous renvoyons.

En ce qui regarde le livre de Sainte-Beuve, dont nous parlons si souvent, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, nos références se rapportent à l'édition Calmann Lévy, 2 volumes in-18, 1889.

INTRODUCTION

SAINTE-BEUVE ET CHATEAUBRIAND

I

LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE CONTRE CHATEAUBRIAND

§ I. La thèse de Sainte-Beuve. — § II. La méthode de Sainte-Beuve : en quoi elle consiste ; ses inconvénients au point de vue des lettres, de l'histoire, de l'équité. — § III. La malveillance de Sainte-Beuve à l'égard de Chateaubriand.

C'est un sentiment assez répandu que, sur Chateaubriand, Sainte-Beuve a dit le dernier mot de la critique, le mot souverain et définitif.

Dans le beau livre qu'il a consacré à Mme de Beaumont, M. Bardoux exprime à son tour cette idée[1] ; Sainte-Beuve a fait la moisson, il reste à peine à glaner sur ses traces. Sans doute M. Bardoux relève chez lui « une pointe de mauvaise humeur et presque de jalousie vis-à-vis de l'illustre écrivain ». Il le montre « prenant un malin plaisir à étaler ses contradictions et ses misères ». — Mais il n'en

1. *Madame de Beaumont*, in-8°, Paris, 1884, p. 292.

conclut pas moins qu'il n'y a pas à revenir où il est passé : il faut s'en tenir à ce qu'il a dit et ne pas tenter de refaire ce qu'il a fait.

On nous permettra d'être d'un autre avis. A nos yeux, le sujet mérite d'être repris ; le procès doit être revisé.

Car c'est un procès que Sainte-Beuve a instruit contre la mémoire de Chateaubriand. Qu'il l'ait gagné devant l'opinion, c'est une sorte d'iniquité qu'explique le talent de l'avocat, insinuant, souple et perfide.

Heureusement les injustices ne sont pas éternelles. C'est une des belles lois du monde que le temps les répare, je dis même celles des critiques.

Déjà quelques protestations se sont élevées, en faveur de Chateaubriand, contre un adversaire redoutable, qui le blesse d'une main, en lui jetant des fleurs de l'autre[1].

Ce livre apporte la sienne.

Elle est née spontanément de l'examen des pièces, entrepris dans un autre dessein. Désirant étudier ce qu'il y a de solide et de fragile, d'ancien et de nouveau, dans l'apologie que Chateaubriand a faite du christianisme, nous avions écarté d'abord, par système, toute la phalange des critiques. Rester seul, de longs mois, face à face avec l'écrivain, en tête à tête avec ses œuvres, n'était-ce pas le meilleur

1. Signalons en particulier les ouvrages de M. l'abbé G. Pailhès, où abondent les documents inédits, particulièrement : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, grand in-8°, Bordeaux, Féret, 1896. M. Pailhès avait publié auparavant : *Madame de Chateaubriand : Lettres inédites à M. Clausel de Coussergues*, Bordeaux, Féret, 1888, grand in-8°.

moyen de le bien connaître et de le juger avec indépendance, sans aucun parti pris.

Cette étude achevée, il a bien fallu cependant éprouver les opinions qui en étaient sorties, en les rapprochant de celles des autres : la comparaison provoque à réfléchir ; elle féconde l'esprit et l'éclaire. Il nous a donc paru bon de lire alors tout ce qui a été publié sur notre écrivain, tout, ou à peu près tout. Et naturellement l'ouvrage de Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, devait fixer notre attention plus qu'aucun autre. Nous l'avions lu autrefois, et de très près, avec un intérêt particulier et une estime pour le talent assez voisine de l'admiration. Il nous avait séduit et amené sans résistance, comme la plupart des lecteurs, aux idées défavorables qu'il exprime, çà et là, sur le caractère de Chateaubriand.

Cette fois, toute l'habileté de l'auteur n'a pu nous faire illusion : le sujet était trop présent à notre souvenir. Nous avons été frappé de la nature des attaques ; et de démasquer cette stratégie savante contre une glorieuse mémoire, il nous a semblé que ce serait peut-être concourir à défendre l'honneur de notre patrimoine littéraire, et, en servant la vérité, faire une bonne action[1].

§ 1. — La thèse de Sainte-Beuve

Qu'est-ce donc que *Chateaubriand et son groupe ?* Ce livre a une histoire.

1. Sainte-Beuve a parlé ailleurs et bien souvent de Chateaubriand.

Après la Révolution de 1848, Sainte-Beuve, qui avait donné sa démission de conservateur à la bibliothèque Mazarine, accepta d'aller faire un cours à Liège. Chateaubriand venait de mourir. Le professeur entreprit d'analyser ses œuvres et de les juger. Le cours dura une année. Il était écrit et prêt à paraître, quand les *Causeries du Lundi*, commencées à Paris en octobre 1849, détournèrent l'auteur et l'accaparèrent tout entier.

C'est seulement dix ans après que le livre fut donné au public. Sainte-Beuve assure qu'il respecta le texte primitif; il y ajouta du moins, cela n'est pas douteux, des notes nombreuses, qui en changent l'esprit.

Déjà le texte lui paraissait à lui-même un peu audacieux, en 1849. Il écrivait alors dans la préface: « J'ai profité de l'indépendance littéraire qu'on trouve à la frontière (elle n'existe pas à Paris), pour développer mon jugement en toute liberté et sans manquer à ce que je crois les convenances. On me permettra quelques explications à ce sujet. J'ai jugé M. de Chateaubriand comme certes chacun est en

Il lui a, en particulier, consacré des articles dans les *Portraits contemporains*, t. I (deux articles); les *Causeries du Lundi*, t. I et t. II (deux articles); t. X; les *Nouveaux Lundis*, t. III (deux articles); les *Premiers Lundis*, t. III.

Mais *Chateaubriand et son groupe* contient toute sa pensée. C'est dans ce livre, tant qu'il était encore en manuscrit, qu'il avait puisé pour ses articles sur le même sujet. Il en fait lui-même l'aveu, et il ajoute: « Qu'on veuille le prendre aujourd'hui comme une seconde édition, du moins, de tout ce que j'ai écrit sur M. de Chateaubriand et ses amis, mais une seconde édition très augmentée » (t. I, p. 8). C'est donc là qu'il faut chercher le fond et l'ensemble de ses jugements sur l'écrivain, dont le nom sert de titre à l'ouvrage.

droit de le juger aujourd'hui. Il est temps que pour lui la vie critique commence, à moins qu'on ne veuille faire de sa renommée, comme de celles de Bossuet et de Molière, une de ces *religions françaises*[1] auxquelles on ne peut trouver mot à dire sous peine d'être excommunié[2]. »

Mais la hardiesse de ses opinions d'alors n'est rien à côté de celle des notes, dont il les a accompagnées, soit en publiant pour la première fois son ouvrage, soit depuis, car il n'a cessé d'annoter, de corriger, de commenter, de vider ses cartons et ses souvenirs, les siens et ceux d'autrui, soit au bas des pages du livre, soit à la fin, où il entasse appendices sur appendices, et des *Chateaubriana*, et des variétés sur les *Mémoires d'outre-tombe*, et des *Extraits de Mémoires inédits*. Il a toujours quelque chose à ajouter, il ne peut se résoudre à finir.

Osons le dire, puisque nous le pensons ! Dans ces commentaires encombrants, une pensée l'anime et le conduit, une pensée dont il a ou non conscience : diminuer son héros, adroitement et à petits coups, au risque de contredire son texte même et d'écrire une œuvre disparate.

Lisez le texte : Chateaubriand a composé des ouvrages « véritablement joints et consistants », du moins dans *René*, *Atala*, le *dernier Abencérage* et *les Martyrs*[3]. — Dans ce dernier poème, en particulier,

1. Expression du comte Joseph de Maistre (note de Sainte-Beuve).
2. *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, préface de 1849, t. I, p. 16-17.
3. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 152. Les références

il a tenté « la plus grande bataille que le talent puisse livrer, la bataille épique... il suffit à sa gloire de dire qu'il ne l'a point perdue[1] ». — « Il est et demeure en définitive le premier écrivaint original de notre âge[2]. » — Ce qui est presque la répétition d'une page précédente, où tout en déclarant que l'illustre écrivain « fut moins un auteur d'ouvrages complets et parfaits en eux-mêmes qu'un homme de mouvement et d'influence », le critique disait qu'il « est et demeurera en perspective le premier, le plus grand des *lettrés français* de son âge[3] ». Ne l'appelle-t-il pas ailleurs « un grand magicien, un grand enchanteur, celui que notre siècle jeune encore salua et eut raison de saluer comme son Homère[4] ».

De ces éloges, pris çà et là, que l'on rapproche cette note sévère, dont l'esprit est si différent :

« Chateaubriand n'est définitivement supérieur que dans *René*, dans quelques pages du *Génie du Christianisme*, dans les épisodes des *Martyrs*, et dans la polémique politique. En un mot, il a des pages partout, mais rien que des pages[5]. »

Voilà à quoi se réduit le mérite du plus grand écrivain, du plus grand lettré, de l'Homère de notre temps! Ni son *Atala*, ni son *Dernier Abencérage*, ne sont plus comptés parmi les chefs-d'œuvre, et il

renvoient pour cet ouvrage, le lecteur en est déjà averti, à la nouvelle édition, Calmann-Lévy, 1889.

1. *Chateaubriand et son groupe*, tome II, p. 45.
2. *Ibid.*, t. I, p. 383.
3. *Ibid.*, t. I, p. 46.
4. *Ibid.*, t. II, p. 113.
5. *Ibid.*, t. I, p. 326, en note.

se trouve qu'il n'a plus fait aucun ouvrage « véritablement joint et consistant[1] ».

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plupart des lecteurs ont retenu la note et oublié le texte. Ce qui est répété communément et donné pour l'opinion de Sainte-Beuve, c'est que, si Chateaubriand « a des pages partout, en revanche, il n'a rien que des pages ».

Mais voici où le commentateur appuie principalement, où il s'étend avec complaisance, où il revient sans cesse pour ajouter trait sur trait : je veux dire cette comédie de sentiments que, d'après lui, Chateaubriand aurait jouée toute sa vie. Jusqu'à la publication de l'*Essai historique sur les Révolutions*, tant qu'il s'est montré sceptique, les notes déclarent qu'il a été franc. Mais depuis ce qu'il a appelé lui-même « son retour à la religion », en 1798, ce ne peut plus être, ce n'est plus qu'un *acteur*. Le mot est dit expressément :

« M. de Chateaubriand, depuis (l'*Essai*) et en définitive, n'a été qu'un grand acteur, cherchant, comme tous les grands acteurs, à placer et à déployer son talent[2]. »

Ainsi donc, quand il a renoncé aux théories de l'*Essai*, quand il a brûlé ce qu'il avait adoré, — on

1. On remarquera, en outre, qu'il n'est pas dit un mot ici des *Mémoires d'outre-tombe*, alors qu'ailleurs, dans un appendice cette fois (*ibid.*, t. II, p. 436), nous lisons : « Les Mémoires, après tout, sont sa grande œuvre, celle où il se révèle dans toute sa nudité égoïste, et aussi dans son immense talent d'écrivain. C'est le livre peut-être le plus composé de Chateaubriand. » Tout cela, il faut peut-être en convenir, n'est pas très concordant.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 124, en note.

verra comment, un peu plus tard, — quand il a entrepris enfin le *Génie du Christiainsme*, il n'a point obéi à un sentiment sincère? Les notes répondent non; quant au texte, il exprime justement l'avis contraire. Si on l'en croit, le sentiment qui animait alors Chateaubriand allait même jusqu'à l'exaltation. « Mais la sincérité de cette exaltation ne saurait être mise en doute un moment[1]. »

On sait qu'ici encore l'opinion s'est rangée du côté des notes. L'auteur n'a pas été écouté, c'est l'annotateur que l'on a cru. Il en est résulté que Chateaubriand passe, auprès de beaucoup, pour avoir manqué de conviction à peu près en tout, mais particulièrement en religion. Bref, à parler sans détour et sans image, ce n'est qu'un grand hypocrite, qui, pour employer son talent et soigner sa renommée, prêcha aux autres ce qu'il ne croyait pas lui-même.

Telle est l'accusation que Sainte-Beuve porte contre sa mémoire. Naturellement il ne l'exprime pas dans ces termes, dont la brutalité aurait révolté le public et blessé son propre goût. Mais qu'importe l'expression, si l'idée est la même absolument?

Cette idée, qu'on ne saurait émettre évidemment sans de graves raisons qui l'autorisent, comment le critique la soutient-il? Quelles sont les bases où il l'appuie? Quelle est enfin sa méthode?

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 177.

§ 2. — La méthode de Sainte-Beuve

Sainte-Beuve présente-t-il sa thèse, — puisque aussi bien c'est une thèse, — franchement, directement et comme de face?

C'est la vieille manière classique; c'est peut-être aussi la manière la plus loyale. Toujours est-il que ce n'est pas celle de Sainte-Beuve.

Il ne pose pas la question; il ne donne pas les raisons où se fonde son avis, il ne réfute point celles qui le combattent; en un mot, il ne discute pas. Le lecteur n'est pas averti du but où on le mène; il n'est pas en garde, il ne se défend pas; il se laisse guider, sans s'apercevoir qu'on le guide, et, la lecture faite, il se trouve juste au point où l'auteur voulait le conduire.

Remarquons bien le procédé; il vaut qu'on y insiste. Sainte-Beuve ne fait jamais de raisonnement pour établir l'hypocrisie religieuse du brillant écrivain qu'il étudie. De temps en temps, il l'affirme en choisissant des mots atténués et qui n'aient rien qui effarouche. Surtout il relève avec vigilance toutes les phrases, où Chateaubriand pourrait ne pas sembler absolument orthodoxe; il les interprète dans le sens défavorable et met en relief les contradictions qui paraissent en sortir. En même temps, et plus souvent encore, il insiste sur les faiblesses de conduite que l'homme privé a commises ou qu'on lui a attribuées. En sophiste adroit et avisé, il laisse entendre, sans jamais le dire

naturellement, qu'un croyant sincère est un croyant impeccable, et la conclusion se forme d'elle-même insensiblement dans l'intelligence de ceux qui le lisent.

C'est une manière de prouver nouvelle : c'est la preuve dissimulée, à la dérobée, la preuve par impression et par surprise.

Et quant aux faits d'où elle part, — paroles répréhensibles et défaillances de vertu petites ou grandes, — le critique les recueille avec un soin méticuleux, fouillant dans sa mémoire et dans celle d'autrui, courant de toutes parts à la recherche, furetant dans tous les tiroirs secrets, consultant les notes qu'il a prises, les lettres qu'il a reçues, les confidences qu'on lui a faites, et aussi ces mille bruits malveillants qui bourdonnent autour des hommes célèbres, comme des insectes de nuit que la lumière attire. C'est une chasse au scandale, une vraie chasse, où jamais limier ne montra plus de ressources, plus d'entrain et plus de volupté.

Aussi, tel qu'il est, son livre offre un aspect un peu bizarre. Tout s'y rencontre, au hasard, pêle-mêle : de vastes connaissances littéraires, de fines et pénétrantes analyses, des aperçus ingénieux et charmants, et aussi des attaques mesquines, des anecdotes suspectes, de vulgaires et grossiers commérages, en somme des métaux précieux et des objets sans valeur, des bijoux d'or, de vrais bijoux de roi, et de vieilles défroques de concierge. Pour rappeler une expression de l'auteur, il fait songer au magasin d'un riche marchand de curiosités : c'est une superbe boutique de « bric à brac ».

Il a dit le mot à propos de la *Vie de Rancé*[1]; la justice permet de le lui renvoyer en l'appliquant à son ouvrage.

*
* *

Pour ce qui regarde le jugement à porter sur la méthode elle-même, à notre avis, il faut la condamner, si piquante qu'elle paraisse.

Sans doute elle répand un certain intérêt dans un livre ; mais, si l'on peut dire le mot, c'est un intérêt de mauvais aloi. Penétrer dans la vie intime d'un grand écrivain, violer tous ses secrets, surtout ceux qui touchent à ses mœurs, c'est un moyen sûr de satisfaire la curiosité publique, toujours friande de scandales. Et puis le lecteur, qui ne se sent pas sans reproche, n'est pas fâché de pouvoir se donner à lui-même une excuse dans l'exemple des hommes illustres, et de voir enfin leurs faiblesses cachées, produites au grand jour, et, pour ainsi dire, traînées au pilori, c'est une compensation pour cette secrète envie, qu'offusque leur supériorité.

Mais, dans tout cela vraiment, qu'y a-t-il de beau, d'utile, d'honorable? Pour obtenir de trop faciles succès, serait-il donc permis à la critique de flatter les mauvais sentiments et de s'en faire complice?

Qui ne voit, d'ailleurs, tous les inconvénients d'un pareil système?

Les lettres n'ont rien à y gagner ; au contraire.

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 396.

A force d'indiscrétions, d'insinuations, de mauvais propos, pris sur toutes les lèvres et ramassés dans tous les coins, qu'ils soient ou non authentiques, si l'on réussit à dépouiller de tout idéal ceux qui demeurent les meilleures gloires de la littérature malgré leurs fautes, en vérité où sera le profit pour la littérature ?

J'admirais l'écrivain ; vous me montrez l'homme inconséquent, petit, sans conviction : vous m'ôtez l'estime et la confiance. C'est gêner mon admiration. Je n'ose plus m'y abandonner ; les belles pages me paraissent moins belles ; j'ai peur d'être dupe. A mesure que mon goût s'émeut, prêt à subir le charme, ma raison, qui se souvient, proteste et le refroidit. Mon plaisir n'est plus entier et sans réserve : vous l'avez diminué.

Serait-ce donc là le but de la critique ? Son rôle n'est-il pas au contraire d'augmenter cette jouissance délicate, que l'esprit trouve dans la fréquentation des belles œuvres ? N'est-ce pas pour les faire mieux goûter qu'elle aide à les mieux comprendre ? Je me la représente comme une personne aimable et distinguée, qui, voyant avec assiduité et aimant cette société charmante, introduit les lecteurs auprès d'elle, ainsi que des visiteurs désireux de lier connaissance, facilitant les relations et travaillant à les rendre toujours plus fréquentes et de plus en plus agréables à mesure qu'elles deviennent plus intimes.

Voilà sa mission ! Elle la trahit si elle vient dire, en apportant des preuves, bonnes ou mauvaises : « Vous trouverez, chez ceux dont je vous parle,

beaucoup d'esprit et de richesse, un grand et vif éclat, mais c'est tout. Les cœurs sont vulgaires, tout à fait du commun, et peut-être même au dessous. » C'est rompre elle-même le charme, au lieu de le faire naître et de l'entretenir.

Oh ! sans doute, il y a des gens capables de prendre encore du plaisir dans des compagnies ainsi décriées. Certains esprits, — et Sainte-Beuve en était, — sont tellement épris de la beauté littéraire, qu'ils l'apprécient toujours autant, où qu'ils la rencontrent. Un ouvrage de talent leur reste agréable et les touche également, que l'auteur soit un homme digne d'estime ou un homme digne de mépris. Ils ressemblent à ces voluptueux, que séduit et captive l'éclat de la chair et à qui importe peu la beauté de l'âme ou sa laideur.

Mais quant à la foule des lecteurs, même des lecteurs cultivés, elle est mal à l'aise pour admirer, dans leurs ouvrages, des écrivains qu'elle n'aime ni n'estime dans leur vie. La sympathie ouvre le cœur à l'admiration, l'antipathie le ferme presque toujours.

« Prenez garde à ce que vous allez dire », écrivait quelqu'un à l'auteur de *Chateaubriand et son groupe*. « Souvenez-vous que Bacon a dit qu'il faut se garder d'ôter les défauts des pierres précieuses, dans la crainte de nuire à la valeur de l'ensemble. »

Sainte-Beuve, qui rappelle ce conseil et le publie[1], s'est donné le tort de ne pas le suivre.

Il arrive quelquefois, on le sait, que des mains

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 399.

inconnues barbouillent d'encre, pendant la nuit, le socle de marbre, qui porte un bel ouvrage de sculpture. Pour les uns, c'est un jeu de mauvais goût; pour les autres, c'est une mesquine vengeance. La critique ne doit pas imiter ces profanateurs. La vie d'un écrivain soutient son œuvre et la fait valoir. Il n'est pas possible qu'en maculant l'une on n'éclabousse pas l'autre, et il ne faut pas oublier que toute statue a besoin d'un piédestal.

Du reste, quand on s'occupe de l'auteur de cette manière et jusqu'à ce point, on s'expose à détourner des ouvrages sa propre attention et celle des autres. La littérature est sacrifiée à la chronique, et quelle chronique! Mais telle qu'elle est, et justement à cause de ce qu'elle est, cette chronique peut devenir une rivale fort dangereuse. L'esprit de ceux qui lisent, et peut-être de celui qui écrit, s'attache de préférence à ces petits faits piquants, propos hasardés ou anecdotes romanesques, beaucoup plus affriolants qu'un commentaire sérieux sur une belle page, ou une grave discussion sur une idée. C'est là ce qu'il considère et ce qui l'intéresse avant tout. Le reste ne vient qu'ensuite. Il n'y a pas à protester : la nature humaine est ainsi. Elle aime à savoir ce qu'on aime à cacher, et elle résiste mal au plaisir d'écouter des médisances.

Laissons les médisances et occupons-nous des lettres. Il y a des femmes, dont les lettres associent les noms illustres à celui de Chateaubriand; elle s'appellent Atala, Bianca, Amélie, Velléda, Cymodocée. Négligeons les autres pour parler d'elles. Sinon les autres leur feront une concurrence redou-

table auprès des lecteurs; la réalité portera tort à l'idéal.

Ajoutez qu'une fois sur ce chemin la critique s'arrête et se modère avec beaucoup de peine; la pente est rapide et glissante : elle s'y maintient mal. Comme on intéresse sans efforts en ce genre, elle y est encouragée. C'est aussi un moyen commode pour dire des choses neuves sur de vieux sujets, où il est si difficile d'être original, si l'on se borne aux considérations littéraires. La médiocrité trouve donc là une tentation. Et quant au talent même, l'habitude développe son penchant et l'entraîne toujours un peu plus loin. Il en arrive à ne plus respecter aucun voile, à les lever tous, et à faire de ce jeu indiscret son occupation favorite. N'est-ce pas le spectacle qu'a donné Sainte-Beuve lui-même, malgré son goût si vif pour les lettres? Il s'étudiait à connaître la vie intime des hommes de son temps, qui jouissaient de quelque notoriété. Il se faisait contre eux *ramasseur* de petits papiers; de toute manière il s'ingéniait à surpendre les secrets de leurs relations et ceux mêmes de leur ménage. C'était, au sens moral, un infatigable crocheteur de serrures.

Un jour, raconte un de ses secrétaires, « une bonne vola dix francs sur sa cheminée. Il n'osa rien lui dire et la garda encore quelque temps, parce qu'il avait des révélations à lui arracher sur la vie de Beuchot et d'Augustin Thierry, chez lesquels elle avait servi auparavant[1] ».

1. Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, Paris, Rouveyre et G. Bloud, 1882, p. 103.

Voilà jusqu'où il était descendu, voilà où l'avait conduit sa méthode ! Ce n'était pas celle de Chateaubriand, il s'en faut bien ! Chateaubriand croyait, au contraire, qu'il n'y a profit pour personne à étaler les fautes secrètes d'autrui, ni même les siennes. Il écrivait cela de Rome à Joubert, en 1803, après la mort de Mme de Beaumont. En lui annonçant qu'il s'occupait d'écrire ce qu'il appelait les *Mémoires de ma vie*, il lui disait :

« Soyez tranquille ; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme, et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ; ce c'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher... mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur ; un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la postérité à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine[1]. »

1. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 362-363. Le lecteur est déjà prévenu qu'en ce qui regarde les œuvres de Chateaubriand nous renvoyons, dans les références, à l'édition Garnier (12 volumes in-8°, plus 6 volumes consacrés aux *Mémoires d'outre-tombe*). Voir plus haut, avant l'Introduction.

Ce sont là de belles et nobles paroles, pleines de pitié, d'élévation et de vérité.

Sainte-Beuve ne comprenait rien à cette réserve. Tout au contraire, il se faisait une loi de l'indiscrétion, au moins à propos d'autrui, et il y poussait les autres à l'occasion. Une femme, dont nous apprécions plus loin les singulières confidences, Mme de Saman, lui ayant communiqué quelques pages de ses *Mémoires*, où elle compromettait Chateaubriand avec elle dans ses scènes d'oubli et de folie, il la remercia avec effusion d'avoir fait passer sous ses regards un manuscrit si « curieux », et il osa ajouter ce conseil, dont on serait heureux de douter, s'il ne l'avait lui-même livré au public : « Rendez à sa mémoire (il s'agit de Chateaubriand), le service de publier un jour, et sans l'altérer, sans le masquer de faux noms, — ce qui déroute et désintéresse le lecteur, — le chapitre que vous me faites lire en ce moment[1]. »

L'avis a été suivi, son correspondant ne demandant qu'à le suivre. Mais lui-même n'avait pu attendre que ces pages étranges vissent le jour : il en avait tiré à l'usage de ses lecteurs, sous le nom d'*extrait*, tout ce qui lui avait paru de plus friand, c'est-à-dire de plus risqué.

Il s'empressait d'ajouter, il est vrai, que le chapitre était plus long et qu'il n'en donnait que la seule partie qu'on l'eût autorisé à reproduire, comme si le reste eût été plus grave encore. Mais ce n'était qu'une feinte, une feinte qui lui permettait de

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 452.

joindre, à la médisance par révélations douteuses, la médisance par sous-entendus plus que douteux.

Et tout cela, sous couleur de littérature! On voit sans peine où le système peut aller! Supposons un écrivain qui, avec les mêmes tendances que Sainte-Beuve, ait un goût moins décidé pour toutes les délicatesses de l'art, et le pas qui reste à faire se fera : la critique ne sera plus qu'une province de cette chronique scandaleuse, qu'on ne lit que sous le manteau et où vont se repaître, dans l'ombre, toutes les malsaines curiosités.

*
* *

Je sais bien que des taches réelles déparent souvent les renommées les plus brillantes; « il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ». Mais, on l'a dit, qu'est-ce qui obligeait M. Sainte-Beuve à se faire le valet de chambre de M. de Chateaubriand? Serait-ce le pur amour de la vérité? Est-il donc sûr que ces mesquines révélations fassent gagner à l'histoire autant qu'elles font perdre à la littérature? Si elles ôtent quelque chose au plaisir d'admirer, ajoutent-elles, en revanche, au profit de savoir? Sait-on mieux, grâce à elles, ce qu'il importe de ne pas ignorer en histoire?

Il est permis d'en douter. Voltaire écrivait de La Beaumelle : « Il débite sur les maréchaux de Villars, de Villeroi, sur les ministres, sur les femmes, des historiettes ramasssées dans les cabarets[1]. » Même quand on les ramasse ailleurs, ces historiettes

1. *Dict. phil.*, *Histoire*, 3.

restent toujours un peu suspectes, surtout si le conteur semble vraiment trop s'y complaire. Il en est de lui alors comme de ces perpétuels médisants, grands fureteurs et nouvellistes intarissables, qu'on écoute peut-être volontiers et non sans quelque plaisir, mais dont on ne prend guère au sérieux le malveillant bavardage. Qui donc, écrivant l'histoire, aurait jamais la tentation de puiser à cette source?

A propos de *Chateaubriand et son groupe*, certains écrivains sévères ont parlé avec irrévérence de la manie de l'auteur pour les anecdotes. D'après eux, quand Sainte-Beuve en trouve d'authentiques, il leur fait un accueil empressé, et il excelle à leur donner du piquant. Mais, s'il en manque, il n'est pas de ces sots scrupuleux, qui n'osent se permettre sinon d'en inventer de toutes pièces, du moins d'aller en chercher n'importe où, à la condition d'en dissimuler l'origine, qui en trahirait l'incertitude et leur enlèverait toute autorité.

Que ces lecteurs inquiets aient raison, ou qu'ils aient tort, il n'importe. Ce qu'il faut constater, c'est qu'ils sont en défiance : état d'esprit regrettable pour l'auteur qui le fait naître, et que ces révélations intempérantes produisent tout naturellement. Dès lors, de quelle lumière peuvent-elles éclairer ceux qui cherchent à se faire sérieusement une opinion? Ils n'osent s'en autoriser, les jugeant incertaines. A quoi donc sont-elles bonnes? A quoi servent-elles? A moins qu'on ne regarde comme un profit les vagues soupçons qu'elles répandent sur le caractère d'hommes célèbres, dont le talent honore l'humanité.

Les nouvellistes qui les propagent sont vraiment trop sujets à caution : personne n'est tenu de les croire sur parole, particulièrement si leurs récits tournent à la satisfaction d'une de leurs rancunes, ou à l'honneur d'une idée qui leur est chère. On peut toujours craindre alors qu'ils ne les aient arrangés à leur guise et tirés dans leur sens.

Mais en les supposant même incapables de cette faiblesse, combien est petite souvent l'autorité de ce qu'ils racontent! Si la médisance a passé par plusieurs bouches, il est bien difficile de savoir exactement ce qu'elle était à l'origine; car c'est d'elle, plus encore que de la renommée en général, qu'on peut dire qu'elle grandit et se développe, à mesure qu'elle marche. *Vires acquirit eundo*[1].

On se rappelle la page éloquente de Beaumarchais sur la calomnie, dans le *Barbier de Séville*; elle est vraie aussi de la médisance :

« D'abord un bruit léger, et rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse à l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout à coup, je ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclaire et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus*

1. Virgile, *Énéide*, livre IV, 175.

universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait[1]? »

Ce tableau est justement célèbre. Que l'auteur ait appuyé un peu sur le pinceau, la perspective de la scène l'explique. Mais la vigueur des métaphores n'empêche pas qu'il n'ait dit vrai, au fond. Ce sont assurément de bien pauvres auxiliaires de l'histoire que ces propos méchants, qui volent de bouche en bouche. Ils nuisent à la vérité beaucoup plus qu'ils ne lui profitent.

Et même quand on les tient directement de ceux qui les ont jetés dans le public, ils ne sont pas toujours dignes qu'on s'y arrête. On sait que Sainte-Beuve sollicita vivement et qu'il obtint l'honneur de fréquenter le salon de Mme Récamier, où Chateaubriand, alors dans tout l'éclat de sa renommée, — c'était après 1830, — tenait, pour ainsi dire, sa cour. Il vit là l'illustre écrivain, qui s'abandonnait peu, même dans ce cercle d'amis ou d'admirateurs. Il raconte néanmoins qu'un jour Chateaubriand fit une assez longue déclaration sur ses croyances, et il la rappelle[2]. Etait-il présent lui-même? On le penserait à l'entendre, mais il ne le dit pas expressément. Si cette déclaration était absolument authentique, elle prouverait simplement que l'ancien disciple des philosophes incrédules éprouvait, de temps en temps, comme des retours offensifs de l'incrédulité, qui ne parvenaient pas à le vaincre, ou, selon l'expression chrétienne, des tentations contre la foi, dont sa foi triomphait, mais sans réussir à les éloigner pour toujours.

1. *Barbier de Séville*, acte II, scène VII.
2. *Oper. cit.*, t. II, p. 394.

Seulement une question se présente d'elle-même à l'esprit du lecteur, qui n'arrive pas à la résoudre : comment Sainte-Beuve, ou celui dont la conversation l'a inspiré, a-t-il pu retenir ces quinze lignes *mot pour mot?* Car les mots sont ici d'une importance extrême. Changez-en deux ou trois, et le passage pourra être cité dans un sens contraire, comme le témoignage d'un parfait croyant, dont toutes les puissances de croire sont occupées et satisfaites par la foi. Il faut donc qu'on ait fidèlement reproduit, après trente ou quarante ans, non pas seulement l'ensemble, qui est irréprochable, mais tous les détails et jusqu'aux expressions mêmes!

Ce sont là des prodiges de mémoire invraisemblables. D'ailleurs, pourquoi ne pas l'avouer? La mémoire et la volonté vivent trop près l'une de l'autre pour que la première ne cherche pas à faire plaisir à la seconde. Dès qu'elle hésite sur un trait ou sur un terme, — et l'hésitation se comprend après un si long intervalle, — il est naturel qu'elle se décide spontanément, comme à son insu, pour celui qui plaît à la faculté voisine. En d'autres termes, l'œil, qui distingue mal à cette distance, croit aisément voir ce qu'il désire; un goût trop vif pour les historiettes, surtout pour les historiettes piquantes, peut conduire facilement à dénaturer un souvenir ou une confidence.

Sainte-Beuve a cédé à ce penchant, dans une circonstance où sa mauvaise étoile voulut qu'il fût pris en flagrant délit par l'intéressé lui-même. Il s'agissait d'un écrivain connu, dont il avait publié ce qu'il appelait « une bonne fortune », en s'ap-

puyant inexactement sur un entretien avec lui, et sans prendre la précaution qu'il a prise pour Chateaubriand, celle de le laisser mourir. C'est un accident désagréable pour le critique, mais fort instructif pour le lecteur.

Xavièr de Maistre écrivait donc à la vicomtesse de Marcellus, le 18 juillet 1839 :

« Avez-vous lu ma biographie par M. Sainte-Beuve ?... J'avais dit une fois à cet indiscret que personne, à la cité d'Aoste, ne craignait de voir le lépreux, et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame à qui je faisais la cour. Mais je n'ai pas parlé de rendez-vous qui n'existèrent jamais... C'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la cité d'Aoste, et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans dans l'espoir d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre; voilà en quoi consiste ma « bonne fortune », que l'on publie dans les « deux « mondes. »

Ce bavardage mensonger irritait d'autant plus l'écrivain qu'il avait l'air d'en être le premier auteur, et que la personne, ainsi accusée faussement d'inconduite, vivait encore, entourée de l'affection et de l'estime de tous[1].

1. Il écrivait à M. le marquis d'Oudinot que Sainte-Beuve l'avait « dégoûté des littérateurs et de la littérature ». Et il ajoutait, comme dans les lettres à Mme de Marcellus et plus vivement encore :

« Il me fait donner des rendez-vous, chez mon honnête lépreux, l'impudent ! Voici ce qui a donné lieu à cette fable :

« J'ai vu deux fois à Paris l'auteur de cet article. Il me demanda si l'on ne craignait point d'approcher du lépreux. Je lui répondis que non et que je lui avais fait souvent des visites avec une jeune

Aussi deux ans après, en 1841, son nom ayant été prononcé dans la presse, Xavier de Maistre entretenait de nouveau la vicomtesse de Marcellus du travestissement qui avait été fait de ses paroles, et dont il ne pouvait prendre son parti, et il priait M. de Marcellus de « démentir solennellement cette ridicule invention d'un folliculaire déhonté ».

Le mot est dur ; on y sent l'homme blessé que sa colère emporte. Mais le fait demeure, et il n'est pas pour donner beaucoup de crédit à la foule indiscrète des menus propos médisants que Sainte-Beuve aime à se donner pour cortège. Pourquoi les autres ne seraient-ils pas comme celui-ci ? Soit préoccupation d'une thèse trop sympathique, soit penchant extrême au trait piquant et au détail scandaleux, soit incertitude des témoignages successifs, qui souvent dénaturent les bruits en les propageant, soit enfin simple défaillance de mémoire, il y a bien des raisons pour que vos petites histoires m'inspirent quelque défiance.

C'est du moins ce que je me dis en les lisant. Elles me laissent donc nécessairement sceptique, surtout dès qu'elles se trouvent en contradiction avec des documents écrits, authentiques et irrécusables. A moins que je ne commette la folie de leur donner la préférence, au point de vue de la vérité quel intérêt avez-vous à m'en faire part, et qu'ai-je gagné à les apprendre ?

dame qui le protégeait. Les rendez-vous sont de son invention. Cette femme était veuve et libre et n'avait pas besoin de se cacher. Elle existe encore ; que pensera-t-elle, si elle lit cela, de ma fatuité presque octogénaire ? D'autant plus qu'il a l'air d'écrire sous ma dictée. » De Saint-Pétersbourg, le 18 août 1839.

Vous avez manqué de justice envers un personnage illustre, voilà tout!

*
* *

C'est là, en effet, un autre grief contre cette méthode : elle n'est pas équitable à l'égard de ceux dont elle s'applique à relever les misères. Car en réunissant toutes ces misères dans une sorte de tableau raccourci, elle donne une idée fausse de leur vie : elle les fait plus inconséquents ou plus coupables qu'ils ne le furent en réalité. Sainte-Beuve cite, en ayant l'air de l'approuver, un fragment de lettre, qui pourtant le condamne :

Chateaubriand « s'est beaucoup contredit, je le sais bien », lui écrivait son correspondant. « Qui de nous, en ces temps disparates, ne s'est contredit autant que lui? Et comment voulez-vous que l'on écrive et que l'on imprime durant trente années sans se contredire? L'unité de la vie ne se rencontre que dans la brièveté des jours[1] ».

C'est peut-être beaucoup dire. Pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, en particulier, nous ferons voir qu'en ce qui touche la Religion il ne s'est jamais démenti. Mais il est bien vrai qu'en général, sauf des exceptions glorieuses, une longue vie d'homme n'est pas à l'abri des contradictions, surtout de celles qui naissent de la faiblesse morale, entre la raison qui voit le droit chemin et la volonté qui refuse parfois d'y marcher. Le bien et

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 394.

le mal se mêlent en nous et dans nos œuvres, l'un faisant pardonner l'autre. Voilà un homme qui a longtemps vécu, et parmi des périls sans nombre, dont sa vertu n'a pas triomphé toujours. Il ne fait guère que porter, après tout, le commun fardeau de la faiblesse humaine. Mais, pour le malheur de sa renommée, un historien anecdotique s'attache à lui : il note avec soin toutes ses défaites ; il s'y arrête, il y appuie, il y revient, il s'applique à leur donner du relief, sans en omettre aucune ; il les connaît toutes. Car c'est le sort des personnages célèbres, que nulle de leurs aventures ne demeure ignorée, aujourd'hui surtout que tant de gens, et de tout sexe, éprouvent le besoin de laisser des Mémoires, ou écrivent des lettres charmantes, qu'on se fait un devoir de publier après leur mort. En dépit qu'ils en aient, ils habitent la fameuse maison de verre de Socrate : rien de ce qu'ils font n'évite les regards du public. Vienne donc un écrivain zélé, qui recueille avec vigilance, sans laisser perdre quoi que ce soit, tout ce qui leur est échappé de répréhensible, dans le cours de leur vie, du commencement jusqu'à la fin, il fera dire : « Quel spectacle abominable, grand Dieu ! que de désordres ! quels hommes ! Assurément il y a peu de vies aussi scandaleuses. »

— Peut-être seulement y en a-t-il peu d'aussi bien connues.

Mais en admettant même que les personnages, dont on jette ainsi au vent tous les secrets, aient eu plus de passions malheureuses ou moins de force morale que le commun des hommes, encore

faudrait-il donner de leur conduite une idée juste et ne pas augmenter l'effet déplorable de leurs fautes en les accumulant. Leur vie n'est pas immaculée, soit! Si vous pouvez y découvrir quatre ou cinq taches dans l'espace d'un demi-siècle, c'est trop pour leur vertu, j'en conviens. Mais en vous occupant toujours de ces taches, vous amenez à croire qu'elles sont plus nombreuses et qu'elles ne furent pas dans leur vie un accident, regrettable sans doute, mais en somme un accident; ils ont l'air d'avoir vécu dans un désordre perpétuel. C'est une sorte d'iniquité à l'égard de leur mémoire.

C'en est une autre de ne jamais rien dire, ou à peu près, de leurs bonnes actions; et ce tort est naturel à la méthode. Qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, les nouvellistes ont toujours cette tendance. En voit-on un dont les indiscrètes découvertes aient pour objet des vertus cachées qui fuient le jour? Ces secrets-là n'ont rien de piquant; ils ne prêtent pas aux fines malices; ils ne caressent pas certains mauvais penchants du cœur. Et on les néglige pour s'occuper presque exclusivement des autres.

Chateaubriand, on le sait, ne put prononcer son discours à l'Académie : Napoléon le trouva dangereux. Il y parlait, comme d'un de ses rêves, de « l'alliance entre l'Honneur et la Liberté ». Sur quoi Sainte-Beuve écrivait en 1849 : « Au chapitre xxe de ses *Réflexions politiques*, il développera ce texte, et toute sa vie publique, sauf les zigzags, en fut le commentaire[1]. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 107.

Evidemment, il serait tout à fait injuste de n'insister que sur les *zigzags*. Or, c'est précisément ce que Sainte-Beuve a fait lui-même, au point de vue religieux et moral, surtout dans les notes qu'il a ajoutées à la première rédaction de son ouvrage. Il s'est laissé entraîner sur sa pente; il a donné dans le travers familier aux médisants. Il en résulte que l'impression qu'il laisse est injurieuse pour Chateaubriand. Il peint sa figure de profil, en ne montrant que ce qu'elle a d'irrégulier. L'image n'est pas ressemblante; le procédé du peintre l'a enlaidie et déformée; c'est une preuve nouvelle qu'il est mauvais.

Il faut donc condamner cette critique inquisitoriale, qui offense la justice, ne profite pas, nous l'avons montré, à l'histoire, et dont la littérature a aussi le droit de se plaindre.

Mais enfin, telle qu'elle est et quoi qu'on en pense, dans quel esprit Sainte-Beuve en a-t-il usé envers Chateaubriand? On va voir qu'il est loin de l'avoir appliquée, comme il convient à un critique, avec une sympathique impartialité.

§ 3. — La malveillance de Sainte-Beuve

Que Sainte-Beuve soit malveillant pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce n'est pas contestable. On a parlé de son « pessimisme chicaneur et vétilleux[1]. » Le mot est juste. Pour qui étudie de près

2. De Loménie (*Correspondant*, 25 oct. 1861).

son livre, il ne s'inspire pas d'un sentiment favorable, tout au contraire ; et les preuves abondent. En voici quelques-unes.

Vient-il à signaler un « pamphlet » contre l'écrivain? Il se garde d'y rien blâmer; en retour il en cite avec plaisir ce qui lui semble frapper le plus juste, et il conclut d'un certain air engageant, et comme ravi de la leçon que Chateaubriand vient de recevoir : « Il y a du bon dans cette petite brochure[1]. »

On sait que, par suite de circonstances qu'on verra plus loin, les relations de Chateaubriand avec sa jeune femme furent rares, trop rares, jusqu'en 1804. Pourquoi ajouter encore à la réalité? Or, à propos d'un voyage que l'auteur du *Génie du Christianisme* fit en Bretagne, dans sa famille, Sainte-Beuve avance qu'il n'avait pas revu sa femme depuis dix ans. La vérité, c'est que deux ans auparavant, dès sa rentrée en France, en 1800, il l'avait informée de son retour, et qu'elle était venue le voir à Paris avec ses sœurs. Il a raconté lui-même la scène :

« Mme la comtesse de Marigny, ma sœur aînée, me chercha la première, se trompa de rue et rencontra cinq MM. Lassagne, dont le dernier monta du fond d'une trappe de savetier pour répondre à mon nom[2]. Mme de Chateaubriand vint à son tour. Elle était charmante et remplie de toutes les qualités propres à me donner le bonheur, que j'ai

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 110.
2. *Lassagne* était le nom d'emprunt qu'il avait pris, son nom véritable, son nom d'émigré, pouvant être encore un péril.

trouvé auprès d'elle, depuis que nous sommes réunis. Mme la comtesse de Caux, Lucile, se pré-présenta ensuite. »

Le critique se trompe donc certainement. On aimerait mieux, en vérité, que ce ne fût pas au préjudice de son auteur.

*
* *

En 1838, Chateaubriand, citant une parole élogieuse, dite par Napoléon sur lui à Sainte-Hélène, ajoutait : « Pourquoi n'avouerais-je pas qu'elle chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ? »

Ce mot scandalise Sainte-Beuve. Il rappelle que la même plume avait été violente autrefois à l'égard de l'Empereur ; il écrit : « C'était bien la peine de crier au Néron et de faire le Tacite pour en venir à une telle conclusion [1]. »

Quand le nouveau Tacite criait au Néron, c'était en 1807. S'il se trouvait lui-même alors dans la fougue de l'âge, l'Empereur était, de son côté, dans dans tout l'éclat de sa puissance. Il fallait du courage pour le braver. Il n'en aurait fallu guère en 1838, dix-sept ans après sa mort ! Chateaubriand était du reste alors septuagénaire. Son sang avait eu le temps de se refroidir ; il avait passé l'âge des violences. Et comment oser enfin reprocher à un homme de s'élever au-dessus de l'injustice des partis, pour apprécier un grand adversaire à sa valeur et se sentir honoré par ses éloges ?

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 101-102, en note.

Puisqu'il plait à Sainte-Beuve de rapprocher ainsi deux mots de dates diverses et de les opposer l'un à l'autre, il aurait bien dû se souvenir de ce qu'il pensait lui-même, en 1834, de certains endroits des *Mémoires d'outre-tombe*, dont il venait d'entendre la lecture ? Par exemple, à propos de la généalogie des Chateaubriand, l'auteur s'excuse, tout en la publiant, et demande qu'on lui pardonne « d'avoir été contraint de s'abaisser à ces puériles récitations[1] ». Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, non seulement Sainte-Beuve lui pardonnait, mais il le félicitait d'avoir consigné ces détails de famille, qui l'avaient beaucoup intéressé, lui, Sainte-Beuve! Or, plus tard, dans les *Causeries du Lundi* [3], il eut occasion de parler des mêmes pages, et il en parla bien différemment. Il accusa nettement l'écrivain d'avoir cédé à une infatuation nobiliaire.

A ce moment-là, Chateaubriand dormait sur le rocher du Grand-Bey, dans sa sépulture hautaine. En 1834, au contraire, il était encore de ce monde, et il exerçait un véritable empire sur l'opinion. Par où l'on voit que, s'ils manquent parfois de persévérance, l'un et l'autre, Chateaubriand et Sainte-Beuve n'en manquent pas toujours de la même manière. Le premier injurie les puissants sur le trône et les honore quand ils ne sont plus. Il arrive au second de les flatter pendant leur vie, et de les attaquer après leur mort.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 13.
2. 15 avril 1834.
3. *Causeries du Lundi*, t. I, p. 416-417.



N'a-t-il pas été jusqu'à contester l'influence littéraire de Chateaubriand sur des hommes connus, qui avaient déclaré eux-mêmes avoir trouvé leur inspiration dans ses œuvres ?

« En 1810, raconte Augustin Thierry, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputâmes le livre. Il fut convenu que chacun de nous l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là je feignis de m'être fait mal au pied, et je restai seul à la maison. Je lisais, ou plutôt je dévorais les pages, assis devant mon pupitre, dans une salle voûtée qui était notre salle d'études, et dont l'aspect me semblait alors grandiose et imposant. J'éprouvai d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination ; mais quand vint le récit d'Eudore, cette histoire vivante de l'empire à son déclin, je ne sais quel intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion m'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain, de la marche d'une armée romaine dans les fanges de la Batavie, et de sa rencontre avec une armée de Franks.

« J'avais lu dans l'histoire de France à l'usage des élèves de l'École militaire, notre livre classique : « Les Francks ou Français, déjà maîtres de

« Tournai et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus « jusqu'à la Somme... Clovis, fils du roi Childéric, « monta sur le trône en 481 et affermit par ses « victoires les fondements de la monarchie fran- « çaise. » Toute mon archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force, que j'avais apprises par cœur. *Français*, *trône*, *monarchie*, étaient pour moi le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Franks de M. de Chateaubriand, « *parés « de la dépouille des ours*, *des veaux marins*, *des « urochs et des sangliers*, de ce camp *retranché avec « des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands « bœufs*, de cette armée rangée en triangle, *où l'on « ne distinguait qu'une forêt de framées*, *des peaux « de bête et des corps à demi nus*[1]. » A mesure que se déroulait, à mes yeux, le constrate si dramatique des guerriers sauvages et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé :

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons com- « battu avec l'épée. Nous avons lancé la francisque « à deux tranchants.... »

« Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune

1. *Les Martyrs*, livre VI.

conscience de ce qui venait de se passer en moi; mon attention ne s'y arrêta pas; je l'oubliai même durant plusieurs années; mais lorsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet instant de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé[1], je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration; il n'en n'est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore, e tu maestro[2]. »

Cette page est fort honorable pour Chateaubriand. Sainte-Beuve se garde bien de la citer. Il en détache seulement ce qu'il trouve de nature à laisser croire qu'Augustin Thierry a un peu abusé ses lecteurs, pour se donner le plaisir de mêler sa voix à un concert de flatteries. Il cherche à prendre son témoignage en défaut :

« On pourrait bien se demander ce que c'est qu'une impression qu'on reçoit et qu'*on oublie durant plusieurs années;* — c'est lui-même qui prend soin de souligner, — et alors cela peut-il s'appeler une impulsion *décisive?*[3] »

1. On sait que Augustin Thierry, usé prématurément par ses travaux, était devenu aveugle et paralytique dès 1826.

2. *Récits des temps mérovingiens*, préface.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 23, en note.

Qu'est-ce à dire? Entend-il nier véritablement l'influence que Chateaubriand a exercée en histoire? Non, sans doute. Lui qui s'autorise volontiers des opinions de Vinet, il sait bien que Vinet a écrit:

Chateaubriand « a renouvelé le goût des études historiques en faisant entrevoir de combien de poésie, de combien d'émotions et de jouissances nous privaient nos préjugés en histoire... Il a réveillé les souvenirs éteints, il a piqué la curiosité par la séduction quelquefois trompeuse de son coloris; la foule a, sur ses pas, remonté le courant des âges; la nation s'est informée de ses origines : ce poète a produit des historiens. »

Mais qu'est-il besoin de faire appel à l'autorité des critiques en général? N'est-ce pas Sainte-Beuve lui-même qui a dit du *Génie du Christianisme :*

« Littérairement, il ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives, qui sont devenues de grandes routes battues et même rebattues depuis : goût du moyen âge, du gothique, *poésie et génie de l'histoire nationale*, il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes, où la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinées [1]. »

Mais alors pourquoi chercher querelle à Augustin Thierry dans une note postérieure et s'efforcer de réduire la valeur de son éloquent témoignage? On laisse prendre ainsi en flagrant délit cet esprit chicanier, qui nie, ou conteste, ou diminue, le plus

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 340. Ce passage fait partie du *texte*.

qu'il peut, tout ce qui est à l'honneur de Chateaubriand.

*
* *

Mais c'est assurément en ce qui regarde sa sincérité que la tendance se montre le mieux. L'apologiste de la religion est accusé on l'a vu, de n'avoir été, dans sa vie, qu'un acteur, un comédien de grand talent, voilà tout.

C'est l'idée chère à Sainte-Beuve : il y revient sans cesse, il y ramène tout, il en cherche partout des preuves, dans les faits les moins compromettants et les paroles les plus inoffensives. S'il ne masquait la faiblesse de son raisonnement, en évitant de raisonner et en concluant sans se donner l'air de conclure, ses lecteurs seraient fort étonnés de voir de telles conclusions sortir de telles prémisses.

Donnons quelques exemples.

Il reproche nettement au grand écrivain de n'avoir cherché en tout, dans les sentiments qu'il a montrés, comme dans les idées qu'il a soutenues, que l'occasion de faire de « belles phrases... nobles, brillantes, à effet », et dont la gloire rejaillît sur l'auteur, et « blasonnât son écusson ». Voilà, dit-il, ce qu'il « veut par-dessus toute chose[1] ».

Or ce qui provoque ce réquisitoire, c'est qu'avant d'achever les *Martyrs* l'auteur ait cru, comme Virgile, devoir parcourir les lieux qu'il avait à peindre. Là est son crime, tout son crime !

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 73.

Encore faut-il remarquer qu'au motif principal de son voyage s'en joignait un autre : le désir de visiter, en vrai pèlerin, le tombeau du Sauveur du monde.

« Il peut paraître étrange aujourd'hui », dit-il avec une ironie où il entre quelque dédain, « de parler de vœux et de pèlerinages ; mais sur ce point je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles... Si je n'ai point les vertus qui brillèrent jadis dans les sires de Coucy, de Nesles, de Chastillon, de Montfort, du moins la foi me reste ; à cette marque, je pourrais encore me faire reconnaître des antiques croisés [1]. »

Il n'obéissait donc pas seulement à une préoccupation littéraire. Mais, l'eût-il fait, comment Sainte-Beuve aurait-il le droit d'en profiter, pour révoquer en doute les convictions qui ont inspiré sa vie ?

Singulière logique, il faut bien en convenir, et où éclate avec évidence l'injustice du parti pris !

Après cela, on est moins étonné de toutes les petites querelles que le critique cherche à la bonne

1. *Itinéraire*, Ire partie ; œuvres complètes, t. V, p. 110. Chateaubriand explique à cet endroit les divers motifs, — *le principal*, comme il l'appelle, et les autres, — qui lui ont fait entreprendre son voyage en Orient. On se demande pourquoi Sainte-Beuve, cherchant à donner ces mêmes motifs, au lieu de les prendre où ils sont dans leur suite, cite le début de la préface de la première édition (p. 3), puis une note de la préface de la troisième (p. 10), et enfin quelques lignes de la troisième partie (p 110). Il est vrai que cette manière peut permettre plus aisément au lecteur de croire, — quoique le critique ne le dise point, — que l'auteur indiquait des motifs différents selon les endroits. Sainte-Beuve allègue, en outre, une prétendue confidence des *Mémoires d'outre-tombe*, sur laquelle nous reviendrons.

foi de l'écrivain. Il affirme, par exemple, que les *Mémoires d'outre-tombe* sont *sincères*. « Mais, ajoute-t-il, ils sont surtout poétiques, et n'ont que ce genre de sincérité-là — une *vérité d'artiste*. »

Simple trait, jeté en passant, d'une main légère et comme caressante, mais qui, en réalité, va bien à son but et fait une large blessure. Car exprimez l'idée rondement, à la cavalière, et vous verrez jusqu'où elle porte et ce qu'au fond elle veut dire ! Être vrai, comme un poète, quand on se donne pour un historien, c'est se moquer agréablement de son public.

Or ce qui oblige de croire à ce perpétuel mensonge d'artiste, le voici bien sensible dans « un petit exemple que j'ai pu vérifier », dit l'éminent critique[1]. Il s'agit d'une visite que Chateaubriand fit, en 1802, à la fontaine de Vaucluse. On voit, par une lettre à Fontanes, qu'il appréciait assez peu, en ce temps-là, « Laure la bégueule et Pétrarque le bel-esprit ». Au contraire, quand il raconta ce voyage dans les *Mémoires d'outre-tombe*, en 1838, il parla de Pétrarque en homme qui l'appréciait avec plus de justice[2]. Il faut bien remarquer que, dans cette page, il ne donne pas son impression d'alors pour son impression d'autrefois; là serait l'arrangement, et pour parler franc, le mensonge. Il juge Pétrarque avec une équité bienveillante, comme il mérite d'être jugé, voilà tout !

C'est ce que Sainte-Beuve appelle être sincère à

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 111, en note.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 287.

la manière des poètes et n'avoir que « ce genre de sincérité-là ».

On sait que Mme de Beaumont mourut en 1803, consumée par une maladie de poitrine, qui l'emporta à trente et un ans. Elle était allée suivre un traitement au Mont-Dore, d'où les nouvelles les plus tristes arrivaient à Chateaubriand : il ne pouvait lui échapper que le dénouement n'était pas loin. Ses appréhensions l'accablaient, et il écrivait à Guéneau de Mussy : « J'aurai su ce que c'est que les peines et les joies du cœur les plus vives. Si je perds encore Mme de Beaumont, comme je le crains, je recevrai le dernier coup. Il ne me manquera donc rien, mon ami, pour être un *sage*, puisque j'ai aussi un peu d'étude ! Et pourtant, mon cher et jeune ami, je sens que dans cette hutte, où très certainement je finirai mes jours, je serai encore un fou, je serai encore tourmenté, agité ! Mais je me consolerai avec Pascal : *On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais.* »

Ainsi il rêve la solitude. Sa jeunesse est désenchantée. Cette mort, si elle arrive, lui paraît devoir être le coup suprême, la leçon poignante et décisive, qui fera tomber ses dernières illusions. Sur quoi, son commentateur, qui épie toutes ses paroles, glisse cette note :

« Il semble que cela lui manque pour le compléter : singulier point de vue, quand on va perdre la femme qui vous aime ! »

Un peu plus loin, Chateaubriand écrivait : « Elle dit qu'elle sent qu'elle s'éteint, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe. » Et vivement ému par le

malheur que faisaient pressentir ces paroles, il ajoutait : « Si je perds cette amie, je deviendrai fou. »

Aussitôt, nouveau commentaire :

« Le voilà qui se ravise : s'il perd Mme de Beaumond, il deviendra *fou*. Tout à l'heure, il disait qu'il ne lui manquait plus que cela pour devenir *sage*. Quelle cervelle singulière que Chateaubriand ! Et quelle singulière forme de sensibilité [1] ! »

Disons à notre tour : « Quel singulier commentateur ! Et quelle singulière logique, froide, tracassière, injuste et méchante ! »

Tout le monde connaît la profonde et noble sympathie que Chateaubriand montra à Mme Récamier. Elle dura plus de trente ans sans défaillance et sans nuage ; la mort seule put y mettre fin. Sainte-Beuve n'est pas loin d'y voir encore une pose. Il ne l'affirme point nettement, ce qui aurait passé vraiment la mesure, et ce qui n'est pas d'ailleurs dans sa manière ; mais il dit tout ce qu'il faut pour le laisser entendre :

« Mme Récamier, qui fut certainement une de ses amitiés délicates, était *avant tout* (qu'on remarque le mot !) un de ses arrangements, son arrangement suprême [2]. »

* * *

Animé de cet esprit, on s'attend bien qu'il saisisse toute occasion pour essayer de prendre la bonne foi

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 357-358. Les commentaires sont en note.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 452 (dans un des appendices).

religieuse de Chateaubriand en défaut; il n'y manque pas; c'est comme une gageure qu'il se serait faite à lui-même.

Personne n'a oublié cette page magnifique du *Génie du Christianisme*, où est décrit un coucher de soleil sur l'Océan[1]. L'auteur s'y donne un rôle à lui-même; il se montre se mêlant à la prière du soir sur le navire, et versant des larmes d'attendrissement et d'admiration devant la touchante grandeur du spectacle offert à ses yeux ravis.

Il a raconté depuis dans ses *Mémoires*[2] que cette peinture n'était pas purement fantaisiste, mais que cependant il ne s'y était pas mis tout entier, avec les sentiments divers qui l'animaient alors. C'est ainsi qu'à côté de l'image de Dieu, à demi visible dans les magnificences de la nature, son imagination ardente et folle lui représentait un fantôme d'amour, dont il a parlé bien des fois, cette sylphide enchanteresse, fille de ses rêves, et, à certains moments, son idole.

Notons, en outre, que lorsque Sainte-Beuve copia cette partie des *Mémoires* encore manuscrits, en 1834, il crut qu'il s'agissait d'une créature réelle, rencontrée sur le vaisseau, et dont la grâce et le sourire auraient fait battre le cœur du jeune homme. Or, revenant sur ce passage, l'auteur avait précisé sa pensée, de manière à rendre toute confusion impossible.

Et voilà de quoi lui chercher deux fois querelle! D'abord la scène du *Génie du Christianisme* n'est

1. Ire partie, l. v, ch. XII; œuvres complètes, t. II, p. 113-114.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 367-368.

donc pas tout à fait exacte, et alors que penserons-nous de toutes les autres ?

« Il est fâcheux, vraiment, de savoir ainsi le secret, de voir à nu le revers de la toile. Même là où l'on ne sait pas, on est tenté désormais d'agiter la tapisserie magnifique et de dire : « Il y a du creux. »

Et puis la confidence est incomplète ; il ne doit pas dire toute la vérité.

— Quant à ce dernier grief, on ne s'explique pas du tout ce qui le provoque, sinon le dépit qu'éprouve le critique de s'être tout d'abord mépris. Cette sylphide revient assez souvent dans les récits de l'auteur pour que nous ne soyons pas étonnés de la rencontrer là. Et d'ailleurs, on nous y avait préparés : elle est déjà nommée vingt lignes plus haut.

En ce qui concerne l'exactitude générale de la scène, assurément le commun des lecteurs ne trouvera rien à y reprendre. Loin de ne pas la juger assez grande, on ne se serait jamais reconnu le droit d'exiger qu'elle le fût autant.

Pour moi, s'il m'est permis d'apporter mon propre témoignage, avant de l'avoir rapproché des *Mémoires*, je prenais ce tableau, je l'avoue, pour un tableau purement idéal. La pensée ne me venait pas d'y chercher les confidences d'un témoin ; je ne songeais qu'au libre talent du peintre. Ce qui m'a donc surpris, quand j'ai connu plus tard la relation véritable des incidents du voyage et des impressions du voyageur, ce n'est certes pas l'omission d'un détail réel, c'est la fidélité de l'ensemble ; car rien, en somme, n'y obligeait l'écrivain. Tout à l'heure,

Sainte-Beuve prétendait que Chateaubriand, historien, n'observait que la vérité particulière aux poètes ; il voudrait maintenant que Chateaubriand poète observât la vérité particulière aux historiens. C'est une exigence fort singulière, tout à fait nouvelle et absolument inacceptable. Quand il a composé cette description célèbre, l'auteur a écrit comme il pensait et sentait en écrivant ; cela suffirait pour qu'on dût rendre hommage à sa sincérité.

Mais il a fait plus : son imagination n'a pas tout créé, il a puisé fidèlement dans sa mémoire. Car il reste vrai, comme le dit le *Génie du Christianisme*, que ces spectacles imposants éveillaient, au fond de sa jeune âme, un vif sentiment de religion ; et même « jamais Dieu ne l'a plus troublé de sa grandeur »[1] ; il est vrai aussi que dans cette chute tranquille du jour, lorsqu'il entendit la cloche sonner la prière, il monta sur le pont pour prier avec les matelots en regardant le « globe du soleil » descendre lentement dans les flots, « au milieu des espaces sans bornes ». Quant à lui reprocher de n'avoir pas mêlé à ces souvenirs religieux, qui convenaient à son tableau, des souvenirs profanes que rien n'y appelait et qui, en le défigurant, en auraient fait un vrai contre-sens artistique, c'est une idée au moins étrange ; Sainte-Beuve a dû avoir quelque peine à la prendre lui-même au sérieux.

Cela ne l'empêche pas de se plaindre du tableau à cause de ce que dit la confidence, et de la confidence à cause de ce qu'elle ne dit pas. Il conclut,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 348.

selon son penchant, qu'on nous a trompés dans l'un et l'autre[1].

C'est vraiment un système, et il frappera quiconque prendra la peine d'y regarder, car il est appliqué sans cesse. Parlant de La Harpe, longtemps incrédule, Chateaubriand dit qu'il eut le bonheur que sa droiture méritait : il se convertit dans ses dernières années et mourut chrétiennement, ce qui est la grande affaire. L'écrivain appelle cela d'un mot que tout chrétien trouvera juste : *Ne pas manquer sa fin*[2].

Qu'on lise maintenant le commentaire ! L'expression « lui échappe... c'est bien cela, il n'a pas manqué la belle scène du cinquième acte. — La vie pour lui est une œuvre d'art, une pièce de théâtre. O tragédien[3] ! »

On voit que le critique s'indigne : il monte jusqu'à l'apostrophe ! C'est un sujet où elle lui vient aisément ! Ne s'écrie-t-il pas ailleurs, comme s'il ne remarquait pas la gravité de l'injure ? « O éternelle duplicité et triplicité du cœur humain[4] ! »

Or, veut-on savoir d'où vient cette explosion ? Le voici : il cite des *Mémoires inédits*, à l'égard desquels il convient d'être en défiance, nous l'avons dit et nous montrerons pourquoi. D'après ce témoi-

1. Voici le texte exactement : « De sorte qu'en nous disant plus qu'il n'en faut pour détruire son idéal du *Génie du Christianisme*, il ne nous donne pas pour cela le réel : nous n'avons le vrai d'aucun côté. » *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 316, en note.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 300.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 339, en note.

4. *Ibid.*, t. II, p. 447, en note.

gnage suspect, la vertu de Chateaubriand aurait eu des défaillances vers la fin de l'année 1829. Or, au mois de mai de cette même année, revenant de Rome, il entretenait Mme Récamier de ce qu'il entendait faire : il développait devant elle, « avec tout l'éclat, toute la séduction de sa belle imagination, un plan de vie que remplirait la religion, l'amitié et les arts[1] ».

Sainte-Beuve prend un malin plaisir à rapprocher les deux passages, et c'est alors que la loyauté de sa vertu se révolte :

« O duplicité et triplicité ! »

Ovide, qui se connaissait en faiblesses morales, disait : « Je vois ce qui est mieux, je l'approuve, et je fais ce qui est pire. »

..... *Video meliora, proboque,*
Deteriora sequor.

On ne se doutait pas que Sainte-Beuve manquât de cette expérience.

Mais enfin il devait toujours connaître la leçon qu'elle donne, au moins par les confidences ou la perspicacité d'autrui. Elle a été devinée et exprimée par des hommes qu'on peut qualifier de plus vertueux que lui sans manquer de justice à sa renommée.

Chateaubriand formant de beaux projets de vie, au printemps de 1829, et y manquant — s'il y a manqué — à l'automne, six mois après, c'est un exemple, il faut bien l'avouer, qui n'est pas rare

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, t. II, p. 374.

autant qu'il devrait l'être. On n'a vraiment pas besoin, pour y croire, de chercher une explication dans la feinte et le mensonge. Sainte-Beuve aurait bien fait de laisser à d'autres ce mauvais procédé.

Mais il y tient. Avec l'air du monde le moins propre à une thèse, il a sa thèse et s'y obstine.

Chateaubriand fait, dans les *Martyrs*, une peinture du paradis. Le sujet est difficile. Sainte-Beuve est d'avis qu'il ne pouvait guère s'en tirer à son éloge, car il ne croyait pas sans doute au ciel, qui devait lui être indifférent. Pourquoi ? — Parce qu'il était mélancolique. La raison est singulière, mais il la donne ; qu'on en juge !

« Au fond, Chateaubriand a dû d'autant moins réussir à peindre le paradis qu'il ne désirait pas vivre, ni *par conséquent revivre*, qu'il n'aimait pas sincèrement la vie. Pour lui, c'était assez d'une et déjà trop [1]. »

L'idée chère, l'accusation de n'avoir joué toujours qu'un personnage, surtout en religion, se glisse jusque dans les éloges qui paraissent les plus chauds ; que dis-je ? elle s'y dresse parfois avec audace. Recueillons, par exemple, celui-ci :

« Le voilà en plein dans la nature humaine héroïque et splendide ; voilà le Chateaubriand *avant le rôle* et le parti pris, avant le *Génie du Christianisme*. Il pense comme Vauvenargues... il est de la religion de Pline le Jeune... etc... [2]. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, t II, p. 8, en note.

2. *Ibid.*, t. II, p. 75-76, en note. Sainte-Beuve, qui appelle Vauvenargues « ce jeune ancien », semble prendre ici le jeune ami de Voltaire pour un représentant fidèle de ses idées. C'est un

Qu'est-ce donc qui vaut à Chateaubriand de passer enfin pour se montrer tel qu'il était avant le rôle, c'est-à-dire avant le *Génie du Christianisme?*

Une phrase, une simple phrase, et qui a été écrite douze ans après son retour à la foi, dans l'*Itinéraire*.

C'est donc une recrudescence, et comme une bouffée d'incrédulité ?

Le lecteur appréciera lui-même. Voici le passage :

« Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie. »

Tel est, paraît-il, le Chateaubriand d'avant la conversion. Tout le monde se demandera pourquoi ce n'est pas tout aussi bien le Chateaubriand d'après. L'auteur de l'*Imitation* aurait sans doute parlé autrement. Mais que Chateaubriand, même converti, n'ait pas ressemblé tout à fait à l'auteur de l'*Imitation*, certainement il n'y a jamais eu personne que Sainte-Beuve qui s'étonnât de s'en apercevoir, s'il s'en est vraiment étonné. Quoi ! ce serait un démenti pour les convictions chrétiennes de l'écrivain que cette pensée inoffensive,

sentiment qu'expliquent certains endroits peu religieux des ouvrages du moraliste et qui est défendu notamment par Suard. D'après Suard, Vauvenargues était incrédule, et il est mort dans son incrédulité. D'autres soutiennent qu'il était religieux et citent particulièrement sa belle *Méditation sur la foi*, que termine une *Prière à Dieu*. Unissant, pour ainsi dire, les deux opinions, mais au profit de la seconde, Marmontel a écrit qu'il mourut en *chrétien philosophe*.

où l'orthodoxie la plus scrupuleuse serait fort embarrassée de trouver un mot à reprendre ! Elle montrerait que, par intervalles, il revenait à la religion des rationalistes illustres, païens ou philosophes ?... Il faut, pour oser le faire entendre, que Sainte-Beuve éprouve une bien impérieuse envie d'opposer Chateaubriand à lui-même !

Mais c'est ainsi qu'il en use à son égard. Ses éloges même accusent et blessent. Ils ressemblent à des caresses félines : on y sent la griffe[1].

1. On lit dans le *Journal des Goncourt* (1re série, t. II, p. 190) : « Le plus grand et peut être le plus malin esprit causé de Sainte-Beuve : l'éreintement dans la défense. Ah ! le terrible empoisonneur d'éloges !... »

II

CE QUI INSPIRE LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE

Crainte d'être dupe. — Jalousie. — Goût de la volupté.
Scepticisme aigu

On voit que la malveillance de Sainte-Beuve pour Chateaubriand n'est pas douteuse. D'où vient-elle donc? Qu'est-ce qui l'explique? Car enfin Sainte-Beuve a aimé les lettres avec passion. La sympathie devait lui être naturelle envers celui qu'il a nommé le plus grand lettré de ce siècle. Ce grand lettré n'était-il pas en même temps le vrai père de l'école nouvelle, qui avait enthousiasmé sa jeunesse? Et n'avait-il pas eu l'honneur enfin de le voir lui-même de près, dans ce salon fameux et si étroitement fermé, où il avait reçu la flatteuse distinction d'être admis? Ainsi que tous ceux qui se réunissaient là, autour de lui, et comme sous les rayons de sa gloire, Sainte-Beuve était, pour ainsi dire, de sa cour.

Comment se fait-il donc qu'il se soit complu à le décrier, au moins dans sa bonne foi? Quelles peuvent être les raisons de cette hostilité singulière?

Il y en a plusieurs.

Tout d'abord il convient de se souvenir que l'auteur des *Lundis* était fort sensible à la crainte de jouer le rôle de dupe. Esprit très fin, il avait cet

orgueil subtil des délicats, qui entendent avant tout ne point partager les engouements de la foule et ne s'en laisser imposer par personne! Il était donc un peu en garde, surtout envers une renommée comme celle de Chateaubriand, que l'opinion publique avait gâté de sa faveur. Mais, en se raidissant contre un entraînement général de bienveillance, il courait naturellement le danger de pencher en sens contraire, jusqu'à l'excès. Il est toujours difficile de réagir avec mesure.

Ajoutons que, lorsqu'il jugea le célèbre écrivain après sa mort, il pouvait redouter d'autant plus de passer pour être victime des préjugés favorables de la multitude à son égard qu'il avait paru leur donner raison de son vivant.

On se rappelle, par exemple, que, dans l'année 1834, une lecture des *Mémoires d'outre-tombe* eut lieu chez Mme Récamier, devant un auditoire choisi. Sainte-Beuve figurait parmi les privilégiés. Or voici en quels termes il fit connaître ses impressions au public, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, auquel nous avons déjà renvoyé[1] :

« Entrons bien dans cette pensée; respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale avec l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront fui ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron,

1. 15 avril 1834.

tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Édens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu, et qu'elle adore, faut-il vous envier? Et n'enviera-t-on pas un jour ceci? »

Il éprouvait le besoin de se punir de ces accès d'enthousiasme et de rompre ouvertement avec ses admirations. Qu'il ait été le thuriféraire de la gloire, tant que la gloire fut capable de payer son encens, pour en devenir le détracteur, quand il ne pouvait plus rien espérer d'elle, c'est fâcheux sans doute pour sa renommée, et on n'a pas manqué d'en tirer parti contre le désintéressement de sa critique. On a dit que, pour conquérir plus sûrement l'attention sympathique de l'opinion, et surtout celle de l'Académie, il s'était résolu à flatter un homme considérable, dont il savait le crédit puissant sur l'une et sur l'autre, sauf à désavouer ses adulations hypocrites, quand elles lui seraient devenues inutiles. C'est une conjecture calomnieuse. Il avait assez conscience de son talent pour ne pas se croire obligé d'acheter le succès par une ignominie.

Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il subit d'abord l'influence de la société qu'il fréquentait. Plus tard il aura été un peu humilié d'avoir partagé une admiration qu'il finit par juger excessive; et son amour-propre se sera donné une revanche. La revanche fut réservée d'abord, mais la contradiction survint et l'exaspéra. Sainte-Beuve entreprit de montrer que ses premières attaques, après la mort de Chateaubiand, étaient pleinement justifiées. Ce fut comme un procès, où il plaida pour lui-

même. Sa fierté blessée s'y obstina ; il essaya de prouver de toutes manières qu'il avait eu raison, et sa thèse l'entraîna sans doute, comme souvent il arrive, plus loin qu'il ne l'avait d'abord voulu, et certainement au-delà des justes limites.

*
* *

Il faut bien convenir aussi que ce réquisitoire ne répondait que trop bien à quelques inclinations de son âme, qui ne lui font pas précisément beaucoup d'honneur. Il était né jaloux.

Il aimait les renommées modestes : il se plaisait à les mettre en lumière et à leur donner du relief. C'étaient les protégées de son talent. En retour, le bruit des grandes réputations, du moins des réputations récentes, sonnait désagréablement à ses oreilles. Dans ses conversations familières, il rabaissait, avec une visible jouissance, Lamartine, Michelet, About, Victor Hugo, Balzac, tous ceux enfin que l'opinion publique élevait au-dessus des autres, à une place de choix[1]. C'était son penchant, et il le portait jusque dans ses écrits. La plume à la main, il ressemblait encore à ces causeurs qui ne peuvent entendre louer vivement personne, serait-ce un de leurs amis, sans éprouver la tentation d'opposer la critique à l'éloge. On devine la secrète envie qui les pousse, bien qu'ils la dissimulent aux yeux des autres, et parfois à leurs propres yeux, sous le masque commode de la justice.

1. Cf. *Journal des Goncourt*, 1re série, t. II, *passim*.

Égaré par ce mauvais sentiment, Sainte-Beuve a failli traiter la mémoire de Mme de Staël comme il a fait celle de Chateaubriand. Le 15 mars 1868, il écrivait à un de ses amis :

« Tous ces ennuis, toutes ces chicanes, ces prétentions exorbitantes des Broglie à une perpétuité de propriété de lettres et de billets dispersés à travers le monde me pousseront, si je vis, à faire un livre que je ferai imprimer par-delà la frontière et en Belgique, qui aura pour titre : *Mme de Staël et son groupe littéraire :* ce sera le pendant de mon *Chateaubriand.* Et vogue la galère[1] ! »

Heureusement pour Mme de Staël — et pour lui — il n'a pas vécu; un an et demi après cette lettre, il était mort. Mais on voit qu'il ne se faisait pas illusion à lui-même sur la laideur de l'action qu'il

1. *Correspondance de Sainte-Beuve*, Paris, C. Lévy, 1878, t. II, p. 270 ; la lettre porte pour suscription : *à un éditeur*. Huit jours après cette lettre, le 23 mars, il communiquait son projet aux Goncourt, qui écrivaient dans leur *journal :* « Si l'on savait ce qui fait faire un livre à Sainte-Beuve ! Nous le trouvons aujourd'hui tout enflammé d'un projet de publication sur Mme de Staël et son groupe, un pendant à son fameux Chateaubriand, et avec les mêmes nids de vipères, comme notes, en bas des pages — et cela non par intérêt ou curiosité de la mémoire de Mme de Staël, non par la sollicitation de documents inédits, mais simplement pour être désagréable aux de Broglie qu'il déteste. Au fond, il y a un chinois de paravent dans Sainte-Beuve. » (*Journal des Goncourt*, 1re série, t. III, p. 198.) L'année suivante, il n'avait pas encore renoncé à son projet. Le 21 mars 1869, il y revenait dans une lettre à M. Emile Delérot. Il appelait encore l'ouvrage rêvé le « pendant de mon Chateaubriand », et il annonçait qu'il en recueillait les matériaux : « Je me suis mis à ramasser, » disait-il, « tout ce que je puis de témoignages sur Mme de Staël. » Mais, sentant le déclin de ses forces, il ajoutait : « Je fais comme les gens qui ont une gastrite et qui rêvent des festins de Gargantua. » *Nouvelle Correspondance*, Paris, C. Lévy, 1880, p. 337. La mort ne lui a pas permis de se donner ce festin-là.

avait la pensée de commettre. Comme il arrive pour un enfant dont on rougit d'être père, il entendait cacher la naissance de son livre, loin de Paris, hors de France. Et voilà la production clandestine qui devait mériter, d'après lui-même, de former pendant à *Chateaubriand et son groupe!* De ces deux ouvrages, l'espèce de honte que le premier lui inspirait d'avance, suffit peut-être à montrer quel honneur il s'est fait en écrivant le second.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que sa jalousie en voulait à l'auteur du *Génie du Christianisme*, pour d'autres succès même que ceux de la renommée. Dès l'apparition d'*Atala* et pour de longues années, Chateaubriand devint l'idole des salons, de ce monde brillant et léger qui, échappé aux terreurs de la Révolution, s'oubliait volontiers dans la joie de vivre.

Rien ne lui manquait de ce qui enchante les cœurs. Avec sa tête superbe, intelligente et fière, dont l'âge même respecta la beauté, couronné de sa gloire naissante comme d'une poétique auréole, suivi partout de l'image idéale de ce René mélancolique et romanesque, que l'on croyait voir revivre en lui, et d'ailleurs soldat vaillant et généreux d'une grande cause persécutée, le noble et beau jeune homme éveillait de toutes parts des enthousiasmes et voyait venir à lui des sympathies enflammées. Nul ne fut plus recherché, ni plus fêté, ni plus aimé.

Sainte-Beuve lui pardonnait mal ces triomphes. Il les avait peu connus lui-même, quoiqu'il les eût beaucoup désirés toujours. Sauf pour ce qui regarde

l'esprit, la nature l'avait traité en marâtre. Elle lui avait donné une laideur humiliante. Figure lourde, épaisse, aux chairs flasques et retombantes, où l'âme elle-même n'envoyait du dedans aucun reflet sympathique, quand son buste fut exposé, en 1870, il étonna tous ceux qui ne connaissaient l'homme que par ses livres : on se le montrait comme « une caricature[1] ». En lui apportant des infirmités, le temps, qui négligea d'y joindre la sagesse, lui ajouta des ridicules. Aussi il souffrait avec peine qu'on parlât devant lui de la beauté virile, et il gardait une sorte de rancune particulière aux hommes de talent qui avaient reçu le don de charmer par leur personne comme par leurs écrits[2].

1. Nicolardot : *Confession de Sainte-Beuve*, 1882, p. 85.

2. Dans un article publié par la *Revue de Paris*, le 1er février 1897, M. E. Faguet a dit de lui (p. 574) : « Il est incontestable qu'il fut jaloux. Il le fut de ceux qui avaient eu plus de succès que lui comme créateurs... Il aimait encore moins ceux qui avaient été beaux dans leur jeunesse (Il était lui-même fort laid) et avaient eu des succès féminins. Il n'a rendu pleine justice ni à Chateaubriand, ni à Lamartine, ni à Musset, à cause de cela, ou du moins en partie à cause de cela. » — On lit ailleurs, dans le même article (p. 547) : « Né passionné, peu doué par la nature pour séduire, le sachant et en souffrant, horriblement jaloux, ses prétentions, ses déceptions et ses rancunes ont eu leur influence sur ses jugements et sa critique... Elles l'ont souvent rendu injuste et ont altéré la sûreté ordinaire de son goût. » — A propos de l'influence que ses penchants et les circonstances exerçaient sur ses jugements, les Goncourt, qui le connaissaient bien, l'assimilant à une femme, écrivaient en 1869, un an avant sa mort : « Jusqu'à la fin, même au bord de la tombe, Sainte-Beuve sera *la* Sainte-Beuve de toute sa vie. » (*Journal des Goncourt*, 1re série, t. III, p. 291.)

Un de ses plus anciens secrétaires, resté son admirateur, M. Jules Levallois, a lui-même noté cette sensibilité excessive, qui assujettissait trop souvent son jugement à ses impressions et rendait sa critique versatile : « Il a passé sa vie à se prendre et à se déprendre, à se livrer et à se ressaisir; incessamment il a flotté

Il lui était d'autant plus pénible de n'en pas jouir lui-même qu'il avait un penchant très vif pour tout ce qui regarde la volupté. Il faut oser l'avouer, si délicat que puisse être l'aveu, car cette tendance est aussi une des causes qui lui firent rechercher avec tant de zèle, et publier avec tant de complaisance, des confidences délicates et des anecdotes un peu lestes sur les relations de Chateaubriand et ses mœurs.

*
* *

Un de ses intimes l'a dit : le plus souvent « ses conversations et ses investigations avaient pour but la chronique scandaleuse[1] ». Manifestement, c'est un sujet qu'il aime ; il y respire, il s'y étend, il s'y prélasse. Même quand d'y toucher ce n'est de nul profit pour sa thèse furtive contre Chateaubriand, il y touche encore et s'y arrête. Faut-il faire un rapprochement, faut-il citer un passage, ou rappeler un mot, il choisit de préférence ce qui chatouille l'imagination ; s'il analyse le poème des *Martyrs*, il insiste sur certaines parties du récit d'Eudore : il reproduit longuement la confession de sa vie molle et sensuelle sur les bords enchanteurs du golfe de Naples, et, plus tard, de sa coupable rencontre avec Velléda, la druidesse. Il y appuie ; il prolonge l'im-

entre l'engouement et le désenchantement. » (Jules Levallois : *Sainte-Beuve*, Paris, 1872, p. 69). Ainsi pour *Port-Royal :* il a été longtemps pour Port-Royal contre Louis XIV, et il était à la fin pour Louis XIV contre Port-Royal (*Ibid.*, p. 178).

1. Nicolardot, *op. cit.*, p. 274.

pression avec des traits empruntés de Lamartine, de La Fontaine, de Moncrif, d'Ovide, des *Natchez*, d'un vieil hymne à Vénus, de toutes les époques enfin et de toutes les langues. Il ne se lasse pas, il est intarissable[1].

C'est une matière où il n'avait malheureusement aucune retenue. Il s'est plu à publier les faiblesses d'autrui ; peut-être y cherchait-il une excuse indirecte pour les siennes. Toujours est-il qu'il a reçu la peine du talion. Ceux qui l'ont vu intimement, qui ont vécu près de lui et avec lui, ont livré à la curiosité du public les secrets de sa conduite. Il a mis ces indiscrétions à la mode ; sa mémoire devait en souffrir, et elle en a souffert plus qu'aucune autre ; car, au point de vue des mœurs, peu d'hommes ont eu plus à cacher[2]...

S'il relève avec un soin jaloux les misères de Chateaubriand, ce qui l'y pousse, c'est, parmi des causes diverses, la triste jouissance qu'y trouve son extrême sensualité. Rien n'a pu le guérir de ce goût, ni la fréquentation des plus belles œuvres de l'esprit humain, ni l'art, ni l'expérience, ni l'âge[3].

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 15-17, et la note de la page 17; cf. *ibid.*, p. 34, 38 et la note, p. 38-39, p. 52, et aussi p. 152, en note, etc.; de même, à propos de Fontanes (p. 129-131), dans des notes que rien n'appelle, et qui sont mises là uniquement pour le plaisir, et par penchant.

2. Cf. Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, p. 290; Pons, *Sainte-Beuve et ces inconnues*, p. 148-149, et aussi p. 276.

3. Ces déplorables tendances sont confirmées par ses propres confidences. Voir un peu plus bas (p. 66, note 2) un mot de lui très caractéristique. Il en résulterait qu'il n'appréciait que les jouissanses brutales. Même témoignage, le 11 avril 1863, à un dîner chez Magny : « Il passa le reste du dîner à me faire de petites confidences intimes... Les plaisirs des sens sont pour lui les

*
* *

D'ailleurs, en ce qui regarde Chateaubriand, de mettre en évidence certaines défaillances de conduite, c'était en même temps, pour lui, obéir à une autre influence du dedans, aussi puissante peut-être : sa passion de sceptique.

Car il fut un véritable ennemi du Christianisme; au moins dans les quinze à vingt dernières années. de sa vie. Il en voulait à un grand écrivain, vers qui le portaient quelques sympathies d'artiste, d'avoir consacré des facultés brillantes à ramener vers l'Eglise les faveurs de l'opinion. En étalant les inconséquences de sa vie et celles de ses paroles, réelles ou non, il entendait, on l'a vu, jeter le doute sur la sincérité de sa foi. C'était enlever à la religion chrétienne, s'il venait à réussir, celui même qui avait entrepris de la réhabiliter devant le XIX[e] siècle, et ruiner du même coup l'influence d'une apologie retentissante, où il ne fallait plus voir qu'un beau mensonge du talent.

Tel est le but de ce que nous avons nommé plus

seuls. » (*Journal des Goncourt*, 1[re] série, t. II, p. 190). Autres confidences du même genre, mais à peu près impossibles à reproduire, le 14 février de la même année, puis le 22 juin, (*ibid.* pp. 88 et 124). Il a, du reste, laissé échapper des aveux significatifs devant le public même. « A un certain âge de la vie, si notre maison n'est pas peuplée d'enfants, elle se remplit de manies et de vices. » — Ailleurs : « Mûrir! mûrir!.. . On durcit à de certaines places, on pourrit à d'autres; on ne mûrit pas. » En reproduisant ces réflexions à propos de ses vices, M. E. Faguet les déclare « instructives et terriblement à cet égard. » Le même critique pense que ses vices ont nui même à la largeur de son intelligence (*Revue de Paris*, 1[er] février 1897).

haut sa thèse. C'était, à ses yeux, un bon tour de guerre joué à l'Eglise, et le philosophe incrédule en riait sans doute, embusqué chez lui derrière le littérateur.

Car il n'y a pas à se faire illusion. On ne peut pas douter qu'il n'ait eu, à l'égard de la doctrine catholique, plus que de l'indifférence : une véritable hostilité. Il y aurait duperie à se méprendre sur les apparences respectueuses qu'offrent en général ses écrits. La brutalité du langage n'était point dans ses habitudes, n'étant pas selon le bon goût; il y aurait vu, d'ailleurs, avec raison, une maladresse. Mais pour quiconque ne s'arrête pas à la surface, pour qui cherche, sous l'enveloppe polie des mots, la réalité sans fard des sentiments, l'adversaire se laisse bien voir, il se trahit.

Non pas peut-être que Sainte-Beuve n'ait parfois jeté un regard d'envie et de regret vers une religion, à la fois pleine de craintes et d'espérances, que servirent et aimèrent tant d'hommes illustres, dont il admirait le génie. Il paraît avoir désiré, à certains moments, franchir le pas terrible de la mort, encouragé, soutenu et béni par elle. C'est ainsi que peu de temps après son entrée au Sénat, comme il faisait un jour sa promenade habituelle près du Luxembourg, il rencontra le curé de Saint-Sulpice, qui se promenait lui-même avec un autre ecclésiastique. Aussitôt il alla vers lui, lia conversation, et, protestant du désir où il était de mourir chrétiennement, il termina par ces mots : « Si jamais vous appreniez, Monsieur le curé, que je fusse malade et en danger de mort, vous pouvez

être sûr que je recevrai votre visite avec plaisir, et que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi[1]. »

Voilà, dira-t-on, un bel hypocrite! — Pourquoi un hypocrite ? C'est une explication fort commode d'invoquer l'hypocrisie. Mais, si elle est offensante toujours, elle est fausse le plus souvent. Pourquoi Sainte-Beuve aurait-il joué cette comédie inutile, et de quel droit l'en accuser?

Du reste, en avril 1869, six mois avant sa mort, quelqu'un qui le connaissait bien, un sceptique comme lui, disait familièrement à M. de Pontmartin : « Croiriez-vous que ce diable de Sainte-Beuve n'est pas tranquille[2]. »

On peut donc l'en croire : il y avait des heures dans sa vie où le mystère de la mort le faisait frissonner. Troublé par la formidable pensée de ce terrible saut dans l'inconnu, qui suit le moment où les yeux s'éteignent, il rêvait alors un suprême retour vers Dieu, qui mettrait de son côté toutes les chances.

Et il n'y a pas de quoi en être surpris, au contraire. Pascal a parlé éloquemment de « ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie... Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite, disait-il, plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. »

Il est donc naturel que l'image de l'autre vie ait tourmenté parfois Sainte-Beuve. Mais ces appré-

1. Nicolardot, *op. cit.*, p. 15.
2. Pontmartin, dans le *Correspondant*, décembre 1872, vol. IX, p. 244-260.

hensions mêmes, ne guérissant pas son scepticisme, l'exaspéraient. Il en voulait d'autant plus à l'Église qui inquiétait sa tranquillité et ses jouissances, et il s'animait plus vivement contre ses dogmes à mesure qu'il en était plus effrayé, comme ces voyageurs pusillanimes qui, surpris par la nuit, poussent des cris pour étouffer leur émotion ou se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont pas peur[1].

Aussi ne manque-t-il jamais l'occasion de la piquer au passage, en distillant dans la blessure quelques gouttes de venin.

A propos du merveilleux chrétien dans les *Martyrs*, au lieu de se borner à faire voir ce que l'on croit y sentir d'artificiel et de laborieux, et de s'en prendre au poète, il fait porter ses attaques plus haut : il s'appuie sur les découvertes de la *science moderne*, — ce qui était alors un mot fort à la mode, — pour nier qu'on puisse faire jamais un tableau pittoresque du Ciel, du Purgatoire et de l'Enfer.

Eudore confesse ses égarements devant Cymodo-

1. « J'ai l'air d'être brave en apparence, disait-il devant les Goncourt, en 1863, mais au fond, moralement, je suis très peureux. » (*Journal des Goncourt*, 1re série, t. II, p. 99.)

La superstition était, paraît-il, une des formes que la peur prenait chez lui. Dans le *Journal des Débats* (26 mars 1891), M. André Hallays, usant contre lui de la méthode dont il s'est servi lui-même si souvent contre les autres, a rapporté les récits que lui a faits un ancien garçon du restaurant Magny, devenu aubergiste en Bretagne, entre Perros-Guirec et Ploumanach : « Vous avez entendu parler des dîners de Magny, où il y avait tant d'hommes célèbres. Eh bien ! moi, j'ai servi M. Sainte-Beuve, Mme G. Sand, M. de Saint-Victor... Ce que tous ces gens-là étaient superstitieux ! Quand je mettais le couvert, je plaçais tout exprès les couteaux et les fourchettes d'une certaine façon, rien que pour voir la frayeur de M. Sainte-Beuve. » On se rappelle le mot de Pascal : « Incrédules, les plus crédules. » (*Pensées*, XXIV, 99, édit. Havet.)

cée, qui se retire un peu tard au degré du critique. « Je ne relève ce point, ajoute-t-il, que parce que l'auteur s'est piqué d'une entière orthodoxie : il n'a pu obtenir tout son charme qu'en y contrevenant[1]. »

L'orthodoxie est donc accusée obliquement d'être un obstacle au charme des poèmes. La vérité, c'est qu'elle n'est aucunement blessée dans la scène des *Martyrs*. Rien n'y est dit qui l'offense en quoi que ce soit.

Cette guerre à coups d'épingles, ou à coups d'épée, ne cesse pas. Ici on nous rapporte avec complaisance un passage de Volney, où il est affirmé hardiment que le Christianisme n'a jamais fait une conversion sincère parmi les sauvages d'Amérique[2]. Là on fait intervenir « un des hommes d'Etat les plus considérables de la monarchie autrichienne ». Ainsi enguirlandé, cet autrichien, M. de Ficquelmont, a mission de nous apprendre ce que la Religion est devenue en France, au cours de ce siècle. Naturellement, ce qu'il croit devoir en dire est défavorable ; c'est à quoi il doit qu'on soit allé le prendre si loin pour lui donner la parole. A ses yeux donc Chateaubriand a rêvé en vain de relever le catholicisme abattu dans notre pays : « Il a vu les principes du christianisme s'affaiblir chaque jour davantage, et sa voix ne s'est si fort élevée que pour marquer davantage son impuissance[3]. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 18-19.

2. *Ibid.*, t. I, p. 230, en note. — Sainte-Beuve ne peut ignorer que c'est là l'assertion d'un ennemi, et qu'elle ne saurait tenir contre l'évidence des faits.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 424-425, dans les Appendices.

Ceci était écrit à propos des *Mémoires d'outre-tombe* aux environs de 1850.

Or justement, vers cette époque, en 1852, paraissait en France, un ouvrage intitulé *les Intérêts catholiques au* XIXe *siècle*. Il était signé d'un français, et qui devait bien connaître l'histoire religieuse de son temps, surtout dans son propre pays, puisqu'il y avait été mêlé sans cesse. Étudiant le dernier demi-siècle écoulé, M. de Montalembert célébrait comme un triomphe le progrès sensible de l'idée chrétienne dans le monde, et spécialement parmi nous.

S'il fallait citer quelqu'un sur ce sujet, peut-être était-il mieux désigné qu'un diplomate allemand, survivant attardé du XVIIIe siècle[1].

Le fait éclatant dont il rendait témoignage frappait d'ailleurs tous les regards, en France du moins. Pour se donner le plaisir de présenter à ses lecteurs une assertion contraire, Sainte-Beuve a dû aller chercher un témoin à l'étranger. Mais l'opinion des Français demeure établie; elle n'a pas varié, il est facile de s'en convaincre.

Ainsi, en 1857, M. Villemain écrivait que l'influence de Chateaubriand a laissé son empreinte « sur presque tous les talents de notre siècle, et que par là même elle a pénétré dans l'esprit du siècle[2] ».

On voit qu'il faisait remonter au *Génie du Chris-*

1. Le comte de Ficquelmont était né en Lorraine, en 1777. Mais il entra, dès 1793, au service de l'Autriche, prit part à toutes les campagnes contre la France, et servit sa nouvelle patrie, jusqu'à sa mort (1857).

2. *Tribune moderne*, *Chateaubriand*, 1857, p. 535.

tianisme l'honneur du changement survenu dans les idées à l'égard de la Religion.

Quatre ans après, M. de Loménie disait à son tour : « Le respect, non seulement des croyances religieuses, mais des cérémonies et des formes par lesquelles se manifeste le sentiment religieux, a gagné même les plus sceptiques et fait en quelque sorte partie de la tenue d'un homme bien élevé. »

L'auteur rappelait « ce ton d'écolier ricaneur et insolent qui, malgré l'influence de Rousseau, était, au XVIIIe siècle, le signe caractéristique et essentiel du bel esprit », tandis que « il classe aujourd'hui un écrivain parmi les bohêmes »; et il ajoutait qu'en même temps que l'attitude des adversaires s'était transformée le sentiment religieux lui-même avait pris plus d'empire chez les croyants et s'affirmait avec plus de courage dans les actes comme dans les discours[1].

Plus près de nous, un philosophe qui a tenté des excursions heureuses en littérature, M. Paul Janet, a fait remarquer avec désintéressement que, dégénéré dans le dernier siècle, le Christianisme était remonté dans le nôtre plus haut que jamais. L'Église a beaucoup gagné : « Les mœurs y sont plus pures ; la charité plus puissante; la science y jette un plus vif éclat, la foi y est entière : elle a retrouvé une jeunesse nouvelle[2]. »

Revenant plus loin sur cette idée, l'écrivain montre les progrès que les doctrines catholiques ont accomplis, au-delà même du cercle des fidèles,

1. *Le Correspondant*, 25 octobre 1861, p. 298-299.
2. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1890, p. 392-393.

et il en donne une preuve qu'il déclare décisive à ses yeux.

« Pour mesurer », dit-il, « le terrain que Chateaubriand et son école ont fait gagner au catholicisme, il suffit de comparer l'opinion de deux philosophes, de deux libres penseurs, l'un du XVIIIe siècle, l'autre du XIXe, l'un et l'autre savants mathématiciens, liés par une affinité générale de doctrines et ne différant que sur un seul point, leur opinion sur le Christianisme... Condorcet et Auguste Comte. » Le premier fait siennes toutes « les déclarations violentes et passionnées », dont les enseignements et les institutions de l'Eglise étaient alors communément l'objet. Le second « justifie toutes les parties de l'organisation catholique que son prédécesseur a si violemment attaquées ». Il défend l'infaillibilité des papes, le célibat des prêtres, le culte des saints, la confession. Il célèbre les services que l'Église a rendus à l'humanité dans la famille, où elle a établi le principe de la fixité par la condamnation nécessaire du divorce, dans la société où elle a véritablement « fait l'éducation morale du genre humain », dans les sciences enfin comme dans les lettres et dans les arts. C'est « l'apologie absolue du catholicisme », entreprise du dehors par un adversaire qui le respecte et l'admire [1].

Nous voilà bien loin du singulier témoignage de M. de Ficquelmont, de ces étranges vues de France qu'il prenait de Vienne ! C'est, on en conviendra, une bien malheureuse idée qu'a eue Sainte-Beuve

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1890, p. 420-423.

de les lui emprunter, pour les donner comme exactes au mépris de la justice et de la vérité[1].

La passion est vraiment une bien mauvaise conseillère.

Dominé par les sens, Sainte-Beuve finit par ne plus croire qu'aux sens. Lui-même en a fait le triste aveu[2]. Sous la coupole de l'Institut, devant ses confrères de l'Académie, il niait ouvertement l'existence de l'âme, ce qui révoltait Montalembert[3]. Un autre jour, dans un dîner entre littérateurs connus, la conversation ayant fini par tourner vers les choses de l'autre vie: « C'est étonnant », dit un des convives, « comme au dessert on parle toujours de l'immortalité de l'âme. »

— « Oui, répondit Sainte-Beuve, quand on ne sait plus ce qu'on dit[4]. »

Il appartenait par ses idées au XVIIIe siècle, et il

1. Dès 1818, seize ans après le *Génie du Christianisme*, M. de Pradt reconnaissait que les classes élevées revenaient à la Religion. Il l'attribuait à l'ouvrage de Chateaubriand, dont il disait : « Il remit la religion dans le monde et l'y établit sur un meilleur pied que celui où on l'avait tenue; car jusque-là elle marchait pour ainsi dire à la suite de la société, et depuis ce temps elle parut et marcha à sa tête (*les Quatre Concordats*, 1818, t. III, p. 273). — Il ne faut pas oublier que M. de Pradt est hostile au *Génie du Christianisme*. Sainte-Beuve le cite ailleurs et s'autorise de ses idées contre Chateaubriand. Mais les passages qui sont favorables à la Religion dans les ouvrages qu'il lit, Sainte-Beuve ne les voit presque jamais. En revanche, il découvre merveilleusement ceux qui lui sont contraires.

2. « Ah ! » laisse échapper Sainte-Beuve, en se penchant vers moi, « Il faut avoir fait le tour de tout et ne croire à rien. Il n'y a rien de vrai que la ... » volupté. — On est obligé de changer le dernier mot pas convenance. — Cela était dit le 20 juillet 1863, à un dîner chez Magny (*Journal des Goncourt*, 1re série, t. II, p. 131); cf. plus haut p. 57.

3. *Journal des Goncourt*, 1re série, t. II, p. 131.

4. *Ibid.*, t. II, p. 104.

s'était promis de le continuer. Ses familiers le savaient bien[1].

Aussi défendait-il volontiers les survivants du parti philosophique, que Chateaubriand rencontra sur son chemin et qu'il jugea sans bienveillance, en homme qui condamnait leur œuvre et tentait de relever ce qu'ils avaient abattu. C'est qu'il se retrouve dans ces hommes du XVIIIe siècle, que la mort a oubliés dans le nôtre. En somme, adversaire de la sincérité religieuse de Chateaubriand, il ne fait que reprendre leur thèse, quoiqu'il la soutienne d'une autre manière et avec un autre talent. Il est resté toujours l'ami de ces écrivains de la *Décade*, « de qui M. Cousin me disait un jour avec son beau geste de hiérophante », raconte M. de Pontmartin : « Affirmez hardiment que c'étaient « de bien pauvres sires. » Ecole à la fois stérile et funeste, comparable à la carcasse d'un feu d'artifice surpris par un orage[2]. »

Voilà en quelle compagnie Sainte-Beuve eût désiré voir Chateaubriand ! Chateaubriand restant le disciple de ceux en qui il avait en effet commencé par saluer des maîtres, les dépassant par les facultés et la renommée, défendant leurs idées avec un éclat qui n'aurait pu qu'en développer l'empire, c'est là ce qu'il aurait voulu, voilà son rêve ! L'aveu lui en est échappé, un aveu net et catégorique, qui ne peut laisser aucune place au doute. Qu'on en juge plutôt !

Il a consacré plusieurs pages de ce qu'il appelle

1. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, in-12, 1879, p. 30.
2. *Le Correspondant*, décembre 1872, vol. IX, p. 244-260.

ses *Chateaubriana*, à « refaire et redresser, après coup, la vie » de Chateaubriand. Il voyait en cela « une dernière manière de le juger et de faire mieux sentir ce qu'il n'a pas été, en n'ayant l'air que de vouloir montrer ce qu'il aurait pu être. »

Or, au point de vue qui nous occupe, s'il avait ressemblé à ce portrait fantaisiste, s'il avait réalisé l'idéal du peintre, Chateaubriand serait revenu, dans le cours de sa vie, au sceptiscisme de son premier ouvrage. « L'auteur désabusé de l'*Essai sur les Révolutions* aurait reparu peu à peu sous l'auteur vieillissant du *Génie du Christianisme*[1]. »

Le même désir perce en un autre endroit : « J'ai l'idée d'un chapitre qui serait : Quel aurait été Chateaubriand si, au lieu de faire le *Génie du Christianisme*, il avait continué dans le sens de l'*Essai*, se développant avec talent, philosophie, entière et pleine sincérité, sans être l'homme d'aucun rôle artificiel et le héraut d'armes d'un parti pris. On peut rêver là-dessus toute une carrière[2]. »

Les deux passages se répondent et se tiennent. De cette esquisse imaginaire, que lui a inspirée son aversion pour le Christianisme, devenue aiguë avec l'âge, il a eu raison d'écrire : « Tel est mon rêve, et le Chateaubriand idéal... que j'aurais voulu[3]. » *Habemus confitentem.*

Cette confession sincère, mais sans repentir, est intéressante et pleine d'enseignements. Elle explique

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 427-431, *passim.*
2. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 337, en note naturellement.
3. *Ibid.*, t. II, p. 431.

les efforts perpétuels et obstinés du critique pour ramener violemment les idées de son auteur à celles qu'il aurait désiré lui voir. Lalande écrivait, dit-on, le nom de tous ses amis dans son dictionnaire des athées. Sainte-Beuve a fait quelque chose d'analogue pour Chateaubriand : bon gré, mal gré, il a fallu que l'auteur du *Génie du Christianime* figurât parmi les sceptiques ; son commentateur en a décidé ainsi, ne l'aimant pas autrement. En se consultant lui-même, en écoutant ses antipathies et son incrédulité, il s'est fait de Chateaubriand un type auquel Chateaubriand a été contraint de ressembler. Ses commentaires ont pour base un parti pris ; c'est l'évidence même. On voit dès lors quelle justice on peut en attendre, et combien il serait périlleux de s'y fier !

Il a dit lui-même qu' « une influence aimable », celle de Mme Récamier, l'avait « tout à fait paralysé » pendant quinze ans, — tant que cette enchanteresse vécut, — qu'elle l'avait empêché de porter sur Chateaubriand un jugement équitable et qui fût vraiment un jugement [1]. Cela prouve qu'il n'avait pas profité du conseil de Mme Récamier elle-même, qui lui avait donné pour devise : *vouloir plaire et rester libre*. Il prétend bien qu'il fut fidèle à ce programme [2]. Mais c'est une illusion, s'il est vrai qu'il ait sacrifié la liberté de juger à la volonté de plaire.

Croyons-en donc sa parole : le désir d'être agréable ne lui a jamais laissé la *liberté* d'être juste [3].

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 17.
2. *Ibid.*, t. I, p. 6.
3. C'est lui qui souligne le mot, *Ibid.*, t. I, p. 17.

En vérité, voilà un jugement bien impressionnable, bien souple... ou bien timide, comme ou voudra ! J'avoue qu'une telle confidence m'émeut et rend ma confiance assez perplexe. Si le plaisir de contenter une « femme gracieuse » a fait écrire à Sainte-Beuve, pendant quinze ans, autre chose que ce qu'il pensait, les lecteurs ne vont-ils pas se croire obligés à une extrême circonspection à l'égard de ce qu'il a pu dire depuis, touchant la religion de Chateaubriand ?

Car il a sur ce sujet, ce n'est pas douteux, des tendances fort nettes, des idées arrêtées, préconçues. Toutes les fois qu'il nous montre, dans l'écrivain, un sceptique déguisé, il est évident qu'il se plaît vivement à lui-même. Or, de se plaire à soi-même, chacun sait bien que c'est un penchant plus vif encore, et qui a une action plus puissante sur la conduite que le désir de plaire à autrui. Dès lors, qui arrivera à nous convaincre que Sainte-Beuve n'a pas été « paralysé » dans la sincérité de ses jugements, pendant les vingt dernières années de sa vie, qu'il s'est trouvé alors plus fort contre lui qu'il n'avait su l'être, durant les quinze années précédentes, contre une aimable influence du dehors ?

Supposons-le même d'une entière bonne foi. Il restera encore, chez lui, le parti pris de l'intelligence, à défaut du parti pris de la volonté. Et de celui-là aussi il convient qu'on se défie, car il aveugle.

Toujours est-il qu'il aide à comprendre, sans la justifier, la guerre injuste que Sainte-Beuve a faite

à la loyauté de Chateaubriand, en ce qui regarde ses sentiments religieux. Son impiété entreprenante, et qui, vers la fin, devenait même fanfaronne[1], trouvait à se satisfaire dans ces attaques. S'il a tan répété que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait fait que jouer un rôle toute sa vie, s'il a compulsé tant de dossiers, fureté tant d'autographes et si souvent écouté aux portes, pour essayer de l'établir, d'autres raisons l'expliquent sans doute, nous l'avons vu, mais aucune mieux que celle-ci.

*
* *

Dans une heure de mécontentement, Chateaubriand a écrit que le clergé ne lui a jamais donné sa sympathie ni prêté son appui.

Il y a beaucoup d'exagération dans ce reproche. Le clergé n'a pas sans doute pris son parti en tout et toujours. Il fut de ceux qu'on peut difficilement approuver longtemps et sans réserves. Mais, s'il était arrivé que les ministres de la Religion n'eussent pas montré à son brillant apologiste toute la reconnaissance dont il est digne, il me serait agréable de pouvoir me persuader que, pour ma faible part, je répare aujourd'hui cette injustice, en prenant la défense de sa mémoire contre ses calomniateurs.

Au demeurant, je ne dirai que ce que je pense. Si je croyais que l'auteur du *Génie du christianisme*

1. Nicolardot, *Confession de Sainte-Beuve*, 1882, p. 291.

n'a été qu'un Tartufe, à l'imagination éclatante et à la voix harmonieuse, je ne parlerais pas de son hypocrisie en souriant, comme on l'a fait; je la dénoncerais plutôt avec indignation au mépris de tous les honnêtes gens. Mais, en réalité, il est victime, à mes yeux, d'une accusation aussi peu fondée qu'elle est adroite et astucieuse. Et de travailler à en laver son souvenir, c'est une entreprise qui présente peut-être quelque intérêt pour les lettres et pour la Religion, et qui a certainement son charme. Quoi de plus doux que de réhabiliter, si on le pouvait, une grande réputation calomniée ?

Cette foi chrétienne qu'il a défendue, Chateaubriand l'avait lui-même dans le cœur. Ce n'est pas un comédien de talent, qui représente un personnage devant le public. C'est un homme d'honneur, excellent en l'art de bien dire, qui, dans l'expression de ses croyances, « se sert de la parole pour la pensée et de la pensée pour la vérité ». Sa gloire est de bon aloi: ce n'est pas une gloire de tréteaux.

Le lecteur en jugera.

I

LA CONVERSION DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

AVANT LA CONVERSION

§ I. Éducation chrétienne de Chateaubriand. — § II. Influences qui l'éloignèrent de la foi : l'hostilité générale contre le christianisme ; la lecture de J.-J. Rousseau ; la compagnie des philosophes.

§ I. — L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE CHATEAUBRIAND

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a pas toujours été un croyant : il a eu besoin de revenir à la Foi, comme la France, qu'il a si éloquemment exhortée ensuite à ce voyage de retour vers la religion de ses pères.

Son berceau avait été pourtant protégé et particulièrement béni par l'Église. Il a raconté[1] comment sa nourrice l'avait voué à la Sainte Vierge : il devait être vêtu de bleu et de blanc, en l'honneur de sa céleste protectrice, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa septième année. La première chose qu'il ait sue par cœur est un cantique de matelot qu'il entendit plus tard chanter dans un naufrage :

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 25.

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours, etc.

« Je répète encore aujourd'hui ces méchantes rimes », disait-il plus de trente ans après, « avec autant de plaisir que des vers d'Homère. » Et se rappelant une pauvre image « d'un demi-sou », que sa vieille servante avait « attachée avec quatre épingles au pied de son lit », devant laquelle il s'était souvent agenouillé et dont le souvenir le remuait encore, il écrivait : « J'aurais dû vivre dans ces temps où l'on disait à Marie : Doulce Dame du Ciel et de la terre, mère de pitié, fontaine de tous biens, qui portastes Jésus-Christ en vos prétieulx flancz, belle, très doulce Dame, je vous mercye et vous prye[1]. »

Dans cette ville de Saint-Malo, où s'écoula d'abord son enfance, les fêtes de l'Église, Noël, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, étaient pour lui de grands jours de joie. Son âme s'ouvrait, fraîche et pure à ces premières émotions religieuses, comme une fleur s'ouvre aux premiers rayons du soleil.

« Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du salut, la cathédrale se remplissait de la foule ; que de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants lisaient, avec de petites bougies, dans leurs Heures ; que la multitude, au moment de la Bénédiction, répétait en chœur le *Tantum ergo ;* que, dans l'intervalle de ces chants, les rafales de Noël frô-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 46.

laient les vitraux de la basilique, ébranlaient les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin », il éprouvait un sentiment extraordinaire de religion. Il n'avait pas besoin que La Villeneuve lui dît de joindre les mains pour invoquer Dieu par tous les noms que sa mère lui avait appris[1].

Bientôt Mme de Chateaubriand quitta Saint-Malo, avec ses enfants, et alla rejoindre son mari dans l'austère manoir de Combourg. Le chevalier, comme on l'appelait, n'était pas depuis quinze jours dans cette solitude, où il se plut dès la première heure, qu'il dut en sortir pour entrer au collège. Il partit pour Dol, tout en pleurs. Là, les penchants de sa trop sensible nature ne tardèrent pas à s'éveiller. Un jour, comme il traduisait l'invocation à Vénus de Lucrèce, il mit dans sa traduction une telle vivacité que l'abbé Égault, régent de troisième, lui arracha le livre des mains, et, pour le calmer, le jeta dans les racines grecques.

Mais la Religion contenait chez lui les passions naissantes et lui apprenait à en déplorer les écarts. Quand vint l'heure de sa Première Communion, il s'y prépara avec une telle austérité que ses maîtres ecclésiastiques crurent devoir modérer ses abstinences et tempérer sa ferveur. Pourtant il portait caché, dans les derniers replis de sa jeune âme, le secret de quelque faiblesse enfantine, dont il ne pouvait se résoudre à faire l'aveu. Il devait recevoir l'absolution le mercredi saint. Il passa la nuit du

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 46.

mardi au mercredi en prières, s'interrompant pour lire avec terreur le livre des *Confessions mal faites*. Le mercredi, à trois heures de l'après-midi, on partit pour l'église. Les parents accompagnaient leurs enfants.

« Tout le vain bruit qui s'est depuis attaché à mon nom, lisons-nous dans les *Mémoires d'outre-tombe*[1], n'aurait pas donné à Mme de Chateaubriand un seul instant de l'orgueil qu'elle éprouvait, comme chrétienne et comme mère, en voyant son fils prêt à participer au grand mystère de la religion. »

Agenouillé devant Dieu et son ministre, l'enfant hésitait encore à dévoiler la plaie secrète qui lui rongeait le cœur, quand, le moment solennel étant venu, le prêtre lui dit : « Je vais vous donner l'absolution... »

« La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante, je m'écriai : « Je n'ai « pas tout dit. »

Alors le confesseur changea de visage ; il devint tout à coup le pasteur le plus indulgent, le père le plus tendre. Il embrassa ce petit pécheur de douze ans, qui triomphait enfin après une longue lutte morale : « Allons », lui dit-il, « du courage, mon cher fils, du courage ! »

« Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé : je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été

1. T. I, p. 100.

créé honnête homme ; je sentis que je ne survivrais jamais à un remords... Mais combien elle est divine cette religion qui se peut emparer ainsi de nos bonnes facultés ! Quels préceptes de morale suppléeront jamais à ces institutions chrétiennes? »

Il s'approcha de la Table eucharistique avec une foi et une ardeur extraordinaires. La présence réelle de la Victime sainte, dans le sacrement de l'autel, lui était aussi sensible, assure-t-il, que la présence de sa mère à ses côtés. Il s'expliquait le martyre, et se sentait le courage, dans cet heureux moment, de « confesser le Christ sur le chevalet ou au milieu des lions ».

Rapprochant depuis ces transports de son âme naïve, à la fois salutaires et doux, des ardeurs dévorantes que les passions allumèrent dans son cœur quelques années après, il a écrit ces sages paroles : Que l'on compare ! « On choisira des deux joies ; on verra de quel côté il faut chercher le bonheur et surtout le repos[1]. »

§ II. — Influences qui l'éloignèrent de la Foi

Seize ans plus tard, en 1796, un libraire de Londres annonçait un livre, qu'il appelait « l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur les affaires présentes ». Le livre était intitulé *Essai historique, politique et social, sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de nos jours.*

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 103.

Un volume seul parut, celui qui regarde les Révolutions de la Grèce. Mais l'auteur, qui n'avait pas, disait-il dans la notice, « l'intention de faire un livre, mais de tenir une espèce de journal régulier de ses excursions mentales, un registre de ses sentiments, de ses idées », laissait errer son esprit, « de sujet en sujet », librement et comme à l'aventure. Dans ce voyage d'exploration, il trouvait nécessairement sur sa route cette grave question religieuse, qui est le charme ou le tourment de toute âme qui réfléchit. Il jugeait donc le Christianisme et l'Église, et il les jugeait à la fois d'un ton tranchant et avec une pensée indécise. Bref, Chateaubriand était sceptique, ou peut s'en faut, et prêt à s'en faire gloire plutôt qu'à s'en excuser.

Il approchait alors de sa trentième année. La Foi, on vient de le voir, semblait avoir jeté d'abord de profondes racines dans son âme. Mais depuis des souffles divers l'avaient heurtée et flétrie.

Il a indiqué lui-même ces funestes influences, non pas toutes cependant[1]. Il a oublié, par exemple, l'action quasi insensible, mais si efficace, qu'exercent sur notre esprit les idées à la mode, même quand nous les combattons. Le monde moral a aussi son atmosphère, que l'on respire malgré soi et dont l'âme se nourrit à son insu.

De quelle manière que l'on apprécie l'époque de la Révolution et les événements qui l'ont marquée, il est certain qu'elle vit se produire une réaction impétueuse contre toutes les choses du passé. On

1. Préface de l'*Essai*, édit. de 1826. Voir *Œuvres*, édit. Garnier, t. I, p. 250.

n'était pas à l'un de ces âges tranquilles où la société, se portant bien, a ce beau calme, qui est le fruit de la santé et la conscience de la force. Alors, c'est une recommandation pour une idée que de n'être pas nouvelle; pourquoi modifier ce qui va bien? On aime la tradition, et on la respecte. On juge des choses comme des familles : elles sont plus considérées à mesure que leurs origines remontent plus haut. Mais dans, les heures de trouble, lorsque la société, mal à l'aise, inquiète, agitée, se tourne et se retourne sur son lit séculaire, où elle ne peut plus trouver le repos, il en est comme dans la fièvre : tout changement est désiré et agréable, quel qu'il soit, dût-il créer une situation pire.

Malheur alors aux institutions qui ont la gloire d'avoir longtemps vécu! Elles sont victimes du discrédit qui atteint toutes les choses anciennes, si respectables qu'elles méritent de paraître. On n'aperçoit que leurs rides; on ferme les yeux sur cet air auguste de majesté que les siècles ont mis autour d'elles comme une auréole ; on ne veut pas voir les longs services qu'elles ont rendus, ni les réserves de sagesse qu'elles gardent pour l'avenir. Ce qu'on apprécie, c'est ce qui est né d'hier, et plus encore, — s'il était possible, — ce qui doit naître demain.

Voilà ce qui arriva pendant la période tourmentée de la Révolution.

Dans leur aversion générale pour les institutions plus vieilles qu'eux, les hommes d'alors regardèrent l'Église et sa doctrine d'un œil défiant, antipathique, hostile; elle était au nombre des suspects.

On la tenait pour une partie de cet ancien régime qui était devenu l'ennemi. On lui en voulait pour des abus dont elle n'avait pu être que le témoin ; et quant aux misères que traîne après soi tout ce qui a beaucoup vécu, l'injustice de l'opinion lui en faisait des crimes impardonnables, sans prendre garde à la grandeur des bienfaits dont elle avait couvert le monde, et qui en étaient la rançon surabondante et glorieuse.

Ceux mêmes qui n'admettaient pas contre elle la légitimité de ces griefs participaient à l'esprit de malveillance, dont elle était victime. Quand l'opinion rend des arrêts, qui donc, — sauf une élite de sages, — s'inquiète des considérants ?

Cette hostilité de la Révolution à l'égard du catholicisme alla, on le sait, jusqu'à la persécution, et la persécution elle-même ne tarda pas à devenir sanglante. On releva la faiblesse des arguments par l'éloquence de la guillotine.

Or la persécution est redoutable pour les convictions encore mal assises. Le plus souvent elle ne fait que rendre plus robustes et plus agissantes celles qui sont déjà fortes. Mais elle brise ou ébranle toutes les autres. C'est un souffle de tempête, qui renverse les arbres dont les racines sont superficielles, tandis que, par la résistance féconde qu'il leur impose, il consolide ceux qui ont jeté au fond de la terre comme des bras puissants, par lesquels ils se cramponnent de toutes parts. Ne sait-on pas qu'un effort violent développe les muscles vigoureux et use promptement les débiles ?

Or, à l'âge où il vit la persécution s'élever contre

sa foi, quoiqu'il fût lui-même à l'abri de ses coups, Chateaubriand n'avait guère développé dans son âme, en la cultivant, la religion de son enfance. La plante tenant à peine au sol, un coup de vent devait suffire à l'en détacher.

Et les coups de vent furent nombreux. Outre la vague et sourde influence, dont on vient de parler, les sentiments chrétiens de Chateaubriand en subirent d'autres, plus particulières et plus dangereuses encore.

* * *

Ainsi le jeune homme se passionna pour les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau. Et il ne faut pas s'en étonner. Avec son imagination impétueuse, sa sensibilité ardente, son goût pour la solitude et la rêverie, il devait naturellement se plaire dans la société d'un écrivain coloré, peintre chaleureux de la passion et panégyriste éloquent de la nature.

L'*Essai* est rempli des témoignages de son engouement. Rousseau est pour lui « le grand Rousseau » un « tendre et sublime génie ». Son *Emile* est « l'immortel Emile ». Il célèbre avec enthousiasme la « force de son génie ». Et le rapprochant d'Héraclite d'Ephèse, dans une de ces comparaisons dont son livre fait un système, il admire ces « génies extraordinaires... ces deux grands hommes[1] » ! Il écrit enfin : « Si j'eusse vécu du temps de Jean-Jacques, j'aurais voulu devenir son disciple[2]. »

1. *Essai*, etc., dans *Œuvres*, t. I, p. 342, 343, 557.
2. *Essai*, *Œuvres*, t. I, p. 557.

Il voit bien que les principes du philosophe ont couvert la France de ruines. Ils « sont devenus des machines qui ont battu l'édifice. » Mais il attribue la responsabilité de ces désastres à la perversité des hommes, non à l'influence des doctrines de l'écrivain, qu'il s'obstine à trouver bonnes, en avouant qu'elles ont fait un mal affreux. J'aimais mieux, disait-il plus tard, « condamner le genre humain tout entier que le citoyen de Genève[1] ».

Il est bien revenu depuis de ce culte fanatique. Tout en admirant le style de *l'Emile*, sinon toujours sa langue, quoiqu'il rendît justice à « quelques pages d'une rare éloquence », trente ans après, il ne trouvait plus rien de sublime dans l'ouvrage. A ses yeux, la société y était « jugée par l'amour-propre blessé » ; l'auteur déclamait contre les mœurs de son siècle en y conformant les siennes ; le livre enfin ne lui paraissait ni grave, ni vrai, ni utile. Il ne jugeait l'écrivain supérieur que dans une soixantaine de lettres de la *nouvelle Héloïse*, dans ses *Rêveries* et dans ses *Confessions*. « Là, placé dans la véritable nature de son talent, il arrive à une éloquence de passion inconnue avant lui », quoique, au milieu même de ses ardeurs, il soit, à vrai dire, plus poétique dans ses images que dans ses affections, son inspiration venant « plus des sens que de l'âme ».

Au demeurant, malgré ces réserves nécessaires, l'écrivain mérite d'être admiré. Mais l'homme? se demandait Chateaubriand, comment ai-je fait dans

1. *Ibid.*, p. 557, note.

ma jeunesse pour me défendre de le condamner ? Il a joint, dans ses *Confessions*, « le délire de l'orgueil à une dureté, à une stérilité de cœur, dont il y a peu d'exemples. J'aime mieux supposer, afin de l'excuser, qu'il n'était pas toujours maître de sa tête : mais alors ce maniaque ne me touche point ; je ne saurais m'attendrir sur les maux imaginaires d'un bomme qui se regarde comme persécuté, lorsque toute la terre est à ses pieds, d'un homme à qui l'on rend peut-être plus qu'il ne mérite... Qu'un auteur devienne insensé par les vertiges de l'amour-propre ; que toujours en présence de lui-même, ne se perdant jamais de vue, sa vanité finisse par faire une plaie incurable à son cerveau, c'est de toutes les causes de folie celle que je comprends le moins et à laquelle je puis le moins compatir[1] ».

C'est ainsi qu'il parlait en 1826, quand l'âge et l'expérience lui eurent enseigné l'art de résister à l'enchantement des belles phrases, harmonieuses et caressantes. Mais à vingt ans le chant de ces sirènes l'enivrait.

Il se nourrit donc, c'est lui qui le raconte, de la lecture de Rousseau. Sa foi catholique, encore incapable de se défendre, eut à subir, par son imprudence, l'assaut de cette éloquence redoutable, qui, prêtant sa puissance à tout ce qu'elle soutient, arrive à faire paraître fortes les raisons les plus faibles et leur ouvre insensiblement les âmes.

Le style de Jean-Jacques est proprement séduc-

1. *Essai*, etc., note de la nouvelle édition (1826) ; *Œuvres*, t. I, p. 343-345.

teur. Il ne ressemble pas à celui des grands écrivains du XVIIe siècle. Bossuet, par exemple, s'adresse loyalement à l'esprit qu'il veut convaincre. Que sa pensée se colore, que sa voix s'émeuve, c'est une conséquence de sa conviction, ce n'est pas une ruse de sa tactique. Il va droit à la raison des autres avec sa raison. C'est un grand honnête homme, qui parle honnêtement à d'autres hommes.

La rhétorique de Rousseau est moins franche. Elle recourt à des manœuvres, sinon par calcul, du moins par vice de tempérament ou d'habitude. Elle attaque les esprits obliquement. Aucune autre ne parle plus aux yeux, aux oreilles et au cœur. Elle brille, elle jette des éclairs ; elle a des accents sonores et des rythmes séduisants ; elle caresse, elle éclate, elle s'indigne ; elle est toute en mouvement, toute en harmonie, toute en images. Malheur à qui l'écoute ! C'est une entremetteuse d'erreur, qui corrompt les âmes en flattant les sens.

Et voilà justement ce qui la rendait particulièrement dangereuse pour un jeune homme à l'imagination de flamme ! On ne peut vraiment pas s'étonner que les livres de Jean-Jacques Rousseau aient exercé une action profonde sur ses idées. Ce qui serait inexplicable, c'est qu'ils ne les eussent marquées aucunement de leur empreinte.

*
* *

D'autres influences, d'ailleurs, les y aidèrent. De 1787 jusqu'au jour où il se décida à partir pour l'Amérique, — en 1791, — Chateaubriand séjourna

le plus souvent à Paris, avec ses sœurs, Mme de Farcy et Lucile. Il y fréquenta les beaux esprits de l'époque.

Et il ne faut pas croire que les préoccupations politiques, et, à mesure que le temps avança, la gravité redoutable des événements, eussent absorbé toute l'activité des âmes. On avait gardé le goût et on trouvait le temps de causer de littérature, de plaisir et de philosophie. La grande ville offrait un mélange bizarre, qui s'est vu plus d'une fois aux époques de crise. « Dans tous les coins de Paris, il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles... « J'ai vu », écrit Chateaubriand, « le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplir un rôle sur le théâtre du Marais, dans la *Mère coupable* de Beaumarchais[1]. »

On allait du club des Feuillants ou de celui des Jacobins à un salon luxueux, où, sous l'éclat des lustres, dansait étourdiment une société brillante, pour qui se dressait lentement l'échafaud.

Et cependant, dans les rues passait et repassait une foule bigarrée : des députations populaires et des piquets de cavalerie, de vieux gentilshommes de France, « en habits français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, escarpins et bas de soie », et des hommes nouveaux, les vrais maîtres du jour, « cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine ».

Sur les boulevards du Temple et des Italiens, dans le jardin des Tuileries, au pied de ce palais

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 314.

où la Révolution triomphante avait ramené la famille royale et la gardait en otage, une multitude de femmes élégantes étalaient leurs grâces et leurs toilettes. On apprenait les plus graves nouvelles dans les théâtres, parfois de la bouche même des acteurs.

« Du reste, force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d'un monde qui fuyait, au bruit lointain d'une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités » étranges, déplorables erreurs d'un peuple frappé de vertige[1].

On vivait dans un tourbillon. Toutes les idées qui avaient jusque-là agité le siècle semblaient se ramasser et prendre un élan nouveau en se rapprochant du but. La religion catholique était frappée de coups répétés : la philosophie voyait enfin arriver son heure, et les philosophes, enflés de leurs succès, achevaient dédaigneusement, dans les salons, contre la doctrine ennemie, la victoire éclatante qu'ils remportaient sur elle dans les lois.

C'est parmi ces adversaires triomphants des croyances de sa famille que Chateaubriand se trouva jeté, dès son arrivée à Paris. Et il était d'autant plus exposé à prendre le mot auprès d'eux qu'en ce temps-là, — c'est lui qu'il'a dit, — toute renom-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 316.

mée littéraire le fascinait[1]. Pour ce jeune breton hanté de rêves poétiques, il n'y avait personne au-dessus des écrivains heureux, dont Paris s'occupait, et qu'il avait entendu nommer avec éloge, au fond de sa province. Les hommes connus sont comme les choses célèbres : en général, la perspective leur est favorable, et ils n'imposent à personne autant qu'à ceux qui ne les ont jamais vus.

En arrivant dans la capitale, le naïf provincial y apportait donc une admiration enthousiaste pour les lettrés en renom et un désir très vif de les connaître. Or il se trouvait que tous, ou à peu près tous, étaient inféodés au parti philosophique, lequel, devenu maître de l'opinion, ne la tenait occupée que des siens. Il avait appliqué, avec succès, le programme fameux que la précieuse de Molière proposait à Trissotin :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Chateaubriand a fait, depuis, le tableau de cette société littéraire, à laquelle sa jeunesse fut mêlée. C'étaient, paraît-il, des hommes surfaits : ce qui n'est pas étonnant, puisqu'ils appartenaient à la coterie, qui disposait des réputations. Beaucoup vivaient en francs épicuriens. Quant à leurs principes, la plupart avaient ceux qui triomphèrent bientôt, ou étaient disposés à les prendre. Mais avant tout, ils se proclamaient fièrement les adversaires de *la superstition*, ce qui signifiait, dans leur langage, la doctrine séculaire de l'Eglise.

1. Cf. *Essai*, etc. ; *Œuvres*, t. I, p. 341, note.

Ce fut Delisle de Sales, qui, connaissant Mme de Farcy, introduisit le chevalier, son frère, dans le cercle de ces beaux esprits, dont il était lui-même. Dix ans auparavant, il avait eu la chance inespérée de passer quelque temps en prison, pour sa *Philosophie de la nature*. C'est là que naquit sa fortune. Ses amis firent autour de l'événement un bruit opportun, en sorte que, entré obscur à Vincennes, il en sortit célèbre. Tant de bonheur l'avait grisé. Sur le piédestal de son buste de marbre, il avait tracé, de sa main, cette inscription empruntée au buste de Buffon : *Dieu*, *l'homme*, *la nature*, *il a tout expliqué*. En réalité, c'était « un très brave homme, très cordialement médiocre », et qui « chaque année, au printemps, faisait ses remontes d'idées en Allemagne ». Le jeune breton ne l'en prenait pas moins pour « un aigle ».

C'est chez lui qu'il rencontra Carbon Flins des Oliviers, celui dont Lebrun disait :

Carbon de Flins des Oliviers
A plus de noms que de lauriers.

Flins devint très assidu auprès de la belle Mme de Farcy, tout en voyant bien qu'elle ne prenait pas au sérieux son empressement et ses hommages. C'était, au demeurant, un homme un peu étrange dans sa personne et dans ses habitudes, quoique sa manière de vivre, si l'on en croit Chateaubriand, fût celle de presque tous les gens de lettres de Paris, à cette époque. « Court et bouffi, de gros yeux saillants, des cheveux hérissés, des dents

sales », il passait sa vie à mettre au mont-de-piété et à en retirer, dans les jours meilleurs, tout ce qu'il possédait : les livrées de ses deux savoyards qu'il habillait en laquais, ses deux montres, ses bagues et son linge. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit, ni parfois de talent. Aussi recevait-il partout bon accueil, quoiqu'il ne fût nulle part aussi familier qu'au Théâtre-Français, où il allait régulièrement: ce qui servait à la fois ses goûts et sa renommée, car alors « les actrices protégeaient les auteurs et devenaient quelquefois l'occasion de leur fortune ».

C'est par Flins que Chateaubriand connut Fontanes, qui devait un peu plus tard le retrouver à Londres, et dont l'amitié lui fut depuis si précieuse. A ce moment, Fontanes était couronné par l'Académie française pour une *Épître sur l'édit en faveur des non-catholiques*[1].

Le jeune homme crut pouvoir se présenter lui-même au chevalier de Parny. Il lui écrivit qu'il avait le plus grand désir de voir un poète, dont les ouvrages faisaient « ses délices ». Parny ouvrit volontiers sa porte à cet enthousiaste. Les Muses sont hospitalières à tous les adorateurs ; elles aiment l'odeur de l'encens. Les deux chevaliers se lièrent[2]. Chateaubriand eut des entretiens, qui durèrent cinq heures de suite, avec celui que Voltaire avait appelé « son cher Tibulle », le futur auteur de ce poème, à la fois licencieux et impie, qui a pour titre *la Guerre des Dieux*. Épicurien voluptueux, tout

1. 1889.
2. *Essai*, *Œuvres*, t. I, p. 325.

occupé de son repos et de ses plaisirs, Parny n'était pas de ceux qui essaient de remonter les courants, ni même qui leur résistent.

Mais, comme poète, il était arrivé qu'en obéissant à son indolence naturelle il avait écrit des vers d'un caractère alors nouveau. On répétait, parmi ses admirateurs, ce distique de l'un d'eux :

Le bel esprit est mort, son empire est fini :
Qui donc l'a détrôné ? La nature et Parny.

C'est Ginguené qui exaltait ainsi l'auteur des *Poésies érotiques*. Lui-même était cité pour ses vers comme pour sa prose. C'est lui qui devait se montrer un jour l'adversaire le plus redoutable du *Génie du Christianisme*. Mais alors il se trouvait en relations avec la famille de Chateaubriand, grâce à ce « cousinage que tous les Bretons ont entre eux ». Car il était né à Rennes. Les idées nouvelles avaient en lui un champion déterminé. Il fut un de ces modérés dangereux que le parti pris fait sortir de leur nature et rend émules des plus violents, si du moins il est vrai qu'il ait dit, lors de la première Fédération : « Voilà une belle fête ! On devrait, pour mieux l'éclairer, brûler quatre aristocrates aux quatre coins de l'autel[1]. »

Ginguené avait pour ami le poète Lebrun. Chateaubriand nous a dépeint le Parnasse de ce

1. Sainte-Beuve proteste contre ces paroles « atroces », mais en ajoutant qu'on ne sait comment les réfuter » (*Chateaubriand*, etc., t. I, p. 120). Il est certain que Chateaubriand, qui les rapporte, était bien placé pour être renseigné avec exactitude.

Pindare[1] : « Une chambre haute dans la rue Montmartre, offrant pour tout meuble des livres entassés pêle-mêle sur le plancher, un lit de sangle dont les rideaux, formés de deux serviettes sales, pendillaient sur une tringle de fer rouillée, et la moitié d'un pot à l'eau accotée contre un fauteuil dépaillé. »

Ce n'est pas la misère qui tenait Lebrun dans ce dénuement : c'était l'avarice, et aussi de tristes habitudes, dont il n'avait pas eu la sagesse de se guérir, même en prenant de l'âge.

L'esprit divin visitait le poète dans sa mansarde, à l'heure où le soleil d'été darde ses premiers rayons, entre trois heures et quatre heures du matin. Le jeune officier[2], le voyant maigre, pâle, avec des

1. Le nom lui a été donné, d'une manière flatteuse, par Chénier, et lui est resté avec une pointe d'ironie.

2. Chateaubriand était entré dans l'armée ; il a raconté lui-même comment ; la page est belle et la scène caractéristique :

« Une lettre me rappelle à Combourg : j'arrive ; je soupe avec ma famille ; monsieur mon père ne me dit pas un mot, ma mère soupire, Lucile paraît consternée ; à dix heures on se retire. J'interroge ma sœur ; elle ne savait rien. Le lendemain. à huit heures du matin, on m'envoie chercher. Je descends ; mon père m'attendait dans son cabinet.

« Monsieur le chevalier, me dit-il, il faut renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Vous allez partir pour Rennes et de là pour Cambrai. Voilà cent louis ; ménagez-les. Je suis vieux et malade ; je n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom. »

« Il m'embrassa. Je sentis ce visage ridé et sévère se presser avec émotion contre le mien ; c'était pour moi le dernier embrassement paternel.

« Le comte de Chateaubriand, homme redoutable à mes yeux, ne me parut dans ce moment que le père le plus digne de ma tendresse. Je me jetai sur sa main décharnée, et je pleurai. Il commençait d'être atttaqué d'une paralysie ; elle le conduisit au tombeau ; son bras gauche avait un mouvement convulsif qu'il était obligé

yeux âpres, des tempes chauves et une taille élevée, lui trouvait toutes les qualités du lyrique. Il allait chez lui souvent, quelques heures après le passage de l'inspiration ; il surprenait ainsi l'aigle dans son aire. « Je le trouvais », écrivait-il moins de dix ans après, « je le trouvais entre trois ou quatre pots sales, avec une vieille servante qui faisait son ménage. « Mon ami », me disait-il, « ah ! j'ai fait cette « nuit quelque chose. Oh ! si vous l'entendiez ! » Et il se mettait à *tonner* sa strophe, tandis que son perruquier, qui enrageait, lui disait : « Monsieur, « tournez donc la tête », et avec ses mains il inclinait la tête de Lebrun, qui oubliait bientôt le perruquier et recommençait à gesticuler et à déclamer[1]. »

Ce poète pindarisant avait compté de bonne heure parmi les adeptes du parti philosophique. Il l'honora peu par son caractère. Une pension de M. de Calonne, contrôleur général des finances, l'ayant tiré de la détresse plusieurs années avant la Révolution, il célébra son bienfaiteur comme un nouveau Sully. Il louait du reste alors le roi, la reine, toute la cour. Le trône chancelle, un nouveau régime se lève. Aussitôt sa muse change d'autels. Il injurie

de contenir avec sa main droite. Ce fut en retenant ainsi son bras et après m'avoir remis sa vieille épée que, sans me donner le temps de me reconnaître, il me conduisit au cabriolet qui m'attendait dans la Cour Verte. Il m'y fit monter devant lui. Le postillon partit, tandis que je saluais des yeux ma mère et ma sœur qui fondaient en larmes » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 177-178).

1. *Essai*, note de l'*Exemplaire confidentiel, Œuvres*, t. I, p. 330. Sainte-Beuve a nommé l'*Exemplaire confidentiel* un exemplaire de l'*Essai*, sur lequel Chateaubriand, qui était encore en Angleterre et toujours éloigné de la Religion, avait écrit en marge du volume des remarques personnelles sur les hommes et les institutions.

au hasard tous ceux qui viennent de succomber dans la lutte; les conseillers du roi sont appelés

Vils courtisans, lâches ministres;

Louis XVI lui-même n'est plus qu'un « monarque parjure », et Marie-Antoinette une « désastreuse beauté », une « femme horrible », une

Reine que nous donna la colère céleste

et dont la foudre aurait dû embraser le berceau.

Ces défaillances de l'homme n'empêchaient pas le talent du poète, raide, mais non sans force, déclamatoire, mais non sans noblesse, dans l'ode, et tout à fait supérieur dans l'épigramme.

Tandis que Lebrun écrivait des épigrammes, Chamfort faisait des mots, et avec le même bonheur. Il les notait, du reste, en rentrant chez lui, chaque soir. Personne ne tenait journal de son esprit plus régulièrement. C'était aussi un philosophe, et qui embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, sauf à s'en repentir, quand il vit les excès qui suivirent. Chateaubriand l'appelle, dans ses *Mémoires*, « le plus bilieux des gens de lettres », et il ne lui trouve que cette sorte d'esprit et cette sorte de talent, « qui n'atteignent point la postérité ». Mais à l'époque de sa jeunesse, il jugeait différemment cet écrivain à la mode, que les salons se disputaient, — il est vrai, sans beaucoup l'aimer.

« Je l'ai souvent vu », disait-il, « chez M. Ginguené, et plus d'une fois il m'a fait passer d'heureux moments, lorsqu'il consentait, avec une

petite société choisie, à accepter un souper dans ma famille. Nous l'écoutions avec ce plaisir respectueux qu'on sent à entendre un homme de lettres supérieur.... Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient le mouvement de son âme[1]. »

L'admiration n'est pas douteuse; et l'on comprend combien elle devait inspirer de défiance au jeune officier breton à l'égard des idées qui lui avaient été chères, quand ce causeur brillant, dont les paroles étaient pour lui comme des oracles, dirigeait contre elles le feu pétillant de ses saillies.

Or, il n'y manquait pas. Il arriva même, dans ces attaques, jusqu'à une violence de sectaire, qui faisait trembler son organe et le rendait dur. C'est son admirateur qui l'avoue, dans la page même où il l'exalte. Il convient que, vers les derniers temps de son séjour à Paris, la voix de Chamfort « avait pris de l'aspérité » et perdu de son charme. « On y demêlait l'accent agité et impérieux des factions. »

Chateaubriand ne vit ni Palissot, ni Beaumarchais, ni Chénier, ni Marmontel. Mais il fréquenta La Harpe. La Harpe partageait alors les préjugés du parti philosophique. Ses ennemis l'appelaient : « Le singe de Voltaire. » Tant que le vieux philo-

1. *Essai*, note de la 1re édition (1797) ; *Œuvres*, t. I, p. 340-341.

sophe vécut, lui-même lui disait : « Mon père » et, à son tour, le philosophe lui disait : « Mon fils. »

On sait qu'enfermé au Luxembourg comme suspect, au mois d'avril 1794, il répudia pour toujours, dans sa prison, les principes antireligieux, dont il avait fait étalage depuis sa jeunesse. Il a raconté lui-même qu'il fut illuminé subitement à la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il avait alors cinquante-cinq ans. Il devint et resta jusqu'à la fin (1803) l'adversaire intrépide des idées qu'il avait servies, et l'apologiste déterminé de celles qu'il avait si longtemps combattues : il vécut et mourut en chrétien déterminé, fier de sa foi autant qu'il en paraissait heureux.

Mais quand Chateaubriand le connut, vers l'époque de la Révolution, il n'avait pas vu encore le fruit funeste de ses doctrines ; le malheur ne l'avait pas éclairé. Il était alors tout enivré des succès extraordinaires que son cours de littérature trouvait au Lycée ; son incrédulité triomphait. « Le verbe haut, la mine animée, il tonnait contre les abus, faisait faire une omelette chez les ministres, où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs, qui raffolaient de ses insolences ; mais, somme toute, esprit droit, éclairé, impartial, au milieu de ses passions, capable de sentir le talent, de l'admirer, de pleurer à de beaux vers ou à une belle action, et ayant un de ces fonds propres à porter le repentir[1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 299-300.

Chateaubriand voyait tous ces lettrés à la mode, tantôt chez eux, tantôt chez lui, soit isolément, dans un tête-à-tête intime, soit dans des soupers joyeux où ils se trouvaient quelquefois réunis. « Fontanes m'a fait faire un dîner fort gai dans ma vie », écrivait-il en 1798; « nous étions, pour convives, moi, Ginguené, Flins, le chevalier de Parny. La Harpe, qui prétendait qu'il n'allait plus à ces parties de jeunes gens, nous avait envoyé sa femme. Mme du Fresnoy, la *poétesse*... y était... le mari y était aussi... grande chère, bon vin, pas trop *poètes* ; cependant nous ne pûmes nous empêcher de l'être un peu [1]. »

Ce qui paraît certain, c'est qu'ils furent *philosophes* et beaucoup. C'était l'usage en ce temps-là, et surtout en pareille compagnie. La Religion faisait les frais des entretiens; le souper s'égayait à ses dépens. C'est à ses dépens que les bons mots éclataient de toutes parts, éveillant des sourires sur toutes les lèvres et des échos sympathiques dans tous les cœurs. Pour les gens d'esprit, elle était une cible; ils s'amusaient à la cribler de flèches.

En attendant les « grandes et terribles leçons » que Dieu devait donner à ce monde léger, imprudent et fou, comment voudrait-on que Chateaubriand,

1. *Essai. Œuvres*, t. I, p. 39, note de l'*Exemplaire confidentiel.* Mme Dufrénoy, qui fut surnommée depuis la *Sapho française*, n'assistait pas seulement à ce souper comme poète et amie du parti philosophique. Elle y était aussi à un autre titre, et Chateaubriand ne le cache pas. Elle avait alors de vingt-quatre à vingt-cinq ans, huit ans de moins que Fontanes.

Toute cette société avait bien besoin d'être purifiée par le malheur.

vivant avec lui, n'eût rien pris de ses funestes tendances? Il n'avait pas encore ving et un ans, quand il s'en sépara pour visiter les solitudes américaines. Durant les quelques années qu'il venait de passer à Paris, il n'était vraiment pas possible que sa jeunesse ne se fût pas laissé impressionner par des hommes de talent, qu'il tenait à honneur de voir souvent et de près, qu'il estimait jusqu'à les admirer, et dont la renommée, devenue leur complice, semblait consacrer les opinions.

Il emporta donc à l'étranger une foi hésitante, débile, et comme blessée, qui pouvait s'affaiblir encore et s'éteindre, mais que rien non plus n'empêchait de se ranimer et de guérir.

CHAPITRE II

LA CONVERSION

§ I. Comment Chateaubriand revint à la Religion ; son récit. — § II. Explications calomnieuses : la légende du libraire Dulau ; les prétendus aveux de Chateaubriand à Ginguené. — § III. Raisons de sa conversion : influence de la mort de sa mère ; le chrétien en germe dans l'*Essai;* la grâce de Dieu ; qu'on ne saurait dire ou supposer toute conversion en général invraisemblable. — § IV. Une preuve de la sincérité du retour de Chateaubriand à la foi.

§ I. — Comment Chateaubriand revint a la religion

La crise religieuse par laquelle passa le futur auteur du *Génie du Christianisme* dura dix ans. La lumière vacillait dans son âme, tremblante et douteuse comme une lueur crépusculaire ; la nuit luttait contre le jour. C'est le jour qui l'emporta, et il y eut alors, en Chateaubriand, ce qu'il y a chaque matin dans la nature, au retour du soleil : une émotion mystérieuse, un sentiment de bonheur, mêlé de paix, avec un besoin ineffable de mouvement, d'expansion et de fécondité : tout le frémissement divin de la vie qui recommence.

Voici comment il raconte lui-même ce grand événement, qui partage son existence en deux parties, dont la seconde compte seule pour sa gloire.

On était en 1798 ; il avait trente ans. Il était

revenu d'Amérique, sans avoir découvert, comme il en avait fait le rêve, un passage aux Indes par la mer polaire, mais après avoir visité les principales villes des États-Unis et parcouru quelques régions encore sauvages. S'il n'avait recueilli aucune lumière sur le but principal de son entreprise, le spectacle d'une nature jeune et comme virginale avait enchanté et enrichi son imagination : « J'étais escorté », dit-il, « d'un monde de poésie :

Comme une jeune abeille, aux roses engagée,
Ma muse revenait, de son butin chargée[1]. »

Un soir, il était entré dans une ferme, au bord d'un ruisseau. Il commençait à lire, à la lueur du foyer, un journal anglais, quand tout à coup il aperçut ces mots, écrits en grosses lettres : « Fuite du roi. » Le journal racontait l'évasion de Louis XVI, son arrestation à Varennes, et aussi les progrès de l'émigration et la réunion des officiers de l'armée sous les drapeaux des princes.

Le voyageur prit aussitôt son parti : il revint en Europe et mit son épée au service de la monarchie en péril. Blessé et laissé pour mort dans l'expédition contre Thionville, il parvint à fuir en Angleterre[2]. C'est là que, pendant quatre années, travaillant le jour, pour vivre, à faire des traductions de latin et d'anglais, souffrant du froid et de la faim, il passait les nuits à composer cet *Essai sur*

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 454.
2. Il arriva à Londres, le 21 mai 1793. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 84.

les Révolutions, sur lequel reposaient toutes ses espérances.

Or il y avait un peu plus d'une année que son ouvrage avait paru. Un neveu du poète Lemierre lui avait écrit de Paris qu'il obtenait, parmi les critiques, « le plus grand succès ». M. de Sales s'en déclarait enchanté. Le *Républicain français* en faisait un éloge sans réserve, et plusieurs gens de lettres allaient même jusqu'à dire que « c'était un bon supplément à l'*Anacharsis*[1]. »

Mais dans un coin de sa chère Bretagne, près de cette grande mer, au bord de laquelle il avait tant joué dans son enfance, son livre avait provoqué d'autres sentiments : il avait fait couler des larmes, empoisonnant les derniers jours de sa vieille mère, qui ne résista pas à cette nouvelle douleur.

C'est ce que lui apprit une lettre de Mme de Farcy, écrite de Saint-Servan le 1er juillet 1798 :

« Mon ami, lui disait sa sœur, nous venons de perdre la meilleure des mères. (Ici quelques détails de famille.)...

« Quand tu cessera d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, et combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non seulement de piété, mais de raison ; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire, et si le ciel, touché

1. *Essai*, préface de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 243-244

de nos vœux, permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en n'est point pour nous, tandis que tu nous manques et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort[1]. »

Cette lettre fut pour Chateaubriand un coup de foudre. Elle l'éclaira subitement et le frappa au cœur. Il ne pouvait se pardonner d'avoir ajouté de loin, lui-même, aux chagrins d'une mère bien-aimée, que leurs ennemis communs avaient déjà rendue si malheureuse. Car Mme de Chateaubriand avait été enfermée, à soixante-douze ans, dans les cachots de la Révolution. Jetée sur une charrette, avec d'autres victimes, elle avait été conduite, du fond de la Bretagne, jusqu'aux prisons de Paris.

Elle souffrait dans ses enfants encore plus qu'en elle-même. L'un se trouvait à Londres, en exil. Une de ses belles-filles et sa fille Lucile étaient emprisonnées à Rennes ; et, à Paris, le comte de Chateaubriand, son fils aîné, allait à la mort avec la comtesse sa femme, petite-fille de M. de Malesherbes, et M. de Malesherbes lui-même. On les exécuta ensemble, le même jour, à la même heure, et sur le même échafaud.

Elle fut condamnée, elle-même, après eux. Le 9 thermidor la sauva. Mais on l'oublia à la Conciergerie. « Que fais-tu là, citoyenne ? » lui dit le commissaire de la Convention, qui l'y trouva. « Qui es-tu ? Pourquoi restes-tu ici ? »

1. *Essai*, préface de 1826 ; *Œuvres*, t. 1, p. 245.

La malheureuse femme répondit que, ayant perdu son fils, elle ne s'informait point de ce qui se passait et qu'il lui était indifférent de mourir dans la prison ou ailleurs.

« Mais, répliqua le commissaire, tu as peut-être d'autres enfants ? » Et il la contraignit de sortir[1].

Oui, elle avait d'autres enfants; et justement celui qui devenait le chef de la famille, ce fils émigré, ce cher fils pour qui elle venait d'être emprisonnée, elle apprit bientôt qu'il n'avait plus sa foi à elle et la foi des siens, qu'il était incroyant comme ces hommes sanguinaires, par qui leur étaient venus tant de malheurs; et qu'ainsi, son âge ne lui permettant pas de l'attendre sur la terre de Bretagne, jusqu'au jour où il y reviendrait, elle ne pouvait même plus espérer de le revoir là où la famille avait déjà envoyé des martyrs, auprès de ce Dieu de son enfance, qu'elle lui avait appris à adorer et auquel il ne croyait plus. Aussi, se sentant près de mourir, elle chargea sa fille Julie d'adresser, par-delà la mer, un appel suprême à l'enfant prodigue, au nom de sa malheureuse mère, dont ses égarements avaient brisé le cœur[2].

Cet appel, Chateaubriand l'entendit. Il lui sembla qu'il lui arrivait du fond même de la tombe, comme la dernière prière et comme un reproche, chargé de larmes, d'une âme qui l'avait tant aimé et dont lui-même avait imprudemment augmenté les douleurs.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 108.

2. Julie de Chateaubriand s'appelait Mme de Farcy ; Lucile était devenue Mme de Caux, mais elle perdit son mari après quelques mois de mariage.

Il s'émut, il se rappela toutes les choses aimables et charmantes de son enfance, toutes les émotions et tous les souvenirs auxquels l'image de sa mère se trouvait mêlée : ses premières prières à Dieu, ces vêtements blancs et bleus qu'il portait en l'honneur de la Sainte Vierge, la vieille médaille suspendue par sa nourrice aux rideaux blancs de son lit, les cérémonies de la cathédrale de Saint-Malo, tout illuminée de cierges et toute pleine de cantiques, enfin les religieuses frayeurs, les douces joies, les innocents transports de sa première communion; et comparant, d'un seul regard de sa pensée, le vide douloureux que la philosophie avait fait dans son âme avec cette paix ineffable dont la Religion l'avait autrefois remplie, il sentit son cœur éclater tout à coup; il refoula vivement au dehors tous ses doutes dans un flot brûlant de larmes, il pleura et il crut[1].

D'avoir ajouté aux chagrins déjà si amers des derniers jours de sa mère, c'était une pensée qui lui causait une sorte de désespoir. Il jeta au feu avec horreur des exemplaires de l'ouvrage, instrument de son crime, comme il disait, et l'idée lui vint d'écrire, en faveur de la Religion, un livre nouveau, qui réparerait le mal de l'autre et effacerait son souvenir. C'est alors seulement qu'il retrouva la paix. Telle fut l'origine du *Génie du Christianisme*[2].

On sent, en effet, quand on lit ce dernier ou-

1. « Ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. » Préface de la première édition du *Génie du Christianisme*.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 157.

vrage, qu'il est né d'une émotion, sous l'empire subit d'un sentiment qui avait transporté l'écrivain et s'était vivement emparé de son imagination et de son cœur ; car c'est l'émotion de l'imagination et du cœur qui y règne, beaucoup plus que la froide logique de la raison. Ce n'est pas tant la foi en général que sa foi à lui, dont Chateaubriand a fait l'apologie. C'est sa foi qu'il a mise et peinte dans son œuvre, telle qu'elle lui était revenue. Ainsi s'explique, en même temps, ce quelque chose de tendu et d'exagéré que le livre présente. Ce n'est pas l'œuvre sereine et mesurée d'un esprit tranquille. C'est l'œuvre d'une âme touchée tout à coup, encore tout agitée et comme frémissante de l'impression qui l'a transformée[1].

La préface de la première édition finissait par ces paroles, où éclate la vivacité du sentiment : « Je n'ose me flatter que, du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; puisse-t-elle du moins avoir accepté mon expiation ! »

1. Vinet a donné de l'émotion, qui paraît dans le *Génie du Christianisme*, une raison un peu différente de celle qui vient d'être exposée, mais qui ne l'exclut pas. Voici cette belle page : « La transformation, le développement du talent de M. de Chateaubriand, entre l'*Essai historique* et le *Génie du christianisme*, sont si extraordinaires qu'il n'y en a peut-être pas d'autre exemple. C'est presque une création, une seconde naissance; ou, si l'on veut, la découverte inopinée d'un monde inconnu. Ce phénomène, qui n'est pas commun à toutes les destinées littéraires, ne doit-il pas être accompagné d'une émotion indicible, telle qu'est l'émotion du penseur, lorsqu'une part de vérité se révèle à lui dans toute la splendeur de son évidence, ou telle que Milton nous a représenté la mère du genre humain, lorsque pour la première fois elle se vit dans le miroir des eaux sans s'y reconnaître. » *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle*, t. I, p. 373.

§ II. — Explications calomnieuses

Quand il fit au public ces confidences, quand il expliqua comment il était revenu à la religion de son enfance, ses adversaires étonnés affectèrent çà et là de se montrer incrédules. C'était l'heure où il déclarait la guerre à la philosophie, j'entends cette philosophie anti-chrétienne qui avait eu, au XVIIIe siècle, toutes les faveurs de l'opinion. Les survivants du parti virent bien le danger qui les menaçait. Quoi ! un écrivain devenait à la mode, qui n'était pas l'un d'eux, qui battait en brèche leurs idées, loin de les défendre, et se posait effrontément en avocat d'une doctrine, dont ils avaient débarrassé le monde... avec l'aide du bourreau ! C'était dans la bataille une phase nouvelle et inattendue ; il fallait au plus vite accabler l'ennemi.

On attaqua donc la sincérité de Chateaubriand. On sema adroitement contre lui, pour contredire sa parole, quelques-unes de ces annecdotes calomnieuses, que personne ne signe ni ne patronne, mais que tout le monde répète. « Mentez, mes amis, mentez », disait Voltaire en poussant à cette honteuse industrie tout le parti des philosophes, « il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours[1]. »

Le malheur est, en effet, qu'il en reste toujours

1. Cf. Lettres à Berger et à Thiriot, 10, 18 et 21 octobre 1736.

quelque chose, et l'auteur du *Génie du Christianisme* a pu s'en convaincre à ses dépens.

On raconta donc que son livre avait été inspiré par d'autres considérations que celles de la conscience. Un Français qui habitait Londres comme lui, le libraire Dulau, lui aurait dit, après la publication de l'*Essai*, qu'il ne prenait pas le bon chemin pour trouver des lecteurs. Le philosophisme était usé ; l'opinion cessait ou allait cesser de lui être sympathique. Un jeune homme, qui commençait à écrire et qui se sentait du talent, devait abandonner les philosophes et passer dans le camp opposé. C'était pour lui le moyen le plus sûr d'arriver à la renommée et à la fortune. On avait jusque-là attaqué le Christianisme; il fallait le défendre. Chateaubriand ferait donc fausse route en restant dans la voie où il venait d'entrer avec l'*Essai*. S'il avait l'ambition de réussir, il devait désormais défendre ce qu'il venait d'attaquer.

« Et voilà comment est né », disait-on, « le *Génie du Christianisme*. »

Tout le monde avouera sans peine que ce libraire avait une vue singulièrement nette de l'avenir! En 1798, rien ne faisait prévoir encore la restauration prochaine des ruines que la Révolution avait accumulées. Nul ne pouvait songer au rétablissement officiel du culte. En un mot, des circonstances qui ont favorisé le succès du livre apologétique de Chateaubriand aucune ne se présentait encore aux regards de l'observateur. Comment Dulau aurait-il pu les voir, quand elles échappaient à tous les autres ? Serait-ce parce que, vivant en Angleterre,

il était moins bien placé pour connaître exactement l'esprit qui régnait en France ?

Et d'ailleurs, s'il était pénétré de cette pensée, à moins qu'elle ne lui fût venue la veille, pourquoi ne l'avait-il pas exprimée un an plus tôt? Pourquoi n'avait-il pas dissuadé alors Chateaubriand de publier un ouvrage qui, étant bien souvent sceptique, ne pouvait espérer, d'après lui-même, être favorablement accueilli?

De son côté, comment Chateaubriand le crut-il si facilement sur parole? Quoi! on lui donne un conseil fondé sur un fait invraisemblable, et il se hâte de le suivre! Il s'expose au risque, à peu près certain, de courir à un échec, dans le moment même où il estime le succès jusqu'à lui sacrifier sa conscience?

On lui parlait du sentiment public, qui n'était plus sympathique, disait-on, à des livres comme l'*Essai*. Mais justement l'*Essai* avait reçu un accueil excellent à Paris, surtout pour n'être que l'ouvrage d'un débutant, encore sans nom. N'écrivait-on pas de France qu'il était jugé avec beaucoup de faveur?

Et cependant le jeune écrivain se serait laissé convaincre le plus aisément du monde. On l'aurait persuadé sans peine que les sympathies du public n'étaient plus pour les livres d'une inspiration semblable, que tout au contraire elles iraient dorénavant à ceux qui les combattraient?

Tout cela est invraisemblable. Et puis sur quel fondement ce roman repose-t-il? Qui en a pris la responsabilité? Qui l'a raconté le premier? On le

trouve, en 1823, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*[1]. C'est une preuve que quelqu'un, un jour ou l'autre, en avait parlé devant l'auteur, voilà tout! Mais où est le témoignage authentique, qui a servi de point de départ? Le lecteur le cherche en vain, il n'existe pas. « On dit, on raconte », voilà sur quelle autorité s'appuient tous ceux qui parlent de cette affaire. C'est un de ces bavardages malveillants que le premier venu peut lancer à la dérobée, un de ces coups perfides, dont on frappe un ennemi par derrière. L'histoire n'a pas le droit d'en tenir compte[2].

*
* *

Ce ne fut pas, d'ailleurs, le seul bruit que la malignité des adversaires de Chateaubriand opposa au

1. T. IV, p. 121.

2. Cependant, la calomnie faisant toujours un certain effet, souvent même quand elle est démasquée ou qu'elle heurte effrontément la vraisemblance, on voit aujourd'hui encore des écrivains sérieux emprunter quelque chose à l'anecdote du libraire Dulau. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1890), M. Janet dit que, touché par la lettre de sa sœur, Chateaubriand fut à demi guéri de son scepticisme, mais que, d'autre part, il sentit que le renouvellement de l'imagination était ailleurs que dans l'incrédulité et qu'il se dit que « pour un tel objet il n'était pas nécessaire de posséder une foi orthodoxe et bien solide ».

Ainsi, comme dans l'anecdote, le point de vue littéraire décide l'auteur du *Génie du Christianisme;* ce n'est pas le désir de défendre la Religion, à laquelle il ne croit qu'à demi.

C'est là une pure hypothèse. Rien absolument ne l'autorise, et elle a le grave inconvénient de révoquer en doute la parole même donnée par Chateaubriand, et dans la préface du *Génie du Christianisme*, et dans cette lettre à Fontanes que nous citons plus loin (§ IV), et dont Sainte-Beuve lui-même a reconnu la sincérité. M. Janet, dans ce passage, va plus loin que Sainte-Beuve, ce qui est beaucoup.

récit de sa conversion. On parla aussi d'une entrevue compromettante, qu'il aurait eue, dès son retour de Londres, avec le philosophe Ginguené, son compatriote[1]. Là, dans l'abandon d'un entretien intime, il aurait avoué le vrai motif de sa bruyante prise d'armes en faveur du Christianisme : il n'était pas plus chrétien que Ginguené ne l'avait connu avant son exil ; mais à tout prix il voulait se faire un nom dans les lettres, et comme il ne restait pas de place à prendre dans le camp philosophique, déjà encombré d'écrivains célèbres, il se jetait résolument dans l'autre, où il ne courrait pas le risque d'être gêné par la concurrence.

Les *Lettres normandes* se firent l'écho de cette fable en 1820[2].

Le *Conservateur littéraire* releva aussitôt le gant[3]. L'article n'était pas signé. Mais on désignait tout bas l'auteur, qui, malgré sa grande jeunesse, touchait déjà à la célébrité, et qui depuis l'a dépassée, pour arriver jusqu'à la gloire[4]. Chateaubriand était appelé par son défenseur « le plus noble citoyen de France, le premier écrivain de l'Europe, la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle ».

C'est Victor Hugo qui traitait de cette royale façon

1. Plusieurs de ceux qui s'occupent de Chateaubriand appellent Ginguené son camarade. C'est une distraction. Ginguené, né à Rennes, a bien fait ses études au collège de cette ville, où Chateaubriand vint lui-même à douze ou treize ans. Mais le premier avait vingt ans de plus que le second; il était depuis longtemps sorti du collège, quand celui-ci y entra.

2. *Lettres normandes*, quatre-vingt-treizième lettre, 25 juillet 1820.

3. XIX° livraison.

4. Cf. Cousin d'Avalon, *Chateaubriantina*, t. I, p. 61 et suiv. (Paris 1820).

celui en qui il saluait son maître. Il dénonçait, avec une verve généreuse, ces survivants attardés du XVIIIe siècle, qui attaquaient leur illustre adversaire par des insinuations déloyales contre la sincérité de ses convictions. « Ils s'efforcent de faire croire », disait-il, « que M. le vicomte de Chateaubriand s'est fait monarchiste et religieux, comme ils se sont faits anarchistes et impies, par intérêt personnel. Ils fabriquent une anecdote, calquée sur la conversation de Diderot et de Jean-Jacques au sujet du prix proposé par l'académie de Dijon. »

Le malheur pour le succès de cette calomnie, c'est qu'elle ressemblait à tant d'autres : personne ne voulait la prendre à son compte; on la répétait comme la précédente sur des on-dit, à la fois trop commodes et trop vagues pour ne pas être suspects; et il était d'ailleurs impossible d'en trouver l'origine.

Ginguené n'avait jamais rien dit lui-même de semblable. Dans l'étude malveillante qu'il consacra au *Génie du Christianisme*, il parlait bien de la conversion de l'auteur, telle que la racontait la préface du livre. Il déclarait même ne rien comprendre à cette influence des larmes sur les idées, et il n'était pas difficile de voir qu'il ne demandait pas mieux, lui non plus, que de répandre des doutes sur la vérité de l'histoire et la sincérité de l'historien. C'était le parti philosophique, longtemps le maître incontesté, qui était menacé dans son empire par ce nouveau venu; il importait extrêmement de défendre cette chère cause en écrasant son imprudent ennemi.

Ginguené ne craignait pas de dire du *Génie :* « Il paraît s'être entièrement éclipsé dans le public, ou, si l'on veut, n'avoir pas obtenu ce que tout auteur désire pour son œuvre, ou en bien ou en mal, que le public s'en occupe [1]. »

Il parlait ainsi d'un ouvrage dont le *Journal des Débats* disait en même temps qu'il suscitait « des acclamations universelles[2] » et au sujet duquel un adversaire, l'abbé de Pradt, écrivait plus tard : « De tous les écrits qui ont paru depuis trente ans, c'est celui qui a le plus agité la renommée et le plus remué l'opinion. Si les succès se comptaient par le bruit, aucun écrit n'en aurait obtenu de plus complet[3]. »

A son tour, parlant du jour où le *Génie* parut, une femme, Mme Hamelin, écrivait : « Ce jour-là, dans Paris, pas une femme n'a dormi. On s'arrachait, on se volait un exemplaire. Puis quel réveil ! Quel babil ! Quelles palpitations ! »

Les scrupules de la justice ne gênaient donc pas beaucoup le critique philosophe à l'égard du jeune téméraire qui osait prêcher contre « son couvent ».

Supposé que cet adversaire détesté lui eût fourni étourdiment lui-même de quoi le couvrir de confusion et le réduire au silence, comment croire qu'il eût pris le parti héroïque de l'oublier ? Ceux qui ont raconté cette histoire ne disent point que Chateaubriand ait demandé le secret à son redoutable interlocuteur ; mais, se fût-il abrité derrière cette précaution vraiment trop naïve, Ginguené aurait

1. *Décade philosophique*, 30 prairial, an X.
2. *Journal des Débats*, 5 messidor, an X.
3. *Les Quatre Concordats*, Paris 1818, t. III, p. 305.

sans doute hésité encore moins à publier une confidence, pour démasquer l'hypocrisie d'un écrivain sans pudeur, qu'à outrager lui-même la vérité, comme il l'a fait, on vient de le voir, dans le dessein d'ôter quelque crédit à son ouvrage.

Et l'occasion ne lui a pas manqué pour rappeler cette confession décisive. En attaquant le *Génie du Christianisme* dans la *Décade philosophique*, il a parlé de cette fameuse entrevue, où, d'après la légende, l'auteur aurait soulevé devant lui un coin du voile qui dérobait ses vrais sentiments au public. Or il ne lui échappe pas un seul mot sur ce prétendu aveu ; il n'y fait pas même la plus lointaine allusion. Si peu difficile qu'il paraisse sur le choix des armes, dans cette bataille, il n'use point de celle-là, qui aurait suffi, s'il l'avait eue, à lui assurer la victoire.

En réalité, il ne l'avait pas. L'anecdote n'est pas vraie. Que dis-je? Elle est même médiocrement inventée; le roman est mal fait : ses auteurs ont négligé de le rendre vraisemblable. Ils prétendent, on l'a vu, qu'après sa rentrée en France Chateaubriant aurait annoncé à Ginguené que, pour échapper à des rivalités dangereuses, il *allait* défendre ce que les autres attaquaient.

Or, quand il revint à Paris, le *Génie du Christianisme* avait déjà été imprimé à Londres sous sa forme première. Il ne pouvait être question d'un projet; l'œuvre était déjà faite. Le critique de la *Décade* est lui-même très catégorique sur ce point. Il dit à propos de son jeune compatriote, qui avait pu enfin, après dix ans, regagner clandestinement

sa patrie : « Malgré le bruit, qui annonçait déjà son livre, je l'ai revu, avec l'intérêt dû à ses malheurs[1]. »

Lors de cette entrevue, Chateaubriand avait donc fait, depuis quelque temps déjà, le pas décisif; il avait pris nettement position; son livre était né. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être un jeune écrivain flottant, irrésolu, qui s'ouvrait sur ses intentions à un vieux maître, comme pour lui demander conseil. C'était un ami d'autrefois, devenu, dans la lutte des opinions, un adversaire d'aujourd'hui, et qui en avertissait loyalement, à la première occasion, l'ancien compagnon d'armes qu'il s'était donné mission de combattre.

Supposé que sa conversion n'eût pas été sincère, évidemment la nécessité de son rôle aurait voulu qu'il n'en fît pas cyniquement l'aveu, surtout au parti qu'il essayait de ruiner dans l'opinion. Il publiait dans sa préface le récit touchant d'une scène, qui avait transformé ses idées et d'où était né son livre. Il défendait, avec éloquence, au cours de son ouvrage, une cause persécutée, parce qu'il la jugeait, disait-il, aussi vraie qu'elle est belle. Il faudrait certes des témoignages bien forts, — et il n'y en a pas même de faibles, — si l'on voulait persuader au public qu'aussitôt arrivé sur cette terre française, où il attendait le succès et la renommée, il courut chez ceux à qui il déclarait la guerre, pour leur donner contre lui une arme terrible, qui devait lui ôter jusqu'à l'espérance de pouvoir seulement se

1. *Décade philosophique*, vol. 33, p. 335.

défendre, pour leur découvrir son indignité et leur dire : « Tout ce que j'écris n'est que mensonge. Au fond il n'y a rien de changé dans mon esprit ni dans mon cœur ; je suis tel que vous m'avez connu jadis, sauf que vous m'avez laissé un honnête homme et que je ne suis plus qu'un comédien. »

En vérité, ce sont là des contes trop ridicules pour qu'ils soient bien redoutables.

§ III. — Raisons de sa conversion

Mais on attaqua Chateaubriand d'une manière qui devait paraître plus dangereuse : on lui objecta une date qui devait le convaincre de mensonge. Sa mère était morte, disait-on, avant la publication de l'*Essai*. L'histoire si attendrissante de sa conversion reposait donc tout entière sur une fable. Il avait joué devant ses lecteurs la comédie des larmes.

« Ceux qui disaient ces choses étaient-ils mes amis, mes proches ? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets ? Pouvaient-ils, par leur témoignage, déterminer l'instant où j'avais répandu des pleurs ? S'ils étaient étrangers à toute ma vie, s'ils avaient ignoré mon existence, jusqu'au jour où le public la leur avait révélée, s'ils étaient en France, lorsque je languissais dans la terre de l'exil, comment osaient-ils fonder une telle accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir ni prouver[1] ? »

Chateaubriand a publié, depuis, et la lettre de sa

1. *Essai*, préface de l'édition de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 250-251.

sœur et l'extrait mortuaire de sa mère. La lettre est datée de Saint-Servan, le 1er juillet 1798; Mme de Chateaubriand était morte depuis un mois, le 31 mai, ou, comme on disait alors, le 12 prairial an VI de la République. Or l'*Essai* avait paru dans les premiers mois de 1797, plus d'une année auparavant[1]. Le simple rapprochement de ces dates est décisif; il ôte tout fondement à la calomnie. Mais « en vérité, quelle critique », s'écrie avec raison Chateaubriand, « que celle qui force un honnête homme à entrer dans de pareils détails, qui oblige un fils à produire l'extrait mortuaire de sa mère[2]! »

Il n'y a pas d'homme, quel que soit son âge, si peu de tendresse qu'il ait au cœur, que la mort de sa mère n'émeuve jusqu'aux entrailles. Cette créature

1. Le prospectus lancé par l'éditeur de Londres, vers 1796, annonçait même que « le premier volume (le seul qui ait été fait) paraîtrait au plus tard au mois de décembre de cette année ». Voir *Œuvres*, t. I, p. 264. L'extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan se trouve *ibid.*, p. 251. La lettre de Mme de Farcy est citée à la fois dans cette préface, p. 245, et dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 156.

2. Dans la préface du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand dit que, lorsque la lettre de sa sœur lui parvint, sa sœur elle-même était morte aussi : « la mort... servait d'interprète à la mort ». Il doit commettre, sur ce point, une inexactitude, car Mme de Farcy mourut à Rennes, le 26 juillet 1799, plus d'un an après avoir écrit sa lettre, qui n'a pu mettre, même alors, toute une année pour arriver au destinataire. Celui-ci, écrivant sa préface, trois à quatre ans après, en 1802, a mêlé un peu ses souvenirs; il est certain d'ailleurs que la nouvelle de la mort de sa sœur suivit de près celle de la mort de sa mère. On pourrait croire aussi peut-être, si l'on voulait être sévère à son égard, que l'artiste a cédé à la tentation d'arranger un peu le récit et de dire que « la mort servait d'interprète à la mort ». Ce détail n'avait pas d'importance à ses yeux Toute l'importance était dans la mort de sa mère et la lettre qui lui en apporta la nouvelle. « Voilà, écrivait-il en 1826 (*Essai*, p. 245), ce qui me ramena à la Foi par la piété filiale. »

douce et bien aimée, l'instrument et l'image de la Providence, ne nous dit pas le suprême adieu, sans qu'il s'ouvre en nous une source de larmes. Entre elle et nous, il en est comme entre la branche et les rameaux qui sont nés d'elle : le coup qui nous sépare nous déchire.

Chez Chateaubriand, la triste nouvelle dut être d'autant plus vivement sentie qu'elle était inattendue; elle le frappa à l'improviste. Son âme ne put s'y préparer. Elle n'eut pas le temps de s'endurcir à l'idée de la séparation définitive, en s'y habituant peu à peu, comme il arrive quand on la voit venir de loin, lentement.

Et puis, expiant le crime de son émigration, c'est pour lui qu'elle avait tant souffert, cette femme malheureuse, qui avait connu les prisons de la Terreur, et qui mourait maintenant de la mort des pauvres, sur un grabat.

Son émotion en était naturellement accrue, avivée, exaspérée. Il fut de ceux, d'ailleurs, chez qui la tendresse ne se fait jamais mieux sentir que loin des êtres aimés, et surtout quand ils ne sont plus. De près et en face, une sorte de pudeur le poussait à ne pas permettre à ses sentiments les plus vifs de déborder hors de son âme. Dans l'*Essai*, il veut que « l'homme cache ses pleurs[1] ». Plus tard il écrivait dans une lettre intime : « Mon cher ami, je vous le dis, les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous[2]. » Il demandait qu'on ne jugeât pas des impressions de son âme par ce qu'il en laissait

1. *Essai*, IIe partie, chap. XIII; *Œuvres*, t. I, p. 505.
2. A Joubert, dimanche de la Pentecôte, 1803.

paraître en public : « Ne croyez pas au faux sourire ébauché sur mes lèvres en parlant de vous ; mes yeux, je vous assure, sont pleins de larmes. »

N'est-il pas permis aussi de penser que sa superbe imagination, exigeante et comme accapareuse, avait absorbé les meilleures forces de son âme ? Ce n'est sans doute qu'en passant par elle, et en prenant au passage quelque chose de son exubérante vigueur, que ses sentiments, comme ses idées, donnaient toute leur puissance et jetaient tout leur éclat.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le souvenir le remuait plus vivement que la réalité. Et il s'en rendait compte : « Les souvenirs sont comme les échos des passions ; et les sons qu'ils répètent prennent, par l'éloignement, quelque chose de vague et de mélancolique, qui les rend plus séduisants que les accents des passions mêmes. »

Ce n'étaient pas seulement les passions, c'étaient les plus calmes des sentiments que sa mémoire rendait plus forts en les faisant revivre. Un jour, en 1812, plus de trente années après l'événement, il racontait, en écrivant ses Mémoires, sa première arrivée dans ce manoir de Combourg, où devaient s'écouler son enfance et le commencement de sa jeunesse. Quand il fut parvenu à cet endroit du récit où, harassée par quatre mortelles lieues de voyage, à travers des bruyères « guirlandées » de bois, de maigres champs d'avoine ou de blé noir, la famille aperçut enfin, au fond d'une vallée, non loin d'un étang, tout près de la flèche d'une église, les tours d'un château féodal, qui « montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant », ses

premières années lui apparaissant tout à coup dans le charme d'une perspective lointaine, une agitation extraordinaire fit trembler tous ses membres, il fut obligé de s'arrêter; son cœur battait à se rompre. « Des souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire », disait-il à ce propos, « m'accablent de leur force et de leur multitude[1] ».

Il n'y avait pas jusqu'à ses rancunes qui ne prissent ainsi plus d'énergie avec les années. Il pouvait écrire: « Je suis singulièrement né : dans le premier moment d'une offense, je la sens à peine. Mais elle se grave dans ma mémoire : son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps; il dort dans mon cœur des mois, des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une force nouvelle, et ma blessure devient plus vive que le premier jour. »

En somme, il vivait surtout, il aimait à vivre en dehors du présent, et alors que les hommes en général, si l'on en croit Montaigne, vont béant aux choses futures, il avait la manie, et il le dit, de « béer aux choses passées[2] ».

Mais c'était principalement la mort qui transfigurait à ses yeux ceux qu'il avait connus. Des personnes même dont il s'était à peine occupé, si elles venaient à mourir, prenaient aussitôt possession de sa mémoire. Et quant à celles qu'il avait aimées, il n'était jamais plus près d'elles, par la pensée, qu'après que la mort l'en avait séparé réellement pour toujours. « Qu'un de mes amis s'en aille de la

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 64.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 376.

terre », écrivait-il, « c'est comme s'il venait demeurer à mes foyers ; il ne me quitte plus. »

C'est que son imagination prêtait un charme idéal à ceux que ses yeux ne voyaient plus. Il trouvait pour parler d'eux des accents nouveaux, et jamais il ne les aimait avec plus de tendresse. On sait, par exemple, que tant que vécut la duchesse de Duras il ne montra pas assez, envers elle, les sentiments qu'avait droit d'attendre une âme ardente et désintéressée, dont le dévouement s'obstinait à le pousser sur le chemin de la fortune et à l'y maintenir, malgré ses ennemis, et plus encore malgré lui-même. C'est à propos d'elle qu'il écrivait plus tard : « Un homme vous protège par ce qu'il vaut ; une femme, par ce que vous valez ; voilà pourquoi de ces deux empires l'un est si odieux, l'autre si doux. »

Il ne sut pas prouver toujours qu'il appréciait le charme de cette protection.

« Mais depuis que j'ai perdu une personne si généreuse, » disait-il après sa mort, « d'une âme si noble, d'un esprit qui réunissait quelque chose de la force de la pensée de Mme de Staël à la grâce du talent de Mme de La Fayette, je n'ai cessé, en la pleurant, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. »

Et son affection accusait l'inutilité de cette réparation tardive, envers des amis qui n'étaient plus là pour en jouir. « Nos regrets, un vain repentir, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire

pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort[1]. »

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut comprendre quel bouleversement produisit au fond de son âme la terrible nouvelle que sa mère n'était plus. Jamais il ne s'était senti plus d'amour pour elle, et à mesure que, les heures s'écoulant, il pensait davantage à elle, il se reprenait à détester plus vivement tout ce qui avait fait souffrir une âme si chère, à maudire tout ce qu'elle avait maudit, à aimer tout ce qu'elle avait aimé.

*
* *

Il était, d'ailleurs, amené à penser comme elle par le progrès naturel de ses idées ; car l'*Essai historique sur les Révolutions* n'est pas l'œuvre d'un incroyant, qui a pris son parti. Si l'auteur y parle çà et là en philosophe du XVIIIe siècle, il y parle aussi en chrétien : tour à tour il doute et il croit.

C'est une observation que ses ennemis ont trop négligée. Pour rendre invraisemblable la sincérité de son retour aux idées religieuses, ils l'ont représenté comme un adversaire déterminé, acharné jusque-là à les combattre. Leur malveillance s'est complue à mettre en relief, dans une pleine lumière, tous les passages de son livre, où il les attaquait, alors qu'ils laissaient dans l'ombre tous ceux où il s'en montrait l'ami. C'est une des iniquités de la polémique; l'histoire a le devoir de la réparer.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 443-444.

Certes le jeune auteur de l'*Essai* est souvent injuste envers le Christianisme et l'Église. Mais quelle est l'institution, quelle est la doctrine, qui échappe à ses traits, excepté celles qui, étant mortes depuis longtemps, n'ont pas eu l'occasion d'irriter son humeur ? Il n'épargne que les cadavres.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il a vu, est victime de ses boutades. C'est qu'il écrivait dans une disposition d'esprit défavorable : il regardait tout à travers ses malheurs. Son frère avait péri sur l'échafaud ; sa mère, sa femme, ses sœurs, étaient enfermées alors dans les cachots de la Révolution. Et lui-même, sur la terre étrangère où il avait cherché un refuge, dans cette grande ville de Londres dont l'opulence faisait ressortir à ses yeux sa propre misère, il vivait au jour le jour, sans rien d'assuré pour le lendemain ; il lui arrivait même de manquer du nécessaire : plusieurs fois il se trouva sans feu, au milieu des rigueurs de l'hiver, et même sans pain. Avec cela, une grave maladie le minait sourdement. « J'étais maigre et pâle », dit-il, « je toussais fréquemment, je respirais avec peine ; j'avais des sueurs et des crachements de sang. Mes amis, aussi pauvres que moi, me traînaient de médecin en médecin. Ces Hippocrates faisaient attendre cette bande de gueux à leur porte, puis me déclaraient, au prix d'une guinée, qu'il fallait prendre mon mal en patience, ajoutant : « *T'is done, dear sir :* C'est fait, cher Monsieur [1]. » Le plus célèbre d'entre eux lui annonça qu'il pourrait *durer* quelques mois,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 84-85.

peut-être une ou deux années, s'il avait le moyen de se condamner au repos.

C'est ce qui explique ce passage : « Attaqué d'une maladie qui me laisse peu d'espoir, je vois les objets d'un œil tranquille. L'air calme de la tombe se fait sentir au voyageur, qui n'en est plus qu'à quelques journées. »

L'image est belle, mais elle n'est pas juste, du moins en ce qui le concerne et dans le cas où il l'applique. Il est certain que le voisinage de la mort peut aider à mieux voir la vérité et à l'exprimer avec plus de franchise. Dans l'agitation de la vie, bien des intérêts nous occupent, qui confisquent souvent la meilleure part de notre attention et nous ravissent à la contemplation du vrai. Beaucoup d'hommes vivent en oubliant de penser ; mais, à mesure qu'ils approchent de leur fin, s'ils la voient venir, ils jugent mieux des choses et commencent à les estimer à leur véritable prix. Ils s'aperçoivent qu'il n'ont été, après tout, que les acteurs d'une pièce immense, sur laquelle le rideau va tomber. Il arrive alors que leur esprit, jusque-là dispersé, se concentre et se recueille : ils voient plus juste parce qu'ils regardent mieux.

C'est pour cette raison que Pascal a écrit que, si « la vie apprend l'homme, la mort apprend Dieu », plus malaisé à connaître que l'homme, et aussi plus gênant, pour qui ne peut se résoudre à bien vivre.

Le voisinage de la mort apporte donc souvent des clartés particulières, surtout à propos des choses de l'autre vie. On dirait alors qu'en approchant de

l'Éternité, au moment de voir se lever cette grande lumière, on soit à demi éclairé par quelques rayons avant-coureurs, pareils à ces lueurs de l'aube que le soleil envoie de loin devant lui avant de paraître.

Mais ces leçons salutaires, qui apaisent et illuminent, la mort ne les doit à personne ; et elle les réserve particulièrement à ceux qui, connaissant la vie pour avoir longtemps vécu, savent combien elle est misérable et, dégoûtés de la réalité décevante et passagère, tournent naturellement les yeux vers de meilleures et de plus durables espérances.

Quant à ceux qui sont encore jeunes, il est rare que la vue de la mort leur soit aussi bienfaisante. Ce qui est plus naturel, c'est qu'elle éveille en eux un sentiment de révolte. Leur vie est devant eux, pour ainsi dire, tout entière, comme un long chemin que leur imagination vive et inexpérimentée fleurit de rêves et de mystère. Et voilà que, dès les premiers pas, une main impitoyable les arrête ! Elle retire de leurs lèvres avides la coupe toute pleine ; ils la supplient ou la maudissent.

Et la protestation est plus profonde encore et plus triste, si celui qui se voit mourir, poète ou artiste inspiré, sent périr avec lui quelque grande œuvre, encore confuse, dont il nourrissait secrètement le germe dans les profondeurs fécondes de son génie. C'est comme une mère, mortellement atteinte, qui pleure à la fois et sur elle et sur l'enfant qu'elle porte dans son sein et que sa mort va priver du jour.

En vain, à de certains moments, André Chénier

regarde la tombe avec envie et fait le rêve insensé de « rompre sa chaîne » de sa propre main.

« D'une étreinte invincible il embrasse la vie » et quand, un peu plus tard, à trente et un ans, le Tribunal révolutionnaire l'envoie à l'échafaud, au moment de monter dans la fatale charrette, il dit en se frappant le front : « Pourtant j'avais quelque chose là[1]. »

Chateaubriand lui aussi sentait bien qu'il « avait quelque chose là », durant ces tristes années où les médecins de Londres lui déclaraient qu'il devait bientôt mourir. Qu'il ait regardé d'un œil tranquille sa jeunesse brisée et toutes ses espérances de gloire flétries avant de fleurir, il l'assurait alors, mais il se flattait : il n'avait pas ce calme impassible, cette attitude stoïque et sereine. Le douloureux sentiment d'une vie qui lui échappait chaque jour, s'ajoutant à celui de tous les maux qu'il avait jusque-là soufferts, l'irritait secrètement contre tout, les institutions et les hommes. C'est ce qu'il avouait plus tard, en revenant sur cette première époque de son histoire :

« L'amertume des réflexions répandues dans l'*Essai* », disait-il, « n'étonnera pas : c'est sous le coup d'un arrêt de mort, entre la sentence et l'exécution, que j'ai composé cet ouvrage. Un écrivain, qui croyait toucher au terme, dans le dénûment de son exil, ne pouvait guère promener des regards riants sur le monde[2]. »

1. Si cette anecdote n'est pas une pure légende, inventée par Latouche.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 85. Il est vrai qu'il dit dans

Et quatre ans après, en 1826, il ajoutait : « Il faut lui pardonner de s'être abandonné quelquefois aux préjugés du malheur, car le malheur a ses injustices, comme le bonheur a ses duretés et ses ingratitudes[1]. »

On n'a qu'à parcourir l'*Essai* pour se convaincre que l'auteur voyait alors tout en noir, du moins à de certaines heures.

Il professe une sorte de culte pour les anciens, et pourtant comme il parle de leurs philosophes, sans excepter les plus célèbres, Platon, Aristote, Zénon, Épicure ! Leurs systèmes lui paraissent « un déchaînement contre le culte national », et il ajoute : « Il y avait bien peu de philosophie dans cette philosophie-là. » A ses yeux, ce sont des « sectaires » ; il semble même regretter que ceux d'entre eux qui furent condamnés à mort « aient trouvé le moyen d'échapper » au bourreau. « Il faut », disait-il, « que les hommes fassent du bruit, à quelque prix que ce soit. Peu importe le danger d'une opinion, si elle rend son auteur célèbre : et l'on aime mieux passer pour un fripon que pour un sot[2]. »

Voilà comment il juge des hommes dont il admire le génie et dont il adopte, sur bien des points, les principes !

la même page : « La certitude acquise de ma fin prochaine, en augmentant le deuil naturel de mon imagination, me donna un incroyable repos d'esprit. » S'il ne s'est pas fait illusion, s'il a eu réellement ce calme *incroyable*, dans son âme en *deuil*, il y a toujours joint, cela n'est pas douteux, un sentiment triste et désabusé, une sorte de pessimisme à l'égard de toutes choses.

1. *Essai*, préface de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 243.
2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XXXII ; p. 567-568.

Il ne condamne pas moins tous ceux qui, de son temps, se réclamaient du nom de philosophes.

On sait qu'en plusieurs passages il expose leurs idées avec complaisance, comme s'il les tenait pour ses maîtres ; et pourtant, si peu de bien qu'il ait dit de la vieille philosophie des Grecs, il met celle de son siècle bien au-dessous, car elle s'appuie, dit-il, sur l'athéisme, au lieu que l'autre reposait tout entière sur la foi en Dieu[1]. Et comme il remarque que Platon et Aristote s'abstinrent d'attaquer directement la religion de la Grèce, et qu'au contraire Voltaire et d'Alembert « se déchaînèrent contre le culte de leur patrie » sans énoncer de doctrines nouvelles, il déclare les sectaires de Paris « bien plus immoraux que les sectaires d'Athènes.[2] »

Déjà, dans un chapitre précédent, il avait fait leur procès aux Encyclopédistes. A ses yeux, qu'est-ce que Diderot? Un athée, qui n'a que de mauvaises raisons pour justifier son athéisme. « Voltaire n'entendait rien en métaphysique: il rit, fait de beaux vers et doute de l'immortalité. Ceux qui se rapprochent encore plus de nous ne sont guère plus forts en raisonnement. Helvétius a écrit des livres d'enfant, remplis de sophismes que le moindre grimaud de collège pourrait réfuter. »

1. *Essai*, Ire partie, chap. XXIV ; *Œuvres*, t. I, p. 346.

2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XLIII ; *Œuvres*, t. I, p. 585-586. On voit qu'il applique de nouveau le nom de sectaires à Platon et à Aristote. Décidément il y tient. Il leur fait ici un mérite de ne pas s'être « déchaînés contre le culte de leur patrie », comme Voltaire et d'Alembert. Or justement, dans le passage cité plus haut, il leur reproche expressément ce « déchaînement contre le culte national ». De telles contradictions ne sont pas rares dans l'*Essai*. Les idées de l'auteur n'étaient bien arrêtées encore sur aucun point.

« Quel fut donc », s'écrie-t-il, « l'esprit de la secte? La destruction. Détruire, voilà leur but; détruire, leur argument. Que voulaient-ils mettre à la place des choses présentes ? Rien. C'était une rage contre les institutions de leur pays. »

Que s'ils ont l'air de triompher dans ces attaques, il n'y a pas à en faire honneur à leur talent; car « c'est un effet de notre faiblesse que les vérités négatives sont à la portée de tout le monde, tandis que les raisons positives ne se découvrent qu'aux grands hommes. Un sot vous dira aisément une bonne raison contre, presque jamais une bonne raison pour. »

Quant à leur œuvre, elle paraît au jeune critique avoir été stérile. Ils ont fait des ruines sans doute ; ce n'est pas chose malaisée. Mais ont-ils rien édifié? Voilà le point ! « J'en appelle à tout homme impartial : qu'ont-ils produit? »

Furent-ils même sincères? Chateaubriand leur fait l'injure d'en douter. Il les accuse d'avoir écrit ce qu'ils ne pensaient pas, par envie du « bruit[1] ». S'ils ont mis le feu au temple, c'est qu'ils voulaient eux aussi se faire un nom.

Ils se sont donnés pour les apôtres de la tolérance. C'est une hypocrisie nouvelle. En réalité, ils demandaient à cor et à cris qu'on tolérât *leurs* idées, voilà tout; et ils avaient eux-mêmes « une intolérance d'opinions qui voulait détruire dans les autres jusqu'à la liberté de penser ». Leur esprit, « le vrai esprit des encyclopédistes, était une fureur persé-

1. *Essai*, IIe partie, chap. xxv; *Œuvres*, t. I, p. 548-549.

cutante des systèmes ». Leur acharnement contre la religion catholique tenait de la « rage[1] ».

En ce qui touche aux mœurs de ces grands redresseurs de torts, le jeune écrivain en fait un tableau, dont il n'est guère possible de reproduire ici toute la vigueur. Il relève une opposition absolue entre leur vie et leurs écrits. Non seulement ils dissertaient sur la guerre, sans y avoir jamais été, « sur le gouvernement où ils n'avaient jamais eu de part, sur l'homme naturel qu'ils n'avaient jamais étudié que dans les sociétés de la capitale », mais après avoir écrit le matin un chapitre contre les grands, « ils s'en allaient le soir les flatter dans leurs cercles », ils se mêlaient à la corruption publique, tout en la flétrissant, et prenaient abondamment leur part de tous les vices, en hommes qui n'aimaient pas moins à en jouir qu'à en médire[2].

C'est une véritable exécution. L'utilité de leur œuvre, leur morale, leurs convictions et jusqu'à leur talent, tout est contesté, tout est nié même, dans un livre où, d'autre part, on expose avec un zèle sympathique les doctrines anti-religieuses auxquelles ils consacrèrent leur vie.

Il est vrai que l'humanité entière n'est pas jugée avec beaucoup plus de faveur. Pourquoi s'étonner qu'on parle sans croire soi-même ce que l'on dit, uniquement dans l'intérêt de sa renommée? « Après tout, dit l'auteur, je ne sais si un homme est jamais parfaitement sûr de ce qu'il pense réellement[3]. »

1. *Essai*, IIe partie, chap. XLIII; *Œuvres*, t. I, p. 583.
2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XXVII; t. I, p. 559.
3. *Ibid.*, IIe partie, chap. XXV; t. I, p. 549.

Qu'est ce donc que le monde? Un immense marché où s'agite de toutes parts une hypocrisie mercantile. Ne croyez ni à ceux qui attaquent, ni à ceux qui défendent, ni aux protestations désintéressées en apparence, ni aux enthousiasmes, ni aux colères; nul n'écrit ou ne parle pour servir la vérité. S'il y a des divergences dans les paroles des hommes, c'est que « chacun fait valoir le chaland dont il vit. Nous sommes assis dans la société, comme des marchands dans leurs boutiques : l'un vend des lois, l'autre des abus, un troisième des mensonges, un quatrième de l'esclavage; le plus honnête homme est celui qui ne falsifie point sa drogue et qui la débite toute pure, sans en déguiser l'amertume avec de la liberté, du patriotisme, de la religion[1] ». Ailleurs, tous les personnages de la société sont assimilés à « ces escrocs qui se rendent exprès sur les promenades publiques, bizarrement vêtus. Tandis que la foule hébétée se rassemble à considérer le bout de ruban rouge, bleu, noir, dont le pasquin est bariolé, celui-ci lui vide adroitement ses poches, et c'est toujours le plus chargé de décorations qui fait fortune ».

« J'ai été à mon tour chargé de rubans, écrivait-il, trente ans plus tard, en relisant ce passage; je ne vois pas qu'ils m'aient servi à enchaîner la fortune. » Mais « j'en voulais sérieusement à la société : je ne lui pardonnais pas... le mal qu'elle m'avait fait[2] ».

1. *Essai*, IIe partie, chap. XLIX; *Œuvres*, t. I, p. 598.
2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XLVIII; note de l'édition de 1826; p. 595-596.

Il disait encore alors : « Je serais bien fâché de mépriser autant la race humaine aujourd'hui[1]. »

Et, en effet, l'excès est évident, et l'injustice flagrante. On conçoit qu'avec de telles dispositions, habitué à tout considérer en pessimiste ombrageux, Chateaubriand n'ait pu juger l'Église, ses ministres et sa doctrine, sans laisser échapper des paroles malheureuses, qu'il devait regretter un jour, autant que ses déclamations ridicules sur l'universelle hypocrisie du genre humain.

Il rapporte donc longuement les difficultés de toute sorte que les ennemis du Christianisme opposent à ses enseignements. Quoiqu'il ait soin de dire qu'il ne joue, en cet endroit, que le rôle d'un témoin, et qu'il expose les raisonnements « d'autrui sans les admettre[2] », en réalité, il a l'air d'y souscrire et de les prendre à son compte. Il lui arrive, d'ailleurs, d'avancer que la Renaissance et la Réforme dirigèrent coup sur coup, contre le Christianisme, « des attaques dont il ne s'est jamais relevé :[3] » Il dit plus loin : « Le régent parut, et de cette époque il faut dater presque la chute totale du Christianisme[4]. »

Mais, en retour, on ne doit pas oublier que plusieurs endroits de son ouvrage laissent voir d'autres sentiments à l'égard de la religion de son enfance.

Cela est si vrai que certains passages sont entrés

1. *Essai*, IIe partie, chap. XLVIII; *Œuvres*, t. I, p. 598.
2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XLIII; p. 586.
3. *Ibid.*, IIe partie, chap. XXXIX; p. 577.
4. *Ibid.*, IIe partie, chap. XLII; p. 582.

comme d'eux-mêmes dans le *Génie du Christianisme* et s'y sont trouvés à leur place. Celui-ci, par exemple :

« Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, et l'éléphant le salue au lever du soleil ; les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans les forêts, la foudre tonne sa puissance, et l'Océan déclare son immensité; l'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

« Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel[1] ; ses regards n'ont donc jamais erré dans ces régions étoilées où les mondes furent semés comme des sables?... O toi que je ne connais point! toi dont j'ignore et le nom et la demeure; invisible architecte de cet univers; qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre... j'adore tes décrets en silence, et ton insecte confesse ta divinité[2]. »

Il ne s'arrête point à un vague déisme. Il ne se contente pas de saluer de loin l'Être auguste et tout-puissant qu'il aperçoit et reconnaît sous le voile transparent de ses œuvres. Il parle du Christianisme avec sympathie. Après le réquisitoire philosophique que lui a fourni sa mémoire, il prend la parole en son nom : son cœur réclame en faveur de ce cher condamné. Pourquoi faire la

1. Tout ce qui précède est reproduit dans le *Génie*, Ire partie, l. V, chap. II, sauf que l'auteur, dont le goût était devenu plus difficile, a remplacé *bruit* ses louanges par *bourdonne* ses louanges, et *tonne* sa puissance par *fait éclater* sa puissance.
2. *Essai*, IIe partie, chap. XXXI; *Œuvres*, t. I, p. 564-565.

guerre à cette religion de nos pères? Que mettrez-vous à sa place? Qui défendra comme elle les droits sacrés de la morale? Qui consolera comme elle? Quel autre Samaritain versera une huile aussi douce sur les blessures de l'âme[1]?

Quant aux prêtres catholiques, au milieu des communes accusations dont il poursuit tous les sacerdoces, il fait, en leur faveur, des réserves singulièrement caractéristiques.

Il trouve, on le sait, d'une manière générale, que, si l'esprit sacerdotal est dangereux « dans un État despotique », « tout considéré, les prêtres sont nécessaires aux mœurs et excellents dans une république; ils ne sauraient y causer de mal et peuvent y faire beaucoup de bien[2] ». Mais il ne les en accuse pas moins d'intolérance et de fanatisme. Il ajoute aussitôt, il est vrai, que nous sommes tous fanatiques à notre manière et pour nos intérêts[3].

Mais cette sorte d'excuse ne lui suffit pas. Dans un chapitre spécial sur le « clergé actuel en Europe », et particulièrement sur le clergé de France, son expérience personnelle défend les prêtres catholiques contre les reproches généraux que ses théories font à tous les autres. Il proclame qu'ils se distinguent de beaucoup de prêtres antiques, en ce qu'ils sont de bonne foi et croient sincèrement à ce qu'ils enseignent[4]. Il dit des évêques « qu'ils

1. *Essai*, IIe partie, chap. XLVII; *Œuvres*, t. I, p. 593.
2. *Ibid.*, IIe partie, chap. XLVIII et XLIX; p. 596.
3. *Ibid.*, p. 597-598.
4. *Ibid.*, p. 597.

étaient généralement instruits et charitables, qu'ils connaissaient mieux l'état de l'opinion que les grands parce qu'ils vivaient davantage avec le peuple[1] ». Et pour les curés des paroisses, il les vénère et les admire. Il va jusqu'à déclarer que « la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité céleste, en faisaient la partie la plus respectable de la nation ».

« J'en ai connu quelques-uns », ajoute-t-il, « qui semblaient moins des hommes que des esprits bienfaisants, descendus sur la terre pour soulager les maux de l'humanité. Souvent ils se dépouillèrent de leurs vêtements pour en couvrir la nudité de leurs semblables ; souvent ils se refusèrent la vie même pour nourrir les nécessiteux. Qui oserait reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion[2] ? »

Nous voyons ici, en pleine lumière, la double influence à laquelle le jeune écrivain obéit. D'une part, les préjugés hostiles à l'Église, dont l'ont abondamment pourvu ses fréquentations et ses lectures ; d'autre part, ses sympathies personnelles, fondées sur ses propres souvenirs. Il lui arrive ce qui est arrivé à beaucoup d'autres : il répète de confiance les bruits malveillants de l'opinion contre

1. Dans le *Génie du Christianisme*, il devait écrire plus tard (IVe partie, livre III, ch. II) : « Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourrait trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie. »

2. *Essai*, IIe partie, chap. L ; *Œuvres*, t. I, p. 599.

Ce passage, augmenté de ce qui le suit dans le texte sur le même sujet, a été reproduit dans le *Génie du christianisme*, avec quelques retouches de forme, IVe partie, livre III, chap. II.

le clergé en général. Mais, dès qu'il songe à ceux de ses membres qu'il a vus de près et dont il a pu connaître les œuvres et la vie, sa loyauté l'oblige à convenir qu'ils forment une exception glorieuse : la règle s'applique à tous les autres sans doute, mais à coup sûr elle ne s'applique pas à eux[1]. Et même il ne s'en tient pas là, on l'a vu ; tout le clergé de France est glorifié.

Ce panégyrique contredit les accusations dont l'auteur s'est fait l'organe plus haut. Pourquoi s'en étonner ? Il est naturel que la contradiction soit dans ses écrits : il la porte en lui-même. Mais il critique avec son esprit et d'un air détaché ; on sent, au contraire, qu'il loue avec son cœur. Evidemment il pense aux prêtres qu'il a connus jadis en France, dans sa chère Bretagne ; il s'en souvient avec joie, il les estime, et il les aime.

Il a, d'ailleurs, été souvent consolé, dans ses souffrances, par les divins enseignements dont ils nourrirent son enfance. Dans un étrange chapitre où, interrompant tout à coup la suite de son ouvrage, il s'adresse brusquement aux « infortunés », et qui paraît jaillir du plus profond de son âme, comme une sorte d'aveu involontaire, il se demande, avec émotion, comment doit se conduire l'homme malheureux. « Quelles qu'aient été tes erreurs, innocent ou coupable, né sur un trône ou dans une chaumière, qui que tu sois, enfant du malheur, je

1. « Ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience, dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres. Je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale. Je n'ai connu que de bons prêtres. » E. Renan, *Souvenirs d'enfance*, t. II, C. Lévy.

te salue. » Il donne donc à ceux qui souffrent les conseils chaleureux d'un frère d'infortune, et on l'y retrouve tout entier : qu'ils dérobent soigneusement leur douleur à tous les regards indiscrets; qu'ils vivent isolés, loin d'une société sans entrailles ni justice, et qu'ils gardent toujours « une fierté intraitable! L'orgueil est la vertu du malheur ».

Et quant à la manière de soulager nos chagrins, c'est « la pierre philosophale... Plusieurs philosophes anciens et modernes ont écrit sur ce sujet. Les uns nous proposent la lecture, les autres la vertu, le courage. C'est le médecin qui dit au patient : Portez-vous bien ».

Qui donc croire? A quoi recourir? « Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Évangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie [1]. »

Et ce n'est pas la seule fois qu'il exalte jusqu'au ciel celui qu'il appelle « le Dieu des misérables ». Il raconte ailleurs brièvement sa merveilleuse histoire, de sa naissance humiliée à « sa glorieuse ascension », avec l'accent même du plus fidèle des croyants. Et chemin faisant, il lui consacre cet hommage, qui est un acte d'adoration :

« Si la morale la plus pure et le cœur le plus

1. *Essai*, IIe partie, chap. XIII; *Œuvres*, t I, p. 503-506, *passim*.

tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes sont les attributs de la Divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi sur le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple chéri ; la tolérance l'admire avec attendrissement, dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix ; et son dernier soupir, dans les angoisses de la mort, est un soupir de miséricorde[1]. »

Il l'appelle bien, au chapitre précédent, « un homme extraordinaire ». Mais il ne paraît pas qu'il y ait, dans l'expression, aucune intention blasphématoire. Et y en aurait-il une, ce serait simplement une preuve nouvelle que l'*Essai* ne présente pas de doctrine arrêtée en matière religieuse. L'esprit de l'auteur ressemble à un navire mal lesté, livré au caprice des vents ; il penche d'un côté ou d'un autre, suivant le sens où soufle la rafale. Il résout, en des sens contraires, les questions de la métaphysique, à la fois les plus simples et les plus graves. Il croit et il ne croit pas à l'immortalité de l'âme[2]. Il célèbre avec des accents lyriques, on le sait, la toute-puissance du Créateur[3], et ailleurs il parle à peu près en athée ; il doute de Dieu comme de la

1. *Essai*, IIe partie, chap. xxxiv et xxv, p. 570-571.
2. *Essai*, IIe partie, chap. xxxi ; surtout la note de l'*Exemplaire confidentiel*, *Œuvres*, t. I, p. 565.
3. *Ibid.*, IIe partie, chap. xxxi ; *Œuvres*, t I, p. 564-565.

vertu : il n'y a plus à ses yeux ni bien, ni mal, ni Providence[1].

C'est une âme inquiète, agitée, ballottée en sens contraires. L'*Essai* n'a pas de doctrine, tout s'y rencontre : il ressemble à un chaos, comme son auteur disait lui-même en le revoyant[2]. On y trouve pêle-mêle les assertions les plus diverses. La pensée y bouillonne comme un métal en fusion, mais elle n'a pas encore reçu le moule qui doit, en la fixant, lui donner une forme précise, et en même temps l'unité, la force et la beauté. Chateaubriand n'est pas encore lui-même dans cet ouvrage. Il reflète souvent les idées d'autrui. Sa philosophie en particulier n'est qu'une philosophie de collège, un écho[3]. Voilà pourquoi elle rend des sons différents : ils varient avec la voix à laquelle elle répond.

Mais il n'est pas possible de nier cependant que, si son esprit est partagé, incertain, indifférent, son cœur incline vers la Religion. Sur ce point, d'ailleurs, sa conduite commente son livre et l'éclaire.

Quand il fit son voyage en Amérique, sa foi avait déjà subi le choc dont témoigne le scepticisme intermittent de l'*Essai*; il s'était nourri des entretiens des philosophes et de leurs écrits. Or il nous a raconté lui-même ce qui se passait dans son âme, pendant la traversée, sur cette mer sans limites, moins orageuse que sa jeunesse. Parfois sans doute

1. *Essai*, IIe partie, chap XXII, note de l'*Exemplaire confidentiel*, t. I, p. 536.
2. *Ibid.*, préface de 1826, p. 253.
3. *Ibid.*, chap. XXXI, note de l'édition de 1826, t. I, p. 565. Voir aussi p. 568, en note toujours.

le spectacle des belles nuits étoilées ne faisait qu'éveiller dans son cœur un sentiment délicieux de voluptueuse et tranquille poésie. Enveloppé dans son manteau, il se couchait sur le tillac ; ses regards contemplaient les étoiles au-dessus de sa tête. La voile enflée lui renvoyait la fraîcheur de la brise, qui le berçait avec mollesse ; à demi assoupi et poussé par le vent, il changeait de ciel en changeant de rêve[1].

Mais, d'autres fois, ce calme, cette immensité, ces mondes étincelants, qui roulaient silencieusement dans les profondeurs lointaines du ciel, tout entraînait peu à peu son âme au-delà des chemins lumineux où les astres voyagent, jusqu'à Celui qui a allumé ces soleils et qui les verra s'éteindre. « Nous nous levions la nuit, dit-il, lorsque le pont était abandonné à l'officier de quart et à quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence : *tuta aequora silent*. Le vaisseau roulait au gré des lames sourdes et lentes, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long de ses flancs. Des milliers d'étoiles, rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais Dieu ne m'a plus troublé de sa grandeur que dans ces nuits où j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds[2]. »

Voilà de quel côté sa pensée allait d'elle-même, sans qu'elle eût besoin d'aucun guide pour diriger son élan.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 346.
2. *Ibid.*, p. 347-348.

Les solitudes américaines ne lui parlèrent pas moins de Dieu que celles de l'Océan. On n'a qu'à ouvrir les *Natchez* pour s'en convaincre. Le poème se pare complaisamment de toutes les beautés poétiques de la Religion. Quel que fût alors le trouble de son esprit, l'auteur était resté chrétien, tout au moins par l'imagination et par le cœur[1].

Rentré en France, on l'a vu, à la nouvelle de l'arrestation du roi, il reprit du service et s'engagea dans une compagnie bretonne, qui faisait partie de l'armée des princes. Il fut atteint bientôt d'une blessure. Par surcroît, la petite vérole, qui désolait le camp, le frappa à son tour. Sa compagnie s'étant débandée, il errait à travers la campagne. La fièvre le minait lentement; il pensa enfin qu'il allait mourir :

« Vers la fin du jour », dit-il, « je m'étendis sur le dos, à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'*Atala*[2], ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles : nous nous

1. Voir, en particulier, au livre VIII, la scène entre Chactas et le chef de la prière (l'évêque de Marseille), ou, au livre IV, les pages consacrées à sainte Catherine et à sainte Geneviève ; il y a dans ce livre un tableau du ciel, différent de celui des *Martyrs*, mais qui est peint avec complaisance et qui respire un certain sentiment de l'infini.

2. Il portait dans son sac de soldat, avec son linge, le manuscrit d'*Atala* et de son voyage en Amérique. C'était toute sa fortune, mais c'était bien une fortune. Une nuit on lui vola ses chemises, mais on lui laissa ce qu'il nommait ses paperasses. Le sac ne fut plus que le *sac d'Atala* (*Mémoires d'outre-tombe,* t. II, p. 25).

couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'endormis dans un sentiment de religion : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil[1]. »

Ainsi sa dernière pensée est une pensée religieuse. Comme les héros grecs, épris de leur belle lumière, il salue une dernière fois le soleil qu'il n'espère plus revoir ; comme le guerrier de Virgile, qui envoie en mourant un souvenir suprême aux doux rivages d'Argos, il songe à ses chères landes bretonnes, où s'écoula son enfance et où il a laissé ceux qu'il aime. Mais, de plus que ces âmes antiques, il tourne son cœur vers Dieu, à qui il rend sa vie, ainsi qu'un dépôt que l'heure est venue de remettre, et son regard, près de s'éteindre, se relève à demi vers le ciel, le pays des âmes, leur véritable patrie et le lieu ineffable de leur éternel rendez-vous.

Voilà ce qu'il était durant les années qui succédèrent à sa première jeunesse, quand il composait l'*Essai historique*, ou qu'il le portait en germe dans sa pensée ! Sainte-Beuve a signalé, entre ce livre et celui qui allait suivre, un rapport qui rendait moins étonnant, à ses yeux, le passage de l'un à l'autre : l'auteur de l'*Essai* croit à la nécessité sociale du Christianisme. Sur ce point, « il se sépare des Encyclopédistes, qui minent l'édifice, et il leur dit : A quoi bon? Quand ce sera miné, que gagnerez-vous à avoir étalé et démontré la ruine ?

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 65.

C'est par là qu'il se prépare et se dispose, encore à son insu, à ce qu'il fera bientôt dans le *Génie du Christianisme*. C'est là le lien réel et comme le *pont* entre les deux ouvrages, qui semblent d'abord contradictoires [1]. »

L'observation est juste, mais incomplète ; Sainte-Beuve n'a pas dit assez. Il y a d'autres *ponts* que celui dont il parle, et de meilleurs : plus solides, plus larges et plus faciles à traverser. « En lisant attentivement l'*Essai* », a écrit Chateaubriand lui-même, on sent partout que la nature religieuse est au fond et que l'incrédulité n'est qu'à la surface [2]. »

C'est ce que M. Janet aussi a fait justement remarquer ; il a fort bien vu qu'il y avait chez le jeune auteur un christianisme latent et profond, beaucoup plus profond que son scepticisme. Le vieil homme, le chrétien primitif, était resté en lui, effacé sans doute, inactif et comme endormi, mais tout prêt à se réveiller [3].

Il aurait pu s'appliquer d'avance ce que Lamartine a écrit de lui-même : « J'ai été élevé au sein du Christianisme ; j'ai été formé de sa substance ; il me serait aussi impossible de m'en dépouiller que de me dépouiller de mon individualité, et si je le pouvais je ne le voudrais pas, car le peu de bien qui est en moi vient de lui et non de moi [4]. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, I, p. 164.
2. *Essai*, préface de l'édition de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 253.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1890.
4. *Un Homme d'aujourd'hui*, XIV. C. Lévy.

Il avait dans l'esprit la plus haute estime de sa religion maternelle, et il en portait l'amour dans le cœur. Et ce qui devait rendre plus vif encore chez lui ce double sentiment, en cette année 1798 qui fut décisive, c'est le spectacle de tout ce que la Foi emportait, en s'en allant, des croyances les plus chères de sa raison. L'exemplaire confidentiel de l'*Essai* en est la preuve. Les notes qu'il y a mises en marge, en ce temps-là, tout près de sa conversion, ne permettent pas d'ignorer jusqu'à quelles négations effrayantes il finissait par descendre, dans les alternatives qui faisaient passer son intelligence de la foi à l'incrédulité et de l'incrédulité à la foi. Il en arrivait, on s'en souvient, à tout mettre en doute, l'immortalité de l'âme, Dieu, la vertu même. C'est alors qu'ayant touché le fond de l'abîme il rebondit jusqu'en haut.

Etre chrétien ou ne plus croire à rien, c'étaient les deux termes entre lesquels il se rendait compte qu'il devait désormais choisir. Les mystères de la Religion sont comme la lumière du jour, que les yeux ne voient pas elle-même, et dont ils n'apprécient jamais mieux les bienfaits que lorsqu'elle s'éteint, laissant partout derrière elle l'obscurité et la nuit. Les ténèbres où s'enfonçait Chateaubriand lui faisaient assurément jeter un regard de sympathie et de désir vers les clartés invisibles, dont il avait joui autrefois.

Il en était là, quand il reçut la lettre douloureuse, qui lui apprenait tout ensemble et la mort de M[me] de Chateaubriand et les chagrins dont l'*Essai* avait accablé ses derniers jours, et les doux

reproches, les tendres prières, qu'elle semblait lui adresser des rivages de l'autre monde. L'esprit n'est pas toujours la dupe du cœur ; il est quelquefois son obligé. Entre la foi du chrétien et l'incrédulité du sceptique, l'esprit de Chateaubriand hésitait, on vient de le voir, oscillant de l'une à l'autre : son cœur, qui n'avait jamais été indifférent, fit tomber alors dans la balance une pluie de larmes, et la foi l'emporta.

« Rien de plus vraisemblable », dit Villemain, « que ce qu'il ajoute au sujet des exemplaires de son livre, jetés au feu par lui-même dans cette révolution soudaine, qui bouleversa son âme et changea tous ses sentiments, un peu confus encore, et, comme il arrive dans la jeunesse, à la fois indécis et violents... Ce n'est pas une rétractation par inconstance, un changement par calcul ; c'est la même âme frappée d'un coup inattendu et inclinée plus fortement où elle penchait déjà[1]. »

*
* *

Ajoutons enfin que la grâce de Dieu a de ces coups subits de miséricorde. Beaucoup de gens du monde refusent d'y croire : ils n'admettent pas l'intervention du ciel dans notre vie. Mais c'est un fait pourtant, et qui s'impose comme tous les faits. Ceux-là seuls peuvent le révoquer en doute à qui leurs occupations et leur manière de vivre ne fournissent pas l'occasion d'en être témoins. Mais com-

1. *La Tribune moderne. M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence*, etc., p. 76.

bien l'ont vu de leurs yeux et, pour ainsi dire, touché de leurs mains, parmi ceux que leur ministère appelle à étudier les âmes et à connaître tous les secrets de leur histoire.

Qu'on nous permette d'exposer sur ce sujet la doctrine de l'Eglise! Pour rester invisible, Dieu n'en est pas moins agissant autour de nous et en nous-mêmes, surtout dans ce qui touche aux intérêts de l'autre vie. Les meilleurs des incrédules n'acceptent l'existence d'un être infini qu'à la condition de le reléguer au loin dans un ciel solitaire, où le retient et l'absorbe un bonheur égoïste; ils « laissent subsister dans le monde *la statue de Dieu*, s'il est permis de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre; Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant[1] », qui parle aux âmes et se revèle en elles par son action. Comment il concilie leur liberté et sa puissance, c'est un secret qui le regarde, et dont ne se trouble guère vraiment quiconque réfléchit aux mystères impénétrables parmi lesquels nous vivons. Ce qu'il y a de certain, c'est que parfois il ouvre brusquement leurs yeux à sa lumière : il en fait d'heureuses vaincues de la vérité.

« Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Je suis Jésus de Nazareth. »

D'autres que Saul ont entendu cette douce voix et reçu la grâce ineffable qu'elle annonce. Ils ont été renversés un jour sur le chemin, et ils se

1. Guizot, *Méditations et études morales*, préface, p. 1

sont relevés, comme l'apôtre, disciples et défenseurs de cette doctrine blasphémée ou méconnue, qui venait de les conquérir.

Après tout, Dieu n'est-il pas maître de sa grâce? S'il ne refuse à personne les secours intimes dont notre faiblesse a besoin dans ce voyage aventureux vers l'autre monde, il donne ses faveurs extraordinaires à qui il lui plaît et comme il lui plaît. « L'Esprit souffle où il veut »; lui aussi il « a ses raisons que la raison ne comprend pas ».

Il faut dire, cependant, que ses grandes miséricordes, toutes mystérieuses qu'elles peuvent être, s'expliquent le plus souvent; on se rend compte, si l'on y regarde, de ce qui les a provoquées.

Quelquefois notre œil lui-même, — trop facile à tromper, il est vrai, — voit de si heureuses dispositions dans l'âme ainsi favorisée, tant de loyauté d'esprit, une si belle droiture de cœur, que la grâce de la Foi lui en paraît comme la récompense attendue et l'épanouissement naturel : c'est une fleur divine qui, pour éclore sur une telle tige, n'a eu besoin, si l'on peut ainsi dire, que de quelques gouttes opportunes de la rosée du ciel et de quelques chauds rayons du soleil[1].

Et puis, il y a cette grande loi de la solidarité, qui est un dogme évangélique et qu'il ne faut jamais oublier. Nous ne sommes pas isolés dans le

1. A propos de l'importance qu'a la droiture pour le salut, un de nos contemporains a écrit cette spirituelle boutade : « Tant bien que mal on arrive au ciel. »

— Quand on sait le chemin.

— Oh! mon Dieu : c'est en face, il suffit d'aller tout droit (Gustave Droz, *Tristesses et Sourires*, II).

monde. Nous avons parfois à nos côtés, loin de nos yeux peut-être, mais tout près de nos cœurs par l'affection qu'elles nous portent, des âmes saintes et dévouées, qui travaillent, qui luttent, qui souffrent et qui prient pour nous. Leurs prières, leurs vertus et leurs épreuves sollicitent Dieu sans cesse en notre faveur, et avec d'autant plus d'efficacité qu'elles ont plus de mérites et qu'elles nous aiment davantage.

C'est ce qu'a très bien compris et admirablement exprimé sur la scène la grande âme chrétienne de notre Corneille. Qu'est-ce, en effet, que *Polyeucte*, sinon l'histoire parallèle de deux âmes, dont l'une, devenue chrétienne et qui tient plus du ciel que de la terre, retourne au ciel par le chemin sanglant du martyre, tandis que l'autre, déjà digne de la comprendre et de la suivre, mais encore victime des obscurités de l'erreur, tout à coup, grâce aux mérites héroïques de la première, est illuminée par un rayon de la vérité, comme par un éclair, et s'écrie :

> Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...
> Je suis chrétienne enfin.

C'est à Polyeucte que Pauline est redevable de de cette lumière inattendue ; c'est lui qui l'a sauvée par son détachement sublime, son amour, ses prières et sa mort.

Il ne faut pas voir là une peinture invraisemblable inventée par le poète, un tableau fantaisiste dont son imagination aurait fourni seule tous les traits.

Il y a beaucoup de vérité dans ces scènes idéales. C'est l'histoire, agrandie par un esprit puissant et embellie par son art, de ce qui se passe en réalité, plus humblement, entre les âmes et dans leurs rapports avec le ciel. Les œuvres des unes peuvent profiter aux autres. Dieu voit leurs désirs, il entend leurs voix, et, à son heure, au gré de sa volonté souveraine, sa grâce descend, comme une réponse, sur les êtres chéris pour qui leurs vertus l'implorent plus efficacement encore que leurs prières.

Que Chateaubriand ait bénéficié, dans sa conversion, d'une faveur semblable, rien n'empêche de le croire, et même tout y autorise. Il appartenait à une famille chrétienne, fort inquiète de l'état de son âme, et qui suppliait ardemment le ciel pour lui. « Rien ne remplace », a-t-il écrit lui-même, « l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme. On est oublié de ses frères et de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons : on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme[1]. »

Il lui restait alors de ses proches, outre sa jeune femme, sa sœur Lucile et son autre sœur, Julie, cette Mme de Farcy qui lui annonça la mort de sa mère et qui devait mourir elle-même un an après. Toutes trois étaient des âmes pieuses ; et l'une d'elles, Mme de Farcy, pouvait passer pour une véritable sainte[2]. D'abord vivement éprise du monde

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 194.

2. L'abbé Carron a raconté sa vie dans l'ouvrage : *Vie des Justes*, etc. (Versailles et Paris, 1815-1817, 10 volumes in-12), t. IV, pp. 349 et suivantes. Chateaubriand a reproduit ces pages, en les abrégeant, à la suite de ses *Mémoires d'outre-tombe*.

où elle était adulée pour sa jeunesse brillante, son esprit et sa grâce, folle de réunions, de fêtes et de poésie, elle dit adieu aux succès, à un âge où elle pouvait encore longtemps les espérer tous ; elle n'avait pas trente ans. Dès lors, elle devint une religieuse sans voile, et mena, hors du cloître, la vie du cloître le plus austère. Couchant dans un grenier, sur une sorte de lit de planches, s'habillant d'une étoffe grossière, jeûnant tous les jours avec rigueur, vivant de pain noir et d'eau, portant enfin sur une chair délicate un dur cilice, on eût dit qu'elle avait à expier de grands crimes, et non pas seulement la frivole complaisance de s'être sentie trop souvent, sous le feu des lustres, admirée de tous les yeux, enviée, recherchée, adorée.

Voilà quelles âmes priaient et méritaient pour Chateaubriand sur la terre. Et au-delà de la terre, auprès de Dieu même, il avait, pour plaider sa cause, ceux des membres de sa famille qu'y avait envoyés le bourreau. A son tour, épargnée par la hache, mais mourant des longues souffrances de sa prison et de toutes les blessures que la Révolution lui avait faites, sa mère venait de rejoindre les martyrs.

« C'est à ma mère », a-t-il dit, « que je dois la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion. »

Il ne pensait sans doute qu'à l'éducation chrétienne qu'il en avait reçue dans son enfance. Mais peut-être lui fut-il redevable une seconde fois de ses croyances. Peut-être ne dut-il à personne plus qu'à elle la divine clarté, qui lui montra subite-

ment ses erreurs. Qui put intercéder pour lui avec plus d'autorité, plus d'ardeur, plus d'opiniâtreté, plus d'amour?

L'âme de Chateaubriand était donc bien gardée par ceux qui l'aimaient. Beaucoup de voix puissantes appelaient sur elle la grâce de Dieu, et encore qu'elle fût loin d'être sans reproche, la grâce de Dieu pouvait aisément y descendre et s'y reposer : certains sentiments, nobles et beaux, lui en ouvraient la porte toute grande.

On a vu aussi qu'il n'était pas aussi loin de la Religion qu'il pouvait le paraître; il en était même tout près, du moins par la sympathie, et il devait suffire d'une émotion vive et profonde, comme celle qu'il éprouva, pour que son âme franchît la faible distance qui le séparait de la foi. Il n'avait qu'un pas à faire : il n'eut besoin que d'un mouvement et d'une minute.

Il n'y a donc pas à douter de sa parole. La soudaineté de sa conversion n'est pas une arme, dont on soit autorisé à se servir pour en combattre la réalité.

*
* *

Certains critiques ont usé de moyens pires encore. Pour leur esprit prévenu, tout retour à Dieu est suspect. Incrédules eux-mêmes, ils ne peuvent comprendre que d'autres croient véritablement, surtout après avoir douté. C'est l'intolérance dans le préjugé et le parti pris dans l'erreur. Parmi ces sceptiques enfermés si étroitement dans leur étroit

scepticisme, les plus avisés se gardent bien de présenter leur idée nettement, à découvert. Mais elle est au fond de tout ce qu'ils disent : elle inspire leurs objections, leurs réserves, et aussi leurs calomnies.

D'autres font les enfants terribles et publient tout haut ce que les habiles se contentent de penser tout bas. Voici, par exemple, ce qu'écrivait, en 1832, l'auteur d'un livre sur la *Vie et les Œuvres de M. de Chateaubriand*[1] :

« On a vu », dira-t-on, « les consciences les plus désordonnées revenir à Dieu après un cercle d'égarements. Je conçois cela ; je conçois fort bien que sur le déclin de la raison... l'homme, tombant en caducité, se rattache à ses premières idées, celles de son berceau.

« Voilà de ces conversions explicables ! Mais chez notre écrivain, quand il rayonne de toutes ses splendeurs !

« C'est dans le moment où son intelligence gagne le plus en étendue, c'est lorsque, plus novateur que jamais, il connaît toute la platitude des préjugés scolaires, et fait preuve du meilleur jugement qui puisse être, d'un jugement enfin qui sonde sa contemporanéité et voit bien au-delà d'elle, c'est dans ce moment où il fait preuve de toute la hauteur de sa raison qu'il se rapetisse, qu'il se fait croyant, qu'il recule de quatre siècles, qu'il regarde comme non advenus deux cents ans de livres, que... »

1. Scipion Marin, *Histoire de la vie et des œuvres de M. de Chateaubriand*. Paris, 1832, 2 vol. in-8°, t. I, p. 234 et suiv.

La diatribe continue; il faut bien que cette belle indignation suive son cours. En vérité, elle nous paraît aujourd'hui bien démodée et peu distante du ridicule; car d'oser dire si bruyamment ce que peut admettre ou non un esprit supérieur dans toute sa force, quand on n'est soi-même qu'un esprit fort médiocre ; de pousser l'audace jusqu'à déclarer absolument incapable d'obtenir l'assentiment d'une intelligence vigoureuse une religion qui a compté, parmi ses adeptes convaincus, à peu près tous les hommes dont le génie a honoré le plus l'humanité durant tant de siècles, c'est d'une témérité un peu naïve et d'une confiance en soi-même qui fait sourire.

Justement à l'époque où paraissaient ces fanfaronnades, un homme encore jeune commençait à se mêler à la bataille des idées, où il devait se faire un nom; c'était Pierre Leroux. Esprit indépendant, s'il en fut, Pierre Leroux allait bientôt écrire, sur le Christianisme, ce jugement remarquable, si différent de ce qu'on vient de lire :

« Si le Christianisme est une grossière erreur de l'esprit humain, le plus sûr est de douter de tout, et de déclarer à jamais l'esprit humain incapable d'asseoir sur une base solide aucune vérité morale [1]. »

1. *Du Christianisme et de ses Origines démocratiques.* Paris, 1848, p. 6. — Ceci rappelle le célèbre passage de La Bruyère : « Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs!

Il faut que ceux qui pensent comme M. Scipion Marin, sans se risquer, comme lui, à le dire, en prennent leur parti : leur propre incrédulité ne saurait être pour eux un motif légitime de révoquer en doute la sincérité des croyants.

Cette raison est d'ailleurs si mauvaise que bien peu, je l'ai dit, osent la donner ouvertement au public et peut-être se la donner à eux-mêmes. Mais, avouée ou non, si elle ne prouve rien contre ceux qu'elle vise, elle prouve un peu trop contre ceux qui en usèrent ; ils auraient bien fait d'en chercher d'autres.

§ IV. — Une preuve décisive de la sincérité du retour de Chateaubriand a la Foi

C'est de Chateaubriand lui-même que nous avons appris le changement survenu dans ses idées entre

quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et des derniers supplices! Prenez l'histoire : ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : Y a-t-il rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr, il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière; mais, je l'ai approfondi, je ne puis être athée; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion : c'en est fait. »

Un moine du XII[e] siècle, Richard de Saint-Victor, disait dans le même sens : « *Domine, si error est, a te ipso decepti sumus :* Si nous sommes dans l'erreur, c'est vous-même, ô mon Dieu, qui nous avez trompé ».s On voit que cette réflexion s'est présentée d'elle-même à des esprits très divers.

l'*Essai* et le *Génie du Christianisme*. Nul ne pouvait être mieux renseigné que lui sur ce qui s'était passé en lui, et il est d'ailleurs de ceux dont un juste sentiment de l'honneur, — et nul ne l'eut jamais plus vif, — met un pareil témoignage au-dessus de toute discussion. Mais, pour dissiper tous les doutes élevés contre la vérité de sa conversion, s'il ne suffisait pas de la parole qu'il a donnée solennellement au public, qu'on lise cette lettre intime, écrite à cette époque même, et où il laissait parler son cœur dans l'épanchement et la liberté d'une confidence, car il ne savait pas qu'elle serait jamais publiée. Et en réalité, elle ne l'a été qu'après sa mort et à la suite d'un hasard heureux, qui l'a fait découvrir parmi les papiers de son correspondant.

Voyez même l'ironie des choses ! C'est le critique qui devait être un jour le détracteur le plus redoutable de la sincérité de Chateaubriand, c'est Sainte-Beuve, qui a trouvé cette pièce décisive dans les cartons de Fontanes. Il s'est honoré, d'ailleurs, en la publiant, comme en avouant aussi qu'elle tranche la question, — s'il y avait une question. — « Elle en dit plus, écrit-il, que je ne pourrais. Le ton en est certainement étrange, le style exagéré ; celui qui l'écrit est encore sous l'empire de l'exaltation, mais la sincérité de cette exaltation ne saurait être mise en doute un moment[1]. »

Voici les passages principaux, au point de vue qui nous occupe :

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 177.

Ce 25 octobre 1799 (Londres).

« Je reçois votre lettre, en date du 17 septembre. La tristesse qui y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes aux yeux, dites-vous. Le ciel m'est témoin que les miens n'ont jamais manqué d'être pleins d'eau[1] toutes les fois que je parle de vous. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrit (*sic*) davantage, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur et selon l'idée que je m'étais faite de l'homme à grandes espérances. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme Racine, si vous n'étiez pas bon par excellence, comme vous l'êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes mes pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon admiration pour votre beau génie. »

Chateaubriand n'avait donc rien de caché pour un ami si vivement aimé; son cœur était un livre ouvert où il le laissait lire.

« Au reste », continue-t-il, « c'est une nécessité que je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous mes autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur que j'aimais tendrement, et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi, nous sommes convaincus qn'il y a une autre

1. Sainte-Beuve remarque justement que c'est là du style de la première manière.

vie. Une âme, telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures passent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau. »

Sainte-Beuve fait observer qu'il semble résulter de cet endroit que Fontanes avait exprimé quelques doutes à son jeune correspondant sur l'immortalité de l'âme. Ceci augmenterait encore la portée de la lettre et des paroles de foi qu'elle contient; car si Chateaubriand avait été encore dans l'état d'esprit où il se trouvait durant les mois qui suivirent immédiatement la publication de l'*Essai*, si rien n'était survenu, dans l'intervalle, qui changeât ses idées, il aurait pensé exactement ce que pensait Fontanes. Et assurément il le lui aurait dit dans le laisser-aller d'une causerie confidentielle, au lieu de faire à son égard le prêcheur hypocrite et d'essayer de le convertir à une doctrine qu'il n'eût pas admise lui-même. Mais lisons la suite : elle est plus chrétienne encore.

« Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé, afin que j'élevasse les yeux vers lui ! Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire,

certain que je suis que là vit la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants. »

Dans ces phrases brillantes qui lui échappent, on sent l'auteur qui écrivait alors les pages magnifiques du *Génie du Christianisme*, et dont des sentiments, à la fois puissants et nouveaux, exaltaient la parole comme le cœur.

Il parlait longuement à Fontanes du grand ouvrage qu'il avait entrepris, et auquel il donnait alors pour titre : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur les autres cultes de la terre*. Il lui écrivait : « Je puis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'ai senti vivement l'intérêt du sujet. » Il lui citait certains morceaux, qu'il venait de composer, et qui figurent, en effet, dans le *Génie du Christianisme*, mais avec des retouches que lui imposa son goût, devenu depuis plus exigeant.

Et il terminait par une formule peu banale, où éclatait sa foi de néophyte :

« Adieu ; que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous ! »

L'accent de cette lettre ne paraît pas suspect, et ce n'est point sans doute trop s'avancer que de croire qu'il ne laissera personne indécis. On ne saurait donc le contester : lorsqu'il a entrepris le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand était revenu franchement à la Religion. C'est un fait qui a son importance,

même au seul point de vue littéraire; car le *Génie du Christianisme* est un beau livre, il a eu une rare et longue fortune. On doit s'applaudir de n'être pas autorisé à craindre qu'il ait été écrit sans conviction. Il serait déshonorant pour les lettres d'avoir à constater que leur beauté propre peut naître de l'hypocrisie et qu'elles mènent parfois à la gloire des œuvres qui méritent les gémonies[1]. »

*
* *

Mais si Chateaubriand a été sincère alors dans ses sentiments religieux, l'est-il resté depuis et

1. On a cherché de toutes manières à prendre la parole de Chateaubriand en défaut, pour ce qui regarde la Religion. Ainsi un critique, qui ne lui est pourtant pas défavorable, M. Janet (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1890), relève le mot *jadis* dans cette phrase du *Génie :* « Je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. » Comme il était encore sceptique en 1798, l'exemplaire confidentiel de l'*Essai* en fait foi, et qu'une partie du *Génie* était écrite en octobre 1799, ainsi qu'on le voit par la lettre à Fontanes, M. Janet constate qu'il n'y a qu'un an de distance entre ces deux dates, et il conclut : « Nous voilà bien loin du *jadis* avoué par l'auteur. »

C'est Sainte-Beuve qui a mis à la mode ces petites chicanes contre Chateaubriand. Celle-ci tombe évidemment à faux, car la phrase est empruntée à la préface du *Génie*. Or il est tout à fait naturel que la préface ait été écrite, l'ouvrage fini, en 1802. Ce mot *jadis* suffirait à le prouver, à défaut de l'usage. Il s'était donc écoulé, depuis les « déclamations » un intervalle considérable par les événements survenus, lesquels avaient fait passer Chateaubriand de l'exil, où il vivait dans la misère et une sorte de désespoir, sur le sol de la patrie, où s'ouvraient déjà devant lui tant d'espérances. Et d'ailleurs quatre années, c'est bien quelque chose, pour qui n'a pas encore trente-quatre ans. Or, il y avait quatre années qu'il avait écrit ses dernières lignes sceptiques, et les premières remontent beaucoup plus haut. Il s'est donc exprimé très justement.

jusqu'à sa mort ? Sa foi n'a-t-elle pas faibli? Ne s'est-elle même pas éteinte ?

Victor Hugo, ou, quel qu'il soit, le journaliste du *Conservateur* que nous avons cité, indigné des procédés calomnieux dont l'écrivain était l'objet, finissait son plaidoyer par ce mot sonore : « Sur cet athlète invulnérable la cicatrice ne reste même pas. »

Cette rhétorique excita quelques sourires dans le camp opposé[1]. Et le fait est que la cicatrice est restée. Non certes que les critiques les plus sérieux usent aujourd'hui contre l'auteur du *Génie du Christianisme* de toutes les anecdotes sans autorité, qui parurent émouvoir ses ennemis, dans les premières années de ce siècle; mais, outre que quelques-unes semblent faire encore parfois impression, Chateaubriand a été attaqué depuis par d'autres armes. Sa réputation de sincérité en religion a reçu des blessures nouvelles qui n'ont pas guéri vite : elles se voient toujours.

On lui a opposé tout ensemble et ses principes et ses passions. On a dit, et plus souvent encore laissé entendre, qu'il avait montré plus d'une fois, par ses paroles mêmes, qu'il n'était pas un véritable croyant; ce dont ses mœurs légères devaient passer pour une autre preuve, indirecte sans doute, mais néanmoins convaincante.

Etudions ces deux griefs. Parlons successivement des doctrines de Chateaubriand et de sa conduite morale. Nous verrons que sa foi est hors de toute atteinte; elle ne doit pas être soupçonnée.

1 Voir Cousin d'Avalon : *Chateaubriantina*, t. II, p. 87.

II

LES DOCTRINES RELIGIEUSES DE CHATEAUBRIAND
DE SA CONVERSION A SA MORT

CHAPITRE I

QUE LE CARACTÈRE DE CHATEAUBRIAND DONNE DU CRÉDIT A SES DÉCLARATIONS RELIGIEUSES

§ I. Sentiment de l'honneur. — § II. Désintéressement. — § III. Passion de la popularité. — § IV. Que le goût d'un rôle à jouer ne saurait expliquer chez Chateaubriand l'hypocrisie religieuse.

§ I. — Sentiment de l'honneur

On peut refuser sa sympathie à M. de Chateaubriand; on ne peut lui refuser son estime. Ce fut vraiment un homme d'honneur.

Tout politique perspicace qu'il était, encore qu'il ait eu sur l'avenir des vues nettes et profondes, il a commis des fautes dans le maniement des affaires, au pouvoir comme hors du pouvoir. Les appétits d'une ambition aussi ardente à poursuivre le but qu'incapable d'en jouir après l'avoir atteint, sa vanité exigeante, la susceptibilité ombrageuse d'un amour-propre extrêmement sensible aux blessures et obstiné à en tirer vengeance, tous ses défauts

sont connus, et on a quelque peine à les lui pardonner, en voyant parfois l'usage malheureux qu'ils le poussent à faire de son talent.

L'homme privé n'est pas davantage sans reproche. Il eut des passions et ne sut pas toujours en rester maître; il céda à leurs conseils, nous le verrons, et eut la faiblesse de s'en laisser vaincre.

Mais, au demeurant, sa dignité est sauve, il n'y a jamais porté aucune atteinte. Peu d'hommes ont eu un plus vif sentiment de respect pour eux-mêmes; on peut dire qu'il avait l'honneur intolérant : toute bassesse lui faisait horreur. L'apparence même de ce qui aurait pu nuire à son estime envers lui-même le révoltait; il ne supportait pas l'idée d'être amoindri à ses propres yeux. Il disait de lui : « De tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. » Beau trait de sa physionomie morale, qui a frappé ceux mêmes qui l'ont jugé avec rigueur. Sainte-Beuve a écrit : « Ce que Chateaubriand a toujours eu, ce qu'il a su garder jusqu'à la fin bien mieux que ses successeurs, même les plus illustres, c'est la dignité, cette haute estime de soi et qui s'imposait aux autres. Il n'était pas homme à se baisser[1]. »

En 1804, il venait d'être nommé ministre de France près de la République du Valais. Il avait trente-six ans; Bonaparte lui ouvrait toute grande la voie des honneurs, et, dans son nouveau poste, on l'attendait avec une bienveillance impatiente, que le diplomate devait à l'écrivain. Tout à

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 113, en note.

coup, quelques jours avant son départ, comme il passait près des Tuileries, il entendit annoncer la condamnation et la mort du duc d'Enghien. Ce cri tomba sur lui comme la foudre; il rentra chez lui et rédigea sa démission. C'était prendre parti, briser sa carrière et donner une leçon périlleuse à un maître tout-puissant, qui entendait ne pas être discuté et ne reculait point devant la violence. On faisait leur procès, à ce moment même, au général Moreau et à Georges Cadoudal : « Le lion avait goûté le sang », il était dangereux de l'irriter.

Aucune crainte n'arrêta Chateaubriand. Tout le monde tremblait autour de lui, même pour sa vie. Fontanes éperdu le voyait déjà fusillé avec les siens. Pendant plusieurs jours, sa porte fut assiégée par ceux qui l'aimaient : ils venaient d'heure en heure prendre en frémissant des nouvelles. Un peu plus tard, Bonaparte disait à sa sœur, Mme Bacciochi : « Vous avez eu bien peur pour votre ami. » C'était avouer le péril que cet ami avait couru pour sa chevaleresque témérité[1].

Cela ne l'empêcha pas d'écrire quatre ans après, dans son journal *le Mercure*, un article audacieux, plein d'allusions redoutables. Napoléon, alors tout enivré de gloire et de puissance, y était visé dans la personne de Néron. L'auteur protestait vivement contre sa tyrannie. Que cette protestation paraisse ou non opportune, il faut bien reconnaître qu'elle

1. *Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 375-378. Mme de Chateaubriand a écrit de son côté : « Pour Fontanes, il devint fou de peur ; il se voyait déjà fusillé avec M. de Chateaubriand et tous nos amis. » Cf. Pailhès : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, 1896, p. 297.

était courageuse. Chateaubriand avait cru devoir la faire, dans le silence universel, et il l'avait faite, en dépit des représailles qu'il prévoyait bien.

« Si le rôle de l'historien est beau », disait-il, « il est souvent dangereux ; mais il est des autels comme celui de l'honneur qui, bien qu'abandonnés, réclament encore des sacrifices ; le Dieu n'est point anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter ; les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie [1] ? »

Le Mercure fut supprimé, et son propriétaire demeura quelque temps sous le coup de la colère impériale. Il échappa comme par miracle à toute violence, et alla se faire oublier dans la solitude de *la Vallée-aux-Loups* [2].

Plus tard, Napoléon, qui avait pour lui de l'estime, — car ils se sont estimés l'un l'autre en se détestant, — manifesta son étonnement qu'il ne fût pas encore académicien. Aussitôt l'Académie le nomma. Il remplaçait Marie-Joseph Chénier et devait, par conséquent, prononcer son éloge. Chénier avait joué un rôle dans la Révolution. Son successeur ne consentit pas à dissimuler ce qu'il en pensait ; il tint à condamner les fautes qu'avait commises le révolutionnaire comme à exalter la liberté qu'il avait aimée.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, II, 436.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 525. Cf. Sainte-Beuve, t. II, p. 99-101.

Son discours fut soumis d'avance à l'Académie et à la Cour : il déplut à l'une et l'autre. L'Empereur s'emporta ; il exigea que le récipiendaire corrigeât son texte, et il prit la peine d'indiquer lui-même les endroits où devaient porter les corrections [1].

1. Il se passa même, à cette occasion, une petite comédie qui n'est que trop humaine. Il est intéressant de la rappeler, quoiqu'elle soit connue. Napoléon s'était fait envoyer le manuscrit du discours à Saint-Cloud ; peu après, M. Daru, membre de l'Académie française, qui remplissait alors les fonctions de secrétaire intime, se rendit, selon son habitude, au cabinet impérial. Dans l'antichambre, plusieurs personnages importants attendaient leur tour d'audience. Quand M. Daru parut dans ce cercle, « il fut accueilli de toutes parts avec un empressement proportionné à la hauteur de son crédit. Il entre dans le cabinet, et voilà que bientôt tout entretien cesse, et que les courtisans, favorisés par une indiscrétion générale, prêtent l'oreille aux paroles irritées qui sortaient de la bouche de l'Empereur. On n'avait pas entendu le commencement de l'entretien, qui avait eu lieu à moins haute voix. L'Empereur venait de lire ou de relire le passage controversé du Discours du nouvel académicien. Dans l'effervescence toujours croissante de sa colère... il apostrophait M. de Chateaubriand absent, dans des termes tels que ceux-ci :

« Il vous faut donc de l'effet, Monsieur, toujours de l'effet, etc... Eh bien ! Monsieur, si mon empire et le principe sur lequel je l'ai fondé ne vous conviennent pas, vous êtes libre d'en sortir. Allez porter ailleurs vos haines opiniâtres et des principes que le bien commun m'a ordonné d'étouffer. »

Chacun écoutait avec stupéfaction ces paroles véhémentes, qui perçaient l'épaisseur des portes ; et comme M. Daru était seul dans le cabinet de l'Empereur, on ne doutait pas qu'elles ne lui fussent adressées. Le ministre sortit du cabinet peu de temps après cet éclat ; il se fit un vide immense autour de lui. Ceux mêmes qui tout à l'heure l'avaient accablé de sollicitations mettaient entre eux et lui la plus grande distance. Etonné, il cherchait sur tous les visages la cause de cette répulsion unanime. Enfin l'un d'eux eut le courage de s'adresser à lui, quoiqu'en le croyant un ministre disgrâcié, et lui demanda d'où pouvait venir un tel changement. « Eh ! reprit M. Daru, qui vous fait donc croire à une disgrâce ? — Mais, reprit son interlocuteur, ce sont les terribles paroles que nous venons d'entendre : *Sortez de mon empire, si mes lois ne vous conviennent*

Chateaubriand refusa. Il se fermait ainsi les portes qu'on venait de lui ouvrir. Il le savait bien; mais il ne voulait pas acheter le plaisir d'entrer à l'Académie par la dissimulation de sentiments dont il jugeait l'expression nécessaire. Le silence en de telles occasions lui était insupportable; c'est un sacrifice que son indépendance ne fit jamais.

Il y avait en lui quelque chose de la liberté capricieuse de ces flots, avec lesquels il avait joué dans son enfance sur les grèves bretonnes, et au milieu desquels il dort aujourd'hui dans son tombeau de granit, caressé des vents et bercé par les orages. Rien n'était capable d'enchaîner sa pensée ni d'imposer silence à sa voix. « Toujours sauvage au fond et indompté jusque dans les coquetteries mondaines », il eut sans doute des défauts d'esprit et des erreurs de conduite, mais « à travers tout cela, de perpétuels jaillissements de talent et une élévation extraordinaire qui jette hors du connu : une grande nature primitive qui reprend le dessus et qui se donne espace[1] ».

Aussi la vérité lui échapperait-elle bien vite comme malgré lui s'il croyait trouver dans les circonstances extérieures quelque raison de s'imposer le mensonge. Il n'est pas armé pour l'hypocrisie;

pas. Alors M. Daru partit d'un grand éclat de rire, et les courtisans, en voyant un tel gage de sécurité, reformèrent bientôt le cercle autour de lui; puis plusieurs l'abordèrent en disant : « Vous pensez bien que je n'ai pas été dupe d'une telle méprise. » (Ch. de Lacretelle : *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. V, p. 86-88).

M. Lacretelle tenait l'anecdote de M. Daru lui-même.

1. C'est Sainte-Beuve lui-même qui le juge ainsi, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 112.

son caractère y répugne, et, de même qu'à l'Achille d'Homère, elle lui est « odieuse comme les portes de l'enfer ».

*
* *

En matière d'art, pour ajouter à l'effet, était-il capable d'arranger un peu ses souvenirs ? On l'en a accusé, et, pour certains cas du moins, nous l'avons vu[1], l'accusation n'est pas justifiée. Mais, le serait-elle pour d'autres, il faut bien reconnaître que ces petits mensonges de l'artiste ne prouvent rien contre la sincérité du croyant.

Un homme distingué, fin connaisseur et lettré érudit, disait un jour à quelqu'un qui lui parlait de la religion de Chateaubriand : « Quoi ! vous croyez « à la vérité de sa parole et à la franchise de ses « sentiments ! Mais songez donc au récit d'Eudore, « dans les *Martyrs :* souvenez-vous de cette page « célèbre où le narrateur rappelle le golfe de « Mégare et les villes jadis florissantes dont on « aperçoit les ruines en le traversant. Il trouve nos « douleurs humaines peu de chose devant les « cadavres de ces cités. Et il ajoute que, s'il put faire « alors ce rapprochement, si la vanité de toutes « choses le frappa, c'est parce qu'il était chrétien. « Or, tous les littérateurs le savent, le passage est « emprunté à un païen, Sulpitius, un des correspon- « dants de Cicéron. Fiez-vous donc à un homme, « qui est capable de duper à ce point son lecteur !

1. Cf. *Introduction.*

« Ceci suffit à le juger ; il n'est pas possible de le « prendre au sérieux. »

Ce petit réquisitoire ne manque pas d'intérêt : c'est un exemple caractéristique de ceux qui ont été mis à la mode contre Chateaubriand. A ce titre, il a son importance et vaut qu'on s'y arrête.

D'abord le reproche, d'où il part, fût-il mérité, la conséquence où il arrive serait évidemment sans proportion ni mesure. Il faudrait appliquer ici le mot de l'école sur la conclusion « plus étendue que les prémisses », laquelle constitue une des formes classiques du sophisme ; *latius patet quam præmissæ*.

Mais, de plus, l'accusation porte à faux. On n'a qu'à relire le passage[1]. Eudore ne dit point que cette comparaison ne pouvait venir à l'esprit des païens. Il raconte, au contraire, que la foule (qui était païenne), accourue sur le pont du navire, la faisait en silence, les yeux attachés sur un spectacle dont la beauté mélancolique touchait même les matelots. Ce qu'il se contente d'avancer en faveur de sa religion, c'est que de *jeunes* païens de son âge, qui se trouvaient avec lui sur le vaisseau, furent insensibles à cette leçon du néant, tandis que lui même put l'entendre, malgré sa jeunesse, formé qu'il était aux graves pensées par une doctrine austère, qui développe la raison avant l'heure, ce que ne fait pas le paganisme. Voilà tout ce qu'il affirme, et l'exemple de Sulpitius n'est pas pour le démentir ; car ce magistrat, qui gouvernait la Grèce,

1. *Les Martyrs*, livre IV ; *Œuvres*, t. IV, p. 58.

avait de beaucoup dépassé son âge, quand la vue des « cadavres » d'Egine et de Corinthe lui inspirait ces réflexions profondes sur l'irrémédiable fragilité de tout ce qui brille et de tout ce qui vit ici-bas.

Enfin ce qui écarte jusqu'à l'idée d'une supercherie, ce qui prouve avec évidence la parfaite bonne foi de l'écrivain, c'est qu'il indique lui-même, à la fin du volume, dans une note à laquelle il renvoie, que cette page est imitée de la lettre de Sulpitius à Cicéron[1].

Voilà qui tranche absolument la question et qui montre que la loyauté de Chateaubriand éclate justement dans un endroit de ses œuvres, dont on a prétendu se servir pour la trouver en défaut!

C'est qu'en effet elle n'est pas contestable. De feindre des sentiments qu'il n'avait pas, c'était contraire à sa nature. L'eût-il voulu, il n'en était pas capable. Lui-même l'a déclaré, et ce que nous savons de son caractère et de ses penchants s'accorde avec ses paroles et les confirme :

« Si je n'étais pas chrétien », dit-il, « je ne me donnerais pas la peine de le paraître : toute contrainte me pèse; tout masque m'étouffe; à la seconde phrase, mon caractère l'emporterait et je me trahirais[2]. »

1. Il donne même la référence pour l'original : liv. IV, épist. V, *ad familiares*.

1. Préface de l'*Essai*, édition de 1826; ce passage fut reproduit deux ans après dans la préface des *Mélanges politiques*. 2

§ II. — Désintéressement

Pourquoi d'ailleurs aurait-il tenté cet effort inutile ? De cette longue dissimulation, de ce mensonge opiniâtre qui durerait toute une vie, chez un homme qui n'avait ni l'habitude, ni le goût, ni le pouvoir de contrefaire ses sentiments, quelle explication plausible y aurait-il, quels motifs pourrait-on donner ?

Ce n'est pas l'intérêt sans doute, car personne ne fut jamais moins intéressé que Chateaubriand. Il ressemblait sur ce point à la plupart des gentilshommes de l'ancienne France : il avait le dédain de l'argent. On sait qu'il ne possédait pas de fortune. La crainte de se mettre dans l'embarras ne l'empêcha cependant jamais de prendre une résolution, qu'il jugeait nécessaire, mais qui, en le privant d'une charge publique dont il vivait, devait le laisser sans ressources en face de l'inconnu.

On l'a vu pour sa démission de ministre dans le Valais, à propos de la mort du duc d'Enghien[1].

1. Il avait déjà reçu 12.000 francs pour frais d'établissement à Sion, quand il démissionna. Il dut, pour les remettre, les prendre sur les fonds que Mme de Chateaubriand avait encore sur l'Etat : la somme fut rendue deux jours après la démission. C'est Mme de Chateaubriand qui raconte ces détails. Son témoignage confirme, en toute cette affaire, les *Mémoires d'outre-tombe*. De son côté, Joubert écrivait à Chênedollé (10 mai 1804) à propos du diplomate démissionnaire et peu préoccupé du lendemain : « Mme de Chateaubriand, lui, les bons Saint-Germain que vous connaissez, un portier, une portière et je ne sais combien de petits portiers, logent ensemble, rue de Miromesnil, dans une jolie petite maison. Enfin notre ami est le chef d'une petite tribu, qui me paraît assez heureuse. Son bon génie et le ciel sont chargés de pourvoir au reste. » V. Pailhès, *op. cit.*, p. 298 299.

Douze ans après il parut à l'égard de la royauté tel qu'il s'était montré devant l'empire. Sa brochure *la Monarchie selon la charte* ayant semblé digne d'être saisie, c'était courir au-devant d'une disgrâce que de la publier, lui, ministre d'Etat. Il ne l'en publia pas moins. Aussitôt il perdit, avec son titre, la pension qui y était attachée. « J'en fus quitte », écrivait-il plus tard, « pour me remettre à pied, et pour aller, les jours de pluie, en fiacre à la Chambre des pairs[1] ». Il lui fallut aussi faire argent de ses livres, que l'on vendit à la criée. Puis vint le tour de sa maison de campagne : la *Vallée-des-Loups* fut vendue, comme « les meubles des pauvres, sur la place du Châtelet ».

Huit ans s'étant écoulés, il venait d'être ministre des Affaires Etrangères, quand on lui rendit, par un nouveau brevet, le traitement considérable dont sa brochure avait amené la suppression. Il le refusa pour une simple question de forme, par suite des scrupules d'une dignité exigeante, que froissait le plus léger manque d'égards[2].

Il était ambassadeur à Rome lorsque le prince de Polignac arriva aux affaires. Redoutant, de la part

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 136.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 321. Il ne voulait pas devoir sa pension à un *nouveau* brevet, parce qu'il regardait sa destitution comme *indue* et nulle. Aussi quand, en 1828, on lui offrit l'ambassade de Rome, il ne l'accepta qu'à la condition que la nullité de cette mesure serait reconnue et que, par suite, on lui paierait tout l'*arriéré* de sa pension depuis 1816. Voilà à quoi se bornent les « négociations financières » d'alors et les révélations de M. de Vitrolles, que Lamartine lui a opposées (*Cours familier de Littérature*, entretien LI, p. 169). Lamartine reprochant à Chateaubriand de se faire payer ses dettes par le pays, c'est un spectacle qui ne manque pas de piquant.

des nouveaux ministres, quelques entreprises contre la liberté dont il s'était constitué le soldat, il envoya sa démission. C'était renoncer à deux cent mille livres de rente, sans avoir même payé les frais de son premier établissement comme ambassadeur. Il disait à ce propos : « Les chutes me sont des ruines, car je ne possède rien que des dettes, dettes que je contracte dans des places, où je ne demeure pas assez de temps pour les payer, de sorte que toutes les fois que je me retire je suis réduit à travailler aux gages d'un libraire[1]. »

A Prague, dans ce vieux château d'exil que lui avaient prêté les souverains de Bohême, Charles X dit un jour au royaliste fidèle, qui était venu en mission auprès de lui : « Vous savez, mon cher Chateaubriand, que je garde toujours à votre disposition votre traitement de pair. » — « Sire, répondit Chateaubriand aussitôt, je ne puis accepter, parce que vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. » Il se trouvait pourtant alors dans de véritables embarras d'argent, si bien que, malgré son âge, il dut se contraindre à traduire pour un libraire *le Paradis perdu*, et qu'il fut même réduit à vendre par anticipation la propriété de ses *Mémoires*, et, comme il disait, à « hypothéquer sa tombe ».

Dans ce *travail à gages*, qui venait au secours de sa pauvreté, dans ses relations avec les éditeurs, on le retrouvait ce que nous le connaissons. Il fixait son prix sans doute, et sa grande réputation lui permettait d'être exigeant. Mais c'était un con-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 172.

tractant loyal et généreux, qui abandonnait facilement ses droits, en dépit de tous les textes, dès qu'il croyait le devoir à l'équité qu'il mettait avec raison bien au-dessus des lois. Il ne balançait pas, d'ailleurs, à sacrifier l'argent à l'art, le profit à la renommée.

Etant encore à Londres, il avait déjà fait imprimer le *Génie du Christianisme*. Ce n'était qu'une ébauche imparfaite; aussitôt qu'il s'en fut rendu compte, il mit toutes les feuilles au pilon. De retour en France, il entreprit une édition nouvelle; elle était faite à moitié, en 1801. *Atala* parut alors; son auteur se trouva le lendemain presque célèbre. Il y vit une raison impérieuse de se montrer plus difficile envers lui-même, et il détruisit une seconde fois l'édition commencée pour rendre son ouvrage plus digne de sa réputation comme de son rêve.

Ces sacrifices étaient méritoires, il faut bien le reconnaître, de la part d'un jeune homme sans ressources, dont la pauvreté n'était pas loin de la misère.

Enfin le *Génie du Christianisme* vit le jour[1]. Le succès fut immense. On ne tarda pas à savoir qu'une édition contrefaite venait d'être publiée à Avignon. Chateaubriand part; il achète lui-même, sans se nommer, un exemplaire de son livre au contrefacteur, qui le lui fait payer un bon prix, non sans lui avoir beaucoup vanté le style et l'auteur. Ce libraire était un homme riche; il habitait un hôtel entre cour et jardin. Le jeune écrivain crut d'abord,

1. 14 avril 1802.

selon son expression, « avoir trouvé la pie au nid ». Mais vingt-quatre heures après, pris de pitié pour son voleur, il s'arrangeait avec lui presque pour rien et consentait à reconnaître l'édition frauduleuse pour la seconde édition de son ouvrage[1].

Il fit mieux encore à propos de ses *Œuvres complètes*, qu'il avait vendues à un éditeur connu de son époque, Ladvocat. On était tombé d'accord sur le prix de 700.000 francs. Le contrat fut signé. Mais, pendant la nuit, l'éditeur, ayant recommencé ses calculs, s'aperçut qu'il avait fait un marché extrêmement onéreux. Le matin venu, il court chez M. de Chateaubriand :

« M. le vicomte, je suis perdu ! »

— « Comment cela ? »

— Dans le contrat passé hier, je suis en perte de 200.000 francs. »

— « Vous êtes heureux, dit Chateaubriand en souriant : vous arrivez juste à point. J'allais déléguer mes droits de 700.000 francs pour l'hospice Marie-Thérèse qu'érige Mme de Chateaubriand. Je vais faire la délégation de 500.000 francs, voilà tout ! Voici votre contrat ; modifiez-le en ce sens[2]. »

On voit en même temps comment il savait faire du bien. Sa libéralité était extrême ; elle s'inquiétait plus des embarras d'autrui que des moyens qu'il avait d'y porter remède. Quand Béranger dut renoncer à sa résidence de la Grenadière, il lui offrit avec

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 286.
2. On peut lire un autre trait, à propos de la vente de ses *Mémoires*, dans E. Biré : *Mémoires d'outre-tombe*, nouvelle édition. Paris, Garnier, 1898, t. I, introduction, p. IX-XII.

beaucoup d'instances de lui venir en aide, lui qu'une raison d'économie obligeait à ce moment même de dire aussi adieu à ses arbres et à ses fleurs, en quittant son habitation de la rue d'Enfer. Personne n'ouvrait sa bourse pour autrui avec plus de générosité, plus de facilité, plus de plaisir. Il avait pour lui-même peu de besoins ; sauf dans les circonstances solennelles où il devait paraître comme homme public, il n'aimait pas le faste. Et cependant ses revenus ne lui suffisaient pas. Ce n'est point seulement parce qu'il ne regardait pas à la dépense, quand l'occasion s'en présentait, c'est parce que personne ne frappait en vain à sa porte : il donnait sans compter.

« Jamais homme plus dur à lui-même », a écrit M. Villemain[1], « ne secourut davantage autrui. Toute sa règle en cela semble indiquée par ce mot à son ami, M. Frisell : « J'ai l'air un peu rude ; je tiens cela de mon père ; il faut que je donne et que je soulage comme ma mère. » Et ces paroles furent suivies d'un riche présent pour une famille écossaise, orpheline et ruinée. »

« Je ne suis pas tendre », disait-il un autre jour ; « mais je ne puis refuser un malheureux. Il me semble même que, si je manque un peu de sympathie, comme on dit aujourd'hui, si je m'ennuie parfois de mes semblables, je dois au moins, pour acquitter ma dette, les aider et leur faire du bien[2]. »

Et dans une occasion nouvelle, songeant à la loi évangélique qu'il avait conscience de n'avoir pas

1. *Tribune moderne*, *Chateaubriand*, etc., p. 530.
2. Villemain, *op. cit.*, p. 511.

toujours accomplie tout entière, mais dont la charité est aussi un article et le premier de tous, il ajoutait : « C'est la plus facile manière d'être chrétien ; l'aumône est plus aisée que la pénitence[1]. »

Il n'y avait donc pas à craindre que des considérations d'argent, la recherche de quelques profits, fussent capables de lui faire jouer une indigne comédie de sentiments, toute sa vie, même si cette comédie avait pu servir de tels calculs, ce qu'on ne voit pas.

§ III. — Passion de la popularité

Convenait-il de redouter davantage pour sa sincérité une passion beaucoup plus noble : celle de la gloire ! Car il aimait la gloire, même sous cette forme plus humble et moins durable qu'on appelle la popularité. Il est même curieux de voir cet écrivain, à l'âme indépendante et fière, briguer les sourires de la multitude comme une récompense. Lui qui se plaisait à errer loin de l'agitation et des bruits du monde et à écouter les plaintes mélancoliques du vent dans la solitude des forêts vierges, il n'était pas moins sensible aux acclamations des foules.

Pascal a dit : « Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime[2]. »

1. Clergeau, *Chateaubriand, sa vie publique, sa vie intime, ses œuvres*, in-8°, Paris, Dufour, 1860, p. 161.
2. *Pensées*, t. I, p. 249, édition Lahure.

Chateaubriand donnait raison à Pascal sans le savoir. Il prétendait ne pas aimer les hommes, et rien ne le touchait plus que l'approbation de leurs applaudissements ; comme Alcibiade, il ne trouvait aucune musique aussi harmonieuse que celle des voix qui publiaient son éloge.

Mais en quoi ce goût nous autoriserait-il à soupçonner la loyauté de ses déclarations religieuses ? En quoi était-il forcé, pour le servir, de mentir effrontément à sa conscience ?

« Il aimait sans doute la popularité, et il y sacrifia trop ; mais il vivait dans un temps où, pour la conquérir, on n'avait pas trop à flatter le populaire, à être plat ou grossier devant lui[1]. »

Que s'il l'avait fallu — Sainte-Beuve l'a fait remarquer justement — il n'était pas homme à accepter ce sacrifice ; pour rien au monde il n'aurait consenti à se déshonorer.

Mais ne voit-on pas en outre que, si l'ambition de caresser les sentiments du grand nombre avait pu dicter sa conduite au point de vue religieux, elle aurait eu une influence précisément contraire à celle dont nous parlons : elle lui aurait inspiré une sorte d'indifférence frondeuse envers l'Église et ses doctrines, au lieu de ces protestations où il eut le courage de s'en montrer l'ami ; car la Religion n'était pas à la mode alors, tant s'en faut ! Il régnait contre elle une hostilité latente, et bien qu'elle eût ses fidèles, on était bien plus sûr de plaire à ceux qui dirigeaient l'opinion en l'attaquant qu'en pre-

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 113.

nant sa défense. Vous reprochez à Chateaubriand un goût exagéré pour les sympathies du public ? Ce fut une de ses faiblesses; il n'y a pas à en disconvenir. Mais cette faiblesse même est une preuve nouvelle de la profondeur de ses convictions chrétiennes. S'il n'avait fait que jouer un rôle, évidemment il n'aurait pas choisi un rôle impopulaire, alors surtout que rien n'était plus capable de servir sa popularité que l'expression fidèle des sentiments qu'on lui suppose. La loyauté lui assurait honorablement, dans cette hypothèse, les succès dont il était le plus jaloux; comment voudrait-on qu'il eût préféré la honte d'un mensonge sans fin, qui n'aurait pu que les compromettre?

§ IV. — Que le gout d'un rôle a jouer ne saurait expliquer chez Chateaubriand l'hypocrisie religieuse

C'est sans doute, ajoute-t-on, pour ne pas se donner tort ; il a aimé toujours la représentation; et devenu en France comme le champion du Christianisme, il s'est cru obligé de ne jamais démentir son personnage, soit par amour de l'effet, soit même par une sorte de point d'honneur.

Voilà ce que ne cessent de répéter ceux qui doutent de sa foi; c'est l'hypothèse où ils reviennent toujours. Elle mérite donc d'être examinée d'assez près.

Serait-il exact d'abord que Chateaubriand se fût préoccupé, à toutes les époques de sa vie, de prendre des attitudes devant ses contemporains, ce penchant de sa nature laisserait toujours subsister ceux que

nous avons décrits. Pour dire ce dont il était moralement capable, il n'est ni juste ni logique de considérer un trait de son caractère à l'exclusion des autres ; il faut voir son caractère tout entier ; il faut tenir compte de toutes les inclinations, de toutes les faiblesses et de toutes les forces qui s'y rencontrent et le constituent.

L'auteur du *Génie du Christianisme*, dit-on, n'est pas simple ; il aime les poses.

Supposé qu'il n'y eût pas de restriction à faire à ce jugement, — et il y en a, — en serait-il moins vrai que l'écrivain qu'il vise ait une répugnance invincible pour ce qui déshonore et que l'hypocrisie en particulier lui soit en horreur ? Que ce noble sentiment l'anime et l'inspire, nous l'avons établi, et on ne saurait l'oublier sans injustice et sans erreur. Qu'on rapproche donc l'influence qu'il a sur son âme de celle qu'y peut exercer un certain goût pour la parade, et il sera facile de conclure que, celle-ci étant de beaucoup plus faible que celle-là, doit nécessairement, en cas de conflit, être vaincue et réduite à l'impuissance. Bref, il n'y a pas à s'en occuper, dès qu'il est question d'actes inexcusables, qui seraient déloyaux et déshonorants. La conséquence est rigoureuse, hors de doute. Mais il y a plus à dire.

*
* *

Si Chateaubriand, une fois entré dans la politique, s'est laissé griser par les hommages, s'il a paru infatué de lui-même et a pris en public des

airs olympiens, il s'en faut qu'il ait toujours montré cette tendance. Nul ne laissa voir plus d'abandon que lui dans les années qui suivirent son retour en France, avant et après le *Génie du Christianisme*. Il semble alors abandonner son âme tout entière à la joie de se retrouver sur le sol français, et au milieu de ses amis : il s'épanouit et s'épanche. Non seulement il ne songe pas à jouer un rôle, quel qu'il soit; mais il est si loin d'exagérer la dignité, de se draper, comme une statue, dans des plis de marbre ou de bronze, qu'aux yeux de son entourage il manque un peu de sérieux : on lui trouve trop d'exubérance de jeunesse, quoi qu'il ait de trente à quarante ans; et on lui reproche amicalement, dans l'intimité, de faire des *folies*. C'est un *bon garçon*, comme l'appelle son sage ami Joubert, qui a la tête un peu ardente, mais qui a le cœur sur la main et sur les lèvres : il s'ouvre volontiers à ceux qui l'aiment; il les pleure quand ils lui sont enlevés par la mort avec une sorte de tendresse; et, malgré sa vanité de poète, il a une telle confiance en autrui, ou il se défie tellement de lui-même, qu'il accepte des conseils bienveillants pour ses écrits, jusqu'à recommencer plusieurs fois le même passage, et avec une docilité dont la critique a rencontré bien peu d'exemples dans toute l'histoire de la littérature. Voilà son portrait d'alors ! Les traits s'en trouvent, ou réunis ou épars, dans la correspondance de tous ceux qui le voyaient intimement.

Ses relations avec Mathieu Molé sont connues. Celui-ci était plus jeune de douze ans. Mais il n'avait

pas attendu l'âge de la maturité pour mûrir. Joubert l'appelait son *Caton de vingt ans*. C'était une âme droite, austère, un peu raide, éprise à froid du bien et du devoir. Chateaubriand le rencontra chez Mme de Beaumont et ne tarda pas à le prendre en amitié. Ils se ressemblaient peu cependant. Chateaubriand reprochait à Molé d'être trop grave, Molé reprochait à Chateaubriand de ne l'être pas assez. Il écrivait à Joubert (4 juin 1804). « Je trouve Chateaubriand fort loin d'être aussi raisonnable qu'il est aimable et bon enfant. »

Cet « aimable » compagnon, ce « bon enfant » allait souvent le chercher à cette époque, pour faire avec lui des promenades loin de la foule. Leur solitude préférée était un terrain vague, en friche, qui joignait à droite le jardin de Tivoli et à gauche le parc Monceaux.

« Venez, Mathieu », disait Chateaubriand ; « venez que je vous corrompe ! »

« — Et où allons-nous ? »

« — Dans le Champ-aux-Lapins [1]. »

C'était le nom de leur promenade favorite ; ils n'y trouveraient plus aujourd'hui le désert.

Ils se recevaient d'ailleurs l'un l'autre, et dans cette vie intime, dans ces relations de chaque jour, Chateaubriand plaisait, par son abandon, à son austère ami. Celui-ci écrivait à Joubert de son château de Champlâtreux (20 juin 1804):

« Chateaubriand est ici avec sa femme ; ils y sont fort aimables et d'une manière simple. »

1. P. de Raynal : *les Correspondants de Joubert*, in-18, Paris, 1883.

Déjà, avant cette date, dans la petite société d'élite qui se groupait autour de Mme de Vintimille et de Mme de Beaumont, il régnait un laisser-aller plein de charme. Chacun y répondait à un sobriquet familier. Chateaubriand était l'illustre Corbeau, à cause de la tristesse, qui fut le fond de sa nature, malgré son entrain à de certaines heures. Chênedollé s'appelait le Corbeau de Vire; Guéneau de Mussy, le petit Corbeau; Fontanes, le Sanglier d'Erymanthe; Mme de Staël, le Léviatham; Mme de Vintimille, Mauvais Cœur ; Mme de Beaumont, l'Hirondelle.

Remarquons, en passant, qu'il se trouvait trois corbeaux dans ce groupe distingué, trois corbeaux et une seule hirondelle! C'est, sans doute, qu'on ne traverse pas en vain, quand on est jeune, une époque de trouble, de désordre et de terreur, comme celle de la Révolution. L'âme en conserve souvent pour toujours un souvenir voilé, mais profond. Quelque chose de ces heures sinistres semble se prolonger et frémir en elle, écho mélancolique d'un lointain orage.

Quoi qu'il en soit, voici avec quelle affection aimable l'*illustre Corbeau* parlait au *petit*. C'était en 1804; il était à Villeneuve chez Joubert, et Guéneau de Mussy venait de traverser la ville, où il n'avait pu s'arrêter. Quelques jours après, Chateaubriand lui envoyait un billet dont voici le début:

« La nuit où vous avez passé à Villeneuve, mon cher ami, je ne dormais pas et je pensais à vous. J'entendis le bruit de votre diligence, et je me dis que le petit Corbeau de Bourgogne pourrait bien

être là. Le lendemain, Joubert et moi, nous allâmes reconnaître la trace des roues, car vous savez que, selon Bernardin de Saint-Pierre, quelque chose de la personne qu'on aime reste dans l'air où elle passe. »

Il avait lui-même traversé en poste Villeneuve l'année précédente. Il partait pour Rome, où il était nommé secrétaire d'ambassade. Il écrivait alors qu'il avait vu la patrie de Joubert, sur laquelle Mme de Beaumont aimait, paraît-il, à taquiner l'aimable philosophe. Pour lui, il la défend avec une ironie charmante, où l'on sent l'ami qui s'abandonne :

« Les couchers du soleil (y) sont beaux », dit-il, « de l'aveu des deux parties. Je n'ai vu qu'un soleil levant, qui n'était pas merveilleux à la vérité, mais le matin n'est pas le soir, et je tiens qu'à la brune, entre chien et loup, Villeneuve est un très joli pays. Il y a des beautés qui, comme vous savez, ne supportent pas le grand jour. »

C'est à Joubert lui-même que ses plaisanteries s'adressent, à Joubert au sujet duquel il écrit :

« Qui m'aurait dit que dans cette petite ville demeurerait un homme que j'aimerais tendrement, un homme rare, dont le cœur est de l'or, qui a autant d'esprit que les plus spirituels, et qui a par-ci par-là du génie ? Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous. Il n'y a point d'homme d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie. Après cela, rengorgez-vous et convenez que je

suis un grand homme, mais mangez du *roast-beef* et buvez du vin de *Porto ;* vous avez besoin de vous fortifier. Mon cher enfant, *il faut faire vie ou feu qui dure ;* je ne sais lequel on dit. Mais cela veut dire qu'il faut vous conserver longtemps et très longtemps pour Mme de Beaumont, pour Mme de Vintimille, pour M. Julien, pour M. Pasquier, pour Chênedollé, pour le vénérable Fontanes, et enfin pour moi. C'est par politesse pour *la société* que je me nomme le dernier. »

Le vénérable Fontanes avait alors quarante-six ans, Joubert en avait quarante-neuf, et celui qui l'appelait « son cher enfant » trente-cinq !

Ce jeune vieillard était un cœur chaud, une âme expansive et tendre. Il n'avait pu se séparer de ses amis sans une émotion qui était allée jusqu'aux larmes. Il l'avait dominée devant eux par une sorte de pudeur, mais elle éclata dès qu'il se retrouva en face de lui-même, sur le chemin qui le menait à Rome, loin de ceux qu'il aimait. Il l'avouait naïvement à Joubert : « J'avais fait le brave en partant, mais je ne fus pas plutôt seul que je commençai de pleurer[1]. »

Il s'ennuya vite à Rome. La mobilité de sa nature se lassait de tout promptement ; rien ne fixait ses désirs, parce que rien n'arrivait à les satisfaire. Et puis il lui manquait ses amis, cette compagnie charmante où il s'était trouvé si bien. Il

1. A Joubert de Lyon, dimanche de la Pentecôte, 1803. Les citations précédentes sont prises de la même lettre. Cf. Paul de Raynal : *les Correspondants de Joubert*, Paris, 1883, p. 177 et suivantes.

écrivait donc des lettres découragées, pleines de larmes, au milieu desquelles éclataient de temps en temps quelques bouffées de folle jeunesse.

« Les nouvelles de Rome sont très tristes, très ennuyées, très mécontentes », écrivait Mme de Beaumont à Joubert. « J'en excepte la dernière, qui était d'une inconcevable folie [1]. »

Il se fit donc rappeler [2], et c'est alors qu'il s'installa à Villeneuve chez son vertueux ami, auprès de qui il passa de longs mois avec sa femme. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'il charma véritablement son hôte par les qualités mêmes, dont on lui a plus tard reproché l'absence. Joubert écrivait à Mathieu Molé :

« Je serais fort aise que vous voyiez ici Chateaubriand, pour juger de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation ; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas. S'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. »

Il disait, dans la même lettre, de Mme de Chateaubriand et de son mari : « Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est un homme de génie [3]. »

1. P. de Raynal : *Les Correspondants de Joubert*, p. 151.
2. Bonaparte le nomma dans le Valais, où il n'alla point ; on a vu pourquoi.
3. 18 novembre 1804. *Pensées*, t. II, p. 331.

Voilà ce qu'était alors Chateaubriand, d'après un témoin fort expert en l'art de juger, qui le voyait tous les jours, et, pour ainsi dire, toute la journée, dans la familiarité d'une vie intime, à la même table et sous le même toit; épreuve redoutable, on le sait, même pour les amis les plus chers et les natures les meilleures.

A quoi employait son temps cette société choisie, quelqu'un l'a raconté, qui la connaissait fort bien, en ayant joui lui-même pendant plus d'un mois. C'est un frère de Joubert :

« Je n'oublierai jamais », dit-il, « combien furent heureuses pour nous ces six semaines passées avec de pareils hôtes. On travaillait tout le matin, et, l'après-dîner, on allait sur les jolis coteaux ou au milieu des charmantes prairies qui entourent Villeneuve-le-Roi se livrer à tous les jeux folâtres qu'inspire la gaieté d'un autre âge, gaieté que la tranquillité d'âme et une certaine bonhomie rendaient presque habituelle, surtout alors, dans la maison de Joubert.

« Quelque grave personnage qui n'aurait connu de M. de Chateaubriand que ses ouvrages et qui aurait vu l'auteur du *Génie du Christianisme* et le chantre d'*Atala* se prêter, dans ces moments, avec l'abandon le plus parfait et le plus aimable, à des jeux presque enfantins, aurait pu s'étonner un moment; mais il aurait fini par dire : « Cet homme de génie doit être encore un bien excellent homme[1]. »

Ce récit rappelle la page célèbre du traité de l'*Ora-*

1. Dans une petite brochure, sans nom d'éditeur, intitulée *Notice historique*.

teur, où Cicéron montre Scipion et Lélius dans le laisser-aller d'une journée de campagne, loin des bruits de Rome et des grandes affaires où ils étaient mêlés, trouvant un plaisir extrême à redevenir enfants; *Incredibiliter repuerescebant*. On aurait dit des captifs qui avaient rompu leurs chaînes : ils étaient comme grisés de se sentir libres. « On ose à peine le dire de si grands personnages, ajoute l'historien dont la vieille gravité romaine s'effarouche ; mais ils ramassaient des coquilles et des cailloux sur la rive et s'amusaient aux jeux les plus enfantins. »

Les mots sont presque identiques : on dirait que le frère de Joubert a copié Cicéron. La vérité est que le cœur est le même, avec ses penchants et ses besoins, à toute époque et par tout pays.

Ce qui étonne davantage, c'est de voir tant de simplicité, d'entrain et d'abandon, chez un homme qu'on nous représente volontiers comme raide toujours, impassible et solennel dans sa morgue orgueilleuse, ne se livrant jamais, ne se déterminant à parler qu'après avoir interrogé du regard des spectateurs invisibles, dont il brigue les suffrages, pour qui seuls il travaille et aux yeux desquels il entend avant tout ne pas déroger.

Ce n'est là que le Chateaubriand de la légende, ce n'est pas celui de la réalité, surtout si on considère la première période de sa vie, celle où il a écrit la plupart de ses œuvres littéraires et plaidé la cause de la Religion avec une si poétique éloquence. Quand il serait vrai, — et il ne l'est pas, — que dans l'expression de ses sentiments, une dignité mal comprise lui eût imposé plus tard en public la dissi-

mulation et le mensonge, il faudrait toujours mettre à part ces premières années, si glorieuses et si fécondes. Alors, on l'a vu, il est aimable, bon enfant, ouvert, avec un cœur qui aime et s'épanche, tantôt d'une tristesse profonde, tantôt d'une gaieté sans retenue, mobile, imprudent, prime-sautier, capable de dire des folies et aussi d'en faire, l'homme du monde enfin le moins apte à cacher les pensées qu'il a et surtout à feindre celles qu'il n'a pas.



Évidemment la vérité des sentiments qu'il exprime ne peut pas être mise en doute pour cette époque. Mais s'il a été sincère en religion jusqu'à quarante à quarante-cinq ans, où prendrait-on le droit de supposer qu'à partir d'alors il ait cessé de l'être et qu'il ait pensé tout autrement, quoiqu'il ait continué à parler de même?

Serait-ce parce qu'il s'est préoccupé davantage de remplir un rôle? Mais, pour ne pas blesser toute logique, il faudrait montrer, — et on ne le montre pas, — que le rôle de croyant, qui s'accordait jusque-là avec ses convictions, avait fini d'y répondre, et n'était plus désormais qu'un simple rôle de comédie, joué par un artiste de talent. Voilà le point important, nécessaire, essentiel! On n'a rien fait, tant qu'on ne l'a pas établi, serait-on parvenu à prouver que Chateaubriand croyait de l'intérêt de sa dignité morale de rester fidèle aux principes qu'il avait une fois adoptés et défendus.

Et cette preuve même n'est pas faite, il s'en faut de beaucoup! On lui a reproché, au contraire, d'avoir brûlé trop facilement ce qu'il avait adoré. Des deux grandes causes dont il s'était fait le soldat, la Royauté et la Religion, il n'a gardé ses sympathies qu'à la seconde. Quant à la première, non seulement il l'a compromise et desservie par les rancunes de son amour-propre blessé, mais il n'a que trop laissé voir qu'il n'était resté avec elle ni d'esprit ni de cœur. Sainte-Beuve rapporte lui-même une conversation où il la traitait fort durement. Il ne voyait plus en elle qu'un cadavre, dont la vie s'était retirée pour toujours.

En ces mêmes années, il écrivait à Béranger (20 avril 1835): « La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus; peuples et rois, tout s'en va... Une seule chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux[1]. »

Sainte-Beuve publie ces déclarations prononcées à demi-voix pour faire pièce à sa renommée. Il serait facile d'en trouver beaucoup d'autres, de même sens, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. On les lui a, d'ailleurs, bien des fois opposées. Il a semblé penser et dire trop volontiers du mal d'un gouvernement qu'il avait servi, et à qui il a du reste fait le sacrifice de n'en servir aucun autre. Cette franchise dans la malveillance a eu l'air d'une trahison. Soldat, il a figuré, jusqu'au dernier jour, dans les cadres de l'armée, mais en indiscipliné qui blâme toutes les

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 296-297.

mesures, sans espérance dans la victoire comme sans confiance dans les chefs; il tenait la défaite pour méritée, fatale et définitive. Il y a des illusions qui honorent la fidélité : il ne les connut pas. Il regarda et vit la réalité froidement, telle qu'elle était, pire encore, et il ne se crut pas obligé à s'en taire par son passé et par son nom. Royaliste, par tradition, il attaqua la royauté avec la liberté d'un adversaire ou d'un indifférent. Il ne lui parut pas qu'il dût à sa renommée de faire l'apologie du parti politique qu'il représenta si longtemps.

On croirait plutôt qu'il mit de la coquetterie à en médire. Légitimiste dans sa conduite, républicain bien souvent dans les sentiments qu'il avoue à la postérité, il ne montre aucun souci de cette contradition, et il y a, sans doute, bien peu d'hommes qui se soient moins préoccupés de rester fidèles, dans leurs confidences posthumes, au personnage politique qu'ils jouèrent brillamment dans leur vie.

C'est donc une assertion étrange d'avancer qu'il mit son honneur à ne jamais démentir aucune de ses attitudes publiques : rien de plus nettement inexact. L'excès même des libertés qu'il a prises avec la Royauté relève singulièrement la persévérance de ses hommages envers la Religion. S'il n'avait pas cru à celle-ci plus qu'à celle-là, il l'aurait dit avec la même indépendance; et comme au contraire sa foi s'est affirmée plus profonde et plus sereine à mesure qu'il se détachait davantage de tout le reste, il est impossible d'en révoquer en doute la sincérité : à lui seul, le royaliste oblige de croire au chrétien.

D'autant que les témoignages qu'il donne de ses croyances ne se trouvent pas seulement dans les ouvrages qu'il a livrés au public. Ils sont tout aussi nombreux, et c'est là surtout que nous irons les recueillir, dans sa correspondance avec ses amis et dans ses *Mémoires*. Ils viennent de l'homme plus encore que de l'écrivain, et c'est l'homme véritablement qu'ils font connaître.

Car il est certain que, bien qu'il songe au lecteur, Chateaubriand ne cache pas plus ses idées dans ses Mémoires que dans ses lettres. Il a écrit lui-même que c'était là seulement qu'il avait dit toute sa pensée. Il paraît avoir été rebelle à l'expansion, sauf sans doute dans ces premières années dont ses lettres et celles de ses amis nous ont laissé le charmant tableau. « Sincère et véridique, disait-il, je manque d'ouverture de cœur. Mon âme tend incessamment à se fermer ; je ne dis point une chose entière et je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces Mémoires[1]. »

Et au cours de ces pages, en effet, il paraît parler sans réticences, sauf naturellement pour ce qui regarde ceux de ses secrets auxquels sont mêlés les secrets d'autrui. Il ne s'arrête même pas devant les révélations personnelles, qui lui font peu d'honneur.

Par exemple, Mme de Beaumont étant morte à Rome, où elle était venue le rejoindre, il la pleura avec des larmes qui se promettaient d'être inconsolables. « Et pourtant », dit-il en revenant sur ces

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 128.

événements trente-cinq ans après, « et pourtant, que j'ai vite, je ne dis pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher ! » Et il blâme alors ces défaillances sans excuse, ces « infirmités volages », où, « pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà usés par nous dans nos anciens attachements [1] ».

L'aveu avait de quoi coûter, il est significatif. L'homme public n'est pas plus épargné que l'homme privé par ce témoin implacable, qui connaît les misères de l'un et de l'autre et qui les dit : « En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure [2]. »

Singulière confidence vraiment ! On aime à croire qu'elle est mêlée de quelque calomnie. En tout cas, ce sont des mots de ce genre, c'est ce penchant à se mettre tout entier dans ces pages, qui ne doivent voir le jour qu'après sa mort, à dire de lui tout ce qu'il sait de bon et de mauvais, ce qui peut lui nuire dans l'estime aussi bien que ce qui est capable de le servir, c'est enfin cette série de renseignements et d'appréciations sur l'égoïsme de son cœur, l'orgueil de son caractère, le scepticisme de sa politique, qui ont fait regretter à quelques-uns de ses admirateurs qu'il ait jeté à tous les vents ces feuilles indiscrètes et sa bonne renommée avec elles [3] !

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 368.
2. *Ibid.*, t. II, p. 129.
3. Il s'accuse d'avoir « le cœur cahin-caha pour les trois quarts et demi du genre humain ».

Du moins peut-on être tranquille sur la vérité des sentiments qu'il se donne d'un bout à l'autre de l'ouvrage, et surtout en une matière comme la Religion, où l'hypocrisie, qu'il ne pouvait souffrir en rien, devait lui paraître plus odieuse qu'en tout le reste.

Cette affirmation catégorique de sa foi reçoit des qualités de son caractère et même de ses défauts une force nouvelle qui la met, nous l'avons établi, au-dessus de toute discussion. Sous une forme ou sous une autre, on la retrouve constamment chez lui. Du reste, on va le voir.

CHAPITRE II

COMMENT CHATEAUBRIAND A CONDAMNÉ LE SCEPTICISME DE SA JEUNESSE

Rétractation formelle des idées de l'*Essai*. — Que Sainte-Beuve a tort de penser qu'il ne les condamnait plus en 1836. — L'épisode légendaire de sainte Atala.

C'est entendre singulièrement, il faut l'avouer, la justice et l'art de raisonner que de révoquer en doute les convictions d'un homme, à cause d'anciennes opinions qu'il s'est lui-même reprochées et dont il s'est corrigé, les trouvant mauvaises.

Voilà pourtant ce que les adversaires de Chateaubriand firent à son égard, après sa conversion! Aux plus belles pages du *Génie du Christianisme*, où un si brillant hommage était rendu à la Foi, ils opposaient triomphalement quelques endroits de son premier ouvrage, où la Foi recevait des atteintes. En vérité, que prétendaient-ils prouver par là contre lui? Qu'il n'avait pas toujours pensé de même? Mais il était le premier à le dire; il l'avait écrit dans la préface de son nouveau livre, en racontant même, par surcroît, comment il s'était guéri des idées de l'ancien. La démonstration était donc superflue. Tout le fondement rationnel de cette tactique, si elle en avait un, c'est que l'esprit est nécessairement prisonnier de ses erreurs, et que,

lorsqu'on a eu le malheur de se tromper dans sa jeunesse, on a perdu le droit d'avoir raison dans son âge mûr.

Le principe est absurde évidemment. Aussi se gardait-on bien de l'émettre. Mais on n'en agissait pas moins comme s'il eût été acceptable et accepté: on objectait à l'auteur du *Génie du Christianisme* les pages les plus malheureuses de l'*Essai historique sur les Révolutions*[1].

C'est une mauvaise guerre, et malheureusement Sainte-Beuve n'a pas dédaigné de la reprendre. Il a usé et abusé de ce qu'il appelle le *manuscrit confidentiel de l'Essai*.

Chateaubriand aurait-il donc fourni quelques prétextes à ces attaques ? Tout en défendant le Christianisme, aurait-il négligé de rétracter formellement ce qu'il avait pu en dire de malveillant autrefois ? Non certes; il s'en faut bien. Aussi s'étonnait-il lui-même, et à bon droit, qu'on lui cherchât une semblable querelle, et répudiant de nouveau ses opinions passées, il écrivait :

« Dans ma première jeunesse, à une époque où la génération était nourrie de la lecture de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, je me suis cru un petit philosophe, et j'ai fait un mauvais livre. Ce livre, je l'ai condamné aussi durement que personne dans la préface du *Génie du Christianisme*. Il est bizarre qu'on ait voulu me faire un crime d'avoir été un esprit fort à vingt ans et un chrétien à quarante. A-t-on jamais reproché à un

1. On peut voir les titres de quelques-uns de ces pamphlets dans la préface de l'*Essai*, édition 1826; *Œuvres*, t. I, p. 248.

homme de s'être corrigé ? L'écrivain vraiment coupable est celui qui, ayant bien commencé, finit mal, et non pas celui qui ayant mal commencé finit bien. Quoi qu'il en soit, si je pouvais anéantir l'*Essai historique*, je le ferais [1]. »

Il ne le pouvait pas. Il se résolut donc à le publier de nouveau, soit parce que ses ennemis en aggravaient encore le caractère sceptique en dissimulant tout ce qu'il renfermait de favorable à la Religion, soit parce qu'il trouva ainsi l'occasion de censurer au passage celles des opinions de sa jeunesse qui lui paraissaient mériter une censure.

Par loyauté littéraire, et pour ne pas avoir l'air de se dérober à la critique, il donna le texte intégralement, sans y rien modifier. Mais il y ajouta des notes, où il se montra impitoyable envers lui-même. Jamais auteur ne se jugea plus sévèrement.

Il approchait alors de sa soixantième année. Il avait occupé les plus hautes fonctions dans son pays ; il jouissait, comme écrivain, d'une renommée universelle, à laquelle nulle autre alors n'était comparable : de toutes parts, les littérateurs saluaient en lui un maître. Malgré cette gloire qui devait le pousser à trop de complaisance à l'égard de toutes ses œuvres, en dépit d'un amour-propre sans mesure qui lui a fait connaître plus d'une faute, il ne balança pas à s'humilier publiquement pour l'honneur de la vérité : sa conscience parla plus haut que son orgueil, et ce fut vraiment un spectacle édifiant que de voir cet esprit superbe confesser ses

1. Préface de l'*Essai historique;* édition de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 248.

erreurs comme un pénitent et les condamner comme un juge.

Naturellement cette sorte d'exécution de lui-même lui fut douloureuse. Il s'y résigna néanmoins ; il y vit comme une expiation : « Je ne saurais trop souffrir, disait-il dans l'*Avertissement*, pour avoir écrit l'*Essai*[1] ».

Et il faut voir comment il se traite ! Il n'essaie pas de masquer la fausseté de ses assertions, ni de l'atténuer par des excuses embarrassées, ou par quelqu'une de ces explications ingénieuses qu'un auteur n'a jamais beaucoup de peine à trouver et qu'il a tant de penchant à chercher toujours. Il ne s'épargne même pas l'ironie : « Comme tout est logique et concluant », écrit-il au bas d'une de ses anciennes pages, « dans cette philosophie de collège[2] » ! Ce qui est plus grave, ce qui augmente le mérite de cet aveu, c'est qu'il est justifié, et qu'il n'y a aucune chance que l'esprit du lecteur, dont l'attention a été éveillée, soit tenté d'y contredire. Ailleurs, ne pouvant mettre d'accord toutes les parties d'un même paragraphe, il se prend en pitié et s'écrie : « Le fait est que je n'étais qu'un blanc-bec de sophiste, dont les idées et les sentiments en opposition produisaient ces misérables incohérences[3] ».

Ici il déclare une observation vraie dans un sens et « fausse » dans un autre[4], là il parle de son bon

1. *Œuvres*, t. I, p. 239.
2. *Ibid.*, t. I, p. 565.
3. *Ibid.*, t. I, p. 568.
4. *Ibid.*, t. I, p. 562.

génie revenu à la dérobée, et comme en passant, « au milieu de ses folies[1] ».

Bref, il se fait une guerre sans merci aussi bien que sans trêve. Et, comme si ce n'était pas assez de rejeter, en détail, chacune des idées inexactes de son livre, il rétracte l'esprit général de scepticisme, qui paraît l'inspirer, dans une profession de foi catégorique, placée en tête de l'édition nouvelle :

« Je crois très sincèrement ; j'irais demain pour ma foi d'un pas ferme à l'échafaud.

« Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme ;* jamais un mot n'échappera à ma bouche, une ligne à ma plume, qui soit en opposition avec les opinions religieuses que j'ai professées depuis vingt-cinq ans.

« Je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins.

« Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien, qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'explique point l'Evangile au profit du despotisme, mais au profit du malheur[2]. »

Cette solennelle déclaration, il la répéta textuellement, deux ans plus tard, en 1828, au début des *Mélanges politiques*[3].

Elle est d'autant plus significative que, passé à cette époque dans le camp des libéraux, il en voulait

1. *Œuvres*, t. I, p. 569.
2. *Ibid.*, t. I, p. 258-259.
3. *Ibid.*, t. VII, p. 3 et 4. Préface de l'édition de 1828.

à ceux qui défendaient la Religion; il voyait des adversaires dans les représentants officiels de l'Église, comme dans ses patrons politiques, et il croyait avoir le droit de s'en plaindre. On s'en aperçoit dans la page même où il se proclame chrétien : c'est le ton aigri d'un mécontent.

Mais ses rancunes contre les hommes ne l'empêchent pas de rester fidèle à la doctrine ; plus elles sont vives, plus elles se laissent voir, plus il lui est difficile d'en dominer l'expression et d'en dissimuler l'amertume, et plus doit paraître profonde la sincérité de l'hommage qu'elles sont impuissantes à contenir.

*
* *

Après cela, on n'est peu médiocrement étonné d'apprendre que, dix ans plus tard, Chateaubriand n'aurait pas payé un pareil tribut au Christianisme : il n'eût pas corrigé et raillé son passé comme il le fit alors. C'est Sainte-Beuve qui l'assure, sur la foi d'ailleurs d'une simple hypothèse :

« Si en 1836 », dit-il, « M. de Chateaubriand vieilli et hors de la scène, dégagé de son rôle officiel de 1826, n'ayant plus en face de lui M. de Villèle et la congrégation et ce portefeuille de ministre du Roi perdu d'hier et toujours en perspective ; s'il s'était mis à donner une troisième édition de l'*Essai*, *je me figure*, sans trop de crainte de me tromper, qu'il aurait fait d'autres notes critiques sur et *contre* ses notes de 1826, et qu'il aurait donné raison plus souvent à ce jeune et libre auteur qu'il était alors,

au temps de Londres et des années de l'exil[1]. »

Sainte-Beuve cède, dans ce passage, à l'idée préconçue dont nous avons parlé plus haut. Cette rétractation éclatante contrarie son rêve d'un Chateaubriand nouveau, revenant avec les années au scepticisme de sa jeunesse ; il en est gêné, embarrassé, agacé ; il la trouve « impatientante[2] » ; et il essaie de s'en consoler en l'attribuant aux calculs passagers d'une ambition hypocrite, toujours à l'affût du pouvoir.

Voilà certes une étrange manière d'écrire l'histoire d'un homme et de le juger !

Car enfin quelle preuve solide le critique donne-t-il de ce qu'il avance ? Aucune absolument. Essaie-t-il du moins de justifier son hypothèse de quelque façon ? Non, il ne s'en donne même pas la peine. Pour adresser une telle injure à une illustre mémoire, il ne s'appuie sur rien ; il n'obéit qu'au parti pris qui l'inspire ; car, s'il avait une raison, si faible fût-elle, il la devrait à ses lecteurs, et on ne peut douter qu'il ne la donnât avec empressement, à voir la qualité de celles qu'il ne craint pas d'apporter, çà et là, au cours de son ouvrage.

Il se livre donc à une accusation gratuite, sans le moindre fondement. Il accuse pour le plaisir d'accuser, ou pour répondre aux exigences d'un préjugé opiniâtre, qui le domine et l'aveugle.

Car il n'hésite même pas à blesser violemment la vérité : il ne paraît pas s'apercevoir, il ne prend pas garde que les faits démentent sa conjecture,

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 146.
2. *Ibid.*, *loc. cit.*

avec une netteté qui va jusqu'à la faire paraître singulièrement audacieuse.

Quoi ! c'est le désir effréné de reconquérir un portefeuille perdu qui aurait arraché à Chateaubriand le désaveu de l'*Essai*, au profit des doctrines de l'Église ! Mais depuis le *Génie du Christianisme*, à aucun moment de sa vie, ni en public ni en particulier, il n'a cessé de se proclamer chrétien. On le verra plus loin, avec les détails nécessaires.

Qu'il suffise ici d'en apporter deux ou trois témoignages, pris dans ces années mêmes qu'on lui oppose, quand il était désormais retiré des affaires et sans aucune ambition ni espérance d'y revenir.

En 1833, il se trouvait à Prague, en mission auprès de Charles X. Le soir, après dîner, dans ce palais de l'exil, les deux petits-enfants du roi, le duc de Bordeaux et sa sœur lui firent raconter son histoire. Naturellement il ne crut pas devoir en reproduire devant eux toutes les phases ; il aurait eu peur de scandaliser leur innocence. Rentré chez lui, comme il consignait ce souvenir dans ses *Mémoires*, où il laissait parler librement son cœur, il ajouta :

« Aimables enfants ! Le vieux croisé vous a conté les aventures de la Palestine ; mais... il ne vous a pas dit... qu'il fut une journée où, comme Julien, il jeta son sang vers le ciel, sang dont le Dieu de miséricorde lui a conservé quelques gouttes pour racheter celles qu'il avait livrées au dieu de malédiction[1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 52-53.

C'est ainsi qu'il déplorait les égarements où l'avait jeté l'époque orageuse de la Révolution, et dont le corrigea la blessure profonde que la mort de sa mère ouvrit dans son âme. Il pensait aux blasphèmes qu'ils lui avaient inspirés çà et là contre de sublimes et divines vérités, et il les comparait sévèrement à l'apostasie de Julien et à ses provocations sacrilèges.

A cette date et en ce lieu, ces regrets ne pouvaient qu'être désintéressés : on ne devait les connaître qu'après sa mort, et ils étaient plus que l'expression d'une déplaisance vague et tout humaine ; on y entend bien le croyant ; ils ont l'accent même du repentir.

Aussi M. de Marcellus disait-il, en commentant ce passage : « La première atteinte du malheur avait rendu M. de Chateaubriand athée ; la seconde le fit pour toujours chrétien[1]. »

Témoignage précieux de la part d'un homme qui, secrétaire d'ambassade à Londres au temps où Chateaubriand y représentait la France, vécut sous le toit et à la table de l'ambassadeur, le vit de près, tous les jours, presque à toutes les heures, et ne cessa depuis de garder avec lui des relations sympathiques et de se tenir au courant de ses idées, de ses sentiments et de sa vie.

Assurément M. de Marcellus est un témoin autrement informé que Sainte-Beuve, qui ne vit guère l'écrivain que chez Mme Récamier, dans ce sanctuaire plein d'encens où il était traité en idole, et qui ne

1. *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, in-8°, p. 414.

sut jamais de son âme que ce qui en fut connu du public.

On s'en aperçoit bien d'ailleurs aux erreurs qui lui échappent. C'est particulièrement la date de 1836, on l'a vu, que le caprice de son hypothèse désignait comme celle où l'auteur de l'*Essai*, s'il s'était relu, eût été incapable de se donner tort, ainsi qu'il le fit dix ans plus tôt.

Pourquoi 1836 ?... Car enfin s'il s'agit seulement des années où l'on ne pouvait plus craindre que le désir d'occuper une place dans le gouvernement de son pays le rendît injuste pour de vieilles opinions, demeurées, dit-on, toujours chères, il serait obligatoire d'étendre l'observation à toute la période de la monarchie de Juillet, de l'année1830 où Chateaubriand se retira devant la puissance nouvelle qui venait de naître et qu'il refusa de servir, jusqu'à l'année 1848, où il mourut, comme elle-même finissait. Il faudrait dire, et en avoir le droit : « Vous ne trouverez dans cet intervalle rien qui rappelle et confirme la condamnation prononcée en 1826 contre le scepticisme de l'*Essai*. Une fois que ses déclarations chrétiennes lui furent devenues inutiles, livré aux seules inspirations de sa conscience, Chateaubriand se garda bien d'y revenir, il ne les a pas renouvelées. »

Voilà ce qu'exigerait la logique! Mais la logique inquiète peu Sainte-Beuve ; et, comme il ne lui demande aucun de ses succès, il entend qu'à son tour elle ne lui impose aucune de ses chaînes.

Il choisit donc arbitrairement l'année 1836. Ce que Chateaubriand a pu dire avant ou après ne

compte pas sans doute, à ses yeux ; et on cherche pourquoi, sans parvenir à trouver aucune sorte de réponse. Mais tout en protestant contre une telle méthode, on peut prendre le critique au mot et suivre sa fantaisie sur le point précis où il lui plaît de faire porter l'expérience.

Justement, en 1836, Armand Carrel mourait, et Chateaubriand, nous le verrons plus loin, essayait d'arriver jusqu'à lui au moment suprême, dans le dessein et avec l'espérance de réveiller, au fond de ce cœur loyal, la foi qui y dormait sous la garde de l'honneur ; et, comme il ne put le voir, il écrivait qu'il le « regretterait éternellement. »

Ces regrets si vifs, ces regrets éternels sont d'un croyant convaincu, que les destinées de l'autre vie préoccupent plus que tout le reste, pour lui et pour ceux qu'il aime.

C'est à la même époque qu'ayant l'occasion de parler du *Génie du Christianisme* l'écrivain déclarait sévèrement être sans illusion sur la valeur intrinsèque de l'ouvrage ; il paraissait attacher peu de prix à la gloire littéraire qui lui en était venue ; mais il aimait à se reposer dans la pensée du bien que son livre avait fait, et peut-être pourrait faire encore ; il y voyait un motif d'espérer, pour ses faiblesses, en l'indulgence de ce Dieu qui n'oublie pas un verre d'eau donné aux petits en son nom ; et avec une foi qui dominait tout respect humain, il demandait à ses lecteurs, comme la meilleure des récompenses, de prier pour lui,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 316-317.

lorsqu'il ne serait plus. Le passage est à citer; le voici :

« Si l'influence de mon travail ne se bornait pas au changement que, depuis quarante années, il a produit parmi les générations vivantes ; s'il servait encore à ramener chez les tard-venus une étincelle des vérités civilisatrices de la terre ; si le léger symptôme de vie que l'on croit apercevoir s'y soutenait dans la génération à venir, je m'en irais plein d'espérance dans la miséricorde divine. Chrétien réconcilié, ne m'oublie pas dans tes prières, quand je serai parti ; mes fautes m'arrêteront peut-être à ces portes où ma charité avait crié pour toi : « Ouvrez-vous, portes éternelles! *Elevamini, portæ æternales* [1] ».

Ainsi pensait et parlait Chateaubriand de 1836 à 1837, juste à l'époque que Sainte-Beuve appelle en témoignage contre sa foi. La vérité, c'est qu'il était alors aussi opposé que jamais au scepticisme des heures de l'exil. Dans cette démarche d'apôtre au chevet d'un libre penseur hésitant, pour le conquérir à l'Évangile et l'aider à bien mourir, dans les regrets profonds, que l'écrivain exprime devant la postérité, de n'avoir pu rendre au mourant ce service suprême, dans cette prière touchante, où il recommande humblement son âme pécheresse aux pieux suffrages de ceux chez qui son livre aura fait naître quelques bonnes pensées, l'inspiration religieuse est évidente, il faudrait fermer les yeux pour ne pas la voir : le chrétien se révèle.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 273.

Quoi qu'on ait dit, l'auteur du *Génie du Christianisme* n'a cessé de parler et de vivre, en Chateaubriand, jusqu'à sa dernière heure; à aucun moment l'auteur de l'*Essai* ne s'est réveillé. Les témoignages contraires que l'on apporte sont sans autorité ou sans signification.

*
* *

On raconte, par exemple, que secrétaire d'ambassade à Rome, en 1803, il voulut donner le nom d'*Atala* à une enfant, dont il avait accepté d'être parrain. Le prêtre s'y refusa, objectant qu'il ne connaissait pas cette nouvelle sainte. Le jeune diplomate s'obstina ; il crut devoir se plaindre au « cardinal-gouvernant », qui trouva le refus légitime. Chateaubriand en fut surpris et vivement blessé d'avoir tort; il aurait dit au cardinal :

« Entre nous, Votre Éminence doit bien savoir que d'Atala à toutes les autres saintes il n'y a pas grande différence. »

On peut être sûr qu'il n'a pas commis une telle sottise. Il aurait fallu qu'il fût dénué de tout bon sens pour mettre au rang des personnages légendaires, comme *Atala*, toutes les saintes et tous les saints, sainte Clotilde, comme sainte Jeanne de Chantal ou sainte Élisabeth de Hongrie, saint Augustin comme saint François d'Assise, son patron vénéré, dont il célébrait la fête et qu'il ne nommait jamais qu'avec un respect mêlé d'une sorte d'amour.

A-t-il répondu, — ce qui suffisait à sa défense —

qu'Atala n'était pas moins authentique que certains personnages obscurs du calendrier, le mot n'irait pas sans quelque irrévérence, et son dépit l'expliquerait sans qu'on fût autorisé à incriminer sa foi.

Mais ce qui paraît beaucoup plus probable, c'est que cette histoire est un conte. Elle est tirée du *Mémorial de Sainte-Hélène*[1]. Le narrateur qui la raconte là n'est pas nommé. Et cet anonyme s'appuie sur d'autres anonymes. Car il assure que le récit a été « recueilli — est-ce par lui-même, est-ce encore par quelque autre inconnu ? — d'un des successeurs de M. de Chateaubriand à la légation de Rome ». Ainsi ce successeur, qu'on ne désigne pas autrement, n'était pas encore à Rome lors de l'événement ; il aurait donc été obligé de l'apprendre lui-même de quelqu'un, que nous connaissons encore moins que lui, et qui l'avait appris à son tour on ne sait de qui ni comment.

Voilà une source bien sûre, pour une parole qui ne peut avoir d'intérêt que si elle est rapportée textuellement ! Mais le fond même doit être faux. Non seulement le narrateur du *Mémorial* était lui-même assez en défiance pour déclarer qu'il ne pouvait « garantir précisément » cette petite aventure, mais l'Empereur, que l'historiette amusa beaucoup, paraît-il, avoua l'entendre pour la première fois. Il n'en avait donc rien su par le cardinal Fesch, son oncle, alors ambassadeur à Rome. Or celui-ci, qui était en guerre ouverte avec son subordonné et ne

1. Paris, 1823, t. IV, p. 123.

manquait aucune occasion de s'en plaindre, aurait évidemment exploité avec soin ce petit scandale, s'il l'avait connu; il ne se serait pas fait faute d'en informer le maître. Et d'autre part, comment croire que sa malveillance eût pu l'ignorer, s'il avait eu lieu réellement, alors que l'opinion romaine y aurait prêté assez d'attention, d'après le *Mémorial*, pour s'en occuper encore plusieurs années après, et quand lui, ambassadeur de France, était en relations nécessaires avec le cardinal-gouvernant, premier témoin et principale victime de cette prétendue incartade de mauvais goût.

Il faut donc mettre l'histoire au nombre de ces bruits, sans fondement comme sans origine authentique, dont on ne sait comment ils sont nés, ou qui ont tellement grossi, en passant de bouche en bouche, qu'ils ont fini par acquérir de l'importance, quand au début et en réalité ils n'étaient rien.

Ce n'est vraiment pas avec de pareilles armes qu'on devrait faire la guerre aux sentiments chrétiens de Chateaubriand.

N'oublions pas qu'au point de vue de la foi il y a deux hommes en lui: celui de l'*Essai historique*, et celui du *Génie du Christianisme*. Le premier est mort quand est né le second, et il n'a point ressuscité.

CHAPITRE III

CE QUE CHATEAUBRIAND A PENSÉ DU ROLE DU CHRISTIANISME DANS LE MONDE

§ I. Services du Christianisme dans le passé : influence salutaire des exemples donnés par les ordres contemplatifs et l'héroïsme des missionnaires. — Œuvres diverses pour soulager les maux de l'humanité. — Ce que l'Eglise a fait pour l'instruction. Tout ce que lui doit la civilisation en général. — Son influence heureuse dans les lois et la politique. — Surtout en France. — Reproches et abus. — Que Chateaubriand a toujours pensé de même sur le rôle de l'Eglise dans le passé. — § II. Mission sociale du Christianisme dans le présent et l'avenir : que Chateaubriand n'a pas eu d'idées hétérodoxes sur les destinées du Christianisme. — Que le Christianisme peut seul, à ses yeux, sauver la société en péril.

§ I. — Services du Christianisme dans le passé

On connaît les belles pages que le *Génie du Christianisme* consacre au clergé et à ses œuvres à travers les siècles. Prêtres séculiers et moines, missionnaires et chevaliers, écoles et hôpitaux, toutes les institutions enfin et tous les bienfaits que la religion chrétienne a produits revivent dans un tableau célèbre, auquel les adversaires mêmes de l'auteur ont dû rendre justice. Rappelons-en quelques traits.

C'est un service, quoi que certains en pensent, que l'exemple de ces vertus extraordinaires dont ont fleuri les solitudes. Platon a formé le rêve d'une cité idéale, mais il n'a pas pu seulement essayer de

le mettre en pratique, il n'a rien exécuté. Des évêques et d'humbles religieux se sont montrés plus puissants : « Saint Augustin, saint Basile, saint Bernard, ont été de véritables législateurs et les patriarches de plusieurs grands peuples [1]. » Ils ont écrit, d'une main ferme, les constitutions de républiques nouvelles, que le monde ancien n'avait pas connues, et ces républiques y sont restées fidèles; elles ont vécu, pendant de longs siècles, de leur pensée et comme de leur âme; et, en des temps barbares, au milieu d'une société encore confuse et en formation, elles ont offert le spectacle d'une paix tranquille, d'une discipline et d'une perfection morale qu'on n'avait encore jamais vues.

« Le stoïcisme », disait Voltaire, « ne nous a donné qu'un Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes, qui ne savent pas qu'ils le sont et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même [2]. »

On voit tout de suite quelle influence heureuse de telles vies peuvent exercer sur les mœurs d'un peuple. Aussi Chateaubriand défend-il ceux mêmes des ordres religieux que les gens du monde comprennent le moins, les ordres contemplatifs. Il juge utiles aux sociétés humaines ces retraites silencieuses, d'où rien ne leur arrive sinon le parfum fortifiant des vertus qui y germent dans l'ombre. Non seulement elles lui paraissent comme des lieux

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. III, chap. v; *Œuvres*, t. II, p. 426.
2. *Corresp. génér.*, t. III, p. 222; cf. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. IV.

augustes préparés par la Religion pour la santé de l'âme, pareils à ceux qui existent pour la santé du corps, moins sujet que l'âme aux atteintes du mal, et dont les infirmités moins douloureuses sont aussi moins longues à guérir; non seulement elles satisfont, à ses yeux, ce besoin de solitude, qui tourmente un certain nombre de cœurs portés à la contemplation, ou si excellents qu'ils en chercheraient vainement d'autres dans le monde, auxquels ils soient faits pour s'unir[1]; mais il y voit encore de vraies « écoles de morale en action[2] », où les hommes sont à même d'apprendre ce qu'ils ont le plus besoin de savoir : que rien de ce qui éblouit ou qui charme ici-bas ne mérite qu'on y sacrifie la vertu, qu'on peut renoncer au luxe, à la fortune et aux plaisirs, sans renoncer pour cela au bonheur, et que, si puissantes enfin que les passions doivent paraître, elles ne sont pas invincibles; l'âme les tient sous son empire : pour leur commander et en rester maître, il suffit de vouloir.

C'est là une leçon réconfortante; on ne la présente pas sans utilité à la multitude des hommes, trop enclins à subir la séduction des richesses et à croire, par horreur de la lutte, à la victoire fatale des instincts.

C'en est une autre que cette vaillance de héros, si souvent montrée par ceux qui vont porter au loin la doctrine chrétienne. Chateaubriand reproduit avec complaisance quelques-uns de ces actes de sublime courage qui couvrirent de la même gloire la

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. III, chap. III.
2. *Ibid.*, IV, liv. III, chap. VI.

Religion des missionnaires et la France, leur patrie, car la plupart étaient Français. Pour savoir d'où ils étaient venus, les sauvages n'avaient pas besoin de leur demander leur origine. Il leur suffisait de voir leur attitude dans les supplices ; ils reconnaissaient à l'intrépidité la *chair blanche de Québec*[1].

Ginguené n'a pas pu se défendre de louer ce livre des Missions ; il le déclare « un des plus intéressants de l'ouvrage ». Sa philosophie fait des réserves sans doute sur les intentions des missionnaires, à son gré trop chrétiennes ; mais il n'est pas moins obligé de s'incliner avec respect devant les actes héroïques qu'elles inspirent : il rend justice tout ensemble à l'historien et aux héros. « L'auteur admire de bonne foi, dit-il, des sacrifices et des actes de dévouement admirables, en effet, quel qu'en fût le motif[2]. »

*
* *

Et quel bien ce dévouement magnifique a fait à l'humanité, depuis Jésus-Christ, même en dehors de l'ordre moral ! Le paganisme, dit Chateaubriand, se débarrassait des pauvres par l'esclavage. Quand le Christianisme eut pris pied sur la terre, tout changea, et le monde vit un spectacle nouveau : « Les œuvres de miséricorde n'eurent plus de retenue ; il y eut comme un débordement de la charité sur les misérables[3]. » Dans cette lente et confuse

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. IV, chap. VIII.
2. *Décade philosophique*, 20 messidor, an X.
3. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. II.

restitution des sociétés, qui suivit la chute des peuples antiques et l'invasion des barbares, que seraient devenus nos pères sans l'Église ?

« L'Europe entière n'avait ni chemins ni auberges ; ses forêts étaient remplies de voleurs et d'assassins ; ses lois étaient impuissantes, ou plutôt il n'y avait point de lois : la Religion seule, comme une grande colonne élevée au milieu des ruines gothiques, offrait des abris et un point de communication aux hommes[1]. »

Alors tous les monastères sont des hôtelleries ouvertes aux passants au nom de la Religion, et on voit parfois des princes servir de leurs mains des inconnus qui sont venus y chercher gratuitement un asile.

Quand parurent ces descriptions éloquentes, la philosophie sceptique ne songea pas à y contredire, elle en reconnut même la vérité : « L'abondance et l'hospitalité généreuse dont on jouissait dans les abbayes, dans les grands monastères, tout cela, disait-elle, est indubitable. Le monde, le *siècle*, avaient fort à s'en louer, mais (qu'on remarque bien cette réserve !) mais le christianisme, la morale, l'exemple[2] ? »

En vérité, l'Église n'est pas assez reconnaissante à certains de ses ennemis de tout le zèle qu'ils témoignent en sa faveur, pour sauvegarder contre elle-même ses véritables intérêts. Comment ne pas être frappé de la générosité et de la religion de celui-ci, qui, obligé de reconnaître les avantages dont

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, ch. VIII.
2 Ginguené, *loc. citat.*

une institution ecclésiastique fut la source pour le monde, la regrette cependant et la blâme, à cause du pur esprit de l'Évangile, qui a bien pu y perdre quelque chose!

On voit que ce n'est pas seulement dans la fable que les loups s'habillent en bergers. Les vers de La Fontaine viennent d'eux-mêmes à la pensée :

> Quiconque est loup agisse en loup;
> C'est le plus certain de beaucoup.

Si ce n'est pas le plus certain, toujours du moins est-ce plus loyal que de prendre le hoqueton pour faire la guerre au troupeau.

Quoi qu'il en soit, la société a profité largement des bienfaits de l'Église. On chercherait en vain depuis l'Evangile une misère humaine qui soit restée sans secours et même qui n'ait pas eu son hospice. Et c'est vraiment un beau spectacle que cette multitude dévouée, choisie dans ce que le monde a de meilleur, nobles ou roturiers, filles de roi ou filles du peuple, travaillant de toutes parts, au nom de Jésus-Christ, à chasser le mal de la terre, ou du moins à diminuer son empire et à guérir de ses atteintes.

Entre tous ces bienfaiteurs des hommes, on dirait qu'il y a comme une émulation de dévouement, une sainte rivalité de sacrifice. La Religion, qui les inspire et les envoie, sourit à leur zèle et semble leur dire : « Courage, mes enfants, courage ! Soyez plus prompts que les maux dans la carrière de la vie[1] ; Dieu vous regarde et vous bénit. »

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. III, chap. VI.



Réguliers et séculiers, tous ont servi la cause même de l'humanité. « Partout la civilisation a marché sur les pas de l'Évangile, au contraire des religions de Mahomet, de Brama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société et forcé l'homme à vieillir dans son enfance[1]. »

Chateaubriand fait un tableau enthousiaste de tout ce qui a été créé, sous l'influence directe de l'Église, pour l'instruction du genre humain : écoles primaires où d'humbles frères « s'obligeaient à montrer, par charité, à lire, à écrire au petit peuple, en commençant par l'A, B, C, », collèges pour l'enseignement secondaire de la jeunesse, universités d'où la lumière se répandait au loin, toutes établies par des princes religieux, ou par des évêques, ou par des prêtres, même cette fameuse université de Paris, dont « l'origine remontait jusqu'à Charlemagne, jusqu'à ces temps où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin voulait faire de la France une *Athènes chrétienne*[2] ».

Le christianisme a enseigné à nos pères « jusqu'à l'art de se nourrir[3]. » C'est au clergé, séculier et régulier, qu'il faut attribuer le renouvellement de l'agriculture en Occident ; c'est lui qui a fertilisé l'Europe sauvage et qui l'a civilisée. Beaucoup de villages sont nés autour des monastères, et c'est à

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. VI.
2. *Ibid.*, IV, liv. VI, chap. V.
3. *Ibid.*, IV, liv. VI, chap. VII.

des évêques ou à des moines que nos vieilles cités doivent les plus beaux de leurs monuments [1].

On sait que la *Décade philosophique* se montra fort injuste envers le *Génie du Christianisme* quand il parut. Mais, tout en niant les conséquences qui y sont tirées, en faveur de la Religion, du bien immense que firent à la société du moyen âge ceux qui parlaient et agissaient en son nom, elle ne songe pas à le mettre en doute. Elle convient « des services dont les progrès de l'agriculture, la multiplicité des hameaux, l'embellissement des villes, sont redevables aux ordres religieux. Le bien que quelques papes ont fait aux lettres et aux arts, dit-elle, est incontestable ». Bref « l'histoire et la philosophie ont reconnu les grands services rendus au genre humain par la religion chrétienne ». En particulier, « l'influence que le christianisme a exercée sur la civilisation et sur la législation ne peut être méconnue [2] ».

*
* *

Ce dernier point est à remarquer, Chateaubriand l'a mis en relief. Il soutient que dans les lois civiles et dans les lois criminelles, dans la politique et le gouvernement, l'action de l'Église a été aussi heureuse que profonde.

Il répète et commente les paroles de Montesquieu : « Nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. V, chap. VIII.
2. *Décade philosophique*, 20 messidor, an X.

un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. C'est ce droit qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses : la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, quand on ne s'aveugle pas soi-même[1]. »

En reproduisant ce témoignage, Chateaubriand le fait suivre de ces mots :

« Ajoutons, pour couronner tant de bienfaits, un bienfait qui devrait être écrit en lettres d'or dans les annales de la philosophie : *l'abolition de l'esclavage*[2]. »

Deux ans avant le *Génie du Christianisme*, Mme de Staël avait rendu aussi justice à la Religion de l'Évangile, dans son livre célèbre *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. On se souvient que cet écrivain philosophe appuie sa doctrine sur la foi en la perfectibilité : c'est le fondement de son ouvrage. Croître, s'élever, devenir plus beau et meilleur, voilà, à ses yeux, la destinée du monde ! Le progrès est indéfini et irrésistible.

Théorie séduisante, mais, pour le dire en passant, plus brillante sans doute que solide. En effet, la loi de la perfectibilité continue et nécessaire, si elle existe ici-bas, repose sur une intervention mystérieuse de la Providence, qui, donnant le progrès pour but à l'humanité, l'y conduirait de loin et par des moyens à elle, dont elle ne nous a pas livré le secret. Ou bien c'est une force, déposée comme un

1. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. III.
2. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. XI.

germe dans notre nature et qui s'y développe d'une manière spontanée et fatale.

Or, d'une part, où prenons-nous le droit de prêter à Dieu un dessein, dont il n'a pas daigné nous instruire et que ses actes ne révèlent pas plus que sa parole? D'autre part, si la nature humaine, comme Mme de Staël paraît le croire, produit d'elle-même le progrès par une sorte de fécondité essentielle, comment expliquer qu'elle cesse parfois d'agir, et que l'humanité reste stationnaire ou même qu'elle recule? On dit, par exemple, qu'elle a interrompu sa marche en avant du VIe siècle au Xe. La nature humaine avait-elle donc cessé d'être elle-même en ce temps-là?

Que devenait-elle? Que faisait-elle? Que si l'on répond en objectant des forces contraires, qui ont paralysé son action, c'est convenir, par le fait même, que son action en ce sens n'est pas infaillible, qu'elle a lieu ou n'a pas lieu suivant que les circonstances la favorisent ou la gênent, c'est-à-dire que cette loi n'a rien de nécessaire, et par conséquent qne ce n'est pas une loi. Du reste, dès lors que son inaction peut durer quatre siècles, comme Mme de Staël l'assure, pourquoi ne durerait-elle pas davantage, mille ans par exemple, ou deux mille ans, ou plus encore? Sur quoi s'appuyer pour lui assigner une limite? Les circonstances qui l'ont amenée et maintenue pendant quatre cents ans peuvent persévérer encore ou ne disparaître que pour revenir. La seule raison qu'il soit possible d'apporter, c'est qu'il est nécessaire que le monde avance en définitive. Misa de raisonner ainsi ne voit-on pas que ce serait

défendre la théorie par la théorie même et heurter de front toute logique ?

Et quel système que celui qui oblige, si on l'applique simplement, à mettre dans l'estime la littérature de Rome avant la littérature d'Athènes, et la poésie du Bas-Empire avant la poésie d'Homère !

Mais enfin, dans ce mouvement du monde, quoi qu'il faille penser de la manière dont elle en comprend l'ensemble, M[me] de Staël fait une place à part au Christianisme. Elle déclare qu'elle eût mieux aimé voir la philosophie, pour qui sont toutes ses préférences, ranimer elle-même le culte de la vertu parmi les hommes et donner le branle à la raison épuisée. Mais elle avoue en même temps que la philosophie était impuissante pour cette grande tâche, et que le Christianisme l'a heureusement suppléée : c'est lui qui a renouvelé l'impulsion de l'esprit défaillante, qui a mis le monde en marche et l'a poussé en avant : « Les progrès de l'humanité viennent de lui. »

*
* *

En France surtout son action a été profonde et extrêmement bienfaisante ; c'est le *Génie du Christianisme* qui en fait la remarque. Non seulement nos lois doivent beaucoup au droit canonique et, d'une manière générale, à l'influence des idées religieuses, mais cette influence ne pouvait qu'être heureuse dans le gouvernement, étant donné notre caractère national ; car il en est des constitutions comme de la nature, dont « l'énergie paraît résider dans la loi générale des contrastes ». En joi-

gnant « la violence à la violence ou la faiblesse à la faiblesse », loin de former quelque chose qui soit capable de vivre, « on détruit par excès ou par défaut. La théocratie ne fut pas bonne aux Égyptiens : elle les asservit sans leur donner les vertus qui leur manquaient ; c'était une nation pacifique : il leur fallait des institutions militaires ».

Pour les Français, au contraire, peuple fier, prompt, impétueux, ils ne pouvaient que se trouver bien de l'influence modératrice de l'Église dans les corps politiques de leur pays, et ils étaient défendus en même temps contre toute éventualité d'une théocratie asservissante par leur caractère bouillant, ami de la bataille, et cette indépendance native, qui leur rend insupportables toutes les chaînes[1].

On sait que Montesquieu a soutenu contre Bayle que les enseignements « du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques[2] », principes essentiels cependant dans ces gouvernements respectifs, ressorts nécessaires qui les font mouvoir et vivre[3].

Mais de fait, selon l'*Esprit des lois*, le service que la Religion chrétienne a rendu à la société civile tient surtout à l'action qu'elle a exercée sur le prince. La douceur est trop recommandée par l'Evangile pour qu'il n'en soit point passé, dans les idées et dans les mœurs, quelque chose qui fait

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. XI.
2. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. VI.
3. *Ibid.*, liv. III, chap. II.

obstacle aux cruautés arbitraires d'une « colère despotique ». Et puis, « pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les chrétiens, rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince[1] ».

Chateaubriand, qui renvoie à cette page, en adopte les idées. Il ajoute même qu'il ne faut pas en vouloir aux papes du moyen âge d'avoir jeté l'interdit sur les royaumes et forcé les empereurs de venir rendre compte de leur conduite au Saint-Siège. C'était, si l'on veut, un abus de pouvoir; « mais en blessant la majesté du trône, ils faisaient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenaient plus circonspects : ils sentaient qu'ils avaient un frein et le peuple une égide[2] ».

*
* *

Sans doute, durant tant de siècles, il est impossible que le clergé ait échappé à tout reproche.

1. *Ibid.*, liv. XXIV, chap. III.

2. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. XI. A propos des bienfaits que la société civile doit au Christianisme, un protestant illustre, M. Guizot, a écrit à son tour, comme si sa voix n'était que le libre écho de celle de Chateaubriand :

« Parmi les causes de la civilisation, il en est une qui est présente à tous les esprits, je veux dire l'Eglise chrétienne. Aux âges même les plus obscurs de la barbarie, il y avait dans le clergé chrétien des hommes qui avaient pensé à tout, à toutes les questions morales et politiques, qui avaient sur toutes choses des opinions arrêtées, des sentiments énergiques, et un vif désir de les propager. Jamais société n'a fait, pour agir autour d'elle et s'assimiler le monde, de tels efforts que l'Eglise chrétienne du v[e] au x[e] siècle. Elle a, pour ainsi dire, attaqué la barbarie par tous les bouts pour la civiliser en la dominant » (*Histoire de la civilisation en Europe.*, 7[e] édit., Paris, 1860, p. 83-84).

Mais Chateaubriand fait observer que le mal qu'ont pu faire quelques-uns de ses membres a disparu avec eux, tandis que le bien, qui est venu des autres, n'a pas péri ; nous en jouissons encore[1]. Et d'ailleurs, si l'on veut juger avec exactitude l'influence de la Religion chrétienne dans les siècles passés, il faut la voir dans son ensemble, non dans « quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Toutes ces déclamations contre la richesse de l'Eglise, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense ; c'est considérer à peine la surface des objets et ne pas jeter un coup d'œil ferme dans leurs profondeurs[2] ».

En s'exprimant ainsi, Chateaubriand reprenait, sous une forme plus élevée encore et plus large, une page célèbre, celle où l'auteur de l'*Esprit des Lois* réfute l'auteur des *Pensées sur la Comète*. « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant », écrit-il, « parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. » Et il ajoute :

« C'est mal raisonner contre la Religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables[3]. »

C'est donc une injustice, à ses yeux, comme aux

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. VI.
2. *Ibid.*, IV, liv. VI, chap. XI.
3. *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. II.

yeux de Chateaubriand, de relever avec soin, à travers une si longue durée, tous les abus passagers qui ont pu être commis, au nom de la Foi, par ceux qui la représentaient ou qui abritaient derrière elle l'égoïsme de leurs entreprises. En réalité, elle mérite la reconnaissance universelle.

« Cette religion que, dans la vivacité de sa jeunesse, et dans la politique légère de son premier ouvrage, Montesquieu avait trop peu respectée, partout dans l'*Esprit des Lois*, il la célèbre et la révère. C'est que maintenant il veut construire l'édifice et qu'il a besoin d'une colonne pour le soutenir. Sa pensée s'est agrandie, comme sa tâche : s'il combat le sophisme d'un incrédule fameux, la calomnie qu'il repousse avant toutes les autres, c'est l'idée que la Religion chrétienne n'est pas propre à former des citoyens. Il croyait, au contraire, qu'elle était particulièrement la protectrice des monarchies tempérées ; il la concevait, il la voulait amie de la liberté comme des lois, n'imaginant pas sans doute que ce qu'il y a de plus noble, de plus grand sur la terre, puisse mal s'accommoder avec un présent du ciel. La Religion, malgré sa sublime origine, par l'extrémité qui touche aux choses humaines, doit éprouver comme elles des vicissitudes et des retours ; mais elle est le premier gage de la civilisation moderne qui, en s'unissant à sa divine existence, partage la garantie de sa durée et semble échapper à la loi commune de la mortalité des empires[1]. »

Aussi Montesquieu résumait-il sa pensée dans

1. Villemain, *Éloge de Montesquieu*.

cette parole fameuse : « Chose admirable ! La Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci[1]. »

C'est l'idée même du *Génie du Christianisme*, surtout dans les derniers livres.

*
* *

Chateaubriand est resté toujours fidèle à cette doctrine. Près de trente ans plus tard, on en retrouve le sens général dans les *Études historiques*. Il montre là que le monde moderne est né au pied de la Croix. C'est la Religion de la Croix qui a fondé la société nouvelle, en détruisant deux abominations, base de l'ancienne : le polythéisme, qui faussait la vérité religieuse et avec elle toutes les vérités morales, et l'esclavage qui corrompait toutes les vérités politiques. C'est à elle que l'on doit, parmi les grands changements qu'elle a opérés dans l'ordre social, « l'*émancipation des femmes* et le *principe de l'égalité humaine*, inconnu de l'antiquité polythéiste[2] ».

Ce que l'écrivain disait ainsi au public, il se le disait à lui-même dans cette conversation intime à propos de ses impressions et de ses souvenirs qui s'appelle ses *Mémoires*. Il n'y jugeait pas différemment l'influence du christianisme dans l'histoire du monde.

Justement, l'année même où parurent les *Études historiques*, il fit un voyage en Suisse. Il avait

1. *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.
2. *Etudes historiques*, préface; *Œuvres*, IX, p. 70-71.

caressé le rêve de vivre à l'étranger ; seulement les rentes nécessaires lui manquaient. L'acquéreur de ses œuvres lui avait fait à peu près banqueroute et ses dettes l'empêchaient de trouver quelqu'un, qui consentît à lui prêter. Mais sa dernière brochure, *de la Restauration et de la Monarchie élective*, lui ayant procuré quelque argent, il mit sa maison de la rue d'Enfer en vente, et il partit avec Mme de Chateaubriand. Il a noté ses impressions de voyage, et ses notes sont pleines d'intérêt. Le voici près du château habité autrefois par Voltaire. Cette solitude silencieuse lui rappelle tout de suite la brièveté de nos jours et l'irrémédiable misère de la vie. On sait que cette pensée lui était familière. C'était un poète à l'âme élevée, aux regards profonds, pour qui un rayon de l'infini, toujours présent à ses yeux, projetait de loin sur tout ce qui passe une clarté mélancolique, qui en éteignait l'éclat.

« J'ai découvert derrière Ferney une étroite vallée où coule un filet d'eau de sept à huit pouces de profondeur ; ce ruisselet lave la racine de quelques saules, se cache çà et là sous des plaques de cresson et fait trembler des joncs sur la cime desquels se posent des demoiselles aux ailes bleues. L'homme des trompettes a-t-il jamais vu cet asile du silence tout contre sa retentissante maison ? Non, sans doute. Eh bien, l'eau est là ; elle fuit encore ; je ne sais pas son nom ; elle n'en a peut-être pas : les jours de Voltaire se sont écoulés ; seulement sa renommée fait encore un peu de bruit dans un petit coin de notre petite terre, comme ce ruisselet se fait entendre à une douzaine de pas de ses bords. »

Mais ce qui le frappe plus encore que la vanité de ce que nous appelons la gloire dans cette patrie d'un écrivain qui a rempli tout un siècle de son influence et de son nom, c'est la folie de la guerre qu'il osa faire au Christianisme. Que Voltaire n'ait pas eu le bonheur de croire à la divinité de la Religion chrétienne comme Pascal et Bossuet, c'est affaire entre sa conscience et Dieu. Mais du moins aurait-il dû être arrêté dans sa longue lutte contre elle par la considération des bienfaits qu'elle a semés dans le monde et dont il jouissait lui-même.

Chateaubriand ne s'explique point que le philosophe de Ferney n'ait pas su reconnaître le grand rôle historique de l'Eglise. Il revient sur ce rôle qu'il a retracé, on l'a vu, devant le public ; il y revient dans ces pages confidentielles où il ne parle plus qu'à lui-même, où il parle du moins à la postérité du fond de la tombe, et « comme assis sur son cercueil ». Or il en dit précisément ce qu'on peut en lire ailleurs dans les *Études historiques* ou le *Génie du Christianisme :*

« Une chose m'étonne toujours quand je pense à Voltaire : avec un esprit supérieur, raisonnable, éclairé, il est resté complètement étranger au Christianisme ; jamais il n'a vu ce que chacun voit : que l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre. Il est vrai de dire qu'au siècle de Voltaire cette idée n'était venue dans la tête de personne. Les théologiens défendaient le Christianisme comme un fait accompli, comme une vérité fondée sur des lois

émanées de l'autorité spirituelle et temporelle ; les philosophes l'attaquaient comme un abus venu des prêtres et des rois ; ils n'allaient pas plus loin que cela. Je ne doute pas que, si l'on eût présenté tout à coup à Voltaire l'autre côté de la question, son intelligence lucide et prompte n'en eût été frappée. On rougit de la manière mesquine et bornée dont il traitait un sujet qui n'embrasse rien moins que la transformation des peuples, l'introduction de la morale, un principe nouveau de société, un autre droit des gens, un autre ordre d'idées, le changement total de l'humanité. Malheureusement le grand écrivain, qui se perd en répandant des idées funestes, entraîne beaucoup d'esprits d'une moindre étendue dans sa chute : il ressemble à ces anciens despotes de l'Orient sur le tombeau desquels on immolait des esclaves[1] ».

Voilà certes une noble et riche image ! Chateaubriand fait un beau convoi à la philosophie religieuse de Voltaire, il l'ensevelit dans un linceul de pourpre. On sent l'homme d'une époque dont Voltaire était roi. Cette page, qui condamne Voltaire, respire l'admiration : elle est encore un hommage. Mais c'était déjà beaucoup, en ce temps-là, que Chateaubriand osât l'écrire :

Le voltairianisme avait toutes les faveurs de la mode, et il fallait du courage pour ne pas brûler de l'encens devant l'idole. Ce culte nouveau avait bien ses impies. Musset en était, si l'on en juge par l'apostrophe célèbre de *Rolla*.

Mais ce n'était là qu'un cri de révolte isolé, le

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 355-356.

cri d'une âme qui, souffrant du scepticisme que Voltaire a contribué à répandre, se retournait vers l'auteur de son mal pour le maudire. Généralement on était fier de se donner pour voltairien.

Et c'est ce qui ajoute une valeur nouvelle à la protestation de Chateaubriand. Toute la renommée de l'écrivain philosophe, toute l'estime dont jouissaient ses opinions, n'ont pas empêché le voyageur qui visitait sa demeure de célébrer, avec reconnaissance, les grands services sociaux de la religion qu'il combattit, sous l'ombre même de ce château de Ferney dont les échos devaient blasphémer encore.

C'est qu'il y croyait fermement; et il était trop jaloux de son indépendance, pour faire sa cour à une illustre mémoire en trahissant sa pensée, ou même en la dissimulant.

§ II. — Mission sociale du Christianisme dans le présent et dans l'avenir

Il n'a pas caché davantage que la mission sociale du Christianisme n'est pas épuisée, à ses yeux, par ce qu'il a fait ou inspiré dans le passé : c'est lui qui est la grande ressource du monde dans les difficultés de l'avenir.

« L'avenir ! dit-on ; mais Chateaubriand ne comptait sur aucun avenir pour l'Église ; il la jugeait destinée à une ruine prochaine. On n'en peut douter, après les confidences qu'il a faites et que Sismondi a entendues et conservées. »

Il y a, en effet, dans Sismondi, une page connue,

dont il est facile d'abuser contre les sentiments religieux du brillant apologiste, et qui a ébranlé même de bons esprits. Assez récemment encore, un critique distingué écrivait que, s'il hésitait à voir, en Chateaubriand, un chrétien sincère, c'était à cause des entretiens dont Sismondi s'est fait l'écho[1].

Quels sont donc ces entretiens? Et qu'en faut-il penser?

Sainte-Beuve ne manque pas de les citer, comme on doit s'y attendre. Il est vrai qu'il ne les discute point : c'est sa méthode. Il n'appuie pas; le trait est lancé; cela suffit; il fera son chemin tout seul dans l'esprit du lecteur, il n'a besoin d'aucune main pour le conduire. Tout commentaire pourrait même affaiblir l'impression, en obligeant à préciser nettement la pensée; mieux vaut la laisser dans un demi-jour. C'est le genre de lumière, on le sait, dont le doute s'accommode le mieux, et il ne s'agit que de jeter le doute. Le critique fait remarquer seulement, en présentant les *Extraits*, que « M. de Sismondi, libéral et protestant » avait « les lumières et aussi quelques-unes des préventions de son bord[2] ».

Donc ce Génevois, éclairé et prévenu, se trouvant à Paris, en 1813, rencontra Chateaubriand chez Mme de Duras. Il a noté avec soin, dans son journal, le souvenir de deux conversations, où l'auteur du *Génie du Christianisme* causa de religion en sa présence. Voici ces notes :

1. Brunetière, *l'Evolution de la poésie lyrique*, p. 88-89. M. Brunetière parait être revenu depuis de cette impression.
2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 386.

« 14 mars 1813. — Chateaubriand considère l'Islamisme comme une branche de la religion chrétienne, dans laquelle cette secte est née, et, en effet, il a raison. Il observait la décadence universelle des religions tant en Europe qu'en Asie, et il comparaît ces symptômes de dissolution à ceux du polythéisme au temps de Julien. Le rapprochement est frappant, en effet; mais je n'aurais pas osé le faire devant lui, pour ne pas le scandaliser. Il en concluait la chute absolue des nations de l'Europe avec celle des religions qu'elles professent. J'ai été assez étonné de lui trouver l'esprit si libre; et il m'a paru plus spirituel que je ne croyais... »

« 25 mars 1813. — Chateaubriand a parlé de religion chez Mme de Duras; il la ramène sans cesse, et, ce qu'il y a d'assez étrange, c'est le point de vue sous lequel il la considère; il en croit une nécessaire au soutien de l'État; il aime les souvenirs, et il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire; il s'en fait une loi, et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence et beaucoup moins de mauvaise foi que je n'aurais supposé. Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment, et il écoute les deux; mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle et le second lorsqu'il écrit. »

Ce récit contient à la fois des réflexions et des souvenirs : il faut y distinguer avec soin les idées de Chateaubriand, telles qu'elles sont rapportées, et

le commentaire de celui qui les rapporte. C'est au commentaire qu'appartient ce qui est dit sur les inconséquences de l'écrivain en matière de foi ; sur la lutte qui existerait, dans son âme, entre le sentiment et la raison; sur l'obligation où il pense être de croire, sans croire en réalité, quoi qu'il dise; ce qui ne l'empêcherait pas d'ailleurs, paraît-il, d'être sincère, au grand étonnement de son bienveillant interlocuteur, qui, ne l'ayant jamais vu, le tenait d'avance pour un hypocrite.

Sismondi trouve certaines opinions inconciliables avec le dogme catholique, qu'il connaît surtout par ceux qui l'attaquent, et comme Chateaubriand soutient ces opinions, il en conclut que son orthodoxie est fort douteuse : à ses yeux, il est au fond moins catholique qu'il ne voudrait l'être et qu'il ne croit l'être.

On reconnaîtra bien sans doute que ces appréciations personnelles ne peuvent toucher beaucoup, venant d'un juge peu qualifié pour savoir ce que la Foi de l'Église permet et ce qu'elle défend.

Et, en réalité, il s'est mépris. Le dogme a ses rigueurs, assurément, comme la vérité; mais il laisse à l'esprit plus de jeu que ses adversaires ne supposent; il ne lui mesure pas si parcimonieusement l'espace. Sismondi s'imaginait qu'entre les principes religieux, défendus dans le *Génie du Christianisme*, et les idées hardies exposées, comme à demi-voix, dans le salon de Mme de Duras, il existait une telle opposition que l'écrivain et le causeur ne semblaient pas être le même homme.

C'était une erreur, et le temps l'a bien montré;

car, depuis 1813, Chateaubriand a reproduit dans ses ouvrages les assertions mêmes où Sismondi voyait des confidences compromettantes, réservées à un petit cercle d'intimes.

Et il est même assez étrange que Sainte-Beuve, et d'autres après lui, aient paru attacher tant d'importance à une conversation, entendue en passant et analysée de souvenir, quand les idées, qui en font l'intérêt, sont formellement exprimées dans certaines pages de l'écrivain; en les prenant là, dans l'expression authentique qu'elles ont reçue, on est tout naturellement plus sûr d'en saisir exactement la portée et d'en connaître les vraies nuances.

Mais que faire? C'est un petit travers de notre nature de préférer à ce qui se produit au grand jour ce qui a l'air de chercher le mystère. L'intérêt est piqué, la curiosité mise en éveil. Les indiscrétions nous plaisent, elles nous attirent, même — et peut-être surtout — si elles ont quelque apparence de trahison.

Quelles opinions étranges contiennent donc les propos tenus chez Mme de Duras? Qu'est-ce qui a surpris si vivement l'auditeur mal disposé qui entendait Chateaubriand pour la première fois?

C'est d'abord ce rapprochement inattendu entre la décadence de la Religion, à notre époque, et celle du polythéisme, au temps de Julien l'Apostat. Il n'y a pas à chercher ici si la comparaison est ou non justifiée. Chateaubriand l'entendait-il dans un sens hétérodoxe, éprouvait-il le besoin de n'en parler qu'à des initiés, en la dissimulant au public, comme on se cache d'une mauvaise action? Voilà

le point qui importe, et les *Études historiques* y répondent d'une manière péremptoire : elles tranchent la question.

Nous y lisons, en effet, dès le début, dans la préface : « Le Polythéisme se trouva, sous Julien, dans la position où le Christianisme se trouve de nos jours[1]. »

C'est la parole même qui a ému Sismondi. Or veut-on savoir si elle indique chez son auteur une défaillance de la foi dans le caractère surnaturel du Christianisme ? Qu'on se reporte plus loin à cette page décisive :

« Le voilà expliquant, à l'aide du plus beau langage, les idées les plus sublimes, ce Christianisme qui fut prêché par des esprits obtus, de grossiers compagnons sans éducation et sans lettres. Comment Pierre le pêcheur avait-il produit Grégoire le poète, Basile le philosophe Jean Bouche-d'Or l'orateur? C'est que Jésus-Christ était derrière Pierre l'apôtre et que le Verbe incréé contenait la vertu de la parole humaine ; Fils de Dieu, source de toutes les lumières et de tous biens, il les distribuait à ses serviteurs en proportion des besoins successifs de la société, donnant à propos la simplicité et l'éloquence, la force des mœurs ou la clarté de l'esprit[2]. »

Il croyait donc à la divinité du Christianisme, même quand il comparait les luttes qu'il a soutenues dans notre siècle à celles du polythéisme expirant. Encore faut-il bien observer qu'il n'établissait pas une assimilation absolue. Au contraire, il

1. *Etudes historiques; Œuvres*, IX, p. 70.
2. *Ibid.*, IX, p. 249.

faisait des réserves très significatives, qu'il n'aura pas omises sans doute dans le salon de M[me] de Duras, mais qui devaient moins frapper Sismondi, plus attentif naturellement à remarquer au passage et à noter dans son journal ce qui lui paraissait singulier et inattendu dans la bouche d'un apologiste. Il disait donc :

« Le polythéisme se trouva, sous Julien, dans la position où le Christianisme se trouve de nos jours, avec cette différence qu'il n'y aurait rien aujourd'hui à substituer au Christianisme, et que, sous Julien, le Christianisme était là tout prêt à remplacer l'ancienne religion. »

Ainsi voilà un point capital ! Le polythéisme de Julien avait un héritier, le Christianisme n'en a pas : il n'y a rien après lui, parce qu'il n'y a rien au-dessus de lui. S'il était possible qu'un jour il disparût, toute religion disparaîtrait avec lui.

Chateaubriand revient sur cette pensée dans le corps même de son ouvrage *

« Religieusement parlant », dit-il, « on est obligé de conclure de ces investigations impartiales qu'il n'y a rien après le Christianisme. »

Mais enfin le Christianisme peut-il périr sur la terre ?

L'auteur se pose la question, comme une objection qu'il se fait à lui-même, et il y répond par une distinction essentielle :

« Si le Christianisme tombe, comme toute institution que l'homme a touchée et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y faire ? Le mal

est sans remède. — Je ne le pense pas. Le Christianisme intellectuel, philosophique et moral, *a ses racines dans le ciel et ne peut périr;* quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie[1]. »

Donc à le prendre dans son essence, *comme religion*, et à regarder l'universalité du monde, le Christianisme est immortel, ainsi que Dieu même, dont la force le soutient et dont l'esprit le fait vivre.

Cela, c'est l'enseignement même de la Foi, que Chateaubriand reproduit avec une exactitude inattaquable.

Quant à l'influence politique et sociale que la religion chrétienne exercera ou non sur les sociétés modernes, destinées à s'écrouler si son appui leur manque, c'est une question où il n'est pas constamment d'accord avec lui-même. Quelquefois il espère, souvent il craint. Tantôt il compte sur un grand homme, qui remettra la Religion à sa place dans le mouvement du monde, on vient de le voir;

1. Il dit encore ailleurs, dans le même ouvrage. « La vérité religieuse ne s'anéantira point, parce qu'aucune vérité ne se perd; mais elle peut être défigurée, abandonnée, niée dans certains moments de sophisme et d'orgueil par ceux qui, ne croyant plus au Fils de l'homme, sont les enfants ingrats de la nouvelle synagogue... Pour jeter un nouvel éclat, le Christianisme n'attend qu'un génie supérieur, venu à son heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle ; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation. Elle cesse d'être politique, elle devient philosophique, *sans cesser d'être divine:* son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais *son centre immobile.* » Préface p. 74-75. Il reconnaît donc, dans le Christianisme, une partie *immuable et divine*, la doctrine.

ou bien, comme nous le dirons bientôt, nos époques nouvelles lui paraissent avoir tellement besoin des leçons pratiques de l'Évangile qu'il ne peut s'empêcher de croire qu'elles y auront recours d'elles-mêmes; tantôt le spectacle de l'incrédulité triomphante, ou de cette indifférence coupable qui est malheureusement trop répandue, le trouble, le déconcerte et le décourage; c'est alors que, prophète de malheur, il annonce, suivant le mot de Sismondi, « la chute absolue des nations de l'Europe » comme une conséquence fatale de la chute « des religions qu'elles professent ».

Il a exprimé la même idée à la fin de ses *Mémoires*. Pour lui, si nous en croyons ce passage, l'Europe est perdue; l'affaiblissement du sentiment religieux a fait naître « les corruptions de l'esprit, bien autrement destructives que celles des sens. Elles n'appartiennent plus à quelques individus pervers, elles sont tombées dans le domaine public.

« Tels hommes seraient humiliés qu'on leur prouvât qu'ils ont une âme, qu'au-delà de cette vie ils trouveront une autre vie; ils croiraient manquer de fermeté et de force et de génie s'ils ne s'élevaient au-dessus de la pusillanimité de nos pères; ils adoptent le néant, ou, si vous le voulez, le doute, comme un fait désagréable peut-être, mais comme une vérité qu'on ne saurait nier. Admirez l'hébétement de notre orgueil!... Oui, la société périra; la liberté, qui pouvait sauver le monde, ne marchera pas, faute de s'appuyer à la Religion; l'ordre, qui pouvait maintenir la régu-

larité, ne s'établira pas solidement, parce que l'anarchie des idées le combat[1]. »

Assurément ce sont là des pressentiments sinistres, et il est permis de les croire erronés, maintenant surtout que la Religion a repris sa place dans beaucoup d'esprits cultivés, où elle était autrefois traitée en étrangère, sinon en ennemie.

Mais enfin, si pessimiste qu'il paraisse, Chateaubriand ne blesse pas l'orthodoxie dans son désespoir; car, prenons-y bien garde! il ne s'agit, dans sa pensée, que d'une partie du monde. C'est un point qui ressort clairement du résumé même que Sismondi a fait de ses paroles, et sur lequel lui-même s'est expliqué plusieurs fois ailleurs avec une netteté qui ne permet aucun doute.

« J'admets », écrivait-il dans ses *Mémoires* en 1841, « j'admets que des peuples entiers soient voués à la destruction ; j'admets aussi que la foi se dessèche en certains pays ; mais s'il en reste un seul grain, s'il tombe sur un peu de terre, ne fût-ce que dans les débris d'un vase, ce grain lèvera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique ranimera la société[2]. »

Et quinze ans auparavant, en 1826, dans les notes dont il accompagna la nouvelle édition de l'*Essai historique*, il disait avec une extrême précision :

La foi pourra changer de pays, mais elle subsistera toujours selon la parole de Dieu[3].

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 362-363.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 375-376.
3. *Essai*, édition de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 577, en note.

Encore une fois, on peut former un plus beau rêve. On peut se représenter la Vérité, emportée par un éternel mouvement de progrès, avançant dans toutes les régions de la terre, sans reculer dans aucune : elle fait des conquêtes nouvelles, mais elle ne perd rien des anciennes; encore qu'elle semble subir çà et là des échecs passagers qui la ramènent un moment en arrière, en définitive elle gagne de toutes parts, elle s'étend, elle monte, pareille à l'Océan, qui envoie ses flots couvrir le rivage : on dirait qu'ils y brisent leur puissance et que, obligés de fuir, ils rentrent en grondant dans leurs abîmes; mais ce n'est qu'une apparence. Ils reviennent, ils rebondissent, et chaque élan nouveau, chaque vague, les porte plus loin, jusqu'à ce qu'enfin, tout ayant cédé devant eux, ils s'arrêtent et se reposent sur la plage envahie et de toutes parts submergée.

Pourquoi la Vérité ne ressemblerait-elle pas nécessairement à la marée montante? Pourquoi ne serait-elle pas un Océan que le flux enflerait sans cesse et qui ne connaîtrait pas de reflux?

Pourquoi? C'est le secret de Dieu. Dieu gouverne le monde comme il lui plaît, et il serait ridicule de prétendre que, pour être sages, ses vues doivent toujours paraître conformes aux nôtres. Voilà ce qu'il faut se dire avant tout! Mais il n'est pas impossible non plus de soulever un coin du voile. qui dérobe le mystère de sa Providence.

Nous sommes libres : nous pouvons accepter le joug de la vérité comme celui de la vertu, ou le repousser, si nous préférons, sauf à rendre compte

plus tard de notre choix. Cette vie n'est qu'une épreuve; elle prépare à l'autre, voilà tout ! Bossuet l'a dit : c'est « un chemin » ; ce n'est pas un terme, un séjour durable, une patrie. Il s'agit de montrer que nous sommes capables de bien faire le voyage et que nous méritons d'arriver au but. La justice de Dieu est assise devant nous, à l'extrémité de la route ; elle nous regarde et nous attend.

Dans le char symbolique où Platon a représenté l'âme, tandis que les passions frémissent et s'emportent comme des chevaux impétueux, la raison est debout sur le siège, d'où elle les contient et les dirige. Tel est l'idéal ; mais, en réalité, ce n'est pas la raison qui tient les rênes, c'est la volonté : la volonté prudente ou folle, courageuse ou lâche, droite ou perverse. Voilà la véritable maîtresse de l'âme et de la vie ! Tout change, suivant qu'elle obéit aux mauvais instincts ou qu'elle les domine. Et malheureusement son penchant la pousse moins à leur résister qu'à leur plaire : elle se fait aisément leur complice. Ils règnent alors sous son nom, ils commandent avec autorité; il peut arriver et il arrive que l'âme tout entière subisse leur impulsion, sans excepter l'intelligence. Malheur alors aux doctrines qui les combattent et les gênent ! Ils soulèvent contre elles la raison et la mènent avec eux à la bataille. Tout les suit, le char est à leur discrétion, ils le conduisent où bon leur semble, jusqu'aux abîmes.

Saint Paul a signalé ce triste état où l'homme est « livré aux pervers désirs de son cœur », maîtres redoutables, dont l'influence est fatale au Vrai en

même temps qu'au Bien. C'est en ce sens que Leibnitz a pu dire à son tour que, si les vérités mathématiques avaient la même portée morale que les vérités religieuses, si elles étaient, elles aussi, un frein pour les mauvais penchants, elles ne seraient pas moins discutées; beaucoup de libres esprits se flatteraient de défendre la raison en les attaquant.

On peut donc supposer que, sous l'action de causes diverses agissant de concert, les passions se développent sans mesure chez un peuple, et qu'y prenant un néfaste empire elles parviennent à en chasser la Foi, qui les importune et leur fait la guerre.

Ce serait un malheur, qui devrait passer aussi pour un châtiment. Quant à la vérité elle-même, elle irait porter son flambeau à des âmes plus pures, en qui pourrait mieux pénétrer et se réfléchir sa lumière.

Qu'en réalité il en soit ainsi, Bossuet paraît le croire. Il assure même que « c'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum : Je remuerai votre chandelier*, dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse; je vous ôterai la foi: *je le remuerai;* il n'éteint pas la lumière; il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd! Mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course[1] ».

C'est la théorie même que Chateaubriand a reproduite : « La foi pourra changer de pays, mais elle subsistera selon la parole de Dieu. »

1. *Sermon sur l'Unité de l'Église*, premier point.

Quoi que l'on en pense, préférerait-on s'abandonner à des espérances meilleures et croire que la Religion chrétienne ne sera pas comme une éternelle voyageuse, incapable de fixer sa tente en aucun lieu du monde, mais qu'elle étendra ses bienfaits à des pays nouveaux sans en priver ceux qui ont le bonheur d'en jouir, il faudrait du moins rendre justice à l'orthodoxie de Chateaubriand : il avait le droit de répéter ce que Bossuet avait eu le droit de dire solennellement, dans son sermon sur l'*Unité de l'Eglise*, devant la grave assemblée des évêques de France ; pour en concevoir quelque scandale, il fallait ignorer, comme le protestant Sismondi, la véritable tradition catholique et la liberté même que le dogme laisse aux croyants.

*
* *

Chateaubriand était donc persuadé que les nations sont comme les hommes, exposées à finir. Cette mortalité lamentable, sous laquelle plie nécessairement tout ce qui est créé, lui paraissait peser aussi sur elles, comme une loi fatale, et il ne voyait pas de plus sûr symptôme pour marquer l'approche de leur fin que l'affaiblissement progressif du sentiment religieux. A ses yeux, la foi est comme leur âme : elle emporte leur vie en s'en allant.

Ce moment terrible est-il venu pour l'Europe ? Assistons-nous à cette agonie ? Il le pensait, nous venons de le dire, dans certaines heures de découragement. Esprit inquiet, déçu toujours par ses rêves, même lorsqu'ils furent réalisés, éternel mécontent

de la vie, il était porté à voir l'avenir aussi bien que le présent sous les plus sombres couleurs. Mais si un rayon de lumière éclairait tout à coup pour lui ce noir tableau, — ce qui arrivait le plus souvent, — c'était l'espérance que le Christianisme, en prenant une vie nouvelle dans le vieux monde, était capable encore de sauver ce grand malade, décrépit et en train de mourir. La société actuelle redeviendra chrétienne ou elle cessera d'être, voilà sa pensée, et il y est bien des fois revenu.

Aussi place-t-il la renaissance du sentiment chrétien en tête de tous les rêves qu'il forme pour le bonheur de son pays. En 1829, ambassadeur auprès du souverain Pontife, dans cette Rome où « la liberté et la tyrannie ont également péri », où « le capucin qui balaie en passant cette poussière semble rendre plus sensible encore la vanité de tant de vanités », au milieu de toutes les ruines qui « devraient lui apprendre à mépriser la politique », il se préoccupe encore de l'avenir « de sa pauvre patrie », il songe à ses destinées, et ce qu'il souhaite pour elle, comme le meilleur et le plus beau gage d'une brillante durée, c'est une « triple auréole... la religion, la gloire et la liberté ».

Ceci était écrit à Mme Récamier, dans une de ces lettres intimes où il laissait librement courir sa plume et parler son cœur[1].

Plus tard, dans ces confidences qui s'appellent ses *Mémoires*[2], il se posait cette question lugubre:

1. A Mme Récamier, 15 janvier 1829, dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, p. 310.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 358 et suiv.

« A quelle époque la société disparaîtra-t-elle? » Pour lui, le moment est grave, solennel; « le genre humain joue la grande partie... L'invasion des idées a succédé à l'invasion des barbares; la civilisation actuelle décomposée se perd en elle-même; le vase qui la contient n'a pas versé la liqueur dans un autre vase; c'est le vase qui s'est brisé ».

A quand donc la fin? Voici le flot de la démocratie qui monte, menaçant, irrésistible. Si la Religion n'arrête le torrent et ne l'endigue, il détruira tout ce qui existe, et passera comme un fléau, en amoncelant des ruines :

« Pour ne toucher qu'un point entre mille, la propriété, par exemple, restera-elle distribuée comme elle l'est?... Un état politique, où des individus ont des millions de revenus, tandis que d'autres individus meurent de faim, peut-il subsister, quand la Religion n'est plus là avec ses espérances hors de ce monde pour expliquer le sacrifice? »

Supprimez la Religion et cet avenir réparateur, dont la lointaine perspective console, le monde actuel est inhabitable, et il le paraîtra d'autant plus que la diffusion de l'enseignement ouvrira davantage les yeux des pauvres sur les inégalités dont ils souffrent. Le danger est redoutable; il est prochain :

« A mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète, qui ronge l'ordre social irréligieux. La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée; mais aussitôt que cette disproportion a été généralement aperçue, le coup mortel a été porté. Recom-

posez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques ; essayez de persuader au pauvre, lorsqu'il saura bien lire et ne croira plus, lorsqu'il possédera la même instruction que vous, essayez de lui persuader qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que son voisin possède mille fois le superflu ; pour dernière ressource, il vous le faudra tuer. »

En interprétant ainsi les dispositions des âmes populaires, ce patricien devinait juste. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à relire les belles pages, où un puissant écrivain, enfant du peuple, Louis Veuillot, exprimait ses propres sentiments, l'année même où Chateaubriand mourut. On dirait que ces éloquentes paroles ne sont que le commentaire anticipé des *Mémoires d'outre-tombe*, qui allaient bientôt paraître, mais un commentaire vivant, qui justifie la théorie par la réalité.

C'était dans l'avant-propos de ce livre fameux sur les *Libres penseurs*, où l'auteur cinglait de son style redoutable la troupe des impies et des sceptiques, maîtres orgueilleux de l'opinion, de la fortune ou du pouvoir. Il racontait là quels intincts de révolte son âme avait ressentis sur le tombeau de son père, honnête homme mort à la peine dans la misère, tandis que d'autres près de lui, beaucoup moins dignes de l'estime et du bonheur, goûtaient voluptueusement toutes les aises de la vie. Cette inégalité lui faisait bondir le cœur, et il lui fallait le sentiment des devoirs qu'impose la Religion et ses ineffables espérances, pour ne pas devenir l'ennemi d'une société cruelle, inique et intolérable dès qu'elle est sans foi[1].

1. Voici le texte : « Mon père est mort à cinquante ans. C'était

C'est la pensée même de Chateaubriand : dans tout enfant du peuple qui réfléchit, supprimez le

un simple ouvrier, sans orgueil et sans lettres; mille infortunes obscures et cruelles avaient traversé ses jours remplis de durs labeurs, et, parmi tant d'épreuves, la seule joie de ses vertus inébranlables, mais ignorantes, l'avait un peu consolé. Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme; et jamais, sauf à sa dernière heure, son cœur labouré d'angoisses ne s'était reposé en Dieu. Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air; pour lever la dîme de ses sueurs; pour lui demander le sang de ses fils; jamais un protecteur pour le défendre et pour le secourir; jamais un guide pour l'éclairer, pour prier avec lui, pour lui apprendre l'espérance. Au fond, que lui avait dit la société? Comment s'étaient traduits pour lui les droits si pompeusement inscrits dans les Chartes? « Travaille, sois soumis et sois probe; car, si tu te révoltes, on te tuera; si tu dérobes et qu'on le sache, on t'emprisonnera : mais si tu souffres, pleure, nous n'y pouvons rien; et si tu n'as pas de pain, va à l'hôpital ou meurs; cela ne nous regarde plus.

« Voilà ce que la Société lui avait dit, et rien autre chose; et quelque promesse qu'elle inscrive dans les constitutions, elle ne peut dire ni faire davantage. Elle n'a de pain pour le pauvre qu'au dépôt de mendicité; des consolations et des respects, elle n'en a nulle part...

« Mon père avait donc travaillé, il avait souffert, et il était mort. Sur le bord de sa fosse encore ouverte, je songeai aux longs tourments de sa vie, je les évoquai, je les vis tous, et je comptai aussi les joies qu'aurait pu goûter, malgré sa condition servile, ce cœur vraiment fait pour Dieu, joies pures, joies inénarrables et célestes, dont, par le crime d'une société que rien ne peut absoudre, il avait été brutalement privé. Alors, de la tombe du pauvre ouvrier sortit comme une lueur de vérité funèbre qui me fit voir et qui me fit maudire, non le travail, non la pauvreté, non la peine, mais la grande iniquité sociale, le crime d'impiété par lequel est ravie aux déshérités de ce monde la compensation que Dieu avait attachée à l'infériorité de leur sort, et je sentis l'anathème éclater dans la véhémence de ma douleur.

« Oui, ce fut là! Je commençai de connaître, de juger cette société, cette civilisation, ces prétendus sages qui ont renié Dieu, et, qui, reniant Dieu, ont renié le pauvre et n'ont plus pris soin ni de son corps ni de son âme. Je me dis : cet édifice social est inique; il croulera, il sera détruit.

« J'étais chrétien déjà : si je ne l'avais pas été, de ce jour j'aurais

chrétien, le plébéien reste seul avec sa logique aiguisée de colère, et, comme il représente la force du nombre, la société entre en péril, elle est perdue.

Aussi l'avenir paraît-il un chaos ténébreux et plein d'effroi à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. L'écrivain pense que le Christianisme peut seul, en supposant qu'il y pénètre, y apporter la sécurité et y faire descendre la lumière.

« En définitive », dit-il, « mes investigations

appartenu aux sociétés secrètes. Je me serais dit, comme tant d'autres à qui la lumière d'en haut n'a point été portée : Pourquoi des gens bien logés, bien vêtus, bien nourris, tandis que nous sommes couverts de haillons, entassés dans des mansardes, obligés de travailler au soleil et à la pluie pour gagner à peine de quoi ne pas mourir? Et ce redoutable problème m'eût donné le vertige; car si Dieu n'y répond pas, nul homme n'y pourra répondre. Dans mon enfance, quand le patron de mon père venait lui intimer durement ses ordres, le chapeau sur la tête, mon jeune cœur bondissait, et j'éprouvais un frénétique désir d'abaisser, d'humilier, d'écraser cet insolent. Je me disais : qui l'a fait maître et mon père esclave; mon père qui est bon, brave et fort et qui n'a fait de tort à personne; tandis que celui-ci est chétif, méchant, larron et de mauvaises mœurs? Mon père et cet homme, c'est tout ce que je voyais de la société. Si j'étais resté dans cette ignorance où demeure presque tout le peuple ouvrier, croit-on que les *Petits traités de l'Académie des sciences morales et politiques* auraient fait grande impression sur mon cœur, et que j'eusse admis la nécessité de ce partage inégal où j'avais fatalement le mauvais lot? La logique des passions procède autrement. Ou j'aurais tout fait pour me saisir de la grosse part, ou je me serais écrié avec la foule : Brisons cette grosse part, et que, dans la misère, règne au moins l'égalité! Je n'y gagnerai rien peut-être, mais je n'y perdrai rien non plus; et dussè-je y perdre, au moins j'aurai le plaisir de la vengeance et je ne serai plus insulté.

« Voilà la plaie du peuple; elle est à l'âme, elle est profonde, envenimée, épouvantable. Les constitutions y feront peu de chose, les coups de fusil n'y feront rien. La société est menacée d'une ruine totale, si elle ne vomit le poison dont elle s'abreuve depuis un siècle, et que des mains perfides et imbéciles lui présentent encore, même dans ces jours de crise où il semble que tout va finir. »

Louis Veuillot (*Les Libres-Penseurs*, p. xv-xix, Paris, 1848).

m'amènent à conclure que l'ancienne société s'enfonce sous elle, qu'il est impossible à quiconque n'est pas chrétien de comprendre la société future poursuivant son cours et satisfaisant à la fois ou l'idée purement républicaine, ou l'idée monarchique modifiée. »

Et d'ailleurs, quelles que soient les améliorations que « les sectaires actuels » proposent dans l'ordre social, ils ne peuvent « les tirer que de l'Évangile ». L'Évangile a répandu sur la terre certaines idées généreuses, qui ont levé dans les esprits ainsi que des semences tombées du ciel, et qui semblent aujourd'hui être sorties d'eux comme un fruit naturel de leur fécondité. En réalité, « tout acte philanthropique auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom et trop souvent défigurée; c'est toujours le Verbe qui se fait chair... c'est du Révélateur ou du Christ que nous tenons tout; c'est du Sauveur, *Salvator*, du Consolateur, *Paracletus*, qu'il vous faut toujours partir; c'est de lui que vous avez reçu les germes de la civilisation et de la philosophie ».

C'est aussi à lui qu'il faut remonter, c'est sa doctrine qu'il faut faire revivre dans les esprits, son amour qu'il faut rallumer dans les cœurs; il est indispensable de s'inspirer de ses principes et de marcher à sa lumière, si l'on veut arriver à résoudre les graves problèmes qui se posent et arrêter cette marche à l'abîme dont nous resterons, livrés à nos seules forces, les témoins impuissants, en attendant que nous en soyons les victimes.

« Je ne trouve de solution à l'avenir que dans le Christianisme et dans le Christianisme catholique. »

Telle est la conclusion de Chateaubriand. Elle a été reprise plus tard par un orateur catholique, qui voyait lui aussi la démocratie s'avancer au loin, comme un déluge capable de tout renverser. Montalembert montrait dans l'Église l'arche nécessaire, qui sauvera seule toutes les sociétés et la démocratie avec elles. Que si cette puissance nouvelle, disait-il, avait le malheur de devenir irréligieuse, comme la bourgeoisie qu'elle va remplacer, « on peut lui prédire une prompte ruine ; elle ne se relèvera de temps en temps que pour retomber chaque fois plus bas dans l'abîme du césarisme. La Religion a besoin de la liberté ; mais la liberté a besoin de la Religion, et plus, mille fois plus que toute autre, la liberté démocratique [1] ».

Quant à Chateaubriand, tout en montrant dans le catholicisme des réserves de vie seules capables de ranimer le monde, il ajoute qu'il ignore si le monde en usera ; il « ne prétend pas qu'une rénovation générale ait lieu », car il admet, comme on l'a vu, « que des peuples entiers soient voués à la destruction ». Mais il pense que, si la société doit être sauvée, elle ne le sera que par le Christianisme, et que, d'autre part, le Christianisme sauvera tout peuple chez qui il viendra à refleurir. La mort, une mort fatale, sans lui ; la vie, une vie nouvelle, avec lui, voilà l'alternative inévitable pour le monde où nous sommes ! Car le Christianisme est un soleil qui n'a pas décrit sa courbe

1. *Discours prononcé à Malines*, en 1863.

infinie dans le ciel, où étincelle sa lumière. « Il renferme les trois grandes lois de l'univers : la loi divine, la loi morale, la loi politique : la loi divine, unité de Dieu en trois personnes; la loi morale, *charité;* la loi politique, c'est-à-dire *liberté*, *égalité*, *fraternité*.

« Les deux premiers principes sont développés; le troisième, la loi politique, n'a point reçu ses compléments, parce qu'il ne pouvait fleurir, tandis que la croyance intelligente de l'être infini et la morale universelle n'étaient pas solidement établies. Or, le Christianisme eut d'abord à déblayer les absurdités et les abominations dont l'idolâtrie et l'esclavage avaient encombré le genre humain... Loin d'être à son terme, la religion du libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique. »

L'écrivain se complaît alors dans le spectacle idéal de cette époque nouvelle, dont son imagination lui montre au loin l'épanouissement radieux.

« Le Christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières ; sa transformation enveloppe la transformation universelle. Quand il aura atteint son plus haut point, les ténèbres achèveront de s'éclaircir ; la liberté, crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui ; elle remettra aux nations ce nouveau testament écrit en leur faveur et jusqu'ici entravé dans ses clauses. Les gouvernements passeront, le mal moral disparaîtra, la réhabilitation annoncera la consommation des siècles de mort et d'oppression nés de la chute. »

Voilà certes de belles espérances, nobles et généreuses ! Comme Platon, Chateaubriand s'abandonne,

peut-être avec trop de complaisance à l'enchantement de ses idées. Des esprits positifs pourront trouver que sa République de l'avenir est, comme celle du philosophe athénien, bâtie dans les nuages, et qu'il fait lui aussi de la politique en poète.

Du moins faut-il rendre hommage à l'élévation et à l'ampleur de ses vues. C'est de haut qu'il considère les problèmes qui se posent au seuil des siècles prochains, et, si le poète fait de beaux rêves, le chrétien du moins les inspire.

Il en rejette d'ailleurs la réalisalion entière dans la nuit des âges futurs. Dieu est un ouvrier éternel, qui n'est pas pressé dans ses œuvres; il travaille lentement :

« Quand viendra ce jour désiré? Quand la société se recomposera-t-elle d'après les moyens secrets du principe régénérateur? Nul ne peut le dire; on ne saurait calculer la résistance des passions.

« Plus d'une fois la mort engourdira des races, versera le silence sur les événements comme la neige, tombée pendant la nuit, fait cesser le bruit des chars. Les nations ne croissent pas aussi rapidement que les individus dont elles sont composées et ne disparaissent pas aussi vite. »

Il prend en pitié ces « jeunes gens », qui s'imaginent voir le monde se transformer dans leurs mains. Ils sont remplis d'une courageuse confiance et se figurent qu'ils atteindront le but lointain et pour longtemps inaccessible, parce qu'ils l'aperçoivent et qu'ils y marchent. Leur ardeur est digne d'admiration; mais ils feront comme tant d'autres : « ils useront leur vie dans ces efforts, et, arrivés

au terme, de mécompte en mécompte, ils consigneront le poids des années déçues à d'autres générations abusées, qui le porteront jusqu'aux tombeaux voisins ; ainsi de suite ».

Et enfin, pour tout conclure, voici le mot suprême, où, près de clore ses *Mémoires*, il concentre et résume toutes ses idées sur les siècles qui vont naître, ses craintes, ses espérances et surtout sa foi inébranlable en la force vivifiante et nécessaire du Christianisme :

« Si le ciel n'a pas prononcé son dernier arrêt ; si un avenir doit être un avenir puissant et libre, cet avenir est loin encore, loin au-delà de l'horizon visible ; on n'y pourra parvenir qu'à l'aide de cette espérance chrétienne dont les ailes croissent à mesure que tout semble la trahir, espérance plus longue que le temps et plus forte que le malheur. »

Cette insistance est remarquable : elle frappera sans doute tout esprit de bonne foi. Au milieu des hésitations de l'homme politique sur l'avenir, qui lui font émettre des pronostics contraires, tour à tour favorables et désespérés, il y a une idée qui ne varie pas et sur laquelle il revient toujours ; c'est que la religion catholique peut sauver la société menacée ; le salut est en elle, il n'est pas ailleurs ; et c'est de Dieu qu'elle-même a reçu les principes de résurrection et d'immortelle vie qu'elle tient en réserve pour le monde. Car il ne faut pas s'y tromper : c'est une institution divine que Chateaubriand honore et aime en elle ; ce n'est pas seulement une œuvre humaine, digne de fixer la sympathie d'un homme d'État, parce qu'elle est

une sauvegarde incomparable pour la prospérité d'une nation et sa durée. Il s'est expliqué nettement sur ce point ; on se souvient de ses paroles :

« Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien, qui propose la Religion comme un frein utile aux peuples[1]. »

C'est un chrétien véritable, qui croit à la divinité du Christianisme et qui la proclame.

Ce qui va suivre suffirait à l'établir, nous l'espérons, si le lecteur pouvait en douter encore.

1. *Œuvres*, t. I, p. 258-259.

CHAPITRE IV

DE LA FOI DE CHATEAUBRIAND A LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

§ I. De sa foi en général : témoignages contemporains; aucune attaque contre la doctrine; importance de cette réserve; déclarations formelles. — § II. Ce qu'il pense sur certains points : les simples dévotions, la vie religieuse, le Protestantisme, l'Ecriture Sainte, la Providence, l'autre vie.

§ I. — De sa foi en général

C'est un fait instructif, j'allais dire éloquent, que parmi les personnes qui ont conversé avec Chateaubriand, qui l'ont vu de près et entendu, les femmes comme les hommes, aucune n'ait recueilli, sur ses lèvres, un mot, fût-il dit en passant, dont la Foi ait droit de se plaindre. Sainte-Beuve aurait été trop heureux de prendre ainsi, comme à la dérobée, sa sincérité en défaut; mais la malignité de ses souvenirs s'y est appliquée en vain.

Le chevaleresque défenseur du Christianisme ne produisait pas autour de lui l'impression d'un homme qui ment à sa conscience; au contraire ! Villemain, par exemple, l'a connu; il raconte même que, en 1834, il lui entendit lire un fragment de ses *Mémoires* chez Augustin Thierry[1]. Il entretenait des relations

1. *La Tribune moderne : Chateaubriand*, etc. (Paris, 1858, in-8°), p. 540.

familières avec plusieurs de ceux qui fréquentaient eux-mêmes l'illustre écrivain; assurément ils ont eu bien des fois l'occasion, en sa présence, de s'exprimer avec liberté sur le compte de l'absent ; il a su ce qu'ils pensaient de ses sentiments religieux, après cette redoutable expérience de chaque jour, qui avait dû les mettre à l'épreuve si souvent, au hasard de la causerie et dans l'abandon de l'intimité.

Or tout pénétrant qu'était leur esprit et le sien, si difficile qu'il fût d'en imposer à des témoins si clairvoyants et de leur donner le change, il n'a rien appris d'eux ni rien remarqué lui-même qui pût éveiller ses soupçons et lui inspirer des doutes. Il ne se porte pas garant de la religion profonde de Chateaubriand, dans les premières années qui suivirent sa conversion, c'est-à-dire à une époque où, n'étant pas en situation de le connaître personnellement, il n'a guère, pour le juger, que les éléments d'information dont nous disposons nous-mêmes. Encore pense-t-il qu'il ne joua alors aucune comédie de sentiments. Il se contente de croire par hypothèse que, durant cette période, sa foi fut plutôt superficielle et quelque peu mêlée; mais, pour le temps où il a pu le voir et l'entendre, il déclare qu'elle était bien au fond de son âme, et non pas seulement à la surface.

« Tout en supposant », dit-il, « au christianisme de l'auteur d'*Atala* plus d'imagination émue que de croyance sévère, tout en faisant une part à la passion humaine dans ses luttes contre l'esprit sceptique, on ne peut méconnaître combien l'âme de

l'auteur s'était engagée dans sa cause. Les épreuves qui se succédèrent, les mécomptes de la vie, les afflictions de l'âge, fortifièrent cette empreinte. Ce qui avait été, non pas le rôle, mais la thèse sincère de M. de Chateaubriand devint la méditation de ses derniers jours[1]. »

C'est l'hommage même que le duc de Noailles rendit, en pleine académie, à son illustre prédécesseur. Il « avait joui de son commerce » comme il s'exprimait, chez Mme Récamier; et devant ces écrivains, ces historiens, ces philosophes, qui l'avaient connu eux aussi, il disait hardiment, et sans être arrêté par la crainte de trouver un démenti dans leurs souvenirs : « L'idée religieuse, à laquelle il avait dû ses premières inspirations, fortifiait ses dernières pensées. Désabusé de tout ici-bas par tout ce qu'il y avait vu périr, la foi restait seule vivante dans son âme. Catholique entêté, disait-il quelquefois, il n'y a chrétien si croyant et homme si incrédule que moi. »

Ce dernier point, ce contraste, est à noter : il frappait tous les confidents de ses pensées. M. Charles Lenormand l'a écrit, et il fut certes bien placé pour le savoir; ses paroles sont nettes et décisives; les voici :

« Ceux qui ont étudié de près les sentiments de M. de Chateaubriand ont pu s'apercevoir qu'il y avait dans sa disposition religieuse quelque chose de naturel et de candide, qui contrastait avec les habitudes ordinaires de son caractère et de son esprit.

1. *Op. cit.*, p. 551.

C'est là un des signes les plus ordinaires de la religion[1]. »

*
* *

Et, en effet, c'est bien ainsi qu'il se montre dans le secret de sa correspondance et de ses *Mémoires*. Lui qui attaque, une fois ou l'autre, à peu près toutes les institutions, qui jette, à l'occasion, comme en se jouant, un mot de lassitude et de scepticisme à la face même des idoles, honorées en public de son encens, il ne s'oublie jamais à l'égard de la Religion. Sur ce sujet, comme sur les grandes idées de liberté et d'humanité, auxquelles il est resté aussi toujours fidèle, il ne lui échappe pas une seule phrase irrespectueuse, au cours de ces longues pages, écrites en des années et avec des dispositions d'esprit si différentes, et alors que les circonstances l'ont si souvent amené à parler de l'Eglise, de ses représentants et de ses amis, devenus plus d'une fois des adversaires, qu'il détestait et qu'il jugeait utile de combattre.

Ni l'occasion, ni les entraînements de la lutte, ni les froissements inévitables d'un amour-propre qui savait mal pardonner, rien n'a pu lui arracher contre les enseignements catholiques une page, une parole, une allusion.

C'est là un fait qui mérite d'être remarqué. Il touchait vivement, du reste, une femme de grand esprit et de profonde vertu. Après une lecture des

1. *M. de Chateaubriand et ses mémoires*, 1850, dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 284.

Mémoires d'outre-tombe, quand ils parurent dans la *Presse*, Mme Swetchine écrivait à propos de l'auteur : « Combien son mouvement religieux est vrai ! Jamais il ne le blesse, ni par inadvertance, ni par désir de bien dire[1]. »

Non ! pas même par désir de bien dire ! Il résiste à cette tentation délicate que le tour de son esprit et sa vanité d'écrivain devaient rendre pour lui si redoutable. Au milieu de ces traits qu'il lance de toutes parts, le Christianisme ne reçoit pas une blessure : la vénération garde l'auteur contre le pessimisme ombrageux de ses jugements et les malignités spirituelles de sa plume.

*
* *

Elle fait plus : elle l'amène à excepter avec soin la Religion, chaque fois qu'il parle de ses illusions disparues, de ce détachement, de ce doute mélancolique à l'égard de toutes choses, qui furent pour son âme les fruits amers de la vie. Cette réserve est frappante.

En 1822, ambassadeur à Londres, il écrivait dans ses *Mémoires :* « Je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres. *Hors en religion*, je n'ai aucune croyance. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de mon sceptre ou de ma houlette ? Je me serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. Tout me lasse : je remorque mon ennui

1. *Mme Schwetchine, sa vie et ses œuvres*, par le comte de Falloux, t. I, p. 339.

avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie[1]. »

C'est le désenchantement universel ; sa nature l'y portait, autant que l'expérience qu'il avait faite de tout ce qui charme les hommes et les séduit. Dans ce naufrage de ses rêves, au milieu de cette morne solitude où l'avaient laissé toutes ses espérances évanouies, la Religion seule était restée debout dans son âme, — pour parler son langage, — comme une colonne, dans les sables du désert, guide et salut des caravanes à qui elle indique par quel chemin elles retrouveront ce que leurs vœux appellent : l'aspect riant des plaines fertiles, l'animation des cités, le mouvement, la gaieté et la vie.

Un peu plus tard, il traçait son portrait et avec une vérité que M. de Marcellus admirait, lui qui vivait alors à ses côtés, sous le même toit. Il avouait donc que, tout véridique qu'il était, il manquait d'ouverture de cœur. Sauf dans ces pages, où il parlait librement à la postérité, il ne pouvait se décider à une confidence. Pourquoi ? — Qu'on note la réponse ! — Parce qu'il ne croyait « à rien, excepté en religion[2]. »

Toujours le même souci de mettre la Religion à part, hors des atteintes de son incrédulité. Son langage était plus explicite encore, s'il est possible, en 1841, vers la fin de ses *Mémoires*, quand, répondant à ceux qu'étonnait sa fidélité à une doctrine, alors si peu à la mode, il disait que sa foi aux choses de la vie présente, et sa foi chrétienne aux divines réalités

1. *Mémoires d'outre-tombe*, I, p. 451.
2. *Ibid.*, t. II, p. 128.

de l'autre, avaient suivi une marche parallèle dans son âme, mais en sens contraire, l'une devenant toujours plus vivace avec les années, à mesure que l'autre allait de plus en plus s'affaiblissant.

Il faut lire ses paroles mêmes :

« La religion du Verbe est la manifestation d la vérité, comme la création est la visibilité de Dieu... Le Christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de la création... Des personnes éclairées ne comprennent pas qu'un catholique tel que moi s'entête à s'asseoir à l'ombre de ce qu'elles appellent des ruines; selon ces personnes, c'est une gageure et un parti pris... Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même, je suis sincère; voici ce qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions. »

Et alors le mot que citait M. de Noailles et que lui-même aimait à redire : « Il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi[1]. »

Ou la parole humaine n'a plus de sens, même la parole de ceux que l'hypocrisie révolte le plus, ou il faut s'incliner devant ces déclarations décisives, faites à des amis et insérées, en outre, dans des pages confidentielles, que la postérité seule devait lire et où l'auteur affirme qu'il s'est mis tout entier.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 375-377.

Voici, d'ailleurs, sur le même point, le sentiment du témoin le plus compétent, le mieux informé, le plus irrécusable. On sait que Mme de Chateaubriand se laissait facilement aller à la peur. Il arriva donc que, plusieurs incendies ayant éclaté à bref intervalle, elle en fut effrayée. C'est à ce propos qu'elle écrivait à la comtesse de Caffarelli (4 août 1846) :

« Je suis charmée que les incendies vous aient quittés ; mais je vois avec peu de plaisir qu'ils nous arrivent ; en voilà déjà une demi-douzaine dans les environs de Paris ; nous sommes heureusement garantis par beaucoup de jardins, où, s'ils nous arrivaient, nous jetterions notre mobilier, qui ne vaut pas grand'chose, et nos personnes, qui ne valent pas mieux. M. de Chateaubriand nie le feu, *comme vous savez qu'il nie tout, hors l'Évangile.* »

Nous soulignons ce passage, très significatif sous la plume qui l'écrit en se jouant. On connaissait donc, autour de Chateaubriand, cet état de son esprit. On en parlait couramment, dans les occasions les plus indifférentes, comme d'un fait bien établi, certain, incontestable et dont il donnait sans cesse des preuves. Il n'est pas possible de ne pas en tomber d'accord : son scepticisme universel respectait certaines barrières ; il s'arrêtait au seuil du temple.

Que dis-je? Chateaubriand avait même cette tranquille possession de la vérité qui, ne laissant dans l'âme aucune place au doute, aucune ombre, n'y laisse non plus aucun désir de chercher de la lumière : il n'éprouvait pas le besoin de s'éclairer. Un jour, — c'était vers la fin de sa vie, — il était

allé voir M. de Lamennais. Celui-ci, importuné sans doute, comme il arrive, par le souvenir de ce qu'il avait adoré, voulut entamer avec lui une controverse religieuse. — « Ah ! de grâce, mon cher ami », lui dit le visiteur en l'interrompant vivement, « n'engageons point de discussion théologique. Je m'en tiens à mon *credo* et j'y trouve ma consolation[1]. »

Et redevenu seul, devant sa conscience et la postérité, il écrivait : « Chrétien entêté, tous les plus beaux génies de la terre n'ébranleraient pas ma foi[2] ».

1. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 110.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 372. Le mot est dit expressément à propos de Lamennais. Dans la préface des *Études historiques*, Chateaubriand s'est donné la satisfaction d'opposer à ceux qui trouvaient le Christianisme démodé deux hommes, alors fort à la mode : Byron et Benjamin Constant. Byron a écrit : « Je ne suis pas ennemi de la religion, au contraire, et pour preuve, j'élève ma fille naturelle à un catholicisme strict dans un couvent de la Romagne ; car je pense que l'on ne peut jamais avoir assez de religion, quand on en a ; je penche de jour en jour davantage vers la doctrine catholique. » (*Mémoires de Lord Byron*, t. V, p. 172).

Quant à Benjamin Constant, pendant son exil en Allemagne, sous le gouvernement impérial, il s'occupait de son ouvrage sur la Religion. Il rend compte à l'un de ses amis de son travail dans une lettre « autographe, dit Chateaubriand, que j'ai sous les yeux ».

Voici un passage, assurément bien remarquable, de cette lettre :

Hardemberg, ce 11 octobre 1811.

« J'ai continué à travailler du mieux que j'ai pu au milieu de tant d'idées tristes. Pour la première fois je verrai, j'espère, dans peu de jours, la totalité de mon *Histoire du Polythéisme* rédigée. J'en ai refait tout le plan et plus des trois quarts des chapitres. Il l'a fallu pour arriver à l'ordre que j'avais dans la tête et que je crois avoir atteint. Il l'a fallu encore parce que, comme vous le savez, je ne suis plus ce philosophe intrépide, sûr qu'il n'y a rien après ce monde, et tellement content de ce monde qu'il se réjouit

§ II. — Ce qu'il pense sur certains points

Il acceptait donc simplement, en chrétien docile, tous les enseignements de l'Église, non pas seulement ceux qui font partie du dogme, mais ceux mêmes qui touchent à des points secondaires. Les simples dévotions, en usage parmi les fidèles, avaient son respect; il leur était sympathique. Entendant un jour, dans un village allemand, la cloche de l'église appeler les habitants et lui-même, étranger, à la prière commune, il songeait, par

qu'il n'y en ait point d'autre. Mon ouvrage est une singulière preuve de ce que dit Bacon, qu'un peu de science mène à l'athéisme et plus de science à la religion. C'est positivement en approfondissant les faits, en en recueillant de toutes parts, et en me heurtant contre les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité, que je me suis vu forcé de reculer dans les idées religieuses. Je l'ai fait certainement de bien bonne foi, car chaque pas rétrograde m'a coûté. Encore à présent toutes mes habitudes et tous mes souvenirs sont philosophiques, et je défends poste à poste tout ce que la religion reconquiert sur moi. Il y a même un sacrifice d'amour-propre, car il est difficile, je le pense, de trouver une logique plus serrée que celle dont je m'étais servi pour attaquer toutes les opinions de ce genre. Mon livre n'avait que le défaut d'aller dans le sens opposé à ce qui, à présent, me paraît vrai et bon, et j'aurais eu un succès de parti indubitablement. » Cf. *Etudes historiques*, Préface; *Œuvres*, t. IX, p. 95-96.

Benjamin Constant a parlé bien différemment du *Génie du Christianisme*, dans une lettre à Fauriel, en 1802, et dans une lettre à Chateaubriand, à qui il venait d'adresser son ouvrage sur la *Religion*, en 1824. Ce qu'on vient de lire sur la transformation de ses sentiments explique assez bien cette différence de jugement pour qu'on ne soit pas obligé de recourir à l'hypocrisie, que Sainte-Beuve fait intervenir décidément avec trop de facilité, ou, comme il l'écrit en adoucissant les termes, à la contradiction de « ce qui se dit dans les *a parte* des coulisses avec ce qui se débite avec pompe sur le devant de la scène ». *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 195, note 1.

contraste, aux systèmes des philosophes, impuissants et contradictoires, qui divisent au lieu de rapprocher, et il concluait : « Le chapelet du curé est plus sûr ; je m'y tiens [1]. »

Il admirait tout particulièrement la vie religieuse. Son indignation stigmatisait les « ignorants philosophes et les démocrates bavards », absurdes ennemis de « ces prolétaires » admirables, « à qui nous devons presque tout [2] ».

Il parlait ainsi, en 1822, à Londres, où il était ambassadeur. Sept ans après, devenu représentant de la France auprès du pape, il écrivait à Mme Récamier : « Que fais-je sur la terre ? Hier, mercredi des cendres, j'étais à genoux seul dans cette église de Santa-Croce, appuyé sur les murailles en ruines de Rome, près de la porte de Naples ; j'entendais le chant monotone et lugubre des religieux dans l'intérieur de cette solitude. En vérité, je crois que j'aurais voulu être aussi sous un froc, chantant parmi ces débris. Quel lieu pour mettre en paix l'ambition et contempler les vanités de la vie et de la terre [3] ! »

Evidemment son imagination l'entraîne ; elle le trouble un peu sur ses aptitudes, et peut être sur ses désirs. Mais il est bien vrai aussi que l'admiration qu'il avait pour la vie des cloîtres prenait chez lui assez souvent cette forme inattendue : il regrettait

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 538. C'était lors de son voyage à Prague, en 1833.
2. *Ibid.*, t. II, p. 20.
3. 5 mars 1829. Dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, t. II, p. 342.

de ne pas en goûter lui-même les austères douceurs et allait jusqu'à caresser parfois le rêve de les connaître un jour.

Il l'écrivit expressément, en 1833, au sculpteur Lemoyne Saint-Paul, qui avait fait, par son ordre, le buste de Poussin :

« Je suis comme vous, Monsieur, un artiste, et je ne vis que de mon travail. J'ai traversé la fortune sans lui avoir rien dérobé, et je ne m'en repens pas... Mon rêve perpétuel est d'aller, Dieu aidant, mourir à Rome, moine à Saint-Onufre[1]. »

Son neveu, Christian de Chateaubriand, avait quitté les dragons de la garde pour entrer chez les Jésuites. L'oncle, alors ambassadeur à Rome, a raconté comment il le rencontra un jour, par hasard, « entre les bains de Titus et le Colisée ». Une pension de jeunes garçons passait. « Un maître à chapeau rabattu, à robe traînante et déchirée, ressemblant à un pauvre frère de la Doctrine chrétienne, les conduisait. Passant près de lui, je le regarde, je lui trouve comme un faux air de mon neveu Christian de Chateaubriand, mais je n'osais en croire mes yeux. Il me regarde à son tour, et, sans montrer aucune surprise, il me dit : « Mon oncle ! »... Je contemplais, les yeux pleins de larmes, ce fils de mon frère devenu étranger, vêtu d'une souquenille noire, poudreuse, maître d'école à Rome, et couvrant d'un feutre de cénobite son noble front, qui portait si bien le casque. »

Voilà la première impression, celle du gen-

1. Paris, 9 avril 1833, dans R. Kerviler : *Essai d'une biobibliographie de Chateaubriand*, Vannes, 1896, p. 61.

tilhomme, un peu honteux de cet abaissement volontaire d'un des siens, et chez qui le sang humilié se révolte à demi ! Mais le chrétien a son tour, et il prend le dessus. Il rappelle, non sans fierté, la religion courageuse de cet officier qui, « en descendant de cheval, allait à la sainte table », la charité de cette âme généreuse, qui était pourtant une âme « de fer » et qui, ne pouvant se désaccoutumer des libéralités secrètes dont elle s'était fait une douce habitude, avait « encore des pensionnaires dans les greniers de Paris », les austérités enfin de ce jeune ascète qui passait « les nuits à prier » et effrayait ses supérieurs même par les saintes rigueurs dont il châtiait une chair jeune et pure. Puis il ajoute :

« Christian n'est point un homme de ce siècle : il me rappelle ces ducs et ces comtes de la cour de Charlemagne qui, après avoir combattu les Sarrazins, fondaient des couvents sur les sites déserts de Gellone ou de Malavalle et s'y faisaient moines. Je le regarde comme un saint ; je l'invoquerais volontiers. Je suis persuadé que ses bonnes œuvres, unies à celles de ma mère et de ma sœur Julie, m'obtiendraient grâce auprès du Souverain Juge. »

Alors, interrogeant lui-même son cœur, « j'ai aussi, dit-il, du penchant au cloître, mais, mon heure étant venue, c'est à la Portioncule, sous la protection de mon patron, appelé *François*, parce qu'il parlait français, que j'irais demander une solitude [1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 157-160.

On sait que, de 1832 à 1833, l'abbé Guéranger travailla à rétablir les Bénédictins à Solesmes. Chateaubriand applaudit à ses efforts et les encouragea. Et c'est, en vérité, une lettre bien curieuse, de la part d'un homme, dont on a voulu faire un sceptique, que celle qu'il adressa au courageux fondateur :

« Comme nous sommes tous deux chrétiens », lui disait-il, « travaillons dans l'attente de cette éternité savante, vers laquelle nous approchons tous les jours. C'est là que nous retrouverons nos vieux Bénédictins, bien plus instruits qu'ils n'étaient sur la terre ; car ils étaient hommes de vertu comme de science, et (ils) contemplent maintenant, d'une vue bien autrement étendue, l'origine des choses et les antiquités de l'univers.

« Comptez-moi, je vous prie, Monsieur, au nombre des *Bénédictins honoraires de Solesmes*, et croyez au vif désir que j'éprouve de vous être bon à quelque chose.

« *Ex intimo corde, humillimus et addictissimus servus*,

« F. A. de CHATEAUBRIAND[1]. »

Bénédictin honoraire de Solesmes, c'est tout ce que Chateaubriand a été, dans sa vie, comme moine, et c'est bien assez : il ne pouvait pas être davantage. Mais il n'est pas douteux qu'il avait pour la vie du cloître une rare estime et une profonde sympathie. Les religieux étaient, pour lui, ce qu'ils

1. Dans la *Revue de Bretagne*, 1833, II, 128.

sont pour l'Église, l'élite du monde chrétien, la portion choisie et préférée du troupeau.

*
* *

Mais il vénérait aussi les pasteurs, particulièrement le pasteur suprême, le pape. Il n'admettait pas un christianisme sans autorité enseignante, une église sans hiérarchie, pas plus qu'une société sans magistrats ou une armée sans chefs : pour tout dire, il jugeait le protestantisme une erreur, et il n'hésitait pas à le combattre. On sait que, dans les *Études historiques*, il soutient qu'au point de vue de l'histoire le bien que la Réformation a pu faire est mêlé de beaucoup de mal. Il réfute ce que ses apologistes ont écrit en faveur de son influence. Il oppose sa stérilité artistique à l'admirable fécondité du Catholicisme. Celui-ci « a couvert le monde de ses monuments ; on lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface par la grandeur les monuments de la Grèce. Il y a trois siècles que le protestantisme est né ; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué par des millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé ? Il vous montrera les ruines qu'il a faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures ».

Mais, reproche plus grave, le seul sur lequel insiste l'Eglise, car il est fondamental : il l'accuse de s'être séparé du tronc qui porte la sève et de n'avoir plus rien de commun avec les grands

ancêtres et le divin fondateur du Christianisme. C'est un rameau brisé, tombé de l'arbre.

« Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du XVI[e] siècle, la Réforme renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le Catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers[1]. »

Chateaubriand a défendu toujours les mêmes idées, dans le secret de ses confidences, aussi bien que dans ses discours publics. Pendant son voyage en Allemagne, en 1833, comme il visitait la cathédrale d'Ulm que les protestants occupaient, il fut frappé du contraste de leur culte avec les richesses de l'édifice; il lui semblait qu'ils devaient se sentir là des étrangers, n'ayant ni les habitudes, ni les manières, ni l'air de la famille. Ce vaisseau gothique, ces chapiteaux, ces voûtes, ces vitraux étincelants, qui allumaient, à travers les vastes nefs, comme un incendie de lumière, où brillaient les plus vives couleurs, tout lui paraissait accuser d'usurpation les hôtes nouveaux, qui n'étaient pas faits pour ces splendeurs; et il en tirait cette conclusion, plus large et de plus haute portée, qu'ils avaient rompu la chaîne sacrée de la tradition, la seule qui rattache l'Eglise à Jésus-Christ et à Dieu :

« La Réformation (je l'ai déjà dit) a tort de se

1. *Études historiques*, Préface, pp. 81 et suiv.

montrer dans les monuments catholiques qu'elle a envahis ; elle y est mesquine et honteuse. Ces hauts portiques demandent un clergé nombreux, la pompe des solennités, les chants, les tableaux, les ornements, les voiles de soie, les draperies, les dentelles, l'argent, l'or, les lampes, les fleurs et l'encens des autels. Le protestantisme aura beau dire qu'il est retourné au christianisme primitif, les églises gothiques lui répondent qu'il a renié ses pères : les chrétiens, architectes de ces merveilles, étaient autres que les enfants de Luther et de Calvin[1]. »

Pour lui, il n'y avait pas d'autre religion que le Christianisme, divin à ses yeux comme son fondateur, et pas d'autre véritable christianisme que celui de l'Eglise catholique, unique héritière des apôtres et de Jésus-Christ. Et la vérité étant seule féconde, c'est en elle qu'il plaçait aussi l'unique espoir de salut qu'ait encore le monde. Il ne trouvait « de solution à l'avenir, on s'en souvient, que dans le Christianisme et le Christianisme catholique[2]. »

Après cela, il ne peut paraître étonnant que, unissant dans son cœur l'amour de la Religion et celui de son pays, il ait apprécié, comme il convient, « le bonheur d'être catholique et l'honneur d'être Français ». C'est le mot qu'il disait un jour à l'oreille de son secrétaire d'ambassade, pendant une séance du parlement d'Angleterre, à laquelle il assistait avec lui[3].

Il pensait donc de même sur le protestantisme,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 529-530.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 375. Ce passage a été écrit en 1841.
3. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 263.

à Londres en 1822, en Allemagne en 1833, à Paris en 1841, pour ne parler que des circonstances, où il ne saurait être soupçonné d'avoir fait un sacrifice à la foule, qui ne pouvait l'entendre alors.

*
* *

Il n'est pas un dogme de l'Église, on l'a déjà vu, qu'il ait attaqué jamais ni en aucune manière. Il a fait même, toutes les fois que s'en est présentée l'occasion, une adhésion formelle, non seulement à l'ensemble de la doctrine catholique, mais à plusieurs des enseignements qui y figurent parmi les plus significatifs.

C'est ainsi, par exemple, qu'il a rendu hommage aux Livres Saints. Il a proclamé que, « après avoir fait le tour de la société, après avoir passé par les diverses civilisations, après avoir supposé des perfectionnements inconnus, on se retrouve au point de départ en présence des vérités de l'Écriture[1] ».

Ses paroles sont plus nettes encore, en ce qui regarde la doctrine de la Providence. C'est comme historien qu'il a été conduit à y toucher. Il s'occupe donc surtout des manifestations providentielles, dont ce monde est le théâtre. On sait ce que Bossuet en a dit lui-même, dans son magistral *Discours sur l'histoire universelle.*

Bossuet ne méconnaît pas l'existence de ce qu'il appelle les causes secondes, ces influences diverses, claires ou obscures, qui naissent de l'essence même

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 364.

des êtres et du libre jeu des passions et des facultés de l'homme. Il sait qu'elles représentent dans l'univers le ressort qui fait mouvoir la machine; c'est d'elles que dépend la destinée des individus, comme celle des empires. Il le sait si bien qu'à propos de la prospérité des peuples ou de leurs revers il s'applique à les mettre en lumière avec un zèle dans la recherche qu'égale seul son bonheur dans la découverte.

Seulement il ne se borne pas à regarder, comme un spectateur ordinaire, ce qui a lieu sur la scène du monde : les faits qui s'y produisent, les passions qui s'y heurtent, les mobiles, les obstacles, les péripéties et enfin le dénouement. Dans cette scène particulière qu'est la vie de chacun de nous et dans ce grand drame qu'est la vie des nations, il n'oublie pas l'intelligence créatrice, qui a conçu la pièce; il voit, dans l'ombre, la main mystérieuse qui tient tous les fils. Comme dans les tragédies bien faites, sur cet immense théâtre de l'univers, les événements sortent des lois mêmes de la nature ; chaque personnage n'obéit qu'à lui-même ; il est responsable de ses fautes, et il a le mérite de ses vertus. Mais, sans offenser la nature ni blesser aucune liberté, le divin poète n'en mène pas moins le drame et chaque partie du drame. Même quand il n'a pas l'air d'intervenir, rien n'échappe à son action secrète, et son art infini conduit l'ensemble au dénouement, sans violence, par le jeu même des caractères et les effets naturels des situations.

C'est ainsi que Bossuet a compris la marche des choses humaines. Certes Chateaubriand ne l'égale

pas, il n'a pas l'ampleur de ses vues sublimes. Mais lui aussi découvre et signale le doigt de Dieu dans les affaires des hommes. A ses yeux, « il y a deux conséquences dans l'histoire, l'une immédiate, et qui est à l'instant connue, et l'autre éloignée et qu'on n'aperçoit pas d'abord. Ces conséquences souvent se contredisent; les unes viennent de notre courte sagesse, les autres de la sagesse perdurable. L'événement providentiel apparaît après l'événement humain. Dieu se lève derrière les hommes. Niez tant qu'il vous plaira le suprême conseil, ne consentez pas à son action, disputez sur les mots, appelez force des choses ou raison ce que le vulgaire appelle Providence; regardez à la fin d'un fait accompli, et vous verrez qu'il a produit le contraire de ce qu'on en attendait, quand il n'a pas été établi d'abord sur la morale et sur la justice[1] ».

Tacite avait déjà dit quelque chose de semblable. On le représente volontiers chassant Dieu de l'histoire, comme Thucydide et après lui, pour laisser à l'homme seul la direction et l'influence. La vérité, c'est que Thucydide lui-même, tout en ne s'occupant que de l'homme et de ce qui vient de lui, ne nie nulle part l'intervention de cette puissance cachée, qui paralyse parfois nos efforts et déconcerte si souvent nos prévisions. Un des plus savants éditeurs de la *Guerre du Péloponèse*, M. Classen, a même osé soutenir que, si l'on sait pénétrer la pensée de l'auteur, on s'aperçoit vite qu'il met la décision suprême des

1. Ce passage est emprunté aux *Mémoires d'outre-tombe* (t. VI, p. 378), comme ceux que nous citerons sur le même sujet. On est d'autant plus sûr d'y trouver la véritable pensée de l'écrivain.

événements de ce monde dans la main de la Divinité et que l'humanité lui apparaît comme essentiellement dépendante.

Peut-être est-ce trop dire. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à chaque page de son livre le grave écrivain oppose à « la pensée », au « calcul » de l'intelligence humaine une force supérieure, qu'il appelle « la fortune » ou « le hasard » ; et qu'est-ce donc que le hasard pour un esprit qui, sous un mot, cherche une idée, sinon, comme on l'a dit, l'incognito de la Providence[1] ?

Du reste, Thucydide précise le terme par ceux qu'il emploie pour le remplacer ; car il lui donne pour synonymes « la nécessité, l'arrêt inévitable du destin », ou encore « ce qui est divin[2] ».

A son tour, Tacite montre, et d'une manière plus frappante et plus précise encore, l'action de cette puissance mystérieuse, qui renverse nos œuvres et se rit de nos projets, brouillant et débrouillant à son gré les fils de la toile. « Pour moi », dit-il gravement, « plus je rappelle dans ma mémoire les événements anciens et modernes, et plus il me semble voir, en toutes les affaires, je ne sais quoi se jouer des choses humaines[3]. »

Voilà à peu près le mot de Chateaubriand :

1. On connaît la manière dont Joubert l'a défini : « une part que la Providence s'est réservée sur les affaires de ce monde, part sur laquelle elle a voulu que les hommes ne puissent pas même croire qu'ils avaient aucune influence. »

2. Voici les mots du texte : γνώμη, τύχη, ἀνάγκη, τὸ θεῖον. 'Ανάγκη est le terme dont Hérodote et Eschyle se servent pour désigner les décisions inévitables de la Fatalité.

3. *Tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obversantur.* Annal. III, 18.

« Regardez à la fin du fait accompli, et vous verrez qu'il a toujours produit le contraire de ce qu'on en attendait. »

Ainsi, placés dans des siècles divers et au sein de civilisations différentes, ces trois hommes d'État, qui avaient été mêlés aux grandes affaires de leur temps et qui les ont depuis racontées, s'inclinent devant cette puissance invisible, dont les volontés secrètes et souveraines traversent les plus profonds desseins des politiques et déroutent la perspicacité des historiens. Mais l'écrivain français la nomme par son nom, et il se complaît à faire voir son œuvre, surtout la moralité de son rôle : c'est elle qui châtie le mal dès ici-bas, en s'opposant définitivement à son triomphe.

Je sais bien que l'historien de Rome écrivait déjà lui-même, à propos des crimes de l'Empire et de ses malheurs, que, « si les Dieux sont indifférents à notre sécurité, ils ne le sont pas à la vengeance[1] ».

Mais Chateaubriand donne à cette idée beaucoup plus de précision et de relief. Il aime à décrire cette justice incorruptible, qui n'épargne ni les peuples ni les rois. Au temps de Napoléon, un pêcheur d'Albano ayant été mis à mort, pour avoir eu des intelligences, prétendait l'accusation, avec les sujets du pape, l'écrivain s'en indigne en le racontant : non, le ciel ne reste pas sourd aux plaintes des victimes, que dévore la gloire des conquérants :

« Le monde n'aperçoit en Napoléon que des « victoires ; les larmes dont les colonnes triomphales

1. *Hist.*, I, 3.

« sont cimentées ne tombent pas de ses yeux. Et « moi, je pense que de ces souffrances méprisées, « de ces calamités des humbles et des petits, se « forment, dans les conseils de la Providence, les « causes secrètes qui précipitent du faîte le « dominateur. Quand les injustices particulières se « sont accumulées de manière à l'emporter sur le « poids de la fortune, le bassin descend. Il y a du « sang muet et du sang qui crie : le sang des « champs de bataille est bu en silence par la terre; « le sang pacifique répandu jaillit en gémissant « vers le ciel, Dieu le reçoit et le venge[1]. »

Certes tous les comptes ne se règlent pas ici-bas : il entre dans les desseins de Dieu de rendre l'Éternité nécessaire aux yeux des hommes. En voyant ce qu'il reste de désordres impunis sur la terre, quiconque croit à la justice tourne invinciblement les yeux vers l'autre vie, l'appelle et l'attend. « C'est la grande maxime d'État de la politique du ciel », disait Bossuet avec magnificence[2].

Chaque homme ne reçoit donc pas nécessairement sous nos yeux ce que méritent ses œuvres. Citoyens de l'autre monde en même temps que de celui-ci, Dieu nous retrouve après la mort. Sa justice peut marcher maintenant d'un pied boiteux; elle nous atteindra toujours sur l'autre rive.

Mais il n'en est pas de même des nations, groupements d'un jour que l'Éternité ne connaît pas. Si la Providence ne veut pas laisser sans récompenses

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 437.
2. *Sermon sur la Providence*, 1er point. Edition Lebarcq, t. IV, p. 123.

ou sans châtiments leurs vertus ou leurs vices, si elle les regarde comme des êtres formés de membres solidaires, et qui ont leur responsabilité, il faut qu'elle leur donne le prix de leurs œuvres sur la terre. Qu'elle l'ait fait, en réalité, pour les peuples anciens, mieux placés pour être embrassés par nos regards dans l'ensemble de leur histoire, Bossuet l'a montré en des pages qui ne vieilliront pas.

Faut-il dire de même de certaines grandes familles, dont le sort est mêlé à la vie des peuples ? On sait que les traditions antiques l'enseignèrent. Chateaubriand l'a cru à son tour ; mais combien sa doctrine est plus élevée, plus pure et plus sainte !

Aux yeux des anciens, les Dieux étaient jaloux et la fortune allumait leur colère aussi bien que l'iniquité. Et puis, pour punir l'ancêtre, ils rendaient héréditaires, parmi les descendants, non seulement les maux, mais les crimes. C'était l'arrêt divin, que pour expier le crime d'un de ses pères on devînt soi-même criminel.

Chateaubriand ne pouvait admettre et il n'admet d'autre solidarité que celle du châtiment. Elle naît, à ses yeux, non du farouche caprice d'une Némésis cruelle et jalouse, mais de l'équité suprême d'un Dieu qui, réservant leur salaire à toutes les œuvres, ne laisse aucune faute impunie : il lave les coupables dans le repentir ou la douleur. « Mortels misérables, s'écriait Bossuet, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies. Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes.

Il ne serait pas raisonnable ; laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité[1]. »

Chateaubriand recourt à la même pensée pour justifier les lenteurs de la justice divine. « Ce qui fait notre illusion, c'est que nous mesurons les desseins éternels sur l'échelle de notre courte vie. Nous passons trop promptement pour que la punition de Dieu puisse toujours se placer dans le court moment de notre existence : la punition descend à l'heure venue ; elle ne trouve plus le premier coupable, mais elle trouve sa race qui laisse l'espace pour agir[2]. »

La langue est tout à fait chrétienne. Quant à la doctrine même, non seulement elle va aussi loin que le dogme, mais elle le dépasse. Je dis qu'elle le dépasse, je ne dis pas qu'elle le heurte. On peut étendre jusque-là, si l'on veut, l'action de la Providence : l'Église catholique ne le défend pas plus qu'elle ne l'ordonne.

Il restera toujours, cependant, nous l'avons vu, que le grand théâtre de la Justice éternelle est l'Eternité. Voilà vers quels rivages le chrétien doit tourner les yeux, si les triomphes de l'impiété le scandalisent, comme si ses propres douleurs l'irritent ou le découragent.

*
* *

Chateaubriand l'aurait-il oublié? Aurait-il négligé

1. *Sermon sur la Providence*, 1er point, édition Labarcq, t. IV, p. 125-126.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 296.

de considérer l'autre vie, pour avoir gardé les yeux trop constamment attachés à celle-ci ?

Non certes, il s'en faut bien ! Que l'on écoute ce cri, sorti de son cœur :

« Dieu de bonté et de miséricorde, vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur. Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destinées sont plus sublimes[1]. »

Dans une lettre intime, il appelait la mort « la dernière délivrance du chrétien[2] ». Séparé de ceux qu'il aimait, il trouvait sa meilleure consolation dans la pensée du ciel, où l'on ne connaît pas la douleur de se quitter. Ambassadeur à Rome, vers la fin de 1828, il regardait mélancoliquement une année de plus s'achever, ou, comme il le disait, « tomber sur sa tête ». Il songeait au temps qui fui si vite et qui ne revient pas, et cette pensée lui serrait le cœur. Puis, se ressaisissant, il ajoutait :

« Mais n'y a t-il pas de longues années après celles de la terre ? Si j'avais la philosophie de Cousin, je vous ferais la description de ce ciel où je vous attendrai, où vous me retrouverez plein de grâce, de beauté et de jeunesse. »

Je ne sais pas si cette philosophie est la philosophie de Cousin; mais c'est à coup sûr celle de l'Evangile. Du reste, l'image évoquée de l'autre monde, le plaçant tout à coup en face du compte terrible que nous devons rendre au tribunal de Dieu

1. *Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 236. Il avait soixante-huit ans quand il parlait ainsi.

2. Lettre à M. Le Flaguais (1841), dans *le Grand Bey*, Saint-Malo, 1850.

il finissait par ce mot remarquable, qui étonne un peu d'abord sous sa plume, et dont l'accent est si sincère : « Pauvre et humble chrétien, je tremble devant le jugement dernier de Michel-Ange[1]. »

Il écrivait cela à Mme Récamier, cette amie si respectée et si chère, la personne du monde devant qui il laissa le plus librement parler son cœur. Il lui disait un autre jour, en lui envoyant ses vœux : « Soyez heureuse, vivez longtemps ; ne m'oubliez jamais, même lorsque je ne serai plus. Un jour il faudra que je vous quitte : j'irai vous attendre[2]. »

Ce n'était pas, on le voit, une idée éphémère, saisie au passage et aussitôt envolée pour ne plus revenir. Il la portait au fond de son âme, où il la retrouvait fidèlement, dès qu'il y regardait, en pensant à des séparations douloureuses.

Ses amis venaient-ils à le devancer dans la mort, il aimait à se dire qu'il les reverrait au ciel, lieu de l'éternel rendez-vous. Cette consolation si profonde que la Religion seule peut donner le meilleur baume assurément pour certaines blessures du cœur qu'aucune autre pensée ne peut guérir, sa foi la lui offrait spontanément et il en appréciait la douceur.

On sait, par exemple, combien il a aimé Joubert, lequel d'ailleurs méritait bien d'être aimé. C'est auprès du spirituel et sympathique philosophe, à Villeneuve-le-Roi, qu'il avait vu s'écouler les heures les plus gaies de sa vie, au retour de l'exil et après les premiers sourires de la gloire. C'était le beau temps

1. 18 décembre 1828, dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, t. II, p. 286.
2. *Ibid.*, t. II, p. 295. C'était le 1er janvier 1829.

alors, le temps des espérances, des rêves et de la jeunesse ! Vingt-cinq ans plus tard, repassant dans son esprit ses anciens souvenirs, comme nous tous quand nous regardons ainsi en arrière, il était frappé des vides que la mort avait faits autour de lui, et il écrivait cette page mélancolique, qu'une pensée chrétienne couronne et illumine :

« Faites donc des projets, rassemblez des amis, afin de vous préparer un deuil éternel ! Mme de Beaumont n'est plus, Joubert n'est plus, Chênedollé n'est plus, Mme de Vintimille n'est plus. Autrefois, pendant les vendanges, je visitais à Villeneuve M. Joubert ; je me promenais avec lui sur les coteaux de l'Yonne ; il cueillait des oronges dans les taillis, et moi, des veilleuses dans les prés. Nous causions de toutes choses et particulièrement de notre amie, Mme de Beaumont, absente pour jamais : nous nous rappelions le souvenir de nos anciennes espérances. Le soir nous rentrions dans Villeneuve, ville environnée de murailles décrépites du temps de Philippe-Auguste et de tours à demi rasées, au-dessus desquelles s'élevait la fumée de l'âtre des vendangeurs. Joubert me montrait de loin sur la colline un sentier sablonneux au milieu des bois et qu'il prenait lorsqu'il allait voir sa voisine, cachée au château de Passy pendant la Terreur.

« Depuis la mort de mon cher hôte, j'ai traversé quatre ou cinq fois le Sénonais. Je voyais du grand chemin les coteaux : Joubert ne s'y promenait plus ; je reconnaissais les arbres, les champs, les vignes, les petits tas de pierres où nous avions accoutumé de nous reposer. En passant dans Villeneuve, je jetais

un regard dans la rue déserte et sur la maison fermée de mon ami. La dernière fois que cela m'arriva, j'allais en ambassade à Rome : ah ! s'il eût été à ses foyers, je l'aurais emmené à la tombe de Mme de Beaumont ! Il a plu à Dieu d'ouvrir à M. Joubert une Rome céleste, mieux appropriée encore à son âme platonicienne, devenue chrétienne. Je ne le rencontrerai plus ici-bas : *je m'en irai vers lui ; il ne reviendra pas vers moi* (Psalm.)[1].

Il y est allé ; il est parti, à son tour, pour ce séjour mystérieux, où il espérait retrouver tous ses amis, ceux qui l'avaient précédé dans la tombe et ceux qui devaient l'y suivre. S'il avait, comme tous les hommes et plus que certains hommes, de trop justes raisons de craindre les sévérités de la souveraine justice, s'il a eu besoin de laver quelques oublis dans le baptême du repentir, du moins il a pu montrer à Dieu, avec confiance, une foi qui ne s'est jamais reprise après s'être librement donnée, la foi d'un homme fragile, mais de bonne volonté, qui, au milieu de ses défaillances, sut encore « prier sur le tombeau de saint Pierre et adorer sur le Golgotha[2] », et qui, dans le temps même où sa religion courait le plus de périls, eut le droit et le courage, on l'a vu, de dire solennellement au siècle sceptique qui l'écoutait : « Je crois très sincèrement ; j'irais demain pour ma foi, d'un pas ferme, à l'échafaud[3]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 246-247.
2. *Ibid.*, t. VI, p. 380.
3. *Essai historique*, etc., préface de 1826, dans *Œuvres*, t. I, p. 258.

III

LA FOI DANS LA VIE MORALE DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

DES TENTATIONS DE CHATEAUBRIAND CONTRE LA FOI.

§ I. Péril général : La Foi et le mystère. — § II. Périls particuliers que Chateaubriand devait trouver du côté de son esprit; de son cœur ; des circonstances. — § III. Luttes et victoires.

§ I. — La Foi et le mystère.

Dans un livre assez récent, destiné aux collèges, on a écrit que Chateaubriand « n'a jamais cru que par accès [1] ». Encore l'auteur a-t-il pensé peut-être lui faire grâce, en ne l'accusant pas d'avoir été sceptique à toutes les époques de sa vie et à toutes les heures.

Il n'en reste pas moins qu'il l'a calomnié. Et ce qui est frappant, c'est qu'il ne s'est point inquiété de justifier ses dires. Depuis Sainte-Beuve, la plupart des écrivains semblent tenir ses conclusions, sur ce sujet, pour certaines et définitives ; ils croient

1. Georges Pellissier : *Lectures choisies de Chateaubriand*, (Paris, 1892) p. 12.

apparemment, de bonne foi et avec confiance, que le fin critique a fait la preuve.

On sait ce qu'il en faut penser.

A partir de son retour à la Religion, Chateaubriand lui est resté fidèle par l'esprit et par le cœur. Sa foi ne s'est pas démentie, elle est demeurée droite et ferme dans son âme ; nous pensons l'avoir établi.

Est-ce à dire qu'elle n'ait reçu aucune secousse ? Non certes. Si l'on retournait le mot de M. Pellissier, de manière à lui faire exprimer justement le contraire de ce qu'il exprime, si l'on avançait que depuis le *Génie* jusqu'à sa mort Chateaubriand a eu des retours et comme des *accès* de scepticisme, la foi restant l'état ordinaire de son âme, de même que la santé chez un homme vigoureux, sans doute on lui manquerait encore de justice, mais combien cependant on serait plus voisin de la réalité !

Il faut savoir parler la langue chrétienne en un sujet chrétien ; la foi est comme la vertu : elle peut avoir ses tentations. Chateaubriand a dû connaître ces épreuves, et il les a connues ; il fut même, pour des causes diverses, on va le voir, exposé plus que d'autres à leurs atteintes. Mais en elle-même déjà, par sa nature, la foi court des périls dans l'âme des croyants. Qu'on nous permette sur ce sujet quelques explications !

« La foi », disait Bossuet aux nouvelles catholiques, « est une adhérence du cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et des sens et de la raison [1] ». Croire, en effet, au sens religieux

1. Sermon de charité aux nouvelles catholiques, 1663, 1er point. Edition Lebarcq, t. IV, p. 345. Bossuet a hésité entre « tous les

du mot, c'est adhérer aux vérités que Dieu a manifestées, avec la fermeté de l'esprit et la confiance du cœur. Et cette fermeté vient de cette confiance; là même, là seulement est le mérite. Il n'y a pas croyance où il y a évidence, il y a vision. Si je crois un de mes semblables sur sa parole, quoique je sois hors d'état de contrôler l'exactitude de ses dires, à plus forte raison s'il existe des apparences qui leur soient contraires, je lui rends hommage par cette abnégation de mes propres lumières; je lui marque combien je l'estime; je l'honore. Et à mesure que ses assertions sont moins vraisemblables et qu'elles s'opposent davantage à mes propres souvenirs, l'honneur que je lui fais grandit avec la preuve que je lui donne du crédit que m'inspire son témoignage.

Et j'agis avec sagesse, je m'honore moi-même, si cette confiance est bien placée. Elle est d'ailleurs la mesure même de mon adhésion, comme elle en est le principe; je crois d'autant plus fermement que je me fie davantage. Et, encore une fois, cette conduite est fort raisonnable, si le témoin que je crois mérite vraiment d'être cru, si je puis dire, comme Saint Paul : « Je sais à qui je me fie[1]. »

Saint Paul parlait ainsi de Dieu, de qui le mot peut être dit avec infiniment plus de raison que d'aucun homme. « Les mystères de la Religion ressemblent aux abîmes », écrivait une plume déli-

témoignages » et « toutes les raisons », qui est une correction de date plus récente. Fidèle à son système, M. Lebarcq suit la première rédaction. J'aime mieux la seconde.

1. *Scio cui credidi.*

cate[1] ; « ils en ont l'obscurité parce qu'ils en ont la profondeur, mais les chemins qui y mènent sont pleins de lumière ».

C'est pour cela que le chrétien agit en homme éclairé et fait un acte de haute raison en croyant même ce que sa raison ne saisit pas.

Il n'est point le seul, d'ailleurs, qui sente ainsi et reconnaisse les bornes et l'infirmité de l'esprit de l'homme. Le savant lui-même est-il beaucoup plus avancé que lui et se conduit-il si différemment ? Comprend-il tout ce qu'il admet sur la foi d'autrui ? Comprend-il même ce qu'il lui arrive de découvrir et de révéler parfois au monde ? Il s'agit cependant pour lui de choses de la nature, et la nature est là, à notre portée, sous notre main, comme un grand livre ouvert ; il semble qu'on n'ait qu'à y jeter les yeux pour en connaître tous les secrets.

Quelle illusion ! Il en est un peu des phénomènes naturels comme des vérités surnaturelles : l'intelligence humaine suffit bien à en établir l'existence ; elle ne suffit pas à en percevoir le fond même et comme le cœur et la substance. « Je connais les lois de l'attraction », disait Newton, qui les a découvertes, « mais si on me demande ce que c'est que l'attraction, je n'ai pas de réponse à donner[2]. » *Je ne crois que ce que je comprends* est un mot naïf, le mot d'un jeune homme, enivré par les premières et « légères gorgées de science » qu'il a prises, comme disait Bacon, *leves haustus;* ce n'est pas le mot d'un homme qui sait beaucoup ou qui,

1. Eugénie de Guérin.
2. Dans Leibnitz, *Œuvres complètes,* t. II, p. 97.

sans beaucoup savoir, a du moins beaucoup vécu. Voltaire le proclamait lui-même, en défendant l'existence de Dieu : « Une chose même de l'ordre naturel peut être démontrée et incompréhensible. » Il citait des exemples parmi ceux que son temps connaissait; on allongerait singulièrement la liste avec les découvertes faites depuis.

Ce qu'il convient de noter, c'est l'effet que produit assez souvent sur nous l'ignorance où nous sommes de la nature intime des choses. Elle nous incline à voir des contradictions avec des lois reconnues pour certaines, de véritables impossibilités physiques, en des phénomènes dont cependant l'expérience démontre évidemment la réalité. Supposé que ces faits fûssent de ceux qui échappent au contrôle des sens, qu'ils ne pussent être vérifiés, nous combattrions quiconque en défendrait le principe, au nom même de la logique et de la nature; et peut-être irions-nous jusqu'à dire qu'on ne peut pas cependant nous demander d'admettre l'absurde.

Ne voit-on, par exemple, à quelle épreuve mettraient nos raisonnements les opérations merveilleuses de cet agent invisible et à peu près inconnu, qui s'appelle l'électricité? Sur un même fil télégraphique on peut transmettre quatre dépêches simultanées, deux dans le même sens et deux en sens contraire. — Comment? Mais que devient alors cette loi mécanique incontestable : deux forces opposées, se rencontrant sur un même point, se neutralisent si elles sont égales, ou se nuisent si elles sont inégales, la plus forte étant diminuée par sa victoire, et la plus faible anéantie par sa défaite?

Et ici, point de heurt, point de lutte, point de gêne, aucun trouble ! Ma raison se révolte, elle s'écrie comme celle des disciples, dans l'Évangile : « Ce que vous me racontez est véritablement trop dur à croire ; non, je ne puis pas, je ne dois pas le croire. » Mais pendant que je proteste, les courriers mystérieux, les télégrammes, galopent sur leur étroite route de fer, portant avec eux la pensée, sans qu'aucun obstacle contrarie leur course vertigineuse, plus rapide que celle du vent, et il semble qu'on entende une voix ironique murmurer autour d'eux l'argument célèbre : « Vous niez que le mouvement soit possible ? Regardez-moi donc : je marche. »

Il faut savoir nous résigner : nous ne comprenons pas tout ; disons mieux : nous ne comprenons le tout de rien, ou peu s'en faut. « — Mais enfin la vie, qu'est-ce, en somme ? demandait un jour M. Thiers à Claude Bernard, qui venait de faire sur ce sujet les plus remarquables travaux. Vous ne nous en donnez point le dernier mot ; ne l'avez-vous donc pas ? »

« — Non », répondit l'illustre physiologiste, « je ne l'ai pas. Si j'avais le dernier mot sur un seul point, je l'aurais sans doute sur tous les autres ; *mais je ne l'ai sur aucun.* »

Voilà l'aveu de la vraie science ! Le mystère nous enveloppe, nous marchons au milieu de l'inconnu ; de toutes parts, notre intelligence se heurte à l'inexplicable.

Qu'est-ce donc quand il s'agit de Dieu, de ses actes infinis, de sa vie intime, de sa substance ? Si

l'esprit de l'homme n'est pas capable de contenir un grain de sable tout entier, sans rien laisser qu'il ne saisisse et ne pénètre, comment contiendrait-il l'infini dans toute l'étendue de son être et de sa durée ?

Il y a donc nécessairement un côté obscur en toute doctrine qui s'occupe de Dieu. Et c'est même un trait essentiel, une marque authentique d'origine, dans une religion qui se donne pour révélée, que l'intelligence de l'homme n'entende pas tous ses enseignements. Je ne dis pas évidemment que ce signe suffise ; je dis qu'il est nécessaire, parce qu'il est fatal.

Proud'hon le voyait bien. On sait qu'il professait l'athéisme. Mais il faisait du moins une déduction logique, quand, supposant qu'il eût été chrétien ou qu'il eût cru du moins à Dieu, il écrivait : « Je n'aurais pas admis un seul instant que des difficultés insolubles, dans l'ordre de la science, conservassent la moindre valeur, dès qu'il s'agissait de ma foi ; j'aurais pensé que c'était là précisément le mystère de ma religion », c'est-à-dire son caractère propre, essentiel[1]. Donnez-moi une doctrine qui se prétend divine, qui s'annonce comme une communication bienveillante faite par Dieu sur son être et sa vie, et qui, offerte à la raison de l'homme, ne la dépasse ni ne l'effarouche, cela me suffit : je suis renseigné sur la source d'où elle arrive ; du moins, si je puis ignorer d'où elle vient, je sais bien d'où elle ne vient pas.

La Religion catholique a donc des points mystérieux ; elle ne pourrait être qu'une doctrine men-

1. *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. I, p. 36.

teuse, si elle n'en avait pas. Accessible à la raison humaine, pleine de lumière dans les preuves qu'elle donne de ses droits à la confiance absolue des âmes, elle reste souvent obscure dans ses dogmes, ces secrets de Dieu dévoilés seulement à demi. Elle est ainsi clarté et mystère. Destinée à l'homme, elle satisfait ces deux parties de l'âme humaine, dont l'une aspire à voir et dont l'autre demande à croire.

Mais la première est envahissante ; il peut arriver qu'à de certains moments elle proteste, qu'elle se déclare lésée, qu'elle sorte de ses limites et se révolte de n'avoir pas une vue nette de tout ce que la seconde admet et adore. C'est une folie, nous l'avons dit, une folie que l'expérience de tous les jours condamne. Mais c'est une folie aussi de manquer à son devoir, de chercher le bonheur dans le mal qui ne le donne pas. Et cependant l'idée peut en venir même aux hommes de bien. Bref, l'esprit se laisse séduire comme le cœur, la foi est sujette à la tentation comme la vertu ; par là elle est une vertu elle-même : elle a ses mérites parce qu'elle a ses périls.

§ II. — PÉRILS PARTICULIERS

Mais de même que la chasteté ou la justice, elle court plus de dangers dans certaines âmes, plus exposées que d'autres à la perdre ; et l'âme de Chateaubriand était de celles-là.

Sainte-Beuve voyait en lui un épicurien, qui avait l'imagination catholique [1]. Le mot n'est pas juste.

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 89.

Il convient de dire plutôt que ce fut un chrétien sincère malgré une imagination épicurienne et un esprit naturellement sceptique, c'est-à-dire malgré tout ce qu'il faut, et plus qu'il ne faut ordinairement, pour ne pas être chrétien.

Il manquait, en effet, de confiance; j'entends cette confiance de l'intelligence, qui incline à donner sans peine son assentiment. « Mon défaut capital », disait-il lui-même, « c'est l'ennui, le dégoût de tout, le *doute perpétuel.* » Il exceptait la Religion, nous l'avons dit, et la Religion seule. Aucun homme, ni aucune institution, ni quoi que ce fût ici-bas, rien enfin ne lui en imposait tellement qu'il n'en vît, comme malgré lui, le côté mesquin et vulnérable. Tout lui rappelait la statue aux pieds d'argile, et l'argile le frappait plus que l'airain et plus que l'or.

Disposition dangereuse assurément dans une âme chrétienne. Elle peut empêcher de considérer le Christianisme comme il doit être considéré, dans la perspective générale de ses dogmes et de son histoire, dans le cortège des prophètes qui l'annoncèrent en qualité de ses hérauts, l'idéale et divine figure de Jésus-Christ qui le prêcha, dans sa morale incomparable, les miracles sans nombre qu'il a faits, l'influence merveilleuse qu'il a eue, la perpétuité prodigieuse de sa vie à travers tant de siècles et d'obstacles, toutes choses qui permettent de dire à Dieu le mot célèbre qu'on a vu : la vérité religieuse est là, ou elle n'est nulle part ; « si nous sommes dupes, c'est vous-même, Seigneur, qui nous avez trompés ». Tel est le véritable point de vue, la manière large, généreuse, j'allais dire droite et loyale.

Malheureusement il y en a une autre. Sous l'influence d'un esprit défiant, difficile et vétilleux, on peut écarter son regard de l'ensemble et se contenter de passer au crible tous les détails, de chicaner sur des dates, d'épiloguer sur des différences de textes, des variantes, des fautes de copiste, ou même sur les difficultés métaphysiques que tel dogme soulève. C'est dédaigner l'or et chercher l'argile.

Aux premiers bruits de l'apostasie de M. de Lamennais, un de ses disciples les plus chers, Mgr de Salinis, accourut précipitamment pour essayer de le retenir dans cette Religion qu'il avait défendue et glorifiée. Quel était donc l'obstacle qui faisait chanceler cet esprit si puissant? L'ami fidèle se le demandait avec angoisse pendant le voyage.

Il arrive... il trouve son maître arrêté sur un passage de l'Apocalypse, un passage obscur, énigmatique, dont le sens véritable se dérobe sous le voile épais de hardies métaphores. Voilà où trébuchait la foi de M. de Lamennais! Mgr de Salinis n'en revenait pas. Il ne put rien du reste; ses efforts furent inutiles. Quand il partit, M. de Lamennais était encore en face de son texte, troublé, ahuri, buté. C'était fini : sa foi se brisait contre une toile d'araignée.

Il y a naturellement beaucoup de ces toiles légères, difficultés inoffensives pour le grand nombre, mais qui deviennent terribles pour des esprits ombrageux, dont la défiance est perpétuellement en éveil.

Il faut dire aussi, et il se le disait lui-même, on se le rappelle, que Chateaubriand se lassait vite, ou se lassait du moins par moments de ce qu'il aimait le plus. C'était une âme mécontente et mobile, que rien ne pouvait satisfaire pleinement. En 1822, il reçut l'ambassade de Londres; le voilà enfin au terme de ses désirs!... Trois mois après, il écrivait à Mme Récamier qu'il saisirait avec empressement la première occasion pour renoncer à son poste: le dégoût l'avait déjà pris[1].

Certes on ne peut l'accuser de n'avoir pas eu un penchant sincère pour les Lettres. Il disait cependant à M. de Marcellus, dans une heure de mauvaise humeur contre elles : « Les lettres, à quoi bon? Je me suis aperçu qu'elles servent mal dans la disgrâce et qu'elles ne peuvent rien contre les vieux ans[2]. »

Il en aurait dit un jour autant contre la Religion, que cette seconde boutade n'aurait pas plus montré qu'il n'était pas vraiment religieux que la première ne prouve qu'il n'était pas vraiment littérateur.

Enfin il aimait à attaquer plus qu'il n'aimait à défendre. Sur quarante-quatre ans de vie publique, il en a passé au moins quarante dans l'opposition. Il a fait de l'opposition au roi qu'il avait aidé à remonter sur le trône, à son parti, aux ministères, qui se composaient de ses amis de la veille, et à ceux mêmes parfois dont il était membre lui-même.

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, t. I, p. 426.
2. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 473.

Il suffisait qu'on ne fût pas d'accord avec lui sur une nuance pour qu'il éclatât et qu'il fît la guerre. C'était le contraire d'un esprit docile et respectueux, tel que la Foi l'exige quand elle parle.

L'orgueil fut son grand défaut, quoiqu'il soit juste de ne pas l'en rendre seul responsable : son temps devint son complice. Peu d'écrivains ont eu plus de succès retentissants ; aucun n'a vu ses faveurs plus recherchées et son nom salué de plus d'hommages. Ce fut une idole : on l'enivra d'encens.

Or les idoles sont à plaindre. Il est écrit que, si Dieu donne sa grâce aux humbles, il résiste aux superbes. Et d'avoir la foi, de la garder comme de l'acquérir, ce n'est pas seulement une œuvre de l'âme, c'est aussi une œuvre de Dieu, une grâce, et l'une des plus précieuses qu'on puisse recevoir du ciel.

Malheur donc à ceux qui se complaisent démesurément en eux-mêmes, comme s'ils étaient le principe suprême et la source unique de ce que le monde admire dans leurs personnes ou dans leurs œuvres ! Dieu leur donne parfois de grandes leçons. « Que fait-il ? » dit M. de Lamennais en une page dont sa propre histoire est devenue un trop éloquent commentaire, « que fait-il ? Il se retire. Il délaisse cet insensé qui comptait sur ses forces, il l'abandonne à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles, qui étonnent et consternent, ces chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins[1]. »

1. *L'Imitation de Jésus-Christ, traduite par M. de Lamennais*, liv. III, chap. XIV. *Réflexion* du traducteur.



Du côté de l'esprit, Chateaubriand paraissait donc sujet à subir beaucoup de tentations comme croyant. Mais il était presque aussi vulnérable, à cet égard, du côté du cœur. Il ne faut pas oublier, en effet, que les vertus et les vices, les œuvres bonnes et les œuvres mauvaises, ont un profond retentissement sur les croyances religieuses. Il y a relation et échange entre l'esprit et le cœur. Agir d'une manière digne de la Foi, c'est marcher vers la Foi ; c'est s'en éloigner au contraire que de faire ce qu'elle réprouve. Je parle d'une longue suite de fautes, pour laquelle le coupable n'a plus l'excuse de la faiblesse. Quand chez un homme des passions puissantes et trop écoutées repoussent la vérité qui les gêne ou les épouvante, il faut le plaindre, si son esprit la cherche ; assurément il ne la trouvera point. L'a-t-il déjà ? Il court grand risque de la perdre. L'âme humaine est une : elle se divise difficilement, dans ses haines et dans ses amours, et, en cas de conflit entre ses facultés, c'est à la volonté que la victoire reste presque toujours ; c'est elle qui est reine.

Et puis souvenons-nous que la foi est un don de Dieu, celui dont Jésus-Christ disait à la Samaritaine : « Ah ! si tu le connaissais ! » Dieu le distribue comme il l'entend, il est le Maître. Mais on s'explique bien la conduite de sa Providence, quand elle le retire aux pécheurs invétérés ou qu'elle l'accorde aux hommes de bien, aux belles âmes, même

si elles paraissent ne pas le chercher en lui-même, comme on place une perle de prix dans un écrin de velours ou de soie.

On sait que le célèbre Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne en France, passa d'une véritable indifférence religieuse à un zèle ardent, qui fit de lui un apôtre. Quelqu'un lui demandait un jour comment il était sorti des hésitations et des doutes, qui avaient d'abord obscurci sa puissante intelligence, pour s'élever au plein éclat de la lumière. « Je vous avoue que je l'ignore, répondit-il. Je sais seulement que jamais je n'ai vu un pauvre, même alors, sans penser qu'il était mon égal et mon frère. »

La charité l'avait conduit à la foi. N'est-ce pas elle aussi qui y rattacha définitivement un jeune homme, devenu plus tard célèbre, que le doute tourmenta un moment? Il réfuta son esprit par son cœur : il se mit à faire autour de lui des actes de dévouement admirables. C'en fut assez, la foi reparut, comme le soleil après un orage, et inonda désormais de sa paisible et douce lumière l'âme héroïque de Vincent de Paul.

Voilà la récompense! Mais il y a ausssi le châtiment, et les exemples ne manquent pas.

Platon disait : « Que faut-il pour voir Dieu? Etre pur et mourir. »

La parole est belle ; mais l'Évangile a mieux dit encore. On peut voir Dieu sans mourir, on peut le voir dès ici-bas, à travers le voile à demi transparent, sous lequel il se montre et se dérobe tout ensemble. Pour parler sans figure, on peut connaître ce qu'il a dit et savoir ce qu'il demande, et

quel chemin enfin doit mener jusqu'à Lui ; mais nul n'y parvient aussi sûrement ni aussi bien que les âmes sans tache ; c'est d'elles que la parole éternelle a dit : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! »

Loin de nous certes l'idée de laisser entendre que l'auteur du *Génie du christianisme* ne se recommandait, dans la conduite ni dans le cœur, par aucun mérite qui offrît des prises à la grâce. En dépit de ses défauts, il était supérieur moralement à beaucoup de ceux qui parlent le plus de ses faiblesses. Mais enfin il eut des faiblesses, et des faiblesses qui ne furent pas seulement des oublis d'un jour. C'était un grave péril pour ses convictions chrétiennes. Si elles en avaient été ébranlées à certains moments de sa vie, il n'y aurait pas lieu d'en être surpris. Du moins ses passions devaient-elles rendre plus facile l'œuvre de la tentation, que favorisait déjà bien assez le tour dangereux de son esprit.

*
* *

Ajoutons que les circonstances elles-mêmes accrurent pour lui le danger. Sous Charles X, il se trouva engagé par les événements contre les ministres de la Religion et les politiques qui s'en disaient les défenseurs[1]. Il avait fait de la liberté son idole. Quiconque menaçait d'y porter la moindre

1. Il se croyait du reste victime, nous l'avons vu, de l'ingratitude du clergé ; il écrivait, en 1825, à M. de Montlosier : « Le clergé ne m'aime point, ne m'a jamais défendu ni rendu aucun service. » *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 335.

atteinte devenait aussitôt son ennemi. Or, à tort ou à raison, c'est le clergé et ses plus chauds partisans que la voix publique accusait d'inspirer les mesures, où l'on voyait les excès d'une autorité oppressive. Ce dut être une rude épreuve pour celui qui se proclamait le plus intrépide soldat de la liberté. Ses attaques comme ses antipathies et ses rancunes pouvaient glisser facilement des hommes aux doctrines.

D'autant qu'il menait la polémique avec une vivacité, qui ne lui permettait pas toujours de mesurer ses coups. N'appelait-il pas ses adversaires « des trafiquants de religion[1] ? » Ailleurs, ce sont des « hommes d'autrefois qui, toujours les yeux attachés sur le passé, le dos tourné à l'avenir, marchent à reculons vers cet avenir[2] » ou, plus vigoureusement encore, des « oppresseurs de la pensée... fanatiques qui courraient à la honte comme au martyre... hommes vils qui mettraient du zèle à gagner en conscience le mépris public[3] ».

C'est surtout la question de la liberté de la presse qui faisait jaillir ce flot écumant. L'illustre polémiste regardait cette liberté comme son œuvre personnelle, la première en importance de ses œuvres politiques. Le parti contraire dénonçait, dans les journaux[4], « cette insupportable tyrannie qui pesait sur le pays » et célébrait « l'émancipation de la liberté dans la censure de la licence ».

1. *Mélanges politiques*, *Œuvres*, t. VII, p. 6.
2. *Ibid.*, p. 437.
3. *Ibid.*, p. 410.
4. *Ibid.*, p. 370-371.

Chateaubriand ne voulait rien entendre : il craignait que la suppression des abus n'amenât celle de l'usage. A ceux qui lui objectaient les attaques personnelles, qu'il était pourtant nécessaire de prévenir, il répondait avec une candeur superbe : « On ne diffame que ce qui peut être diffamé. Un honnête homme se défend par son propre nom et accepte la responsabilité de sa vie. Si le vice impudent émousse l'action de la presse, il serait étrange que la vertu patiente n'eût pas le même pouvoir [1]. » Ne fallait-il pas aussi défendre, lui disait-on, le clergé et la Religion contre des injures, aussi faciles pour ceux qui en sont les auteurs que redoutables pour ceux qui en sont les victimes? Il répondait : Que signifient, après tout, ces méprisables violences ? On fait un bien plus grand tort aux ecclésiastiques en donnant prétexte au peuple de se persuader faussement qu'ils sont « la première cause de la perte de notre première liberté ». C'est « accumuler des haines sur leurs têtes [2] ».

Ces haines, il ne les entendait pas seulement gronder autour de lui, il en sentait quelque chose dans son cœur. Roi de l'opinion, c'est lui qui la menait alors à la bataille. Personne ne luttait avec plus d'ardeur, ni ne supportait la contradiction avec plus d'impatience; et, de tous ceux qui se battaient pour la même cause, nul, ne l'aimant avec plus de passion, ne se trouvait plus exposé à man-

1. *Mélanges politiques, Œuvres,* t. VII, p. 413. Il ne pensait plus tout à fait de même, vers la fin de sa vie : la réalité n'avait pas répondu à ses rêves.
2. *Ibid.,* p. 498.

quer de justice envers ceux qui passaient pour en être les ennemis.

C'est miracle qu'il n'ait pas fait porter à la Religion, comme il arrive ordinairement, la responsabilité des actes répréhensibles qu'il attribuait à ses ministres. Dans le feu de la polémique, pour qu'il ait pu s'abstenir de décocher des traits à l'Eglise à travers ceux qui la représentaient, il faut que sa foi l'ait retenu et qu'elle ait été bien puissante.

§ III. — Luttes et victoires

A peine lui échappa-t-il, dans tout le cours de la lutte, un mot de mécontentement, qui aurait pu recevoir une interprétation malheureuse. C'était en 1828, dans la préface d'une édition nouvelle du *Génie du Christianisme*. Il se plaignait de l'ingratitude des hommes, dont il avait servi la cause : « Même on a senti une sorte d'éloignement pour celui qui avait rouvert la porte des temples en prêchant la modération évangélique, pour celui qui avait voulu faire aimer le Christianisme par la beauté de son culte, par le génie de ses orateurs, par la science de ses docteurs, par les vertus de ses apôtres et de ses disciples. Il aurait fallu aller plus loin. Dans ma conscience, je ne le pouvais pas. »

Assurément il voulait dire que, au gré de ses adversaires d'alors, il aurait fallu prêcher un Christianisme comme celui qu'ils prêchaient eux-mêmes : étroit et intolérant. Voilà ce que ne lui permettait pas sa conscience! Mais on pouvait entendre aussi qu'elle lui défendait de soutenir le

côté divin des dogmes de l'Église, comme il faisait voir les splendeurs de ses cérémonies et les bienfaits de son influence. S'il s'est apercu de l'amphibologie, — ce que personne ne peut savoir, — peut-être l'aura-t-il laissée à dessein, soit pour servir son ressentiment, soit dans une heure de tentation, où un nuage aura voilé à ses yeux, en passant, la lumière de la vérité, comme il arrive pour celle du soleil.

Toujours est-il que, dans l'hypothèse, bien peu fondée, où elle aurait existé alors, la tentation eût été courte. Cette même année, en effet, il faisait, en tête des *Mélanges politiques*, une profession de foi éclatante, qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments. Il se plaignait, en outre, et avec raison, des procédés indélicats d'adversaires qui, détachant une phrase de celles qui venaient avant et après elle, arrivaient à lui faire dire ce que « pour tout esprit droit et tout cœur sincère », elle ne disait aucunement, si on la replaçait dans l'ensemble. Il demandait à n'être pas jugé sur un mot; en quoi il sera approuvé de toutes les âmes loyales.

Une époque où sa religion paraît avoir subi certainement une épreuve, — sans y succomber, — c'est le temps de son premier séjour à Rome, en 1803. On se rappelle qu'il avait été envoyé comme secrétaire d'ambassade sous le cardinal Fesch. Ses souvenirs d'incrédulité étaient tout récents encore; ce n'était guère qu'un néophyte. Sa foi n'avait pas eu le temps de pousser de profondes racines; il ne fallait pas un souffle bien fort pour l'agiter.

Le *Génie du Christianisme*, paru depuis peu, avait eu un immense retentissement; l'auteur était tout enivré de ces premières caresses de la gloire. Très pénétré lui-même du service qu'il venait de rendre à la Religion, il entendait que personne ne l'oubliât, surtout à Rome. Il comptait donc exercer une influence considérable dans le monde romain, et jusqu'au Vatican; il s'attendait à y voir ses conseils appréciés, recherchés et suivis.

Or, la déception fut prompte et complète. Son chef hiérarchique prit ombrage de ses prétentions et entendit qu'il n'eût pas d'entretiens personnels avec le Pape; secrétaire de l'ambassade, il n'avait pas de direction à donner, il n'avait qu'à suivre celle qu'indiquerait l'ambassadeur.

La politique romaine marcha donc sans lui, on négligea ses avis ; et c'est de quoi il n'a su prendre son parti en aucun temps. Il a toujours eu du penchant à se persuader et à dire, dès qu'on allait contre ses vues, que tout était perdu dans les affaires publiques. Le voilà donc déçu, découragé et convaincu que le gouvernement pontifical fait fausse route et va aux abîmes! Il écrit à Chênedollé : « Le cœur me saigne; pauvre Religion[1]! » Quinze jours après, il envoie les mêmes doléances à Guéneau de Mussy; il voudrait partir, il est fatigué des « honneurs ». — Déjà! — Quant à la Religion, il craint pour elle cette décadence sur certains points du globe, dont il a parlé plus tard bien des fois, nous l'avons vu : « Il faut maintenant un

1. 16 juillet 1803.

miracle pour qu'elle ne périsse pas en Europe[1]. »

Guéneau de Mussy ne prenait pas bien au sérieux ces accents mélancoliques et ces lugubres prophéties : il les attendait.

Il avait écrit lui-même à Chênedollé, quelques jours auparavant, une lettre spirituelle, où il se jouait agréablement de leur ami commun, « le cher et illustre Corbeau », qui « était un exilé, un désespéré » plutôt qu' « un poète célébré partout » et « un secrétaire d'ambassade plus puissant qu'un « prince de l'Église ».

« Hélas! oui. Dans les premiers jours de son « arrivée, ce cher voyageur était sous le poids « de la grandeur de Rome ; il ne pouvait suffire à « la force de ses impressions et au tumulte de ses « pensées. Il se passait dans son imagination comme « un vent puissant qui fait courber les hautes « forêts. Le Pape l'avait accueilli avec une distinc- « tion particulière, avait été à sa rencontre, l'avait « nommé son fils, son *cher Ch.*, lui avait dit qu'il « lisait son livre, et lui avait indiqué le volume et « la page où il en était, etc. Et maintenant, je ne « sais quel vent de découragement a soufflé, ou « quel crocodile s'est réveillé au fond de son cœur, « mais il gémit sur les bords du Tibre, comme « Ovide jadis sur les bords de la mer Caspienne ; il « se croit abandonné de toute la terre au milieu « de la gloire dont il la remplit tout entière, il « parle même de prendre un *parti*... et — voyez « comme le ridicule se mêle quelquefois dans la

1. 31 août 1803.

« conduite des grands hommes — parce qu'un « M. Guillon veut écrire un voyage en Italie, il ne « veut pas écrire le sien : *O siècle! ô mémoire*[1]! »

Le fait est que l'état de son âme ne fit qu'empirer; ses lettres le prouvent bien. Il se frappe, il se monte, tout lui est à charge, y compris lui-même, et de toutes parts il aperçoit des ennemis acharnés à sa perte. Il l'écrit encore à Guéneau de Mussy : il lui dit qu'il est exposé « aux plus infâmes calomnies », sans doute à propos de Mme de Beaumont, morte récemment à Rome même. Il parle de menaces des *galères*, du *cachot*, de l'*exil perpétuel*, du poignard italien dirigé par les philosophes français et suspendu sur son cœur; et enfin il laisse entendre fort clairement qu'on a tenté de l'empoisonner. Au milieu de ce trouble profond, environné d'ennemis qu'il n'attendait pas dans la ville des papes, il lui semble que sa religion même l'abandonne, et il écrit : « Ce n'est qu'avec des efforts prodigieux que je parviens à conserver ici un reste de foi[2]. »

Évidemment il est agité, tourmenté, hors de son équilibre, hors de lui; il voit tout en noir, il exagère tout, il aggrave tout, et l'on se tromperait certainement en prenant ses paroles à la lettre. Ce qu'il y a de vrai, comme il le dit lui-même, d'ailleurs, c'est que les hommes n'étant pas de son avis sur la manière de comprendre les intérêts de la Religion, il « n'espère rien des hommes pour la Religion ». Mais Dieu est là toujours, et il peut faire « un

1. 2 août 1803.
2. 20 décembre 1803.

miracle; » il faut même qu'il fasse un miracle, s'il veut sauver le Christianisme dans la vieille Europe [1]. Bref, au milieu de ses sombres pressentiments, dans ces paroles découragées où le chrétien se retrouve encore, et jusque dans les confidences sur l'état douloureux de son âme, on sent le trouble, on entend, si l'on veut, le cri d'une foi qui lutte, on n'entend pas le gémissement désespéré d'une foi qui succombe. Lui-même, du reste, s'aperçoit qu'il s'égare, et c'est un mot très chrétien, un mot de repentir, qui suit l'aveu des agitations de son âme et le couvre : « Je ne veux pas sonder les voies de la Providence; je n'ai que trop murmuré. »

Voilà la vérité ! Au fond, il n'y a là que des murmures, les murmures d'un cœur aigri et d'une vanité mécontente.

Ce qui le montre bien, c'est qu'au moment même où il envoyait à ses amis ces confidences désolées il s'occupait à commenter la Bible[2]. Quittant Rome quelque temps après, il se rappelait que le meilleur souvenir qu'une âme chrétienne puisse donner aux morts est encore une prière, et il allait prier dans l'église Saint-Louis-des-Français sur un tombeau cher à son cœur. C'était son adieu.

Trente ans après, en 1833, il écrivait dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Quand les premières semences de la Religion germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge, qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une brise aride et glacée, et la terre se

1. 31 août 1803, lettre citée.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 364.

dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses tièdes rosées; puis la brise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ : votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme[1]. »

On remarquera, en passant, la sincérité d'une telle page. Qu'est-ce qui obligeait Chateaubriand à l'écrire? Le cours du récit ne l'amène point. Il a fallu qu'il eût un singulier désir de se livrer tout entier dans ses *Mémoires*, suivant la promesse qu'il en a faite! On peut donc et on doit le croire dans les mille circonstances où il proclame la pleine vérité de son Christianisme. Ce serait une étrange logique que d'accepter son témoignage dans un sens, quand il ne l'a donné qu'une fois, et de le récuser dans l'autre, alors qu'il l'a répété si souvent et de tant de manières !

D'ailleurs ce passage ne contredit pas les autres. Il montre que la foi de Chateaubriand fut éprouvée, à de certaines heures, par des souffles mauvais qui passèrent sur elle, comme un vent de tempête qui froisse une fleur, mais sans la briser ni la faire mourir. On dirait même qu'il vise justement l'épreuve que nous venons de raconter. La succession des états de son âme est facile à suivre dans son récit : après la foi de son enfance, le scepticisme de sa jeunesse; puis vient sa conversion, et, voilà de nouveau le vent qui se lève; mais il n'est

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 121.

pas dit cette fois que la terre en ait été desséchée, comme l'auteur marque avec précision qu'elle le fut sous le froid de la première « brise ». Du moins perdit-il, pendant ces jours d'épreuves, l'ineffable douceur d'une foi tranquille, que n'agite aucun orage.

Voilà sans doute les alternatives qu'il signale dans l'histoire de ses sentiments religieux ! On doit croire qu'il ne pense qu'à celles-là, rien ne prouvant qu'il en ait connu d'autres. Que si, en réalité, son âme avait depuis traversé çà et là des troubles passagers, semblables à celui de Rome, — ce qu'aucun document ne révèle, — il n'y aurait point certes à s'en étonner. Tout se réunissait, nous l'avons établi, pour l'exposer à cette sorte de tentation. Ce qui doit surprendre, c'est qu'elle ne l'ait pas tourmenté plus souvent et qu'elle n'ait pu lui arracher en passant, de temps à autre, un mot qui aurait trahi ses doutes avec ses angoisses. Il n'y a qu'une explication : la force de résistance et la solidité de sa foi. Ou sa foi a rendu la tentation rare, ou elle l'a dominée facilement, aussi souvent qu'elle s'est présentée. De ces deux hypothèses l'une et l'autre tournent également à son honneur.

Du reste, il nous a fait assister un jour à une de ces luttes intimes dont sa conscience fut le théâtre. Il était à Venise, peu de temps après 1830. Sur la tombe d'une jeune femme, morte à vingt ans, un mois après son mariage, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de son amour, il lut cette épitaphe, qui marquait un adieu plein d'espérance : *Ci revedremo, nous nous reverrons.* Aussitôt la perspective

brillante de cet ineffable rendez-vous, de cette vie nouvelle et radieuse, de ce bonheur incomparable, sans mesure comme sans fin, frappant son âme à l'improviste, comme une vision éblouissante, il laisse échapper un cri de joie involontaire : « Ah! si c'était vrai ! »

Voilà la tentation, la tentation d'une espérance à qui son rêve semble si beau qu'elle hésite à s'y abandonner !

Mais la foi veille, et elle répond immédiatement, avec assurance : « Arrière ce doute! Arrière la pensée qu'aucune angoisse ne déchire le néant!... Ah ! oui, *ci revedremo*[1] *!* »

Ainsi faisait-il sans doute chaque fois que la tentation passait en murmurant devant son âme.

A mesure qu'il prit de l'âge, quand ses passions s'apaisèrent, une sorte de calme bienfaisant, pareil à celui du jour qui tombe, succéda à ses agitations passées. En le voyant vieillir et se rasséréner de plus en plus, quelqu'un de son entourage le comparait aux cimes des grands monts, baignés par une douce lumière, à l'heure tranquille du crépuscule, quand le vent fléchit et que les bruits commencent à s'effacer.

La tentation sortit de son esprit en même temps que de son cœur; la paix rentra à la fois dans l'un et dans l'autre, et, sans doute, dans l'un par l'autre.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 190.

CHAPITRE II

RELATIONS SUSPECTES

§ I. Chateaubriand et les incrédules : ce qui explique ces relations ; Béranger ; Barthélemy ; Armand Carrel ; Lamennais. — § II. Chateaubriand et les femmes : I. Exagérations et légendes : *les Enchantements de Prudence;* une page célèbre faussement attribuée aux *Mémoires;* ce que le temps tolérait. II. Explication naturelle des fautes de Chateaubriand : que tout l'y portait ; les convictions de l'esprit et les faiblesses de la volonté. III. Persévérance de sa foi : aveux et repentir ; le chrétien dans le pécheur.

§ I. — Chateaubriand et les incrédules

Il s'est trouvé des sceptiques pour objecter à Chateaubriand, contre la sincérité de sa foi, ses relations avec des sceptiques. Ils se souvenaient sans doute de ce saint personnage des premiers temps de l'Église, qui, rencontrant à Rome un hérétique célèbre, affecta de ne pas le voir. Marcion, croyant à une méprise, s'avança vers lui et lui demanda, non sans emphase : « Ne nous reconnais-tu donc pas ? »

— Si, lui répondit Polycarpe, je te reconnais pour le fils aîné de Satan. » Et ce fut tout ; il continua sa route.

Personne ne songe à le nier : Chateaubriand n'avait pas une religion aussi énergique. Il tendit la main, il donna sa sympathie, et même son

estime, à des hommes qui avaient pris ouvertement parti contre ses convictions religieuses. C'était, à ses yeux, une manière d'affirmer sa tolérance. Partisan résolu de la liberté, il a prétendu sans doute faire voir qu'il la supportait et l'aimait, — chose rare! — même chez les autres, fussent-ils des adversaires. Tout le monde sait que les esprits les plus libéraux en théorie sont souvent les plus tyranniques et les plus absolus en pratique. Combattre pour la liberté, risquer son repos et même sa vie pour elle, et, dès qu'il s'agit de l'accorder à un parti contraire, trouver des prétextes pour s'en montrer le pire ennemi, c'est un spectacle qui n'est malheureusement que trop commun : dans tout Jacobin il y a un tyran qui sommeille.

Chateaubriand n'avait pas cet esprit-là, et il a voulu le montrer. Défenseur de la Religion, il pensait qu'elle devait être la compagne, la sœur et l'amie de la liberté ; pratiquement il a tenu à donner la preuve qu'il restait fidèle à ses théories et que sa religion était libérale jusqu'à étonner parfois les plus déterminés des libéraux.

Il faut le dire aussi, — car on n'entend pas écrire ici un panégyrique, — il aimait la faveur populaire[1] ; et de cultiver ceux qu'elle distinguait entre tous, ce fut peut être, dans sa pensée, un nouveau moyen de la conquérir ou du moins de ne pas la perdre ; on célébrait ainsi son éloge jusque dans le camp opposé au sien.

Ses démarches couraient bien quelquefois le

1. Voir plus haut, p. 174 et suiv.

risque de surprendre un certain nombre de ses amis et de produire parmi eux quelque scandale. Mais ce bruit ne lui déplaisait pas : il n'était pas fâché de passer pour un homme un peu à part, qui ne ressemblait pas à tout le monde.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qu'il ait obéi à de futiles motifs ou à de nobles inspirations, qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, trouverait-on sa conduite regrettable et d'un exemple périlleux, ce qui nous importe ici, c'est de savoir si la vérité de sa foi s'en trouve compromise.

La manière la meilleure encore d'en juger, c'est de voir comment il se comporta dans ces rencontres.

*
* *

Parmi les fréquentations qu'on lui reprocha le plus, il faut signaler d'abord celle de Béranger. On sait quelle guerre persévérante le chansonnier fit à la Restauration. Ses courtes chansons volaient de toutes parts comme des traits légers ; la passion politique leur donnait des ailes, et un peu aussi peut-être la poésie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles eurent leur influence dans le mouvement qui emporta le trône.

Elles contribuèrent aussi à entretenir et à répandre cet esprit voltairien, qui fut alors à la mode.

Garçon d'auberge, imprimeur et commis,

l'auteur avait beaucoup lu Voltaire, surtout dans sa première profession. Voltaire était mort depuis trop

peu de temps pour que sa renommée eût encore eu le temps de vieillir. Ses œuvres s'étalaient dans la bibliothèque de l'aubergiste, confondues dans un singulier mélange avec celles de Fénelon. Le précoce enfant s'en nourrit ; l'esprit l'en pénétra jusque dans les moelles, et il le garda toute la vie. Sa jeune muse chanta bien le rétablissement du culte, au moment du Concordat ; il s'essaya aussi dans l'idylle religieuse ; mais cette veine fut courte, il l'épuisa vite, et le vieux fonds reparut pour toujours.

Ce fut donc un acte d'audace, de la part de Chateaubriand, de traiter en ami cet ennemi de ce qu'il aimait et adorait lui-même. Un vieux chevalier de Saint-Louis lui écrivait un jour, du fond de sa province : « Réjouissez-vous, Monsieur, d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et votre Dieu. »

Mais Béranger était extrêmement populaire ; il avait attaqué une politique, que lui-même combattait alors dans les mesures qu'elle inspirait et le ministère qui la représentait ; enfin on l'avait poursuivi, condamné et emprisonné pour ses vers ; c'était comme un martyr de cette liberté d'écrire dont lui-même se donnait alors pour le grand-prêtre. Il ne lui en fallait pas davantage : il alla vers le chansonnier. En 1831, on le voit dîner au café de Paris, avec quelques-uns de ceux qu'il appelle ses « nouveaux amis », Arago, Pouqueville, Carrel et Béranger. Il partait alors pour la Suisse. Au dessert, Béranger chanta la chanson qu'il avait composée en son honneur :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens *et nos soins*.

Chateaubriand était ravi. Il entendait même, avec moins de résignation que de plaisir, parler de ses services à l'égard des Bourbons, si injustement appréciés, disait-on, et si mal récompensés :

Et tu voudrais *t'attacher à leur chute!*
Connais du moins leur folle vanité :
Au rang des maux *qu'au ciel même elle impute*,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Il cite ces vers en les déclarant « admirables[1] ». C'est ne pas se montrer trop difficile. Il faut croire qu'il s'était laissé quelque peu griser par cet « encens », qu'il ne fuyait pas autant qu'on avait l'air de le dire, et ces « soins » intéressés, dont on dorlotait sa vanité maladive.

Quoi qu'il en soit de ses mérites, la chanson fit son chemin en France. De Suisse où il était, le voyageur crut devoir remercier la muse bourgeoise, dont les hémistiches s'en allaient un peu lourdement, deux par deux, promener son éloge jusque dans les cabarets de village. Celle-ci ne voulut pas être en reste avec lui, et, « s'attachant » à sa fuite, comme elle disait dans sa langue, elle l'atteignit de son encensoir jusque sur les bords du lac de Genève. Mais cette fois elle condescendait à la prose. Il faut lire une partie au moins de cette longue lettre,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 362-363.

si l'on veut s'expliquer la manière dont en a parlé plus tard le destinataire.

Béranger y traitait Chateaubriand de « grand poète » et, faisant allusion à ses tristes pressentiments sur l'avenir, il ajoutait :

« Cet avenir, vous y avez une si belle place, qu'il y a ingratitude à vous de douter de sa grandeur. Oui, Monsieur, la société subit une transformation ; oui, elle accomplit la grande pensée chrétienne de l'égalité. Cette pensée chrétienne que vous avez remise en honneur parmi nous, en l'ornant de toutes les richesses du génie, s'empare du monde, élaborée comme elle l'est, depuis près d'un demi-siècle, par notre chère et belle France. Beaucoup d'hommes des anciens jours le nient, parce qu'elle s'est dépouillée d'une partie de ses voiles religieux. Mais elle est claire et distincte, pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais vu dans le Christianisme qu'une grande forme sociale, qui à sa naissance a eu besoin de la sanction divine. Mon Dieu est bien au-dessus de ces changements humains ; mais il n'en est pas moins présent au grand drame où nous avons tous une part plus ou moins active, et c'est sa présence qui me donne de la résignation. Mon rôle de comparse ou de niais s'est agrandi. Vous, Monsieur, à qui ce Dieu a donné à remplir un rôle principal, n'y puisez-vous pas de la force pour le conduire jusqu'au bout ? »

Puis les éloges pleuvent à torrents. Il est parlé de cette statue que chaque « homme de génie » se dresse dans son âme, poussé par « la conscience de sa valeur... Tout revenu que vous êtes des vanités

de ce monde, la voix de vos contemporains vous aura forcé de faire la vôtre colossale... Quand vous me donnez une marque de souvenir, il me semble que j'entends la postérité prononcer mon nom. »

Il lui annonce en même temps que la chanson, dont sa popularité « a fait le succès », figurera dans le recueil qu'il va publier prochainement. « Mais j'ai peur que vous ne vous y trouviez en bien mauvaise compagnie. Le goût que j'ai pour la poésie populaire me souffle parfois d'étranges choses... J'ai voulu essayer de transporter la poésie dans les carrefours, et j'ai été conduit à la chercher jusque dans le ruisseau : qui dit chansonnier dit chiffonnier... Au reste, si vous me lisez, pensez un peu à Aristophane, mais n'y pensez pas trop[1]. »

Ces derniers mots ne manquent point d'esprit ; et ce n'est pas le seul passage qui fût capable de plaire à Chateaubriand. Outre cette musique de ses louanges, qui charmait tant son oreille, et cette assurance « d'une vive et franche affection, déjà bien ancienne », qui ne pouvait le laisser tout à fait indifférent, Béranger lui parlait sympathiquement de la tolérance, de l'égalité, dont le Christianisme avait révélé au monde la pensée, de Dieu et de sa Providence qui joue son rôle dans le grand drame de l'univers ; autant d'idées qui lui étaient chères, et dont l'expression, élevée et sonore, devait nécessairement trouver de l'écho dans son cœur.

Il est vrai que le rationaliste se laissait voir aussi chez son correspondant ; il exprimait çà et là des

1. Dans le *Congrès de Vérone*, note ; *Œuvres*, t. XII, p. 470-473.

opinions, auxquelles il n'était pas possible à un chrétien de se montrer favorable. En somme, une partie de la lettre, une partie très courte, composée de quelques lignes seulement, méritait qu'on fît des restrictions dans l'éloge de l'ensemble; un croyant pouvait approuver tout le reste.

Amené un jour à s'expliquer sur ce morceau, Chateaubriand a-t-il fait le partage nécessaire? Qu'on en juge! Il a publié les pages, dont on vient de lire un extrait, quelques années après les avoir reçues. Béranger était alors « pourvu d'un des grands offices de la renommée ». C'était un des rois incontestés de l'opinion. L'éditeur fait donc précéder l'œuvre d'un compliment un peu ample, que la situation si considérable de l'auteur a dû fatalement l'entraîner à grossir. Mais le mot qu'on attend y est tout de même : « M. de Béranger me pardonnera d'avoir fait connaître sa lettre, aussi spirituelle qu'admirable (ma foi catholique mise à part)[1].

On pourrait souhaiter peut-être un autre tour; c'est une question de forme; mais, quoi qu'on en ait pu dire, il n'y a rien à changer au fond. L'écrivain loue jusqu'à l'hyperbole, au point de vue littéraire, le morceau qu'il va citer; mais il fait expressément ses réserves au point de vue religieux. Éloges et réserves tiennent, d'ailleurs, en deux lignes.

C'est pourtant l'unique passage de ses œuvres sur lequel Sainte-Beuve s'appuie pour mettre en doute la vérité de ses sentiments catholiques, dans

1. *Œuvres*, t. XII, p. 469.

le seul endroit où il se donne l'air de discuter expressément sur ce sujet. « Quant à la nature de son catholicisme », dit-il, « elle se produira assez dans le cours de notre étude ; — on sait de quelle manière : par insinuations vagues et sous-entendus malveillants, — un seul trait ici suffira. »

Ce trait, c'est la phrase que nous venons de reproduire. Le critique a beau dire ; cette phrase ne suffit qu'à prouver, par l'usage qu'il en fait, l'embarras où il se trouve d'apporter un argument sérieux [1].

*
* *

Vers le temps même où Chateaubriand dînait avec Béranger, au son de ses refrains, j'allais dire « au bruit de son fifre [2] », un autre poète glissait son éloge dans des pages enflammées. Chaque semaine paraissait alors, sous le nom de *Némésis*, le « journal en vers d'un seul homme », ainsi qu'il s'appelait encore lui-même. Ces pièces partaient en tous sens, comme des flèches de feu. Mélange confus de vérités et d'injures, frappant juste ou frappant à faux, mais frappant toujours fort, elles allaient droit aux puissants du jour, d'Argout, Persil, Guizot, tous les ministres, saluées au passage par de véritables acclamations ; jamais satires ne furent plus véhémentes ni plus populaires.

Chateaubriand reçut donc quelques bouffées

1. *Chateaubriand et son groupe*, I, 297, en note. Sainte-Beuve essaie de sauver sa preuve par une comparaison fort inconvenante ; mais ce piment inattendu ne la rend pas meilleure.

2. L'expression est de Béranger lui-même, dans *Bohémiens*.

d'encens de cette urne qui n'en brûlait guère. Il y avait un peu de quoi le compromettre ; car Barthélemy n'était pas seulement alors un adversaire de la royauté; emporté par le mouvement libéral des dernières années de la Restauration, il avait, comme tant d'autres, combattu la Religion, en lui mettant le masque commode du fanatisme. Et voilà qu'il célébrait avec chaleur celui des écrivains du siècle qui avait le plus heureusement travaillé à ramener la sympathie autour des autels!

Comment celui-ci accueillit ces avances qui devaient après tout flatter son orgueil, on va le voir :

« Paris, mercredi soir, 9 novembre 1831.

« Monsieur,

« J'ai reçu ce matin le dernier numéro de la *Némésis*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pour me défendre de la séduction de ces éloges donnés avec tant d'éclat, de grâce et de charme, j'ai besoin de me rappeler les obstacles qui s'élèvent entre nous. Nous vivons dans deux mondes à part; nos espérances et nos craintes ne sont pas les mêmes; vous brûlez ce que j'adore ; et je brûle ce que vous adorez. »

Chateaubriand défend alors, en avocat noble et généreux, cette race de rois exilée, que le poète s'était donné le tort d'attaquer avec violence, ajoutant « les proscriptions des muses à celles des lois ». Puis il parle hardiment du Christianisme. Et comme Barthélemy avait paru désirer « s'asseoir à son foyer », pour le peindre d'après nature, il lui dit que

s'il avait l'occasion de le voir de près il l'inviterait à revenir à la foi de son enfance, que ses premières poésies avaient célébrée :

« Puisque votre lyre, au premier accord de son harmonie, chantait mes *Martyrs* et mon *Pèlerinage*, pourquoi n'achèveriez-vous pas la course? Entrez dans le lieu saint; le temps ne m'a arraché que les cheveux, comme il effeuille un arbre en hiver, mais la sève est restée au cœur. J'ai encore la main assez ferme pour tenir le flambeau qui guiderait vos pas sous les voûtes du sanctuaire... Si en restant attaché à la cause de la liberté et des lumières, vous donniez asile à la religion, à l'humanité, à l'innocence, vous verriez apparaître à vos veilles une autre espèce de Némésis digne de tous les hommages de la terre[1]... »

Quel effet produisirent sur le jeune poète ces graves conseils d'un vieillard que la vénération publique vouait à l'immortalité, l'histoire ne le dit pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quelques années après, il n'était plus le même; soit pour obéir à des convictions nouvelles, soit pour des vues moins désintéressées, comme on l'en a soupçonné, il s'était séparé de son parti ; et à ses anciens amis, qui l'accusaient de versatilité, il répondait ce mot devenu fameux :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

*
* *

Chateaubriand essaya aussi, nous l'avons dit plus

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. V, p. 370-374.

haut en passant, d'exercer son apostolat sur Armand Carrel.

On connaît ce journaliste intrépide et loyal, homme d'action plus encore qu'homme de plume, mais fort cependant, énergique et véhément, dans son style aussi bien que dans son caractère. Il n'avait que trente ans lorsque la révolution de Juillet éclata. Il y prit une part active. N'était-elle pas, d'ailleurs, le rêve réalisé et aussi, en quelque sorte, l'œuvre particulière du *National*, auquel il collaborait avec Thiers et Mignet? Devenu alors rédacteur en chef, il suivit sa pente et se trouva bientôt l'adversaire du régime, qu'un peu auparavant il appelait de ses vœux, et dont il avait salué l'avènement comme la joyeuse aurore d'un temps nouveau. L'expérience serait-elle donc fatale à tous les rêves?

C'était, en vérité, une singulière réunion que celle du *Café de Paris*, le soir du dîner fameux qu'y donna Chateaubriand. Un des convives représentait la fidélité au pouvoir disparu; les quatre autres avaient travaillé ardemment au profit du pouvoir nouveau, et ils en restaient, à tous les yeux, les plus fermes défenseurs. Or le serviteur du passé laissait chanter devant lui l'ingratitude de ses maîtres vaincus, et les vainqueurs, déjà fatigués de ce qu'ils nommaient la veille la meilleure des républiques, n'étaient pas loin de regretter leur victoire.

Armand Carrel était le plus jeune de ces désabusés et le plus franc.

C'est à propos de ses *Études historiques* que Chateaubriand l'avait connu. Il fait dans sa préface, on le sait, un exposé des ouvrages divers, dont l'his-

toire a fourni le sujet, et il mentionne, en les louant, ceux de Carrel ; il reproduit même, avec sympathie, un passage où l'auteur reconnaît expressément la Providence.

Le jeune historien fut sensible à ce haut témoignage, et les relations s'établirent. Elles arrivèrent même à être cordiales, autant du moins que le permettait l'inégalité des âges. Le rédacteur en chef du *National*, devenu républicain, quoiqu'il commençât « à craindre, selon Chateaubriand, que les Français ne fussent pas capables d'un sentiment raisonnable de liberté », saluait dans son illustre ami un vétéran glorieux, le hardi pionnier qui avait ouvert le chemin à la liberté nouvelle, la liberté de parler et d'écrire. De son côté, celui-ci appréciait en lui la loyauté, le courage, et, tout éloigné qu'il était de la vérité religieuse, une certaine élévation morale dans les pensées et, en particulier, une virile préoccupation du mystère qui suit la tombe.

Il citait de lui cette page où éclatent, en effet, avec une sincérité vaillante, les nobles inquiétudes d'un homme d'action, que les ardeurs de la lutte n'empêchaient pas de réfléchir sur le grave problème de sa destinée. Armand Carrel l'avait écrite à propos d'un personnage connu, qui venait de faire brusquement, par le suicide, ce terrible saut dans l'invisible, dont l'idée seule, disait-il, épouvante les plus sceptiques :

« J'ai pu conduire par la pensée ma vie jusqu'à cet instant, rapide comme l'éclair, où la vue des objets, la voix, le sentiment m'échapperont, et où les dernières forces de mon esprit se réuniront

pour former l'idée : je meurs ; mais la minute, la seconde qui suivra immédiatement, j'ai toujours eu pour elle une indéfinissable horreur ; mon imagination s'est toujours refusée à en deviner quelque chose... J'ai vu chez tous les hommes, quelle que fût la force de leurs caractères ou de leurs croyances[1], cette même impossibilité d'aller au-delà de leur dernière impression terrestre, et la tête s'y perdre, comme si, en arrivant à ce terme, on se trouvait suspendu au-dessus d'un précipice de dix mille pieds. On chasse cette effrayante vue pour aller se battre en duel, livrer l'assaut à une redoute ou affronter une mer orageuse ; on semble même faire fi de la vie, on se trouve un visage assuré, content, serein; mais c'est que l'imagination montre le succès plutôt que la mort ; c'est que l'esprit s'exerce bien moins sur les dangers que sur les moyens d'en sortir[2]. »

Quelque temps après, un matin d'été, il tombait frappé à mort, au bois de Vincennes, dans une rencontre au pistolet[3]. On le porta à Saint-Mandé, et la nouvelle se répandit bientôt à Paris que son état paraissait d'une gravité extrême. Chateaubriand accourut. Il voulait tout ensemble apporter au blessé un témoignage de douloureuse sympathie, et, si l'heure fatale était venue, l'aider en ami, avec sa foi chrétienne, à faire doucement ce premier pas dans l'autre monde, dont la seule pensée lui don-

1. Il fréquentait peu les âmes religieuses, on s'en aperçoit ici.
2. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 317-318.
3. Son adversaire était Emile de Girardin, qui fut blessé lui-même.

nait de loin le vertige. Malheureusement, on s'en souvient, il ne put le voir. Le chirurgien, qui gardait encore quelque lueur d'espérance, avait interdit sévèrement la porte à tout visiteur. Chateaubriand se retira « consterné ». Mais il n'avait pas renoncé à sa généreuse pensée, et il allait faire le lendemain une tentative nouvelle, quand son valet de chambre, envoyé devant lui, vint lui apprendre qu'il était trop tard; Armand Carrel avait déjà paru devant Dieu.

Le jour des funérailles, le malheureux père lui dit en l'embrassant et au milieu de ses larmes : « Armand aurait été chrétien comme son père, sa mère, ses frères et sœurs : l'aiguille n'avait plus que quelques heures à parcourir pour arriver au même point du cadran. »

C'est en rappelant ces paroles qu'il a fait lui-même cette déclaration significative : « Je regretterai éternellement de n'avoir pu voir Carrel sur son lit de mort; je n'aurais pas désespéré, au moment suprême, de faire parcourir à *l'aiguille* l'espace au-delà duquel elle se serait arrêtée sur l'heure du chrétien[1]. »

*
* *

On était alors en 1836. C'est l'année même, on le sait, où parut ce livre fameux sur les *Affaires de Rome* qui, succédant aux *Paroles d'un Croyant*, brisait définitivement tout lien entre l'auteur et l'Église; Lamennais glissait pour toujours dans

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 316-317.

l'apostasie. Il était Breton, comme Chateaubriand, et, comme lui, Breton de Saint-Malo. Ils avaient, d'ailleurs, lutté côte à côte, douze ans auparavant. Lamennais fondait alors *le Conservateur:* il s'associa Chateaubriand avec de Bonald et de Villèle. C'était l'époque où, en politique, il proscrivait la liberté, au nom de l'absolutisme, et où il anathématisait, en religion, quiconque ne l'imitait pas à l'égard du pape, dans son obéissance impétueuse, sans distinctions ni réserves, ou bien, comme on disait, osait se montrer moins violemment ultramontain que lui-même. Il se faisait condamner alors par les tribunaux civils, pour excès de zèle envers Rome et sous la charge d'avoir exagéré les droits de l'Église.

Quinze ans après, il était poursuivi et emprisonné à cause de l'exaltation de ses idées révolutionnaires.

Chateaubriand avait si vivement combattu pour la cause de la liberté de la presse qu'il s'en regardait, on se le rappelle, comme le représentant attitré. C'était peut-être une de ses vanités les plus délicates, que nul écrivain ne pût être frappé pour un délit d'opinion, sans qu'il se crût obligé de faire auprès de lui une démarche sympathique, qui prenait devant le pays le caractère d'une protestation.

Il alla donc voir le prisonnier. « Dans la même prison », disait-il avec un secret orgueil, « dans la même prison où je visitais autrefois le noble et malheureux Carrel, je visite aujourd'hui l'abbé de Lamennais... Dans la dernière chambre en montant, sous un toit abaissé que l'on peut toucher de la main, nous, imbéciles croyants de liberté, Fran-

çois de Lamennais et François de Chateaubriand, nous causons de choses sérieuses. Il a beau se débattre; ses idées ont été jetées dans le moule religieux; la forme reste chrétienne, alors que le fond s'éloigne de plus en plus du dogme; sa parole a retenu le bruit du ciel. »

Ils agitaient ensemble les grandes questions de l'avenir du monde. Prophètes tous deux à leur manière, ils voyaient le mouvement populaire grandir à l'horizon, sans que leur commune sympathie pour un ordre de choses nouveau les aveuglât sur les excès qu'il fallait attendre, et tâcher de conjurer, si l'on voulait échapper à la ruine. L'égalité absolue, qu'ils entendaient prôner par des esprits aventureux, leur semblait ne pouvoir cesser d'être une chimère que pour devenir un malheur et une honte. Elle « ramènerait », disait Chateaubriand, « non seulement la servitude des corps, mais l'esclavage des âmes. » Il faudrait mettre la volonté même « en régie sous la surveillance de tous[1] ».

Lamennais était du même avis. A ses yeux, pour arriver à ce nivellement général, si on en poursuivait l'utopie, on serait obligé d'agir sur l'enfant dès sa naissance. C'est donc entendu : maître absolu de ces petits êtres dont il s'empare, l'État les « manipule » à sa guise. Il en fait « ce qu'il veut, moralement, physiquement »; c'est « une servitude universelle et si profonde que rien n'y échappe, qu'elle pénètre jusqu'à l'âme même[2] ».

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 370.
2. *Du Passé et de l'Avenir du peuple*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 371.

Chateaubriand louait, dans la propriété héréditaire et inviolable, le fondement le plus sûr, la condition expresse de la liberté. « La propriété commune ferait ressembler la société », s'écriait-il, « à un de ces monastères à la porte desquels des économes distribuaient du pain[1]. »

Lamennais approuvait ces idées. Il s'élevait avec véhémence contre le rêve dangereux qui voudrait faire de l'État le seul possesseur d'un pays.

« Ce mode de possession, s'il est volontaire », disait-il, « est celui du moine astreint par ses vœux à la pauvreté comme à l'obéissance ; s'il n'est pas volontaire, c'est celui de l'esclave là où rien ne modifie la rigueur de sa condition. Tous les liens de l'humanité, les relations sympathiques, le dévouement mutuel, l'échange des services, le libre don de soi, tout ce qui fait le charme de la vie et sa grandeur, tout, tout a disparu, disparu sans retour[2]. »

Ils avaient donc plusieurs vues communes en politique, et c'est de quoi ils s'entretenaient intimement, loin des hommes, dans une cellule de prison : esprits rares tous les deux, puissants sur l'opinion, imaginations brillantes, maîtres éminents dans l'art de rendre leurs sentiments et leurs idées, riches enfin de toutes les ressources que les luttes de la vie et une longue suite d'années peuvent ajouter aux dons naturels du talent. Mais l'un, génie foudroyé, portait, dans son exaltation et ses inquiétudes, comme la trace brûlante de la foudre

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 370.
2. *Op. cit.*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 372.

qui l'avait frappé, tandis que l'autre, étant monté de plus en plus dans la foi à mesure qu'il gravissait les sommets de l'âge, jouissait dans son âme d'une paix sereine, qui faisait ressembler le calme de son déclin à la tranquillité d'un beau soir. Lamennais aurait amené volontiers l'entretien sur les choses religieuses. Il éprouvait le besoin de discuter, de donner ses preuves, d'entendre celles des autres, comme s'il y eût eu dans les replis cachés de sa conscience une dispute permanente, un combat sans fin, dont l'écho tentait de jaillir brusquement au dehors.

Chateaubriand l'arrêtait chaque fois au premier mot, on l'a vu ailleurs, car lui ne souhaitait aucunement la discussion en cette matière ; il savait tout ce qu'il désirait savoir, il ne cherchait plus rien, il n'attendait aucune lumière. Se jugeant incapable de ramener jamais cette intelligence obstinée et superbe, d'agir efficacement sur cette âme de fer, il la plaignait du moins de tout son cœur, ainsi qu'il en avait plaint beaucoup d'autres. Le spectacle de tant de doutes et d'erreurs lui faisait mieux sentir le prix des certitudes de la Foi, comme les horreurs du naufrage, un jour de tempête, selon l'image antique, font apprécier plus vivement son bonheur à celui qui les voit du rivage, où il n'a rien à craindre de la colère des flots. Dans la société de ces sceptiques, il se félicitait plus que jamais d'être chrétien, et il murmurait en lui-même : « Je comprends ce qu'ils comprennent, et ils ne comprennent pas ce que je comprends[1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 372.

Pour M. de Lamennais, son amitié, d'accord avec sa religion, regrettait amèrement l'influence profonde qu'il eût été à même d'exercer sur l'Église de France, s'il était resté fidèle à sa mission. Il se faisait à lui-même un complaisant tableau du grand rôle que ce rare talent aurait pu jouer. Et il concluait avec tristesse : « Dieu ne l'a pas voulu ; la lumière a tout à coup manqué à celui qui était la lumière ; le guide en se dérobant a laissé le troupeau dans la nuit. »

Sa charité rêvait du moins de le voir remonter vers le jour : il se le figurait, redevenu ce qu'il avait été jadis, l'assistant, lui son aîné par les années, à l'heure solennelle de l'agonie, au seuil « de ces portes qu'on ne repasse plus ».

Et il ajoutait, dans un vœu suprême :

« Nous avons été bercés en naissant par les mêmes flots. Qu'il soit permis à mon ardente foi et à mon admiration sincère d'espérer que je rencontrerai mon ami réconcilié sur le même rivage des choses éternelles[1]. »

§ II. — Chateaubriand et les femmes

I

En 1803, dans une lettre que Sainte-Beuve appelle « la grande lettre », Joubert le platonicien écrivait à Molé le stoïque, à propos de leur ami commun, encore dans tout le feu de la jeunesse : « Vous et

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 374.

moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses. Notre morale et l'amitié nous en donnent le droit. Mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder à d'autres hommes, qui certainement ne le valent pas ? »

Assurément non ; et c'est une usurpation un peu pharisaïque, s'ils le prennent. Il en est cependant qui l'ont pris. Non pas qu'ils se soient toujours érigés en censeurs rigoureux de défaillances morales qu'ils retrouvaient, et pires encore, dans leur propre histoire ; mais ils les ont étalées avec une injuste complaisance : en y revenant sans cesse, ils ont donné au public l'impression qu'elles formaient comme le tissu même de la vie de Chateaubriand, et ils ont éclaboussé de ces souillures la pureté même de sa foi.

Ramenons les choses au point. Chateaubriand a eu certainement des oublis, mais la légende aussi s'en est mêlée. Tout n'est pas à croire dans ce qu'on répète.

Pour ma part, il m'est difficile de prendre au sérieux, par exemple, les récits de Mme de Saman. Dans un livre étrange, qui se donne l'air d'être des Mémoires, Hortense Allart (c'était son nom) raconte avec complaisance qu'elle inspira la plus vive passion à Chateaubriand, qui avait alors passé la soixantaine[1]. Elle fait l'histoire de cette passion ; aucune pudeur ne l'arrête, et naturellement elle a

1. Hortense Allart épousa sur le tard M. de Méritens. Son livre a pour titre *les Enchantements de Prudence;* il a paru en 1872. En 1873 parurent *les Nouveaux Enchantements;* en 1874, *les Derniers Enchantements*. L'auteur était septuagénaire.

le beau rôle ; c'est elle qui se résout enfin à rompre. Mais elle ne quitte ce champ de bataille que pour courir à d'autres exploits, car c'est son occupation constante, le fond de sa vie même et comme sa profession. Elle paraît n'avoir aucune idée de la morale. Ses propres récits la dégradent : elle ne semble pas s'en apercevoir ; et qu'importe, d'ailleurs, puisque son amour-propre triomphe ! Car elle produit partout, d'après ce qu'elle dit, une impression foudroyante. Personne ne l'approche sans tomber à ses genoux. Ce qu'elle aime pardessus tout, c'est de se donner la « gloire » (le mot est d'elle-même) d'avoir fait un moment perdre la tête à des hommes connus, esclaves de choix que son impudeur s'honore d'avoir traînés à son char. C'est une manie, une vraie manie, et qui n'est pas loin de paraître insupportable, car on voit avec évidence que c'est l'orgueil qui l'inspire.

Vers le temps même auquel sont rapportées ces singulières conquêtes, une femme d'esprit, Mme Sophie Gay, signalait justement « le goût qu'ont maintenant les femmes coquettes de compromettre les hommes à la mode ».

Aucune assurément ne l'a eu au même degré que celle-ci. Ce n'est pas qu'elle se contente de ces victoires illustres ; elle ne dédaigne pas des succès plus modestes ; tout fait nombre. Ce qu'il lui faut d'abord, c'est que ses lecteurs soient persuadés qu'elle n'a pu paraître, où que ce fût, sans mettre quelque esprit à l'envers par la fascination de ses charmes. Il est vrai qu'elle ambitionne en même temps la renommée littéraire ; son style est comme

son visage : irrésistible. Voilà ce qu'elle entend faire savoir au monde et ce que le monde doit croire !

Eh bien, non ! Le but est trop clair, l'arrangement trop visible, la vanité à la fois trop exigeante et trop satisfaite. Dans cet ensemble invraisemblable, chaque détail devient suspect.

Née en 1801, Hortense Allart était institutrice chez le général Bertrand, quand celui-ci lui dit un jour qu'il se félicitait de ne l'avoir pas amenée à Sainte-Hélène, comme il en avait été question un moment. Pourquoi ? Parce que l'Empereur n'aurait pu, paraît-il, échapper à la séduction de ses attraits : il serait devenu « très amoureux[1] ». Elle rencontra bientôt un homme encore tout jeune et qui, avant de la connaître, était « la vertu même ». La voilà aussitôt qui tend ses filets ! La proie y tombe à la fin, et, ce jour-là, elle est hors d'elle-même, folle de joie, non par l'ivresse de son cœur, mais par celle de son orgueil. « La pensée d'un tel bonheur », dit-elle, « d'une telle *gloire*, était plus forte que moi[2]. »

Cependant elle gardait assez sa présence d'esprit pour remarquer que sa victime trouvait ses lettres « très belles[3] » et « sa nature admirable[4] ». Après cinquante ans, elle y pensait encore avec délices et n'oubliait pas de nous l'apprendre. Du reste, sa *Conjuration d'Amboise* qu'elle publia alors, fut, assure-t-elle, « beaucoup louée » et ses *Lettres sur Mme de Staël* « réussirent » à leur tour[5].

1. *Les Enchantements de Prudence*, 2e édition, p. 31.
2. *Ibid.*, p. 46.
3. *Ibid.*, p. 43.
4. *Ibid.*, p. 75.
5. *Ibid.*, p. 80.

Sans doute aucun homme ne lui avait donné son nom, et elle était réduite à occuper, pour vivre, un emploi modeste dans une maison étrangère. Mais c'est qu'elle le voulait bien, car elle avait pu faire de riches mariages dans le grand monde. — C'est une de ses confidences. — Pour donner légitimement sa main et son cœur, elle a préféré attendre sans doute d'avoir quarante-deux ans et de rencontrer M. de Méritens.

Quoi qu'il en soit, la voilà quittant Paris, toute fière de la victoire « glorieuse » qu'elle nous a racontée. Elle s'arrête en Suisse. Mme de Sismondi la présente à un Anglais. C'est fait! le malheureux est pris, et il lui propose de l'épouser.

Libri la trouve à son tour sur son chemin. Il était tout jeune, plus jeune qu'elle[1]. Ce fut tout un pour lui de la voir et de se rendre; il n'y avait pas du reste à lutter, c'était inutile.

Vers le même temps, Philippe Caëtani voulait se tuer de désespoir aux pieds de sa beauté triomphante et dédaigneuse[2].

Elle arrive enfin à Florence. Aussitôt le marquis Camillo vient tourner autour d'elle, comme un papillon que l'éclat de la lumière fascine[3].

1. Il ne faut pas la croire sur son âge. Elle raconte qu'elle avait vingt-deux ans et demi, quand Libri en avait vingt-trois. Libri étant né en 1803, quand il avait vingt-trois ans, elle en avait vingt-cinq. Plus loin (p. 251) après l'attentat de Fieschi, en 1835, elle écrit qu'elle a vingt-quatre ans. En réalité elle en avait alors *trente-quatre*. Elle ne paraît pas vraiment tourmentée par un besoin de véracité extraordinaire. Il n'est pas bon pour elle qu'on puisse vérifier ce qu'elle dit.

2. *Op. cit.*, p. 145.

3. *Ibid.*, p. 177.

De Florence elle se rend à Rome. Quel est dans cette ville le diplomate le plus en vue, l'écrivain le plus admiré, l'homme le plus célèbre ?

— L'ambassadeur de France, Chateaubriand. C'est déjà un vieillard, mais qu'importe? Il fera belle figure dans son cortège. Il est donc entendu qu'il en est : elle prétend qu'elle n'eut qu'à se montrer.

L'année suivante elle est à Paris. Aussitôt voilà de nouveaux adorateurs à ses pieds ! C'est le colonel Amable de G., c'est « M. Farcy, ce jeune héros qui fut tué dans les combats de Juillet[1] », et enfin un Anglais, qui s'est fait un nom au Parlement et dans la diplomatie, Henri Warwick. Celui-ci lui demande de devenir sa femme... plus tard, comme Chateaubriand d'ailleurs. Ils ont tous voulu l'épouser *plus tard*. Mais, en attendant, elle se contente d'un rôle moins honorable et trace le tableau complaisant du souverain empire de sa grâce sur son nouveau protecteur. Elle se compare à Sémélé visitée de Jupiter dans sa gloire. Et c'est une Sémélé plus séduisante sans doute que l'ancienne, car le dieu ne pouvait plus la quitter[2].

N'oublions pas que tous ces détails nous viennent d'elle-même. C'est à n'y pas croire, mais rien n'est plus réel. Elle n'est pas arrêtée par le ridicule de cette vanité outrecuidante, assez aveugle pour lui faire trouver de l'honneur dans une conduite scandaleuse, dont elle aurait dû pleurer la honte, quand devenue mère et épouse elle s'y reportait par la

1. *Op. cit.*, p. 177.
2. *Ibid.*, p. 194-195.

pensée, dans cette sereine lumière de la conscience qu'amène ordinairement la vieillesse.

Elle a écrit beaucoup de romans dans sa vie; qui assurera que son dernier livre n'en est pas encore un? Elle ne s'est mise en scène d'ailleurs que sous un nom d'emprunt; elle a attendu, pour publier ces pages, que de tous ceux qu'elle mêle à sa vie aucun ne fût plus là pour lui donner un démenti, sans excepter Sainte-Beuve, qui ne comptait pas sans doute avoir son chapitre personnel, d'ailleurs assez modeste, quand il lui conseillait de livrer au public celui qui regardait Chateaubriand. Elle était donc fort à l'aise pour écrire tout ce qui arrangeait le mieux son amour-propre ou qui plaisait le plus à sa licencieuse fantaisie.

Justement l'année même où il était censé avoir couru voluptueusement à ces débauches, Chateaubriand donnait, dans les Pyrénées, l'exemple d'une vertu supérieure aux tentations les plus délicates et plus forte que toutes les avances. Et il écrivait, quelques mois après, touchant cet épisode de sa vie: « Inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision; plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie[1]. »

Chateaubriand n'a pas l'habitude de cacher dans ses *Mémoires* certaines de ses tendances. S'il avait eu alors celles qu'on lui prête, il n'aurait pas raconté sans doute les folies où elles auraient pu l'entraîner, mais, à coup sûr, il n'eût pas affecté des

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. V, p. 170.

sentiments contraires, quand rien ne l'obligeait à ce mensonge effronté. Il faut d'ailleurs se souvenir qu'il écrit proprement des Mémoires, où il se croit tenu à la vérité par les lois mêmes du genre et par les engagements formels qu'il a pris. Quant au livre de Mme de Saman, il a un tout autre caractère. Encore que rien n'excuse ce qu'elle a pu imaginer sur des hommes à qui il était impossible de défendre leur réputation calomniée, si quelque lecteur s'était plaint à elle d'avoir trouvé des contes voluptueux où il cherchait des faits historiques, elle eût été en droit de lui répondre qu'il devait s'en prendre à lui-même de sa déception, à lui qui demandait à un livre ce que ce livre ne promettait pas, et qui ne se sentait pas suffisamment averti de ce qu'il en pouvait attendre par une suite invraisemblable d'événements romanesques, et tant de détails minutieux, dont un demi-siècle écoulé n'aurait dû rien effacer de la mémoire de l'auteur.

C'est qu'il est impossible, en effet, qu'après quarante ou cinquante ans elle se soit rappelé tant d'incidents, à la fois semblables et divers, toutes ces dates sans importance, toutes ces conversations futiles, les mots qu'on lui a dits et ceux qu'elle a répondus. Si l'on se refuse à croire qu'elle a tout inventé, ou qu'elle a inventé du moins la partie principale de ce qu'elle rapporte, il faudra toujours admettre qu'elle a brodé sur le fond absolument à sa guise. Supposé que son livre ne soit pas un roman tout pur, c'est tout au plus un roman historique, comme sa *Conjuration d'Amboise*. Et puisque personne ne peut savoir, tous les intéressés étant

morts à temps, ce qui vient de l'imagination et ce qui vient de l'histoire, au point de vue des renseignements, de ceux surtout qui favorisent le plus l'orgueil démesuré de l'auteur, l'ouvrage est sans intérêt comme sans crédit, il est prudent de n'en pas tenir compte[1]. »

*
* *

Ne faut-il pas en dire autant du motif coupable qui est communément attribué au voyage de Chateaubriand à Jérusalem de 1806 à 1807? On se souvient que, s'il entreprit ce voyage, ce fut, d'après l'*Itinéraire*, pour s'approvisionner d'images justes et pittoresques en vue des *Martyrs*, et aussi pour faire un acte de religion, comme les anciens croisés : il partit en pèlerin et en poète.

« Nous savons maintenant », écrit Sainte-Beuve, « que ce rôle-là n'était qu'à demi vrai, et qu'il y avait dans cette prétention de la part de l'auteur des *Martyrs* une dernière fiction épique. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* nous a édifiés depuis. Je suis forcé de rappeler ici le passage déjà cité

1. Si nous nous y sommes nous-même arrêté, c'est parce que l'auteur de *Chateaubriand et son groupe* en a donné, en appendice, avant la publication, ce qui concerne Chateaubriand. A la lecture de cet extrait, le secrétaire de Chateaubriand, Daniélo, protesta avec indignation : « Vers cinq heures du soir », écrivait-il, « M. de Chateaubriand était toujours rentré pour dîner avec Mme de Chateaubriand, et parfois avec quelques invités ; on voit donc que dans sa journée il n'y avait nulle place pour ces dîners de barrière, où prétendent le faire assiter une femme libre et un ex-professeur de l'Ecole normale (Sainte-Beuve), dans les récits les plus inouïs et les plus malveillants que la rancune et le dénigrement aient pu inspirer. » *Les Conversations de Chateaubriand*, par J. Daniélo, son secrétaire, Paris, 1864.

dans une des leçons précédentes, mais qui a toute sa valeur en cet endroit :

« Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdémona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absorbait; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer*. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore... Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire[1]. »

Sainte-Beuve fait remarquer que l'allusion vise la duchesse de Mouchy, que Chateaubriand devait rejoindre en Espagne, et qui eut la raison égarée durant les dernières années de sa vie[2].

Le critique est revenu plusieurs fois sur ce passage, maintenant célèbre. Il le cite dans la troisième leçon de *Chateaubriand et son groupe*[3]. On le retrouve encore dans ses *Causeries du Lundi*[4].

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 71-72.
2. Lors du voyage en Espagne, elle s'appelait comtesse de Noailles; elle devint duchesse de Mouchy à la mort de son beau-père (13 février 1819).
3. T. I, p. 103.
4. *Causeries du Lundi*, t. II, *Chateaubriand romanesque*. Pour

Il l'a fait entrer ainsi dans la circulation. Tous les gens cultivés le connaissent et, à l'occasion, s'en autorisent. M. de Marcellus lui-même s'y réfère et l'invoque à son tour. C'est dans le livre sur *Chateaubriand et son temps*. Commentant le cinquième volume des *Mémoires d'outre-tombe*, il arrive à cet endroit où l'auteur expose le double but de son voyage et écrit : « Nourrisson du Pinde et croisé à Solyme, j'étais impatient d'aller mêler mes délaissements aux ruines d'Athènes, *mes pleurs aux larmes de Madeleine*. » Le commentateur ne met pas en doute la sincérité de cette confession posthume, mais visiblement elle l'embarrasse. Il pense à la seconde confidence, laquelle est si différente, et s'il refuse de voir dans la première, comme « quelques critiques rigoureux... un semblant d'hypocrisie », il se croit tenu de convenir qu'entre les deux il y a « une sorte de contradiction » ; d'une part, il voit Chateaubriand se déclarer poussé par le désir d'aller mêler ses larmes à celles de la pécheresse repentante, d'autre part, dit-il, « on lira plus loin : Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir, etc. ».

M. de Marcellus reproduit cette page de confiance,

suivre exactement l'ordre chronologique, le morceau a été *lu* d'abord par Sainte-Beuve, et deux fois, dans les leçons qu'il fit à Liège, en 1848-1849, puisqu'il assure qu'il a publié ces leçons telles qu'elles furent données. Puis le morceau fut *imprimé*, pour la première fois, dans le *Constitutionnel*, le 27 mai 1850. Il fut imprimé de nouveau, en 1851, avec l'article du *Constitutionnel* dans le volume II des *Causeries*, et enfin une troisième et une quatrième fois, en 1860, dans les volumes I et II de l'ouvrage *Chateaubriand et son groupe*, qui se compose des leçons faites à Liège.

persuadé par le tour du style et l'autorité de Sainte-Beuve. Il renvoie vaguement le lecteur, qui voudra la lire dans le texte, aux volumes des *Mémoires* qu'à cet endroit de son livre il n'avait pas encore étudiés. Mais il l'emprunte lui-même, sans aucun doute, aux *Causeries du Lundi*, *Chateaubriand et son groupe* n'étant pas encore publié. Voilà bientôt cinquante ans qu'elle figure dans les ouvrages et les articles, dont l'auteur du *Génie du Christianisme* est le sujet! Et, en réalité, si étonnant que paraisse ce que je vais dire, elle est sans crédit : *elle n'existe pas.*

Tout le monde a cru Sainte-Beuve sur parole; personne n'a eu jusqu'ici la pensée d'aller prendre le passage dans l'original, au lieu de le copier dans son texte ; on se serait aperçu facilement que l'original ne le contient pas[1].

Il est vrai que la méthode de Sainte-Beuve rend le contrôle de ses dires fort malaisé : il a la fâcheuse habitude de ne pas donner de références. Pour la citation dont il s'agit, dans la troisième des leçons qu'il a faites à Liège, il n'indique pas même de quel ouvrage il la tire. Voilà le malheureux lecteur

1. Je dois dire cependant que j'ai causé sur ce point avec M. l'abbé Pailhès, et qu'il avait l'éveil, quoiqu'il n'en eût rien laissé entendre au public, car en 1896, dans son beau volume sur *Chateaubriand* (p. 375), il se réfère lui-même à cette page. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (1er avril 1899), M. Victor Giraud rappelle, lui aussi sans défiance, la page dont nous nous occupons. Disons en passant que M. Victor Giraud croit à la sincérité religieuse de Chateaubriand. Il écrit : « A travers bien des puérilités, des déclamations et des faiblesses, misères communes de la triste humanité, Chateaubriand a été un chrétien généreux, confiant et sincère. »

obligé, s'il veut vérifier, de feuilleter une bonne partie de l'œuvre de Chateaubriand. Quiconque l'a fait sait combien de temps il en coûte.

Dans sa vingtième leçon, Sainte-Beuve écrit, on l'a vu, avant de répéter le compromettant aveu : « L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* nous a édifiés depuis » sur les vrais motifs de son pèlerinage. C'est donc dans les *Mémoires* qu'il faut décidément chercher. Mais, quand on les a parcourus deux ou trois fois, d'une manière infructueuse, comme on n'arrive pas à se persuader que le passage est apocryphe, on s'accuse soi-même : on est tenté de croire à une erreur des yeux et à une défaillance de l'attention, et l'on n'en finit pas de tourner en tous sens les mêmes pages pour y découvrir ce que l'on croit toujours s'y cacher.

Enfin les *Causeries du Lundi* restreignent le champ des recherches. L'auteur indique, comme sa source, une partie spéciale des *Mémoires*, le récit du voyage à Venise en 1833.

On relit donc ce récit tout entier, d'un bout à l'autre, sans omettre ni un paragraphe, ni une ligne, et, comme le résultat est le même, on est bien obligé de s'avouer enfin que cette confession fameuse ne figure nulle part dans l'œuvre de Chateaubriand.

Une pensée vient alors, car on se livre à toutes les hypothèses, excepté celle d'une invraisemblable supercherie qu'on ne veut ni ne peut admettre : les éditions actuelles des *Mémoires* auront peut-être été retouchées sur ce point par un ami complaisant, plus soucieux de la réputation de l'auteur que

l'auteur lui-même, et qui aura réussi par hasard à dérober au public ce singulier méfait de son zèle.

On consulte la première édition, l'édition que Sainte-Beuve avait dans les mains, quand il publia le second volume des *Causeries*, celui de ses livres où se trouve pour la première fois la fameuse page. Mais la première édition est conforme aux autres, qui ont d'ailleurs été faites sur elle.

On commence à s'y perdre. Que peut-on bien supposer encore? La première édition a été tirée, en même temps que l'ouvrage paraissait dans la *Presse*. Quelques divergences, d'ailleurs légères, entre les deux publications, inclinent à croire qu'elles ont été faites sur des manuscrits différents. Si donc l'on avait négligé par erreur de reproduire le paragraphe que nous cherchons dans le texte paru en librairie, nous aurions quelque chance de le trouver dans celui de la *Presse*: les deux textes peuvent servir à se contrôler et à se rectifier l'un l'autre. Conduit par cette pensée, on remonte au journal, et particulièrement aux numéros du 28, 29, 31 mai et 4 juin (1850), où est contenu le récit du voyage à Venise, où le public l'a lu pour la première fois dans ces feuilletons célèbres qu'on offrait comme un attrait à sa curiosité.

Or à son tour le journal est comme les volumes: il ne renferme rien de ce qu'on y cherche; pas une phrase, pas une ligne, pas un mot!

Mais alors que faut-il penser? que faut-il dire? que faut-il faire? Pour se soustraire à des soupçons envahissants auxquels on ne s'arrête pas, à quelle conjecture complaisante peut-on encore recourir?

Il n'en reste qu'une, une seule! C'est que le passage ait existé un moment dans le manuscrit, quand le manuscrit n'avait pas vu le jour, que l'auteur l'en ait depuis retranché, et que Sainte-Beuve l'ait connu et en ait pris copie, dans le temps où il y figurait encore. Ce sont trois hypothèses à la fois, dira-t-on? — Sans doute, mais on peut bien s'y résoudre et les croire réalisées toutes les trois.

Il n'y a pas à cacher néanmoins que rien n'autorise ces suppositions bienveillantes, sinon le besoin même que nous en avons pour laver Sainte-Beuve d'un reproche qu'à tout prix nous entendons épargner à sa mémoire. Quoi que nous fassions, nous sommes bien contraints de reconnaître que, si l'on peut soulever un doute, il est impossible de produire une conviction avec des conjectures désespérées qui, à part le crédit de l'auteur, ont pour unique fondement le fait même qu'elles sont destinées à justifier.

En outre, supposé qu'on les tienne pour établies par suite de la volonté déterminée où l'on est de se refuser, quoi qu'il en soit, à incriminer la bonne foi d'un critique, qui est au-dessus de tels soupçons, elles n'empêchent pas que quelques réflexions assez graves ne se présentent d'elles-mêmes à l'esprit.

Sainte-Beuve a lu certainement quelque édition des *Mémoires d'outre-tombe;* il a même lu l'ouvrage de près, et plusieurs fois, cela n'est pas douteux. Il a trop parlé de Chateaubriand, depuis 1850, pour n'avoir pas pris la précaution, qui s'imposait, de puiser à cette source, précieuse entre toutes. Particulièrement, au moment où le livre paraissait dans

la *Presse*, et où s'imprimait la première édition, il faisait un cours à Liège, un cours d'une année, sur l'auteur. Il a publié peu après son *Chateaubriand romanesque* dans les *Causeries du Lundi*. Sa curiosité naturelle de lettré devait se jeter ardemment sur un ouvrage nouveau d'une telle importance, qui piquait l'attention publique, et où se trouvaient de plus ces confidences intimes, dont il avait le goût. Mais le professeur et le critique surtout, appelés l'un et l'autre à traiter de l'illustre auteur de ces Mémoires, ne pouvaient pas balancer un moment à y recourir, que dis-je ? à les avoir souvent sous les yeux, à s'en pénétrer, à s'en nourrir.

Qu'en réalité Sainte-Beuve en ait fait une lecture vigilante, un usage approfondi, c'est de quoi personne ne doutera jamais. Mais alors comment arriver à croire qu'il n'y ait pas remarqué l'absence du passage qu'il prétendait y être et dont il a tant profité ? Car ce passage devait l'intéresser tout particulièrement et le frapper plus qu'aucun autre, puisqu'il s'en est servi jusqu'à trois et quatre fois et que, dans l'hypothèse favorable où nous raisonnons, il l'aurait distingué assez, lorsqu'il l'entendit, pour demander à l'auteur d'en prendre copie ?

Quand il a publié ses cours de Liège, où il le reproduit deux fois en le commentant, il avait eu le temps de lire et de relire les *Mémoires*, qui avaient paru depuis environ dix ans. Il était donc persuadé encore que cette page si remarquée s'y trouvait, et son erreur a duré jusqu'à la fin de sa vie ! On est bien obligé de l'admettre, mais c'est un peu difficile tout de même, convenons-en !

Ce qu'il y a de certain, c'est que si lui-même était excusable d'opposer à Chateaubriand ce que Chateaubriand a rétracté en l'effaçant, supposé qu'il l'ait jamais écrit, les lecteurs d'aujourd'hui ne le seraient pas, s'ils faisaient comme lui. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* n'hésitait pas à laisser voir certaines inclinations de sa nature. Il a parlé justement de cette rencontre à l'Alhambra. Si elle avait été, en effet, le but de son voyage dans le Levant, et qu'il l'eût écrit un jour, on peut être certain qu'il ne se serait cru nullement obligé à se dédire. Puisqu'il s'est corrigé lui-même, puisqu'il a condamné cette page, on a tout a fait le droit de croire qu'il ne l'a pas trouvée assez exacte en la relisant. Toujours est-il qu'il l'a supprimée : elle ne compte donc plus, elle est comme si elle n'avait jamais été.

Mais a-t-elle été même un moment, et Chateaubriand a-t-il autorisé Sainte-Beuve à la copier sur le manuscrit, pour la faire entrer dans ses notes? J'ai dit qu'on pouvait, qu'on devait en faire l'hypothèse, plutôt que de mettre en doute la loyauté de Sainte-Beuve. Mais on est bien forcé de reconnaître, si l'on ne veut rien cacher, que cette hypothèse a toutes les apparences contre elle.

Le voyage à Prague, qui comprend celui de Venise, a été écrit en 1833. La seule circonstance où Sainte-Beuve aurait pu connaître le paragraphe discuté, qui en eût fait partie, c'est, en 1834, lors des lectures fameuses des *Mémoires*, qui eurent lieu dans le salon de Mme Récamier.

Il était, en effet, parmi les rares privilégiés admis à ces lectures, dont le voyage à Prague fit naturel-

lement partie[1]. Mais nous savons ce qui frappa les auditeurs; on ne leur demanda pas le silence, et ils ne le gardèrent pas. Beaucoup écrivirent même leurs impressions. Ainsi firent Ed. Quinet dans la *Revue de Paris;* Ballanche dans la *Revue européenne;* Mme Dupin dans le *Journal des Femmes;* Léonce de Lavergne dans la *Revue du Midi;* Sainte-Beuve lui-même enfin dans la *Revue des Deux Mondes*. D'autre part, Jules Janin ayant fait causer deux ou trois des heureux élus, publia un long article, où il raconta ce qu'il avait appris. Alfred Nettement et Désiré Nisard, qui n'étaient pas des après-midi de l'Abbaye-aux-Bois, admis par l'auteur à feuilleter sous ses yeux les *Mémoires*, en parlèrent à leur tour, le premier dans l'*Écho de la jeune France*, le second dans la préface même du livre, où ces divers articles furent réunis et qui avait pour titre *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*[2].

Or aucun d'eux ne mentionne le morceau dont nous nous occupons. Aucun n'y fait l'allusion la plus détournée, la plus lointaine, la plus légère. Il ne faut pas même excepter Sainte-Beuve. Nous supposons, dans notre hypothèse, qu'il a tenu à conserver le passage; c'est donc qu'il en aurait été

1. Les autres auditeurs étaient (outre l'auteur et la maîtresse de maison) le duc de Noailles, Edgard Quinet, l'abbé Gerbet, le prince de Montmorency, le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, Mme Amable Tastu, Mme Dupin, M. Dubois, M. Léonce de Lavergne, Charles Lenormant, Ballanche, J.-J. Ampère. On voit que l'aristocratie, le clergé, la critique, la poésie avaient des représentants dans cette réunion.

2. Paris 1834, in-8°, chez Lefèvre.

frappé dans le salon de l'Abbaye. Comment son compte rendu n'en dit-il rien, ni directement, ni au moyen d'une de ces insinuations adroites, que son art aurait bien su au besoin tourner en compliment? Ce silence est significatif de sa part et de la part d'écrivains préoccupés de ce qui devait piquer le plus vivement la curiosité publique.

Il y a plus encore. Supposé que la page se soit trouvée alors dans l'ouvrage et qu'elle ait été lue, ce que rien n'indique, Sainte-Beuve ne serait parvenu que bien difficilement à en prendre copie. Chateaubriand n'abandonnait pas son manuscrit à ses auditeurs. Dans ce salon discret, où ils l'attendaient avec une sorte de recueillement, au milieu de cette demi-obscurité mystérieuse que faisaient régner dans la pièce les doubles rideaux tombant sur les fenêtres, vers deux heures le maître arrivait, portant son manuscrit enveloppé dans un mouchoir de soie. Il le confiait alors à un de ses jeunes amis, Ampère ou Lenormant, qui en faisait la lecture, tandis qu'il écoutait lui-même, assis au coin de la cheminée, en face de Mme Récamier. Il y eut ainsi cinq réunions. Chaque fois, la lecture finie, l'auteur reprenait son bien jusqu'à l'après-midi du lendemain, où tout se passait de la même manière.

Quant aux fragments que les auditeurs ont pu prendre, on voit qu'ils ont dû se borner à la première partie des *Mémoires*, que Mme Récamier avait copiée en 1826 et qui s'arrêtait à la jeunesse[1], et,

1. Cette copie a été publiée depuis, — en 1874, — par Mme Charles Lenormant, sous ce titre : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand*, un vol. in-16.

pour le reste, aux rares endroits que l'écrivain a voulu faire parvenir dès lors au public. Or il serait étrange que l'un d'eux eût été justement celui qu'il aurait tenu depuis à soustraire à tous les regards en le supprimant de son œuvre.

Ajoutons que cette confession imprévue aurait appartenu, d'après Sainte-Beuve, au récit du voyage à Prague. Or Chateaubriand entourait ce récit d'un mystère tout particulier. M. D. Nisard raconte que n'ayant pas assisté aux lectures, comme on l'a vu, il fut reçu par l'écrivain dans son cabinet de travail. « Il eut la bonté », dit-il, « de me lire les sommaires des chapitres. » On arrive ainsi au chapitre sur le fameux voyage, où il était parlé de la duchesse de Berry et de la visite au roi Charles X. Aussitôt, continue Nisard, « une grosse et sotte interjection me trahit; du fruit défendu, c'était la partie la plus défendue; je demandai donc le voyage à Prague. M. de Chateaubriand sourit et me tendant le manuscrit : « On ne montre cela qu'aux hommes comme vous », me dit-il, « m'imposant ainsi la discrétion sans me la demander[1] ».

Nisard feuilleta alors ces pages, là même, devant l'auteur, et ce fut tout. Comment supposer avec vraisemblance que Sainte-Beuve a été plus heureux, et qu'il est le seul à qui on ait tout livré? Comment le croire surtout quand il n'a parlé en aucune manière d'un privilège si flatteur, si envié, et qu'il n'a aucunement essayé d'en faire profiter

1. *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*, Paris, 1834, préface, p. 20.

alors ses lecteurs, pas même, je l'ai dit, par un de ces habiles sous-entendus où son art se plaît autant qu'il y excelle[1]?

Qu'allons-nous donc conclure? que sur ce point le critique a commis un faux? Assurément non; la conclusion serait aussi téméraire qu'injurieuse. On doit dire seulement qu'on ne voit pas jusqu'ici d'explication plausible qui justifie Sainte-Beuve de ce reproche, ce qui n'est pas une preuve péremptoire contre lui, bien des faits réels pouvant rester et restant inexpliqués.

Il faut retenir aussi qu'il n'a jamais averti le public que le passage où il s'appuyait avec complaisance ne figurait dans aucune édition des *Mémoires !* ce qui montre évidemment ou qu'il n'a pas usé d'une parfaite bonne foi sur ce point, ou qu'il a lu les *Mémoires* bien légèrement, lui qui a tant parlé de l'auteur, et qu'il n'a jamais pris le soin de comparer ses notes avec le texte avant de les livrer au public.

Mais ce qu'il est nécessaire de remarquer pardessus tout, une conséquence évidente de cette

1. Lui-même avoue que ces récits étaient l'objet d'un certain mystère de la part de l'auteur; ajoutons qu'il fait des allusions très nettes à certains endroits, dont celui qui nous occupe n'est point : « Quant à la seconde partie des *Mémoires*, nous aurions beaucoup à en dire, même en n'effleurant rien de toute la relation de Prague, de l'intérieur des princes déchus, ni de l'intérieur de Mme de Berry... mais les paysages de Bohême... mais Venise et la Zanzé de Pellico, et le Lido, où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles, mais Ferrare, etc. » *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand*, p. 141-142. Rien, comme on voit, sur le célèbre aveu, qui aurait éclairé d'une lumière si inattendue le fameux voyage raconté par l'*Itinéraire*, rien, absolument rien.

discussion, c'est que le passage si connu et si souvent invoqué est sans aucun crédit; on n'est plus autorisé à le reproduire; désormais il n'y a pas à en parler, il ne compte pas[1].

Il faut donc en rabattre : on ne saurait admettre tout ce qui a été raconté sur la conduite morale de Chateaubriand.

1. La discussion précédente était écrite, quand nous avons appris l'existence d'un manuscrit des *Mémoires*. Après bien des instances, le libraire, qui en est le propriétaire, M. Champion, a bien voulu, dans un intérêt scientifique, nous autoriser à le consulter. Il pouvait sortir en effet de cet examen la confirmation authentique de l'hypothèse, par laquelle nous avons supposé, d'ailleurs sans preuves, que le passage avait d'abord existé dans les *Mémoires*, et que Chateaubriand l'en avait plus tard retranché. Ce manuscrit forme 4 volumes in-4° reliés. Il a été écrit par Pilorge, secrétaire de Chateaubriand; mais Chateaubriand lui-même l'a revu, corrigé et signé à chaque chapitre, car il est divisé en livres et en chapitres comme l'édition des *Mémoires* que publie en ce moment M. Biré. Il ne comprend pas les premiers livres de l'ouvrage. Ecrit je ne sais à quelle date, il est resté jusqu'à la fin sous les yeux de Chateaubriand, qui en a signé une page dans les derniers jours même de sa vie. Ce qui prouve le prix que l'auteur y attachait, outre le soin qu'il a pris d'y signer si souvent, c'est qu'il y a introduit le propre manuscrit de Zanze, la fille du concierge de la prison dont a parlé Silvio Pellico, et qui a protesté, on le sait, contre son récit auprès de Chateaubriand. Celui-ci a mis ce manuscrit parmi les feuilles de son texte, sous la même reliure, quoiqu'il y ait à côté, comme dans les éditions ordinaires, le texte italien et la traduction.

Ce manuscrit des *Mémoires* n'est pas celui dont on s'est servi pour les feuilletons de *la Presse*, ni pour les éditions parues en librairie. Car, outre des variantes sans importance, il contient à propos du voyage de Venise une cinquantaine de pages, qui n'ont jamais été publiées. Elles roulent sur des historiettes un peu légères, dont le souvenir n'est resté dans les éditions qu'à la table des matières, où on lit : « Courtisanes anciennes et *modernes.* » J'avoue que lorsque j'ai vu ces nombreuses pages inédites, je n'ai pas douté que le passage, cité par Sainte-Beuve et emprunté justement, d'après le critique, au voyage de Venise, ne s'y trouvât tout au long.

Or *il n'y est point*, et ceci me semble assez grave.



Ajoutons qu'il est nécessaire de se reporter à son époque, si l'on veut être juste envers lui. Ce temps-là autorisait des usages que le nôtre ne souffre plus ; il paraît n'avoir trouvé rien à redire, là même où nous ne sommes pas loin de voir un sujet de scandale.

Certes l'affection qui unit Chateaubriand à Mme Récamier est au-dessus de tout soupçon. Personne n'en mit jamais en doute la pureté et la noblesse. Et cependant les apparences étaient bien de nature à faire incriminer ces honnêtes rapports. On sait quelle femme admirée était Mme Récamier. De dix ans plus jeune que Chateaubriand, elle était l'esprit, la grâce, la beauté même. De tout temps, dans sa maturité brillante, comme dans l'éclat printanier de sa jeunesse, elle exerça autour d'elle une sorte de fascination, qu'augmentait encore le prestige de sa vertu immaculée. Avec cela possédant au suprême degré l'art de plaire et prenant plaisir à le cultiver, entourée, célébrée, adorée et aimant à l'être, sans perdre jamais le respect de ses adorateurs, elle était douée, comme on l'a dit, d'une sorte de coquetterie angélique. Elle vivait séparée de son mari, qui avait près de trente ans de plus qu'elle. Sa situation, ses charmes, ses succès, le besoin qu'elle éprouvait de toucher les cœurs comme elle frappait les yeux, tout contribuait, semble-t-il, à imposer une réserve particulière à ceux qui fréquentaient assidûment sa

maison, s'ils ne voulaient pas que la voix publique tînt leurs sentiments pour suspects.

Or on va voir de quel style Chateaubriand se sert envers elle. La vive amitié de l'écrivain parle le langage même de la passion; et il en faudrait beaucoup moins pour nous tromper sur la nature de ces relations affectueuses si nous n'en connaissions d'ailleurs le caractère élevé et sans tache.

Ambassadeur à Londres, en 1822, il écrivait le 4 juin : « Etre aimé de vous, vivre en paix dans une petite retraite avec vous et quelques livres, c'est là tout le fond de mes vœux et de mon cœur. » Quelques jours après : « N'allez pas vous mettre en tête que vous pouvez me fuir : j'irai vous chercher partout. » Il lui dit le 22 juillet : « Tant que je vivrai, je vivrai pour vous... Je ne puis vivre longtemps séparé de vous, et je suis déterminé à vous voir à tout prix. » S'il fait d'actives démarches pour représenter la France au congrès de Vérone, il lui avoue que sa raison secrète, c'est que le voyage le ramènerait auprès d'elle, « idée qui l'occupe éternellement[1] ».

Six ans après, il partait pour l'ambassade de Rome. Au moment de passer la frontière, le 19 septembre 1828, il écrit à son amie : « En France et hors de France, de l'autre côté comme de ce côté-ci des Alpes, je vis pour vous et je vous attends. »

Ce dernier mot fait allusion au projet que Mme Récamier avait formé d'aller la rejoindre en Italie, où il la devançait avec Mme de Chateau-

1. 27 août.

briand. C'est à ce propos encore qu'il lui écrivait de Lausanne, trois jours après : « Si vous venez à Rome, si vous voulez y rester, nous y finirons nos jours ; sinon je reviens en France pour mourir auprès de vous. »

Enfin le voilà rendu et Mme Récamier ne se décide pas. Il s'en désole : « Depuis que je suis à Rome, je vous ai écrit tous les courriers, c'est-à-dire trois fois par semaine, et toujours pour vous dire que je me meurs ici sans vous et qu'il faut ou que vous veniez, ou que j'aille vous retrouver ; mais rappelez-moi plutôt : j'ai le mal du pays [1]. »

Et il n'était pas le seul, à son époque, qui se laissât aller à des sentiments si vifs et les exprimât d'une aussi chaude manière, dans un commerce dont la malignité même n'a pu suspecter l'honneur.

Joubert a une tendresse tout aussi expressive pour Mme de Beaumont, cette créature aérienne que lui-même comparait « à ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un corps ». Elle s'était cachée dans son voisinage pendant la Terreur. Il allait souvent la voir discrètement dans sa retraite mystérieuse ; ces relations cordiales ne cessèrent jamais. C'est lui-même qui introduisit Chateaubriand dans le salon de sa jeune amie. Bientôt après, quand elle mourut, à trente-trois ans, il lui sembla qu'un vide immense se faisait tout à coup dans sa vie ; pour lui, le monde se dépeuplait. « Je n'avais pas eu depuis

1. 23 octobre. Toutes les citations précédentes sont tirées des lettres publiées dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*.

neuf ans », écrivait-il à Chênedollé, « une pensée où elle ne se trouvât d'une manière ou d'une autre en perspective [1] ». Et, revenant quelques jours plus tard sur ce sujet douloureux, il ajoutait : « Depuis que j'ai perdu Mme de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde [2]. »

Qu'on lise aussi ce qu'écrivait Mme de Chateaubriand elle-même, cette femme d'une piété si profonde et d'une si austère vertu ! Voici, par exemple, les billets qu'elle adresse à un ami de son mari, Clausel de Coussergues. C'était vers 1804; elle avait trente ans :

« Venez dîner avec moi. Je suis seule et malade. »

Un autre jour : « J'espère que vous n'avez pas pris d'engagement pour aujourd'hui. Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude. »

Et encore : « M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consoleriez une affligée. — S'il ne fait pas d'orage ce soir, nous irons prendre des glaces au café [3]. »

On pouvait écrire de ce ton et agir de cette manière, et personne n'en était offensé. On se visitait, on acceptait l'hospitalité, une hospitalité amicale, dans une campagne retirée, sans qu'un sentiment

1. 2 janvier 1804.
2. Au même, 28 février.
3. Lettres publiées par M. Pailhès : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, Féret, 1896, p. 296.

coupable inspirât la conduite ou fût accusé seulement de l'inspirer.

Dans une lettre à Chênedollé, Mme de Beaumont lui annonce que Chateaubriand est à la campagne avec Mme de Vintimille; elle n'ajoute pas la moindre réflexion : le fait lui semble tout à fait naturel[1]. « Une transformation sociale s'est opérée », disait à ce sujet M. Ch. Lenormant... « La sociabilité, poussée en France jusqu'à l'excès, avait produit des relations toutes particulières et qui tendent à s'effacer[2]. »

Ne vit-on pas Mathieu de Montmorency s'installer, dans la solitude de la Vallée-aux-Loups, seul avec Mme Récamier? Tous deux étaient mariés, tous deux aussi avaient une réputation de vertu incontestée. Le premier était même d'une religion rare; il passait pour un homme austère et un chrétien pieux jusqu'à une sorte de sainteté. Mais déjà les usages commençaient à se modifier, et la duchesse de Broglie disait en souriant : « Quand on écrira la biographie de Mathieu dans la vie des saints, convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus adorée femme de son temps sera un drôle de chapitre! »

Cette réflexion n'a rien assurément d'injurieux; elle est même bienveillante. Seulement on y sent l'influence des mœurs nouvelles, qui protestent

1. « Le petit corbeau (Guéneau de Mussy) est parti pour la Bourgogne, l'autre corbeau (Chateaubriand) est à la campagne avec *Mauvais cœur.* » *Mauvais cœur* était le sobriquet familier de Mme de Vintimille, dans cette société où chacun avait le sien.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand.*

encore timidement en attendant de s'imposer avec empire.

Mais les anciennes régnaient sans conteste, tout à fait au début du siècle. Aussi, quand au mois de mai 1801 Chateaubriand, ayant besoin d'une retraite paisible pour mettre la dernière main au *Génie du Christianisme*, fut invité par Mme de Beaumont à s'établir chez elle, à Savigny-sur-Orge, et qu'il accepta cette offre gracieuse, il n'y eut ni scandale ni surprise parmi leurs amis communs. On se tint en relations constantes avec eux ; on allait les voir. Fontanes leur fit des visites, et aussi Lucile, la sœur de Chateaubriand, et aussi Joubert avec toute sa famille.

« Je me rappellerai éternellement », dit Chateaubriand à ce propos, « quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager. Mme Joubert, Mme de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc; le fils de Mme Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil !... C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages; je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du nouveau monde[1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 250.

On a écrit que Mme de Beaumont fut « l'affection la plus élevée que Chateaubriand ait jamais rencontrée[1] ». Fontanes craignait ces relations, paraît-il, pour la carrière diplomatique de son ardent ami. Surtout deux années plus tard, quand Mme de Beaumont mourante alla rejoindre à Rome le nouveau secrétaire d'ambassade, il ne comprit pas ce qui lui parut une imprudence. « Il ne voyait », dit M. Bardoux, que l'avenir de Chateaubriand et le parti que les envieux ou les jaloux pourraient tirer encore de la publicité donnée à une affection, dont le monde ne connaissait pas le dévouement et la hauteur. Joubert, plus indulgent, plus tendre et aussi plus distingué de cœur, n'avait d'autre souci que la fatigue et la longuenr du chemin pour un être épuisé[2]. »

A propos de cet été de Savigny, un écrivain, dont nous avons déjà parlé et qui a bien connu Chateaubriand, a protesté contre les soupçons malveillants dont sa conduite en cette occasion est devenue aisément l'objet. « Souvenons-nous, disait-il, que, tout en convenant de ses faiblesses (en général), M. de Chateaubriand a prononcé ces paroles à la face des hommes : « M'eût-il été facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée d'une volupté advenue par les voies chastes de la religion révoltait ma sincérité : être aimé à travers le *Génie du Christianisme*, pour l'*Extrême-Onction*, pour la *Fête des morts*, je n'aurais jamais été ce honteux Tartufe[3]. »

1. Bardoux, *Madame de Beaumont*, Paris, 1884, p. 372.
2. *Madame de Beaumont*, p. 366. — Mme de Beaumont mourut vingt jours après son arrivée à Rome.
3. *M. de Chateaubriand et ses mémoires*, article publié en 1850

C'est dans les mêmes circonstances que le sage Joubert, à qui sa bienveillance n'enlevait rien de sa perspicacité, disait de son jeune et impétueux ami : « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies ; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. »

II

Adoptons le mot — pour le temps et l'occasion où il a été écrit ; car de soutenir que Chateaubriand n'a pas eu lieu, dans sa vieillesse, de concevoir quelques véritables remords, quand il parcourait sa vie d'un regard, à la lumière d'une conscience désormais impartiale, ce serait vouloir le défendre de ce dont il s'est accusé lui-même et bien des fois.

L'injustice est d'ajouter encore à la réalité, ou de chercher à des faiblesses trop humaines l'explication la plus inutile comme la plus déshonorante, en essayant d'en faire une conséquence de l'hypocrisie.

Chateaubriand écrivait un jour de Rome à Mme Récamier, qui lui avait adressé quelques recommandations vertueuses : « Ne craignez rien ; je suis cuirassé[1]. » Malheureusement il ne l'était guère ; il se trompait, s'il pensait l'être. Son âme orageuse ressemblait, en cela, on l'a dit, à l'atmosphère

reproduit dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Le mot de Chateaubriand est emprunté aux *Mémoires d'outre-tombe,* t. II, p. 236.

1. 20 novembre 1828, dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, p. 263.

sombre et agitée, dont l'*Essai* a parlé avec enthousiasme, et qui est donnée comme la source de l'Univers dans un fragment de Sanchoniaton. Cet air immense et ténébreux, chaos infini, créa un jour de lui-même le Désir, et c'est le Désir qui fit le monde, mais l'air ignorait ce qu'il avait produit.

Ce désir, enfant, fleur et substance de son âme, a fait de grandes choses chez Chateaubriand. Il s'appelle ou devient tour à tour une langueur secrète, le vague des passions, la mélancolie; c'est, en définitive, un besoin perpétuellement inassouvi, une éternelle fatigue du réel que l'on trouve insuffisant, fragile et misérable, dès qu'on l'atteint, avec un penchant inguérissable à courir après ce divin fantôme de l'idéal, dont on aperçoit çà et là quelque ombre fugitive et charmante. Dans ce souffle de volupté, qui agita bien des fois l'âme de Chateaubriand, Sainte-Beuve n'a voulu voir qu'un « élément très positif, élément profane et païen », qui aurait fait de lui un « épicurien », et rien de plus. On l'a remarqué avec délicatesse : « C'est ravaler cette flamme », qui, « même dans ses manifestations terrestres », n'est qu'une forme du rêve éternel de Chateaubriand, « le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable », le désir égaré de l'infini[1].

Il n'en reste pas moins que son imagination l'entraînait ardemment vers toute beauté. Je dis son

1. Cf. Melch. de Vogüé, *Revue des DeuxM ondes*, 15 mars 1892. Sainte-Beuve a dit plus tard, en se rétractant un peu, dans une lettre à Barbey d'Aurévilly (10 novembre 1860) : « Pour moi, je le reconnais, si Chateaubriand est un épicurien, c'est un épicurien rehaussé d'honneur et panaché d'imagination, c'est-à-dire de ce qui manque le plus ordinairement à l'épicurien. »

imagination; car le foyer était là, pour lui, non ailleurs. Il a dit lui-même, d'un mot énergique où l'on sent un gémissement, qu'il ne pouvait dépouiller « le rude cilice de ses pensées [1] ».

L'éducation n'avait rien réformé de ces dangereuses tendances. La plante avait poussé ses rameaux où elle voulait et comme elle voulait; aucune main ne l'avait émondée au bon moment. Chateaubriand vécut d'abord, au sombre manoir de Combourg, replié sur lui-même, dans une sorte de solitude, où il exaltait encore son imagination trop ardente en lui abandonnant toutes les rênes; et les premières années de sa jeunesse, à Paris, dans une société frivole et corrompue, ne contribuèrent pas, tant s'en faut, à développer dans son cœur le goût et le besoin des luttes morales.

Quand il rentra en France, plus tard, il étonna quelques-uns de ses amis. « Il ne songe point à être approuvé », écrivait Joubert en 1803, « mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde et ce qui ne l'est pas. Il n'y a songé de sa vie et ne veut point le savoir. Il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde. »

Ce fut du reste un penchant trop commun au début de ce siècle. Le siècle précédent se survivait à lui-même, et c'est son esprit qui régnait encore dans beaucoup de ceux que la hache de la Révolution avait épargnés.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 56.

Voilà l'état où se trouvait l'âme de Chateaubriand, quand elle eut à subir la rencontre des plus périlleuses séductions. Il s'était marié, en courant, entre deux voyages, avec une jeune fille qu'il connaissait à peine, qu'il n'eut pas le temps d'apprécier avant son exil, et qui lui parut, depuis, spirituelle autant que vertueuse, mais en même temps difficile et, comme il disait, « orageuse ». Plus tard il lui a rendu pleine justice, et il a goûté le bonheur auprès d'elle[1]. Mais dans l'emportement de sa jeunesse et de sa première maturité, il éprouvait plus d'impatience que la plupart des hommes à se sentir fixé par une chaîne. « Comme j'étais peu fait pour cela ! » s'écriait-il en parlant du mariage.

C'est alors que les tentations vinrent à lui de toutes parts. On sait quels enthousiasmes éveillèrent son talent, sa beauté virile, ses succès et sa gloire. Il eut autour de lui une véritable cour de femmes distinguées et gracieuses, qui se passionnèrent pour René et briguèrent, comme une faveur, une parole de lui, une attention, un regard, un sourire. Il y avait de quoi ébranler des âmes même préparées à la résistance, et, je l'ai dit, il n'était pas de celles-là.

Telle est l'explication de ses fautes. Elle suffit, et au delà. Il faut, pour ne pas le croire, se faire une bien fausse idée de la pauvre nature humaine.

On connaît la plainte découragée de saint Paul, que Racine a traduite dans notre langue :

1. « Retenu par un lien indissoluble, j'ai acheté d'abord au prix d'un peu d'amertume les douceurs que je goûte aujourd'hui. »

Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais[1].

C'est l'écho de l'éternelle lutte entre l'esprit, qui voit nettement le devoir, et le cœur qui n'a pas la force de l'accomplir. Il y a ainsi deux hommes en nous, dont l'un combat l'autre souvent; et ce n'est pas toujours le meilleur qui l'emporte. « Ah ! je les connais bien ces deux hommes », disait un jour Louis XIV, et en vérité il faut plaindre ceux qui ne les connaîtraient pas. Comme il est sûr que le mauvais ne perd jamais entièrement ses droits et qu'il parle parfois et les réclame, ce serait un signe que le bon est mort, ou qu'il se tait comme s'il était mort.

Oui, de nobles convictions de l'esprit peuvent se trouver, dans une âme, mêlées à de tristes défaillances de la volonté. Je ne dis pas qu'elles ne parviennent jamais à changer le cœur et à réformer la conduite. Au contraire, leur influence est certaine, incontestable ; mais elle ne suffit pas toujours, et c'est particulièrement ce qui arrive quand elle doit vaincre de puissantes influences contraires ; à plus forte raison, ce qui est rare, si celles-ci viennent de tous côtés à la fois, comme chez Chateaubriand, du tempérament, de l'éducation, de la société où l'on a vécu, de celle où l'on vit, et des périls sans nombre dont on est environné. Une force alors s'oppose à

1. Saint Paul marque fort bien la distance qu'il y a, pour la faiblesse humaine, entre le projet en morale et l'action : *velle adjacet mihi; perficere autem bonum non invenio.* Et alors le mot qu'on vient de lire : *Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago* (I ad Rom., VII, 18-19).

l'autre et la surmonte ; c'est l'histoire de toute défaite.

Naturellement, à mesure que la foi pénètre l'âme davantage, qu'elle passe en elle, pour ainsi dire, et devient comme sa substance, elle est plus active, plus agissante, plus maîtresse de la conduite et de la vie. Et quand elle se saisit vraiment de l'être tout entier, elle fait les grands victorieux, c'est-à-dire les saints.

Mais pour qu'elle arrive ainsi jusque dans les moelles, il est nécessaire de la faire descendre en soi par des réflexions attentives ; on doit méditer souvent les enseignements qu'elle donne ; bref, si l'on veut qu'elle entre dans le sang, il faut s'en nourrir.

Chateaubriand ne s'en est pas nourri assez ; il n'en a pas rempli son esprit, ses pensées et sa vie : en cela semblable malheureusement à beaucoup d'autres, comme lui chrétiens sincères, mais chrétiens imparfaits[1].

III

Du moins a-t-il rendu hommage à la Vérité en confessant les erreurs de sa conduite. Vers 1821, il avait écrit, en se parlant à lui seul, dans une sorte

1. Je trouve avec plaisir les mêmes idées dans de belles pages que je n'avais pas lues avant de composer celles-ci : « Il est loin d'être chrétien comme Bossuet... il n'est pas *fortement* chrétien... C'est pour cela qu'on a si souvent suspecté sa sincérité, dont, pour mon compte, je ne doute pas... Son christianisme, encore que très chéri et très caressé, n'est pas profond. Il y croit, il l'aime, il n'en est pas pénétré. Il n'en a pas fait le fond même de son esprit et de son cœur, ce qui est l'état d'esprit du vrai chrétien. » E. Faguet. *Dix-neuvième siècle : Etudes littéraires,* Paris, 1894, p. 20 et suiv.

d'examen de conscience où il appelait toute sa vie à son tribunal : l'historien de ma sœur Julie mêle mon nom à celui de cette âme sainte. « Je ne puis me défendre d'une certaine confusion... Qu'ai-je à faire avec mes faiblesses auprès de si hautes perfections? Ai-je tenu tout ce que le billet de ma sœur m'avait fait promettre, lorsque je le reçus pendant mon émigration à Londres? Un livre suffit-il à Dieu? N'est-ce pas ma vie que je devrais lui présenter? Or cette vie est-elle conforme au *Génie du Christianisme?* Qu'importe que j'aie tracé des pages plus ou moins brillantes sur la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi? »

Ainsi il s'accuse, il craint que l'imperfection de sa conduite ne fasse scandale, et qu'en permettant à quelques-uns de mettre en doute la réalité de ses croyances, elle ne nuise à la salutaire influence de ses écrits. Comme dit Montaigne, il a peur que le *prêcheur* ne fasse tort au *prêche*, l'écrivain au livre, le soldat au drapeau. Il condamne donc sa mollesse et aspire à un temps où il se trouvera plus digne de l'exemple des siens et de la sainteté de sa cause :

« Je n'ai pas été jusqu'au bout : je n'ai pas endossé le cilice[1]. Cette tunique de mon viatique aurait bu et séché mes sueurs. Mais, voyageur lassé, je me suis assis au bord du chemin : fatigué ou non, il faudra bien que je me relève, que j'arrive où ma sœur est arrivée[2]. »

1. On voit qu'il est rigoureux pour lui-même; il se reproche de n'avoir pas pratiqué les austérités de sa sœur, qui égalaient celles des saints.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 190-191. Il a écrit aussi, à

Il avouait même, quoique plus rarement, les susceptibilités excessives de son orgueil, et il les tenait pour des fautes : « Il serait mieux d'être plus humble, plus prosterné, plus chrétien. Malheureusement je suis sujet à faillir : je n'ai point la perfection évangélique[1]. »

Aussi ne pensait-il pas sans frémir à ce compte redoutable que chacun de nous doit rendre un jour au souverain Juge. Et il ne s'en cachait point dans l'intimité. La fresque célèbre de la Sixtine, où le fougueux pinceau de Michel-Ange a représenté la grande scène du Jugement, troublait sa conscience et le faisait trembler, quand il songeait, « pauvre et humble chrétien », à l'insuffisance de ses vertus. Il l'écrivait, on s'en souvient, à M[me] Récamier[2].

Arrivé à la sérénité de l'âge, il cherchait à expier ses fautes par la charité aussi bien que par le repentir.

Il comptait aussi, pour obtenir grâce devant la suprême Justice, sur les prières et les bonnes œuvres des âmes saintes, qui l'aimaient ou qui l'avaient aimé; son neveu Christian, sa sœur Julie, et sa mère, surtout sa mère[3]. Il s'adressait à elle, par-delà la tombe, et la conjurait, on l'a vu, avec une confiance filiale et une humilité touchante, de prier pour lui le divin Rédempteur, dont elle con-

propos de la fuite rapide du temps : « Cela ne nous empêche pas de gaspiller nos années, de jeter au vent ces heures, qui sont pour l'homme les semences de l'éternité. » *Ibid.*, t. I, p. 243.

1. *Ibid.*, t. IV, p. 369.

2. Voir plus haut, p. 277.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 159-160.

templait le visage, ayant besoin plus qu'un autre, lui disait-il, des mérites de la Rédemption[1].

*
* *

Ce qu'il y a encore de plus caractéristique peut-être, c'est son respect persévérant pour ses croyances, à l'heure même où il n'avait pas l'énergie de pratiquer ce qu'elles enseignent. Je ne parle pas de son attitude publique, où l'on pourrait être tenté de voir une convention, la fidélité à un grand rôle. Je parle de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, loin du monde, dans le secret et le silence. On peut feuilleter sa correspondance intime, sans excepter celle qui ne fait pas le plus d'honneur à l'austérité de sa morale : on n'y trouvera pas une phrase, pas une allusion, pas un sous-entendu, dont la plus sévère orthodoxie puisse se plaindre. Sa foi est assez ferme pour qu'il surmonte cette tentation, si fréquente et si dangereuse, qui pousse à attaquer ce qui gêne, à nier, au moins d'un mot ou d'un sourire, la légitimité d'un code qu'on n'a pas le courage d'observer. C'est le penchant de la nature : on se révolte d'instinct contre une chaîne dont on est incapable de porter le poids.

La religion de Chateaubriand échappe à ce péril. Elle ne se laisse pas prendre au piège que lui tend une volonté chancelante, trop heureuse si elle pouvait s'en faire une complice, et cette résistance prouve à la fois sa clairvoyance et sa vigueur.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 121. Ces paroles sont de 1833.

Il a beau céder à de fatales ivresses; quelle que soit l'insuffisance des principes moraux qu'il tient de son éducation et de la première partie de sa vie, ses convictions religieuses protestent dans son cœur : elles lui montrent la vanité des plaisirs auxquels il s'abandonne et la grandeur idéale des devoirs que sa lâcheté y sacrifie. Aperçoit-il dans l'église de l'Escurial, comme son Aben-Hamet dans la mosquée de Cordoue, une figure immobile au pied d'une colonne, pareille à « une statue sur un tombeau », la paix de ce moine, qui prie en silence si loin de toutes les agitations du monde, lui fait faire un retour sur sa conduite et juger à leur prix ces passions tumultueuses, dont il entend le « bruit » dans son cœur[1].

Jusqu'au milieu de ses entraînements les plus regrettables, sous le souffle même des orages qui l'agitent, quand son cœur s'égare et flotte à l'aventure ainsi qu'un navire désemparé, son esprit du moins reste tourné vers l'étoile radieuse, qui ne cesse de lui marquer la route et qui doit un jour l'y ramener. De cet état complexe de son âme, il y a une preuve frappante dans les Mémoires de Mme de Saman — pour ceux qui acceptent ce qu'ils racontent — Mme de Saman n'est certes pas un témoin qu'on puisse être tenté de récuser en un pareil sujet. Au lieu de se montrer favorable à la religion catholique, elle en est franchement l'ennemie. C'est une pro-

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. VI, p. 56-57. Il aurait pu dire de sa foi ce qu'il a dit de Mme de Chateaubriand, et plus exactement encore : « Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon la force, des devoirs. »

testante mâtinée de rationalisme. Un jour qu'elle montrait à son fils, dans un voyage à Rome, la grande basilique de Saint-Pierre, ce qu'elle trouva de plus opportun à lui expliquer devant un tel spectacle, ce fut comment Luther avait vengé le Christianisme. C'est elle qui nous l'apprend[1]. Ce beau zèle pour le pur Évangile n'empêchait pas qu'elle ne se refusât à y voir elle-même un fait divin. Très enthousiaste des philosophes du XVIII° siècle, elle les plaçait parmi ceux qu'elle nommait les saints d'Occident.

C'est pourtant cette femme qui a écrit que, dans l'intimité du tête-à-tête, Chateaubriand avait un esprit assez large pour qu'on pût « toujours s'entendre avec lui, *excepté sur la religion catholique* » ; là, il était intraitable ; sa foi ne se prêtait à aucune compromission[2].

Veut-on un autre exemple? Il remonte beaucoup plus haut, à cette époque lointaine où la verdeur de l'âge et le premier enivrement de la renommée excitaient encore la fougue, naturelle au cœur de Chateaubriand.

C'était en 1804. Une femme, dont le nom ne rappelle pas la plus belle page de sa vie, Mme de Custine, lui avait écrit, entre autres nouvelles, que son fils Astolphe venait de faire assez précipitamment la première communion. Il crut devoir toucher ce point dans sa réponse. Il reprocha à cette mère trop légère d'avoir traité légèrement un acte grave. Il lui disait qu'elle était allée trop vite, qu'elle n'avait pas

1. *Les Enchantements de Prudence,* Paris, 1873, 2° édition, p. 260.
2. *Ibid.,* p. 149.

préparé son enfant avec tout le soin qu'il eût fallu, dans une pareille circonstance, si sérieuse et si solennelle; et, songeant à certains souvenirs qui le gênaient apparemment, mais sans pouvoir arrêter sur ses lèvres les paroles qu'y faisait monter sa religion, il ajoutait :

« Voilà ce que vous avez gagné à raconter cela à un Père de l'Eglise, très indigne sans doute, mais toujours de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal et se repentant éternellement [1]. »

Tout le monde sait de quels soins dévoués, de quel zèle religieux il entoura à Rome les derniers moments de Mme de Beaumont. Ceux qui étaient le plus disposés à incriminer ses sentiments et à calomnier sa conduite firent céder leurs préventions et lui rendirent justice. Joubert le constate avec bonheur [2].

Consumée à petit feu depuis plusieurs années par une phtisie implacable, Mme de Beaumont n'était arrivée à Rome que pour mourir. Rulhières avait gravé pour elle un cachet, portant un chêne avec cette devise : « Un souffle m'agite et rien ne m'ébranle ». Le mot et l'image convenaient bien, a-t-on dit, à cette âme tendre et forte, à la fois si sensible et si énergique. Ce qu'il y a de certain, c'est que son corps n'avait rien du chêne. C'était une plante délicate et fragile, dont le premier coup

1. 18 juin 1804.

2. « Par la tournure des esprits et des événements, son amitié pour Mme de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre. » Lettre à Chênedollé, 2 janvier 1804.

de vent devait renverser la tige déjà à demi brisée.

Elle était à peine à Rome depuis quelques jours que le dénouement fatal s'annonça pour tous, excepté pour elle. Chateaubriand n'imita pas alors ces chrétiens étranges qui semblent oublier leur foi dans ces moments douloureux : il se souvint que c'est, aux yeux de l'Église, une faute et une cruauté d'endormir l'âme, qui va paraître bientôt devant Dieu, dans une sécurité trompeuse, au lieu de lui procurer le moyen de se préparer à cette redoutable entrevue, dont les suites sont éternelles. Il vint donc chrétiennement vers la malade, encore dans toute la lucidité et la force de son esprit, et lui proposa courageusement d'envoyer chercher un prêtre.

Cette parole fut pour elle une sinistre lueur. Elle resta quelque temps sans rien dire, regarda fixement Chateaubriand, qui attendait sa réponse, debout près de son lit, puis d'une voix ferme : « Je ne croyais pas, dit-elle, que cela fût tout à fait si prompt ; allons ! il faut bien vous dire adieu. Faites appeler l'abbé de Bonnevie. »

Elle appartenait à l'une de ces générations malheureuses qui, témoins des grandes défaites de la justice et des triomphes scandaleux de l'iniquité, accusent le ciel et se défient de la Providence. Elle avait connu, elle aussi, ces doutes et ces murmures. Mais là, tout près de la mort, quand déjà blanchissait à ses yeux l'aube de cette vie nouvelle, qui montre le néant de tous les événements de celle-ci et en répare toutes les injustices, elle déclara à l'abbé de Bonnevie qu'elle reconnaissait ses erreurs, et elle se recommanda à la miséricorde de Dieu.

C'est ainsi qu'elle mourut : entourée de tous les secours de la Religion, bercée par ses dernières prières,

... Ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Cette fin si calme, en pleine jeunesse, rappelle par contraste une autre fin, qui fut moins douce et dont Chateaubriand, tout obscure qu'elle était, a conservé le souvenir :

« J'ai connu un médecin provençal, le Dr Vigaroux; arrivé à l'âge où chaque plaisir retranche un jour, « il n'avait point », disait-il, « de regret du « temps ainsi perdu... il allait (gaîment) à la mort « dont il espérait faire sa dernière (?) délice. » Je fus cependant témoin de ses pauvres larmes lorsqu'il expira; il ne put me dérober son affliction; il était trop tard : ses cheveux blancs ne descendaient pas assez bas pour cacher et essuyer ses pleurs. Il n'y a de véritablement malheureux en quittant la terre que l'incrédule. »

Et alors, ce souvenir ramenant devant ses yeux la vanité de tout ce qui passe, il songe à la vie qui demeure, mais non sans mêler encore à cette pensée celle de ses anciens oublis, qu'adoucit l'espérance en l'indulgence infinie de Dieu :

« Dieu de grandeur et de miséricorde !... Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une âme sérieuse et pensé à vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre

bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels[1]. »

Il avait d'autant plus lieu de compter alors sur la clémence de Celui qui pardonna toujours au repentir qu'il pouvait écrire de cette dernière partie de sa vie, en la comparant à des jours moins sereins : « L'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs. »

C'était dire qu'il devait à la Religion d'avoir triomphé de penchants obstinés et rebelles : peu à peu la foi était passée dans ses œuvres, comme un rayon qui purifie et féconde.

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. II, p. 236-237. Ce passage a été écrit en 1836.

CHAPITRE III

ŒUVRES ET PRATIQUES CHRÉTIENNES

§ I. — Que la foi inspire la conduite de l'écrivain dans ses jugements et ses écrits confidentiels : Mme Sand, Talleyrand, la fin des *Mémoires*, Canaris. — § II. Que la foi inspire l'homme dans sa vie intime : il y cherche des consolations ; qu'il pratiquait la prière ; son obéissance aux lois de l'Eglise : offices, abstinence, confession. — § III. Mort chrétienne : préparation à la mort, une lettre inédite ; les derniers moments. — Conclusion.

§ I. — Que la foi inspire la conduite de l'écrivain dans ses jugements et ses écrits confidentiels

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

dit Joad, le grand-prêtre, dans l'*Athalie* de Racine. C'est ainsi qu'il gourmande « l'oisive vertu » d'Abner, soldat loyal et courageux, qui assiste désolé, mais impuissant, au triomphe de « l'impie étrangère », aussi ennemie de Dieu que des rois légitimes de Juda. En réalité, le « brave Abner » avait gardé « le cœur israélite », tout en servant le pouvoir nouveau, adorateur de Baal. Le poète a pensé avec raison que, dans certaines situations difficiles, les actes n'égalent pas toujours les sentiments. Mais encore que les sentiments puissent se dérober dans l'inaction et le silence, le moment arrive tôt ou tard où ils agissent et se révèlent.

On raconte volontiers que, si Chateaubriand fut

chrétien, son christianisme ne sortit pas de la théorie. C'est une erreur. Son christianisme ne suffit pas toujours à contenir les bouillonnements de son cœur, nous l'avons dit et expliqué ; mais dans les actes même qui échappaient au public et sur lesquels ne pouvait influer par conséquent le souci de l'opinion, il inspira souvent sa conduite, même à l'époque où il ne la dominait pas tout entière ; et une heure vint, l'heure du calme après l'orage, où le chrétien, vainqueur enfin de l'homme, le plia docilement à toutes les exigences de sa foi.

N'est-ce point déjà de la source auguste de ses croyances que naissent ces remords qui le troublent, ce besoin de compter sur la miséricorde d'un Dieu, indulgent pour les misères de ses créatures, ce penchant à voir l'action de la Providence dans les affaires des hommes, cette espérance enfin en l'autre vie, seule réalité qui ne trompe pas et commune patrie de toutes les âmes ?

Qu'on lise ses *Mémoires* ou ses lettres intimes ! Le sentiment religieux y jaillit çà et là, quelquefois brusquement sans que les circonstances paraissent en appeler l'expression ; c'est le cœur qui parle. Le contraste frappera quiconque a eu l'occasion d'étudier, dans le secret de leur vie et de leurs pensées, certains hommes célèbres, qui ne passent pas cependant pour avoir été des impies.

Veut on remonter, par exemple, jusque dans le monde ancien, jusqu'à la vieille Rome ? Que l'on considère Cicéron, cet homme d'Etat et cet orateur incomparable de la plus belle époque de l'histoire romaine, qui fut en même temps un esprit sage et

un grand honnête homme ! On peut parcourir sa volumineuse correspondance : la religion en est absente. Il la prône au sénat devant les patriciens, au forum devant le peuple ; c'est alors le romain qu'on entend, le romain dévoué à son pays, dont il aime et respecte les traditions. Mais dès qu'il est seul avec ses amis, quand la représentation est finie et le rideau tombé, comme il ne parle qu'en son nom et qu'il n'a plus de personnage à soutenir, l'indifférence religieuse de son âme se montre à découvert. La pensée de ses dieux ne se présente jamais à son esprit, elle ne lui suggère ni un conseil, ni une appréciation, ni un projet, ni une réflexion même. Il l'oublie jusqu'au moment où il montera de nouveau sur la scène pour haranguer son pays. Voilà l'homme d'un rôle !

Tel n'est pas Chateaubriand. Orateur et écrivain lui aussi, quoique avec moins de gloire, lui aussi homme de gouvernement mêlé aux grandes affaires de sa patrie, il se retrouve, devant ses familiers ou sous le seul regard de sa conscience, ce qu'il est devant la foule : la Religion le préoccuppe, le souvenir lui en revient, et il s'en inspire.

C'est un fait dont beaucoup de pages de ses *Mémoires* présentent des preuves frappantes. En voici notamment qui concernent même l'écrivain.

On sait que la renommée de M[me] Sand prit naissance dans les années qui suivirent la Révolution de Juillet. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, premiers-nés d'une muse dont la postérité s'accrut sans cesse, révélèrent à la France une imagination ardente et jeune, un style éclatant, pur, harmonieux, mis au

service de théories audacieuses, qui niaient les devoirs pour diviniser les instincts. Le bruit fut retentissant, l'engouement vif, le succès immense. Le talent de l'auteur frappa Chateaubriand, qui le déclare « de premier ordre ». Mais, si touché que soit son goût d'artiste par le mérite brillant de la forme, il sait se placer au point de vue chrétien pour apprécier l'ensemble.

Cette apologie de l'immoralité révolte son âme. Il juge de tels livres indignes de plaire à tous les âges de la vie, et c'est leur châtiment ; ils sont faits pour le temps des folies, celui de la sagesse ne saurait les goûter. « La Providence a renfermé dans d'étroites limites les succès qui n'ont pas leur source dans le bien, et elle a donné la gloire universelle pour encouragement à la vertu. »

Et il ajoute alors, avec une ironie un peu dédaigneuse qui ne lui déplaisait pas : « Je raisonne, je le sais, en homme dont la vue bornée n'embrasse pas le vaste horizon *humanitaire*, en homme rétrograde, attaché à une morale qui fait rire : morale caduque du temps jadis, bonne tout au plus pour des esprits sans lumière, dans l'enfance de la société. Il va naître incessamment un Evangile nouveau, fort au-dessus des lieux communs de cette sagesse de convention, laquelle arrête les progrès de l'espèce humaine et la réhabilitation de ce pauvre corps si calomnié par l'âme [1].»

Il regrette que des dons si riches se soient égarés dans la corruption, et il pense que si Mme Sand,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 326-327.

ayant suivi ses premiers rêves de jeunesse, n'avait pas connu la société et les souillures du monde, « sa puissance d'amour, contenue et cachée sous le bandeau virginal, eût tiré de son sein ces décentes mélodies qui tiennent de la femme et de l'ange ».

Maintenant la voilà pour longtemps sur une pente fatale : « Elle ne peut se convertir que par la prédication de ce missionnaire à front chauve et à barbe blanche, appelé le temps. » Mais d'autres femmes ont été séduites aussi par leur propre jeunesse, et l'âge les a éclairées et guéries : « Vers les jours d'automne, ramenées au foyer maternel, elles ont ajouté à leur cithare la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur. La vieillesse est une voyageuse de nuit; la terre lui est cachée, elle ne découvre plus que le ciel brillant au-dessus de sa tête. »

Il parlait d'expérience, car il atteignait alors soixante-neuf ans. Dans sa longue vie, il avait fait le tour de toutes les choses humaines, et, les ayant connues, sachant ce qu'elles valent et ce qu'il en reste, il les regardait avec dédain et cherchait des réalités supérieures, seules capables désormais de faire battre son cœur : lui aussi, il ne voyait que des ombres à ses pieds et autour de lui ; il trouvait la lumière plus haut, du côté des étoiles.

Et, pour résumer son impression sur des ouvrages où l'auteur ne montrait que trop bien la puissance de ses facultés et les faiblesses de sa vie, il écrivait : « Homme d'un âge grave, ayant les notions de l'honnêteté, attachant comme chré-

tien le plus haut prix aux vertus timides de la femme, je ne saurais dire à quel point j'étais malheureux de tant de qualités livrées à ces heures prodigues et infidèles qui dépensent et qui fuient[1]. »

Au moment même où Mme Sand s'élançait brillamment dans la vie et montait d'un bond à la renommée, un homme, qui avait joué un grand rôle sur la scène politique du monde, entrait dans son déclin et finissait par s'éteindre : le prince de Talleyrand mourut, on le sait, en 1838. Chateaubriand, qui devait lui survivre de dix années, le jugea aussitôt dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et il le jugea sévèrement, d'un style acéré comme une épée. Mais ce qu'il faut remarquer ici, ce sont les reproches que le chrétien fait à la mémoire de l'évêque apostat. Prêtre, Talleyrand avait été infidèle à ses vœux ; évêque, il désobéit au chef de l'Eglise en sacrant des ecclésiastiques assermentés. Chateaubriand s'en indigne; il appelle cette infidélité et cette désobéissance « des dépravations ». Il ne pardonne pas au vieux diplomate d'avoir vu venir l'heure terrible de la mort « sans remplir les derniers devoirs du chrétien, sans rétracter les immoralités et les scandales de sa vie[2] ».

A ses yeux, sans doute, Talleyrand n'a pas été

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 331.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 343-344. Il n'est pas sûr que Talleyrand soit mort impénitent; au contraire (Voir Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, Paris, 1883, t. I, p. 223-257). Mais Chateaubriand ne se résout pas à admettre la sincérité de ce tardif retour; en quoi il manque de bienveillance, ce qui est bien souvent manquer de justice.

trouvé digne de la grâce suprême du repentir : tout s'expie, et il n'avait pas expié ses fautes sur la terre ; il ne connut pas assez les revers, il eut trop de succès et reçut trop d'encens, quoiqu'il n'ait jamais recueilli l'estime. Il fallait que l'heure de la justice sonnât pour lui : « La mort le cherchait de la part de Dieu, et elle l'a enfin trouvé. »

Et Chateaubriand le suit du regard vers le tribunal redoutable « traîné récalcitrant aux pieds de l'incorruptibilité divine. »

*
* *

Talleyrand a servi et trahi tour à tour toutes les causes ; il mérite un jugement rigoureux de l'histoire. Et pourtant je ne sais si ces pages sans miséricorde n'étaient pas de celles auxquelles pensait l'écrivain, quand, près de poser sa plume, à la fin des *Mémoires*, il se demandait si l'ouvrage qu'il allait clore ne contenait rien de contraire à ce qu'une âme chrétienne doit à autrui. Avait-il été juste toujours, et, aussi, charitable, comme le veut l'Evangile? Et, à un autre point de vue, n'avait-il pas fait connaître trop complaisamment les mauvais penchants de son cœur, sinon les défaillances de sa conduite, au risque de causer du scandale à quelque âme ignorée, naïve et pure?

« Une idée me vient et me trouble : ma conscience n'est pas rassurée sur l'innocence de mes veilles ; je crains mon aveuglement et la complaisance de l'homme pour ses fautes. Ce que j'écris est-il bien selon la justice? La morale et la charité sont-elles

goureusement observées? Ai-je eu le droit de arler des autres? Que me servirait le repentir i ces *Mémoires* faisaient quelque mal[1]? »

Il avait écrit déjà bien des années auparavant, propos de quelques-unes de ses confidences : Ceux qui seraient troublés par ces peintures et entés d'imiter ces folies, ceux qui s'attacheraient à na mémoire par mes chimères, se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. Lecteur, que je ne connaîtrai jamais, rien n'est demeuré : il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé[2]. »

De telles paroles, de si chrétiennes préoccupations le révèlent et l'honorent. Elles ne sont pas familières à beaucoup d'écrivains. On compterait aisément les livres profanes où s'en trouve l'écho.

C'est que sa religion avertit Chateaubriand au fond du cœur des responsabilités qu'on encourt toutes les fois que l'on parle au public. Il compare alors l'effet d'un livre, même éloquent, avec celui d'une vie sainte, et il s'écrie :

« Ignorés et cachés de la terre, vous de qui la vie agréable aux autels opère des miracles, salut à vos secrètes vertus ! Ce pauvre, dépourvu de science et dont on ne s'occupera jamais, a, par la seule droiture de ses mœurs, exercé sur ses compagnons de souffrance l'influence divine qui émanait des vertus du Christ. Le plus beau livre de la terre ne vaut pas un acte inconnu de ces martyrs sans nom, dont Hérode avait *mêlé le sang à leurs sacrifices.* »

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. VI, p. 379.
2. *Ibid.*, t. I, p. 170.

Quelques années auparavant, en 1829, il écrivait un simple billet, où l'on retrouve son âme tout entière. Le fils du héros grec qui venait de s'immortaliser au service de son pays, le jeune Canaris, était à Paris. Mme Récamier le protégeait. Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, lui envoya, par l'entremise de sa protectrice, un petit mot affectueux, où il lui faisait les recommandations que voici : « Aimez bien Mme Récamier. N'oubliez jamais que vous êtes né en Grèce, que ma patrie, devenue libre, a versé son sang pour la liberté de la vôtre. Soyez surtout bon chrétien, c'est-à-dire honnête homme et soumis à la volonté de Dieu [1]. »

Le voilà bien, avec les trois sentiments et comme les trois cultes, qu'il a gardés fidèlement dans son cœur : l'amitié, le patriotisme et la Religion, la Religion passant avant tout le reste : « Soyez *surtout* bon chrétien ! »

§ II. — La Foi dans sa vie intime

Il ne faut donc pas s'étonner que sa religion soit mêlée à sa vie intime, qu'elle la soutienne et la console toujours, qu'elle la pénètre et la sanctifie, à de certaines heures, parmi les orages de la jeunesse, et d'une manière permanente, la saison des orages passée, dans le calme de ses passions et la sérénité de son âge.

Esprit inquiet, imagination tourmentée, avec une vive tendance à voir les défauts de tout ce qui

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, 4e édition, 1873, t. II, p. 356.

est défectueux et la vanité de tout ce qui est vain, incapable de trouver son bonheur dans les choses qui passent et d'y borner son rêve, il avait peu de goût à vivre. L'existence lui paraissait méprisable, et sa mélancolie le poussait à regretter de l'avoir connue et à envier le bonheur de ceux qui « arrivent à la mort sans avoir senti la vie ».

Heureusement l'Évangile était là, qui donnait un sens à ce qui lui paraissait inexplicable, et, en faisant de cette terre un simple lieu d'épreuve, l'aidait à en supporter les déceptions et les douleurs, sans excepter « cet inexorable ennui » qui, d'après Bossuet, « fait le fond de la vie humaine », et dont nul, sans doute, n'a porté plus péniblement le fardeau.

Lui aussi il avait fait des rêves dans certains jours brillants de sa jeunesse. Mais toutes les réalités l'avaient fui, ou il les avait trouvées trompeuses : rien n'avait pu le satisfaire. Encore dans la force de l'âge, au temps de son ambassade à Londres, regardant en arrière vers les années écoulées, il écrivait à Mme Récamier : « J'ai saisi quelques-unes de mes chimères, d'autres m'ont échappé, et tout cela ne valait pas la peine que je me suis donnée[1]. »

Aussi s'écriait-il, à la même époque, qu'il ne voudrait pas recommencer à vivre. Près de vingt ans plus tard, revenant sur cette pensée, il écrivait : « J'ai entrevu ce matin une dame, fort malade et fort spirituelle, qui voyage avec un médecin et

1. 9 avril 1822, *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, t. I, p. 389.

qui m'a dit qu'elle ne voudrait pas revivre. Tout ce qu'il y a de distingué dans le monde dit cela[1]. »

Il serait allé plus loin lui-même, on l'a vu, s'il avait suivi son penchant, si la Foi ne lui avait donné la solution de l'énigme cruelle que son désenchantement universel voyait dans l'existence.

La gloire même, qu'est-ce que la gloire? « Je ne sache pas dans l'univers une renommée qui me tente; fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande gloire du monde, je ne m'en donnerais pas la fatigue[2]. »

Il a désiré pourtant les succès littéraires. Mais il n'y a pas trouvé le bonheur qu'il en avait espéré. Sa foi seule l'a soutenu dans cette déception comme dans les autres. S'il y a un plaisir que lui ait donné toujours la célébrité de ses ouvrages, c'est la pensée du bien qu'il avait pu faire aux âmes. Pendant les cent jours, il voyageait en Belgique. Son nom l'y avait depuis longtemps précédé. On voyait en lui l'auteur du *Génie du Christianisme;* on lui parlait des pensées bienfaisantes, qu'il avait réveillées dans les cœurs, et son passage était annoncé, dans les villes catholiques, comme celui d'un missionnaire, dont la parole avait fortifié ou guéri bien des esprits hésitants ou malades. Cette réputation le charmait: « C'est le seul souvenir agréable de moi que je conserve, » écrivait-il plus tard dans ses *Mémoires;* « je me déplais dans tout le reste de ma personne et de ma renommée[3]. »

1. A Mme Récamier, en 1841.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 207.
3. *Ibid.*, t. III, p. 454. La même idée est exprimée, t. II, p. 273.

Les idées chrétiennes le consolèrent aussi dans les tristesses qui lui vinrent de toutes les tombes, ouvertes près de lui dans sa longue carrière. Car il n'était pas de ces esprits frivoles qu'un peu de fumée étourdit, fumée de plaisir ou fumée de gloire, et qui semblent ne pas s'apercevoir que nous formons ici-bas une sorte de procession funèbre : on chante en avançant, mais on avance, et les premiers rangs roulent sans cesse dans le gouffre, qui attend et appelle les autres. Chateaubriand était frappé de l'idée de la mort; elle lui revenait souvent.

Songe-t-il, après bien des années, à Mme de Beaumont? C'est pour se rappeler d'abord qu'il l'a connue un instant, quand déjà elle était à la veille de mourir[1]. Il revoit, par la pensée, une foule d'amis qui ne sont plus, et il s'arrête à considérer cette preuve lamentable de la brièveté de nos jours, ce douloureux témoignage de notre néant. Son souvenir le ramène-t-il vers le château de Fervacques, où habita quelque temps la trop séduisante « marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang ? » C'est pour se dire que le château était à peine meublé, quand la châtelaine dut lui dire adieu, et qu'après l'avoir vue elle-même « plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie », il a « entendu son cercueil passer la nuit dans les rues solitaires de Lau-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 241.

sanne, pour aller prendre sa place éternelle » dans la noble demeure, témoin de tant de fêtes et de plaisirs[1].

Tout finit et tout finit vite ; nous passons comme des ombres : « Tous, tant que nous sommes, nous n'avons à nous que la minute présente ; celle qui la suit est à Dieu ; il y a toujours deux chances pour ne pas retrouver l'ami que l'on quitte : notre mort ou la sienne. Combien d'hommes n'ont jamais remonté l'escalier qu'ils avaient descendu[2] ! »

Ces tristes réflexions, si vraies pourtant, décolorent la vie et la désenchantent. La Religion seule peut en adoucir l'amertume, en nous apprenant que ce qui a l'air de finir en réalité se transforme, et que cette vie éphémère est suivie d'une vie meilleure, qui la continue et qui est sans limites.

Chateaubriand trouvait dans cette pensée la consolation qu'elle contient. Il songeait volontiers, je l'ai dit, à l'autre monde : c'est là qu'il comptait rejoindre ceux de ses amis qu'il voyait disparaître, là qu'il se promettait « d'attendre » ceux qu'il devait quitter à son tour, et c'était un baume pour les blessures de son cœur que cette ineffable espérance ! Le corps de Lucile, sa sœur, morte subitement loin de lui, a beau reposer inconnu dans la fosse commune, « Dieu a bien su », dit-il, « reconnaître ma sœur », et entre elle et moi les relations ne sont pas brisées ; « elle prie pour moi le Rédempteur ; elle le prie du milieu des dépouilles indigentes, parmi lesquelles les siennes sont confondues[3]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 277.
2. *Ibid.*, t. II, p. 70.
3. *Ibid.*, t. II, p. 481,



En aucun temps, depuis sa conversion, il n'a oublié ce doux commerce de prières entre les morts et ceux des vivants qu'ils ont aimés. Il écrivait de Jérusalem, en 1806 :

« Nous arrivâmes à midi vingt-deux minutes au monastère des Pères latins... Les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère. Je demandai la cause de ces chants, et j'appris que l'on célébrait la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au 4 octobre, jour de la Saint-François et de ma fête. Je courus au chœur et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avait autrefois donné la vie à pareil jour : *Paries liberos in dolore*[1]. Je regarde comme un bonheur que ma première prière à Jérusalem n'ait pas été pour moi. »

Plus d'un quart de siècle après, en 1833, passant dans un village d'Allemagne, il entrait dans l'église, et aussitôt, comme si telle était sa filiale et pieuse habitude, il y priait à genoux « pour le repos de l'âme de sa mère : servitudes d'immortalité imposées aux âmes chrétiennes dans leur mutuelle tendresse[2] ».

En revanche, il appelait l'amour de sa mère à son aide dans l'amertume de ses afflictions et surtout

1. *Tu enfanteras dans la douleur*. Il cite de mémoire, quoique très exactement pour le fond. Voici le texte littéral de la Vulgate : *In dolore paries filios* (Gen., III, 16).

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 116.

dans celle de ses craintes en face de la justice de Dieu.

Pour lui, la prière se liait naturellement à la pensée de la mort. S'il s'excusait de ne pouvoir assister au convoi funèbre d'un ami, il disait chrétiennement qu'il regrettait de ne pouvoir aller « prier » sur sa tombe[1].

On sait que le duc Mathieu de Montmorency, qu'il avait remplacé aux affaires étrangères, était, comme lui, l'ami très dévoué et très cher de Mme Récamier. Le duc mourut subitement, en 1827. Mme Récamier en éprouva un vif chagrin, et c'est elle sans doute qui demanda à l'ami qui restait de composer pour elle une prière, à l'occasion de l'ami qui n'était plus. Toujours est-il qu'on a retrouvé cette prière dans ses papiers, avec ce titre : *Pour la perte d'une personne qui nous était chère.*

Chateaubriand donne une portée générale à cette pieuse lamentation. S'il pense à Mathieu de Montmorency, on sent aussi qu'il pense à lui-même et à celle qui doit répéter ses paroles. C'est pour lui le gémissement des séparations redoutées, autant que celui des séparations déjà souffertes[2].

1. Lettre à M. Walsh, 1er juin 1843 (*Revue des autographes*, novembre 1889, n° 39).

2. On suit ici la tradition, en admettant que cette prière a été *composée* pour Mme Récamier. Mais il est permis de croire que Chateaubriand l'a écrite plutôt à Rome, en 1803, à l'occasion de la mort de Mme de Beaumont. Certains détails s'expliquent bien mieux, dans cette hypothèse, particulièrement celui-ci : « Vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur, etc. » De plus, j'ai étudié le manuscrit avec M. Pailhès, qui le possède. L'écriture nous a semblé à tous les deux se rapporter plutôt à la première époque. Enfin, que Chateaubriand ait donné à Mme Récamier une page qu'il aurait

Voici cette page :

« J'ai senti que mon âme s'ennuyait de ma vie, parce qu'il s'y est formé un grand vide et que la créature qui remplissait mes jours a passé.

« Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous enlevé (celui ou) celle qui m'était si chère?

« Heureux celui qui n'est jamais né, car il n'a point connu les brisements du cœur et les défaillances de l'âme? Que vous ai-je fait, ô Seigneur! pour me traiter ainsi ? Notre amitié, nos entretiens, l'échange mutuel de nos cœurs n'étaient-ils pas pleins d'innocence? Et pourquoi appesantir ainsi votre main puissante sur un vermisseau? O mon Dieu, pardonnez à ma douleur insensée ! Je sens que je me plains injustement de votre rigueur. Ne vous avais-je pas oublié pendant le cours de cette amitié trompeuse; ne portais-je pas à la créature un amour qui n'est dû qu'au Créateur? Votre colère s'est animée en me voyant épris d'une poussière périssable; vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur sur les flots, que les flots, en s'écoulant, le déposeraient au fond de l'abîme.

« Etre éternel, objet qui ne finit point et devant

eue déjà depuis longtemps en manuscrit et qu'il aurait écrite pour une autre circonstance, c'est un fait qui n'a rien d'extraordinaire et qui n'est pas chez lui-même sans précédent. Une pièce, qui figure parmi ses œuvres poétiques et qu'il avait composée dans sa jeunesse, durant son exil, a bien été recopiée plus tard de sa main et envoyée à une personne, à qui il l'appliquait, et qui l'a conservée précieusement. J'ai vu ce manuscrit et je l'ai comparé avec la pièce imprimée. Il y a quelques divergences; c'est une édition revue et augmentée.— Si, en réalité, c'est la mort de Mme de Beaumont qui a inspiré à Chateaubriand la prière que nous citons, cette prière n'en est que plus touchante et n'en témoigne que mieux en faveur des sentiments religieux de l'auteur.

qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seul méritez qu'on s'attache à vous; vous seul comblez les insatiables désirs de l'homme que vous portez dans vos mains. En vous aimant, plus d'inquiétude, plus de crainte de perdre ce qu'on a choisi. Cet amour réunit l'ardeur, la force, la douceur et une espérance infinie. En vous contemplant, ô beauté divine, on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits divins.

« Mais, ô miracle de bonté! je retrouverai dans votre sein l'ami vertueux que j'ai perdu! Je l'aimerai de nouveau pour vous et en vous, et mon âme entière, en se donnant, se retrouvera unie à celle de mon ami. Notre attachement divin partagera alors votre éternité[1]. »

Voilà encore cette pensée de l'éternel rendez-vous, qui lui était si chère, cette attente d'une vie plus durable et plus heureuse, où l'on jouit de nouveau et pour toujours de la compagnie de ceux qu'on aime.

Il se plaisait à lever les yeux vers le ciel; Dieu l'occupait. Même en voyage, quand sa vie échappait à l'indiscrétion de tous les regards, il se glissait dans les églises et priait, caché au milieu de la foule. En 1833, il s'était arrêté, en passant, à Waldmünchen, quand, la nuit étant venue, il entendit tinter la prière du soir. Aussitôt il « hâta son dîner » pour s'y rendre. L'église était plongée dans l'ombre; point de lumières. Seulement on entendait des voix

1. Dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, t. II, p. 210-211.

de femmes murmurer le chapelet, auquel succédèrent les litanies de la Vierge. Cette humble prière, dite dans l'obscurité sur une terre étrangère, lui rasséréna le cœur. « Les *ora pro nobis* », dit-il, « psalmodiés en allemand par les priantes invisibles, sonnaient à mon oreille comme le mot répété *espérance*, *espérance*, *espérance!* Nous sommes sortis pêle-mêle; je suis allé me coucher avec l'espérance[1]. »

Une autre fois, dans le cours du même voyage, il parle encore du chapelet, récité dans l'église en commun après le chute du jour; et, s'il n'y assiste pas, c'est à cause de l'extrême fatigue où il se trouve; il y serait sans cette excuse[2].

Nous savons d'ailleurs que, lorsqu'il habitait l'infirmerie de Marie-Thérèse, que Mme de Chateaubriand avait fondée avec son concours, il ne manquait pas, matin et soir, d'aller prier dans la petite chapelle contiguë à son alcôve. Le renseignement est d'un témoin, son compatriote et son protégé, qui l'a connu et fréquenté alors[3].

A cette époque, le dîner fini, s'il n'y avait pas d'invités, Mme de Chateaubriand faisait une lecture pieuse; elle lisait une vie de saint, et il l'écoutait[4].

Il assistait fidèlement aux offices de l'Eglise. Dans une lettre intime, qui remonte au temps de l'Empire, Mme de Chateaubriand écrit à un ami qu'elle est seule à ce moment, le *chat* étant allé à la messe. *Le chat*, c'était le sobriquet familier dont elle

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 15.
2. *Ibid.*, t. V, p. 538.
3. Voir *le Grand Bey*, Saint-Malo, 1850, p. 484.
4. Cf. Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p. 278-279.

désignait son mari. Or ce jour-là n'était pas un dimanche. C'est une preuve que, même alors, malgré les tentations troublantes auxquelles l'exposaient sa nature et son âge, Chateaubriand ne se contentait pas de fréquenter l'église, quand une obligation rigoureuse l'y appelait; il croyait devoir aller, sur ce point, au-delà des strictes exigences de son devoir.

En 1829, ambassadeur à Rome, il prend part à la cérémonie des *Cendres* chez des religieux, et, s'il en parle à Mme Récamier, c'est en passant, comme d'une chose toute naturelle, et seulement pour lui communiquer les réflexions qu'il a faites sur les rêves ambitieux du pouvoir, au chant monotone de ces moines, cachés loin des yeux du monde dans le paisible silence de leur solitude [1].

*
* *

Il était exactement fidèle aux austérités que l'Eglise impose. Nous le voyons par la correspondance la plus reculée de Mme de Chateaubriand, qui, écrivant à des amis, leurs voisins, un vendredi, les prie de venir *faire maigre* avec eux, en famille.

Plus tard, dans la dernière partie de sa vie, il poussa le respect de ces lois au-delà même de ce que lui demandait sa conscience et parfois de ce que lui permettait sa santé.

On va en juger par cette lettre de Victor de Laprade, que le destinataire a bien voulu nous com-

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 95-96.

muniquer. Victor de Laprade écrivait à M. E. Biré, le 12 août 1870, à propos de Chateaubriand :

« A ceux qui veulent douter de sa ferme foi chré-« tienne, vous pouvez raconter ce détail que je tiens « d'une dame protestante, qui fut longtemps sa voi-« sine, et qui habite encore la maison où il est mort, « rue du Bac, n° 128. Mme Molh (la femme de Jules « Molh, le célèbre orientaliste) était très liée avec « Mme de Chateaubriand, qui ne sortait pas et ne « voyait presque personne. La femme de ce vrai « grand homme gémissait souvent près de sa voisine « de la peine qu'elle avait à empêcher son mari de « suivre dans leur plus scrupuleuse rigueur les « règles du carême et des autres temps de jeûne et « d'abstinence. Chateaubriand avait alors atteint « l'âge où l'Eglise nous en dispense et sa santé se « trouvait fort mal de ces austérités ; il les prati-« quait néanmoins avec son opiniâtreté bretonne, « et il fallait toutes les supplications de sa femme « pour le faire fléchir quelquefois. Ceci n'était pas « fait pour le monde et *pour la pose*, comme on « dirait aujourd'hui ; Mme de Chateaubriand et sa « confidente en étaient seules témoins, et je suis « peut-être le seul qui le sache aujourd'hui. Vous « qui êtes jeune, gardez et transmettez ce souve-« nir de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

« Je me laisse aller volontiers à ces racontages de « vieux, mais c'est ainsi que les traditions se con-« servent. J'ai connu tout un monde évanoui. Il n'y « a plus guère de gens qui aient vu Chateaubriand « de près. Nous ne sommes plus que deux à l'Aca-« démie française qui ayons vu le salon de Mme Réca-

« mier : M. le duc de Noailles et moi. En dehors « de l'Académie, je ne connais plus que Mme Lenormant et Mme Mohl, qui aient vécu dans ces illustres « intimités. »

Aujourd'hui, ces derniers témoins ont disparu à leur tour. Mais les divers témoignages qu'ils ont rendus à Chateaubriand demeurent, et il est remarquable que tous les quatre, vieux survivants de son époque, ont parlé et, pour ainsi dire, déposé en sa faveur.

*
* *

Auditeur assidu des conférences de Notre-Dame, nous le voyons demander au P. de Ravignan, à la fin de la station de 1838, un entretien particulier[1]. Etait-ce pour déposer aux pieds de l'austère religieux l'humble aveu de ses fautes? C'est son secret et celui de Dieu. Mais on disait alors, comme on l'avait dit auparavant et comme on continua à le dire depuis, qu'il ne pratiquait pas la confession. Que faut-il en croire? Serait-il coupable de cette inconséquence?

On raconte qu'elle fut commise assez longtemps par un catholique éminent de notre siècle, croyant décidé, ardent, impétueux, Garcia Moreno. Il avait trente-trois ans et était à Paris pour des études scientifiques, quand un jour qu'il défendait, avec une vivacité pleine d'amour, la vérité des enseignements de l'Eglise, un de ses amis l'interrompit en s'écriant:

1. Ponlevoy, *Vie du R. P. Xavier de Ravignan*, t. I, p. 197.

« Tout cela est fort bien. Seulement pourriez-vous me dire, mon cher prédicateur, depuis combien de temps vous ne vous êtes pas confessé? »

L'argument touchait juste; il ouvrit les yeux à Garcia Moreno : « Votre objection est excellente », répondit-il, « mais contre l'avocat, non contre la cause; et demain, je vous en avertis, elle ne vaudra pas plus contre l'un que contre l'autre. » Et, en effet, le soir même il allait voir un prêtre et reprenait ses pratiques de piété qu'il n'abandonna plus.

Aurait-on pu faire un semblable reproche à Chateaubriand? On s'est posé la question. Quoiqu'il ait écrit dans ses *Mémoires*, lors de son voyaye en Allemagne, en 1833, que pour sentir une âme compatir à la sienne et le traiter comme un frère, il n'avait qu'à s'agenouiller dans un confessionnal, aux pieds d'un prêtre, c'est un sujet où une certaine réserve naturelle ne lui a guère permis de s'expliquer. Il y a des âmes pour qui la religion a aussi sa pudeur.

Pourtant une circonstance imprévue le fit un jour sortir de son silence. C'est un épisode significatif, et encore assez peu connu, qui a été raconté incidemment dans un livre sur le baron Gaston de Flotte[1] :

« Le philosophe Jouffroy venait de mourir; M. Lafaye — alors professeur au lycée de Marseille, mort depuis en bon chrétien, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix — dit à ce propos à ses élèves : « Jouffroy, le sceptique, a appelé un confesseur, et

1. *Le Baron Gaston de Flotte*, par M. G. de Ceinmar (vicomte de Carné), Marseille, typographie Bernard et Durbec, 1885.

personne ne peut nommer celui de l'auteur du *Génie du Christianisme.* » Ces paroles, au moins imprudentes, firent du bruit, et M. Lafaye, craignant d'être destitué, supplia M. de Flotte d'écrire à Chateaubriand d'intercéder pour lui auprès de M. Cousin. Chateaubriand répondit :

« Grâce à Dieu, Monsieur, je n'ai ni ne peux « avoir aucun crédit auprès du gouvernement « actuel. Lorsque j'ai possédé quelque pouvoir poli- « tique, je ne me souviens pas de l'avoir jamais « employé qu'au profit des personnes qui pou- « vaient être opprimées. M. Lafaye ne m'a point « du tout offensé ; mais, s'il était inquiété à cause « de moi, je prierais qu'on le laissât tranquille. « Je ne m'occupe plus de ce qui se passe dans la « société. Mon rôle est fini, Monsieur. Je suis loin « du monde, et on me pardonnera, j'espère, à « cause de mon grand âge, d'avoir un confesseur. « C'est M. l'abbé Séguin, prêtre de Saint-Sulpice. « Quand on a beaucoup de jours, on doit s'accuser « de beaucoup de fautes. »

On était alors en 1842; Chateaubriand avait soixante-quatorze ans, et l'on sait qu'il devait en vivre près de quatre-vingts. Il est facile de remarquer, dans cette page, la pointe d'ironie dont il usait volontiers quand il parlait de ses sentiments religieux, à une époque où la Religion rencontrait si peu de faveur auprès des beaux esprits.

§ III. — Mort chrétienne

Eh ! Que lui importait en vérité ce que des gens frivoles pouvaient penser de ses croyances ? Il plaignait leur légèreté, et il avait pitié de leur aveuglement, voilà tout ! Pour lui, si attiré qu'il fût à certains moments par les choses de la terre, il ne comprenait pas qu'on pût y borner ses désirs. Et puis il considérait combien vite elles finissent : tout se brise dans nos mains, tout se ternit et passe en quelques heures : le plaisir, la beauté, la jeunesse. Pourquoi donc se renfermer dans les préoccupations de cette vie éphémère ? La sagesse est de songer à l'autre, qui est seule durable.

Et ainsi averti par la fragilité de tout ce qui frappe les yeux ici-bas, volontiers il aurait dit ce que disait Chênedollé sur le tombeau de la gracieuse et infortunée Lucile, qui avait emporté en mourant toutes ses espérances : « Ecrions-nous avec Bossuet : Oh ! que nous ne sommes rien ! et demandons à Dieu la grâce d'une bonne mort ! »

Il a pensé souvent à sa mort, l'image lui en était familière. Il écrivait en 1822 : « Presque toutes les personnes dont j'ai parlé dans ces *Mémoires* ont disparu : c'est un registre obituaire que je tiens. Encore quelques années, et moi, condamné à cataloguer les morts, je ne laisserai personne pour inscrire mon nom au livre des absents... Je me suis enquis du chemin, j'ai étudié les lieux où je dois passer, j'ai voulu voir ce qui arrive au dernier moment. Souvent au bord d'une fosse dans laquelle

on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râclement de ces cordes, ensuite j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière : à chaque nouvelle pelletée, le bruit creux diminuait; la terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil[1]. »

Il n'oubliait donc pas sa dernière heure, et il s'en souvint davantage, et avec plus d'efficacité, à mesure que, en se calmant, son imagination se débarrassa des séduisants fantômes qui l'avaient trop souvent occupée. Pour tout dire, il se prépara à mourir, et longtemps d'avance. On va le voir dans une lettre intime, qui n'a pas encore été publiée[2]. Nous la recommandons à l'attention particulière du lecteur. Elle jette un jour éclatant sur les sentiments chrétiens de celui qui l'a écrite; tout esprit impartial en sera sans doute frappé. C'est à son vieil ami, M. Clausel de Coussergues, que Chateaubriand l'adressait :

« Paris, 26 novembre 1841.

« Ce que c'est que de vieillir et de souffrir, mon « très cher ami. La protestation de votre ancienne « amitié est très lisible; moi, je pourrai signer à « peine au bas de la mienne le nom d'un homme « qui vous sera dévoué jusqu'à son dernier soupir ;

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 154.

2. Je la dois à l'obligeance de M. l'abbé Pailhès, qui a déjà donné au public et qui possède encore bien des manuscrits intéressants sur Chateaubriand et son entourage.

« et c'est à Hyacinthe que je dicte le reste. La « goutte et les années m'ont saisi les mains, et je « puis à peine marcher. Ah ! si je pouvais du « moins aller vous voir dans vos montagnes, avec « quelle ardeur et quelle foi je prierais dans la « sainte chapelle du trappiste. Je n'ai plus mes « ouvrages ; je ne m'occupe plus de rien, sinon de « mourir bientôt. Le voyage a été très long, et je « suis las. Quant à la politique, je ne m'en occupe « plus. Vous savez que je ne crois plus que dans « la religion. Jésus-Christ est désormais mon « unique et seul maître.

« Adieu, mon cher ami ; je finis cette lettre « presque en pleurant ; mais les chrétiens ne se « quittent que pour se retrouver.

« Votre vieil ami,

« Chateaubriand. »

Ainsi il ne s'occupe plus que de mourir ; la Religion seule l'intéresse ; Jésus-Christ est désormais son seul maître.

Et ses paroles ne sont pas pour la foule qui n'était pas destinée à les connaître et qui ne les a pas connues jusqu'ici ; c'est loin de toute oreille indiscrète, c'est à un de ses plus vieux amis qu'il ouvre ainsi son cœur.

Il avait encore alors sept ans à vivre[1]. Atteint, on

1. L'auteur de *Chateaubriand et son groupe*, un peu gêné dans sa thèse par la mort chrétienne du grand écrivain, après avoir rappelé qu'il est mort le 4 juillet 1848, ajoute (II, p. 397) qu' « il était depuis trois ou quatre ans dans un état d'affaissement qui avait fini par être une véritable oblitération des facultés. Il ne s'intéres-

vient de le voir, par la goutte, il s'aidait à supporter ses vives douleurs par la pensée de Celui qui frappe et console : les douleurs ont beau paraître sans fin, elles ne sont que d'un jour au prix de l'Eternité qui les efface. « Je suis bien vieux », écrivait-il le 23 septembre 1843, « je souffre beaucoup, je m'en vais..... Mais Dieu me reste et j'espère bientôt me reposer dans les bras de l'éternel Consolateur [1]. »

On peut dire que, de 1840 jusqu'à 1848, il a vécu « assis sur le bord de sa fosse », prêt à « descendre hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

C'est le mot qu'il écrivait en 1841, dans ses *Mémoires*, c'est même le dernier de ses *Mémoires*. Il le répétait quelques années plus tard à M. de Marcellus. Evidemment il l'aimait : en arrivant près du moment suprême, il éprouvait une consolation, faite de confiance, à s'appuyer sur la Croix pour entrer dans le mystère de l'autre vie. Chrétien,

sait à rien, ne causait plus, répondait à peine par un *oui* tout court. » Or ceci est contredit par des témoins bien placés pour le savoir; on entendra l'un d'eux un peu plus tard. Voici le sentiment de M. Bardoux sur ce point : « La vieillesse, pas plus que la maladie, n'avait pu mordre sur ce génie robuste; il a travaillé jusqu'à son dernier jour, il a dicté jusqu'à sa dernière heure. » *Chateaubriand*, Paris, 1897, p. 62.

De plus, Sainte-Beuve lui-même, vingt-cinq pages plus loin (422-423), oublie tout à coup que Chateaubriand ne répondait que par un *oui* tout court, et il rapporte une longue conversation, très authentique d'ailleurs, entre M. de Marcellus et lui, tenue en 1846. Enfin il ne connaissait pas naturellement la lettre que nous venons de citer, et cette lettre prouve avec évidence que, plusieurs années avant l'époque qu'il assigne au prétendu affaiblissement de ses facultés, Chateaubriand était exactement, en religion, tel qu'il s'est montré à sa mort.

1. Lettre à M. Collombet, publiée par le destinataire, dans son livre *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, Lyon, 1851, in-8°, p. 413.

il appelait la mort une « délivrance », et son âme, rassurée par sa foi et son repentir, la regardait approcher peu à peu sans crainte comme sans regrets.

« Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme...

« Enfin, le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage... Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir : il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur [1]. »

Si tout chrétien ne meurt pas de cette mort idéale, c'est ainsi du moins que Chateaubriand est mort

1. *Le Génie du Christianisme*, Iʳᵉ partie, liv. I, chap. XI.

lui-même : il avait tracé d'avance, dans ses traits principaux, le tableau consolant de sa fin.

C'est le dimanche, 2 juillet, qu'on lui donna les derniers sacrements. Il reçut le viatique « non seulement avec sa pleine et parfaite connaissance, mais avec un profond sentiment de foi et d'humilité[1] ».

Le lendemain, craignant d'avoir laissé échapper, dans ses nombreux ouvrages, quelques assertions que sa conscience aurait regrettées, s'il en avait eu le souvenir, il voulut les effacer par une rétractation suprême, et il dicta à son neveu le billet que voici :

« Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

« Paris, le 3 juillet 1848.

« Signé, pour mon oncle François de Chateau-
« briand dont la main n'a pu signer et pour me
« conformer à la volonté qu'il m'a exprimée,

Geoffroy Louis de CHATEAUBRIAND[2]. »

Quand cette déclaration fut écrite, le malade se la fit répéter ; puis il voulut la lire lui-même de ses

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*. Il ne faut pas oublier que Mme Récamier assista à ses derniers moments.

2. Cette pièce a été communiquée par le signataire au R. P. Ponlevoy, qui l'a reproduite dans la *Vie du R. P. de Ravignan*, t. I, chap. XIV, p. 421-422.

yeux, et alors, tranquille, l'âme en paix, sentant qu'il se détachait définitivement de la vie, comme un fruit mûr qui va tomber de l'arbre, il attendit la mort...

Le lendemain, le *Journal des Débats* publiait, en tête de ses colonnes, la lettre suivante :

« Paris, le 4 juillet 1848.

« MONSIEUR,

« La France vient de perdre l'un de ses plus nobles « enfants.

« M. de Chateaubriand est mort ce matin à huit « heures un quart. Nous avons recueilli son dernier « soupir. Il l'a rendu en pleine connaissance. Une « intelligence aussi belle devait dominer la mort et « conserver, sous son étreinte, une visible liberté.

« La mort de Mme de Chateaubriand, arrivée l'an-« née dernière [1], frappa si fortement M. de Chateau-« briand qu'il nous dit à l'instant même, en por-« tant la main sur sa poitrine : « Je viens de sentir « la vie atteinte et tarie dans sa source ; ce n'est « plus qu'une question de quelques mois. » La « mort de M. Ballanche, qui ne suivit que de trop « près, fut le dernier coup pour son illustre et an-« cien ami. Depuis lors, M. de Chateaubriand ne « sembla plus descendre, mais se précipiter au « tombeau.

« Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateau-« briand, qui avait été administré dimanche dernier,

1. Le 9 février 1847.

« embrassait encore la croix avec l'émotion d'une « foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles « qu'il répétait fréquemment dans ces dernières « années, c'est que les problèmes sociaux, qui tour- « mentent les nations aujourd'hui, ne sauraient « être résolus sans l'Evangile, sans l'âme du Christ « dont les doctrines et les exemples ont maudit « l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. Aussi « M. de Chateaubriand saluait-il le Christ comme « le Sauveur du monde au point de vue social, et « il se plaisait à le nommer son roi en même temps « que son Dieu.

« Un prêtre, une sœur de charité étaient agenouil- « lés aux pieds du lit de M. de Chateaubriand au « moment où il expirait. C'est au milieu des « prières et des larmes de cette nature que l'auteur « du *Génie du Christianisme* devait remettre son « âme entre les mains de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Deguerry,

« Curé de Saint-Eustache[1]. »

Son directeur, son neveu, une religieuse et Mme Récamier, voilà les témoins qui assistèrent à l'agonie de Chateaubriand[2].

On se représente facilement la scène. Debout, parmi les autres assistants agenouillés, l'abbé Deguerry récita les sublimes prières que l'Église

1. *Journal des Débats*, dans le numéro portant la date du 5 juillet 1848.

2. Mme Récamier était aveugle alors; elle mourut l'année suivante (11 mai 1849).

met dans la bouche de ses ministres au chevet des agonisants :

« Partez, âme chrétienne ; quittez ce monde, et entrez dans l'autre, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, au nom des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres, au nom de tous les confesseurs et de tous les martyrs. »

C'est environné de ce cortège dont il avait chanté la gloire que l'Église présentait le mourant, son fils, au souverrain Juge :

« Souvenez-vous, Seigneur, souvenez-vous de vos miséricordes et pardonnez à son repentir. Purifiez dans son âme les souillures qu'y a mises la terrestre fragilité. Prenez en pitié les gémissements qu'il a fait monter vers vous et les larmes qu'il a répandues. »

Et les assistants, se mêlant à cette prière, dirent d'une voix pleine de larmes : « Qu'il en soit ainsi, Seigneur, qu'il en soit ainsi ! Amen ! »

Et s'adressant à celui qui allait mourir, le prêtre reprit : « C'est au Dieu tout-puissant, mon frère bien aimé, que je vous remets et vous confie, à Celui dont vous êtes la créature ; vous venez de Lui, vous retournez à Lui. Que le ciel s'ouvre devant vous et que la vérité vous apparaisse désormais à découvert dans son foyer éclatant et lumineux ! »

Et de nouveau les amis du mourant murmurèrent : « Ainsi soit-il ! »

Alors, dans une supplication dernière, le représentant de l'Église prononça ces mots, qui durent faire tressaillir la conscience de Chateaubriand, s'ils parvinrent distinctement à son oreille :

« Seigneur Jésus-Christ, divin Sauveur du monde, nous vous recommandons l'âme de votre serviteur. Oubliez ses anciennes fautes, les enivrements où l'a jeté l'ardente folie de ses désirs ; car, s'il a péché, du moins il ne vous a jamais reniée, Trinité Sainte! il a cru toujours, et toujours fidèlement adoré. »

Et, pour le dernière fois, les assistants s'unirent aux paroles du prêtre en répondant : « Amen ! »

C'est au milieu de ces prières pleines d'espérance, de ce dialogue de l'immortalité, que les yeux du grand écrivain se fermèrent doucement, comme s'il s'endormait pour une heure, avant le réveil définitif et radieux[1].

1. *Les prières des agonisants* ont été seulement citées par fragments dans ce qui précède; elle sont en réalité beaucoup plus longues. Cependant le dernier paragraphe reproduit le texte tout entier. Il est d'une application frappante. — Douze ans après la mort de l'écrivain, Sainte-Beuve ayant publié son *Chateaubriand*, avec la note dont nous avons parlé, où il accusait l'abbé Daguerry d'avoir dit « des contre-vérités », à propos de la pleine connaissance du mourant et du coup profond qu'il avait reçu l'année précédente de la mort de sa femme, l'abbé Daguerry lui écrivit une lettre dont voici la partie principale :

« Paris, 15 juillet 1863.

« MONSIEUR,

« On vient de porter à ma connaissance un passage de l'une de « vos dernières publications, que je n'ai pas lue, dans lequel vous « niez, en outrageant ma personne et mon caractère, ce que le « *Journal des Débats* inséra sous ma signature, au sujet de M. de « Chateaubriand et à l'époque de sa mort.

« Ma réponse sera bien simple.

« Vous m'accorderez assurément qu'en fait de véracité je vous « vaux, et vous m'accorderez ensuite que, dans la cause, vous ne « me valez pas, puisque j'affirme comme témoin et que vous ne « pouvez nier comme tel.

« Concluez, Monsieur.

« Il me serait facile de confirmer, si besoin était, par d'autres faits « et d'autres paroles, ceux et celles que vous attaquez, car vous



Une mort si chrétienne couronne dignement une telle vie, et elle l'éclaire. Depuis le jour où Chateaubriand revint à la Religion de sa mère et de son enfance, il n'a cessé de lui appartenir par l'esprit et par le cœur.

Jamais, à aucune époque, à aucune heure de sa vie, sans oublier les plus impétueuses, on n'a supris sur ses lèvres dans l'abandon de l'intimité, ni relevé dans les plus confidentiels de ses écrits une phrase ou seulement un mot qui fût une offense passagère à sa foi : réserve significative de la part d'un homme de caractère loyal mais difficile, éternel opposant dont le pessimisme voyait tout en noir et qui ne ménageait pas plus les institutions que les individus, même celles qu'il avait le plus ardemment servies. Son scepticisme universel n'exceptait que le Christianisme, mais il l'exceptait toujours, et avec une vigilance d'attention qui est frappante et tout à fait caractéristique.

Peu d'hommes célèbres ont rendu plus souvent hommage à leurs croyances dans le secret de leurs

« saurez que j'ai eu la faveur insigne de l'intimité de M. et de Mme de « Chateaubriand pendant quinze ans, m'asseyant à leur table au « moins une fois par semaine. » *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1863, septembre, p. 246. — Sainte-Beuve n'a jamais répondu à cette lettre, et, dans la nouvelle édition de son livre, il a reproduit le passage attaqué, sans y changer un mot, ni avertir le lecteur de la protestation qu'il avait provoquée. C'est une manière plus commode que consciencieuse de se tirer d'un mauvais pas.

épanchements, et aucun n'eut un sentiment plus profond de l'honneur, ni ne fut moins capable de jouer une comédie infâme, destinée à tromper ses amis aussi bien que le public, et qui aurait duré toute sa vie.

Sa volonté ne fut pas toujours aussi vigoureuse que ses convictions. Il en a fait bien des fois l'aveu, et il s'en est longuement repenti. Que celui qui est tout ensemble et sans faiblesse et sans miséricorde accable sa mémoire de ces souvenirs ! La vérité de sa foi n'en peut du moins recevoir aucune atteinte.

Il repose aujourd'hui à Saint-Malo. C'est lui-même qui a choisi sa tombe ; il l'a placée sur les rivages où Dieu avait mis son berceau. Non loin des remparts s'élève un large rocher, que le flot environne à marée montante. C'est un îlot désolé ; point de culture. Seule, l'herbe croît parmi des ruines. A la pointe extrême, du côté de la haute mer, sur une partie abrupte qui s'avance vers les flots, on aperçoit une modeste grille de fer qui entoure une lourde croix de granit, posée sur une dalle tumulaire à peine dégrossie. Aucune inscription ; ni nom, ni date. C'est le tombeau de Chateaubriand.

C'est là que l'auteur du *Génie du Chistianisme* dort son dernier sommeil, seul sur la falaise déserte, en face de l'Océan sans limites.

Dans la saison des orages, quand les vagues se soulèvent en grondant, elles viennent battre de leur écume la roche où sont enfermées ses cendres, image des passions tumultueuses qui agitèrent son âme et tourmentèrent sa vie.

Mais, en dépit de leur colère impuissante, la croix

reste debout sur sa pierre sépulcrale, comme elle le fut toujours dans son cœur[1].

1. Dans la lettre qu'il adressa le 2 novembre 1831 au maire de Saint-Malo, à propos de sa sépulture, dont il régla lui-même l'éclàtante simplicité, il écrivait : « La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien : cela suffit à ma mémoire. »

(Lettre publiée par *le Soleil*, le 10 août 1892.)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

SAINTE-BEUVE ET CHATEAUBRIAND

I

LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE CONTRE CHATEAUBRIAND

II

CE QUI INSPIRE LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE

I

LA CONVERSION DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

AVANT LA CONVERSION

CHAPITRE II

LA CONVERSION

II

LES DOCTRINES RELIGIEUSES DE CHATEAUBRIAND DE SA CONVERSION A SA MORT

CHAPITRE I

QUE LE CARACTÈRE DE CHATEAUBRIAND DONNE DU CRÉDIT A SES DÉCLARATIONS RELIGIEUSES

CHAPITRE II

COMMENT CHATEAUBRIAND A CONDAMNÉ LE SCEPTICISME DE SA JEUNESSE

CHAPITRE III

CE QUE CHATEAUBRIAND A PENSÉ DU RÔLE DU CHRISTIANISME DANS LE MONDE

CHAPITRE IV

DE LA FOI DE CHATEAUBRIAND A LA DOCTRINE MÊME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

III

LA FOI DANS LA VIE MORALE DE CHATEAUBRIAND

CHAPITRE I

DES TENTATIONS DE CHATEAUBRIAND CONTRE LA FOI

CHAPITRE II

RELATIONS SUSPECTES

CHAPITRE III

ŒUVRES ET PRATIQUES CHRÉTIENNES

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, Rue Gambetta, 6

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

